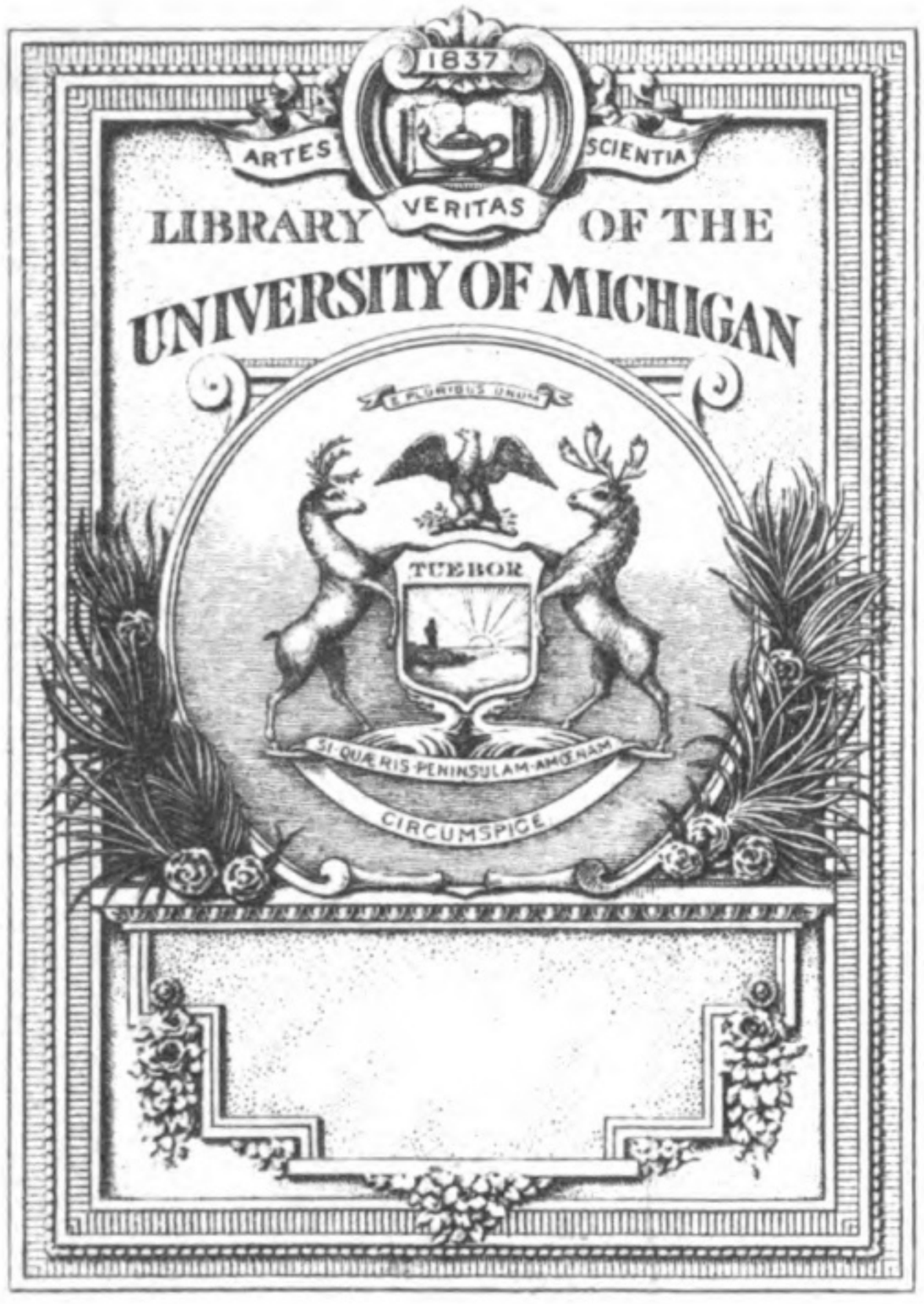
B 1,178,938

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN



Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

805
N494

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ NÉO-PHILOLOGIQUE

DE

HELSINGFORS

VII

HELSINKI 1924 HELSINGFORS
SOCIÉTÉ NÉO-PHILOLOGIQUE

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Tome Ier (1893, 412 p., FM. 24: –): Uno Lindelöf, Introduction; F. Gustafsson, Das Studium der neueren Sprachen in Finland; Werner Söderhjelm, Le poème de saint Laurent dans le ms. Egerton 2,710 du Musée britannique; Werner Söderhjelm, Saint Martin et le roman de la Belle Hélène de Constantinople; Werner Söderhjelm, Notice et extraits d'un manuscrit latin-français du XVe siècle, se trouvant en Finlande; Axel Wallensköld, Das Verhältnis zwischen den deutschen und den entsprechenden lateinischen Liedern in den «Carmina Burana»; Anna Krook, The English Language in Finland; Edla Freudenthal, Gedanken über den neusprachlichen Unterricht in Finland; Ivan Uschakoff, Zur Erklärung einiger französischen Verbalformen; Johannes Öhquist, Über einige Schwankungen im deutschen Sprachgebrauch; W:m Juutilainen, Über die Lektüre beim modernsprachlichen Unterricht; Uno Lindelöf, Beiträge zur Kenntnis des Altnorthumbrischen; Hanna Andersin, Lauttexte und ihre Verwertung im fremdsprachlichen Unterricht; Werner Söderhjelm, Über einige Fälle sogenannter formaler Ausgleichung; Annie Edelfelt, Liste de mots rançais employés dans la langue suédoise avec une signification détournée; Max Seiling, Sveticismen in der deutschen Umgangssprache in Finland; Joos. J. Mikkola, Etymologisches; M. Wasenius, Liste des manuels de français, d'allemand et d'anglais publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande 1600—1892; Corrections.

Tome II (1897, 284 p., FM. 16: —): Werner Söderhjelm, Nos études ; Hugo Pipping, Zur Definition des H-Lautes; I. Uschakoff, Zur Frage von den nasalierten Vokalen im Altfranzösischen; Alvar Törnudd, Quelques feuilles d'un manuscrit inédit de Sénancour; Edwin Hagfors, Die Substantivdeklination im «Volksbuch vom Doctor Faust»; J. O. E. Donner, Ein unbekanntes Gedicht Lady Byrons; Hugo Palander, Ein deutscher Tiername; Werner Söderhjelm, Antoine de La Sale et la légende de Tannhäuser; T. E. Karsten, Beiträge zur Geschichte der ē-Verba im Altgermanischen; M. Wasenius, Liste des travaux néo-philologiques publiés par des auteurs finlandais de 1893 à 1897.

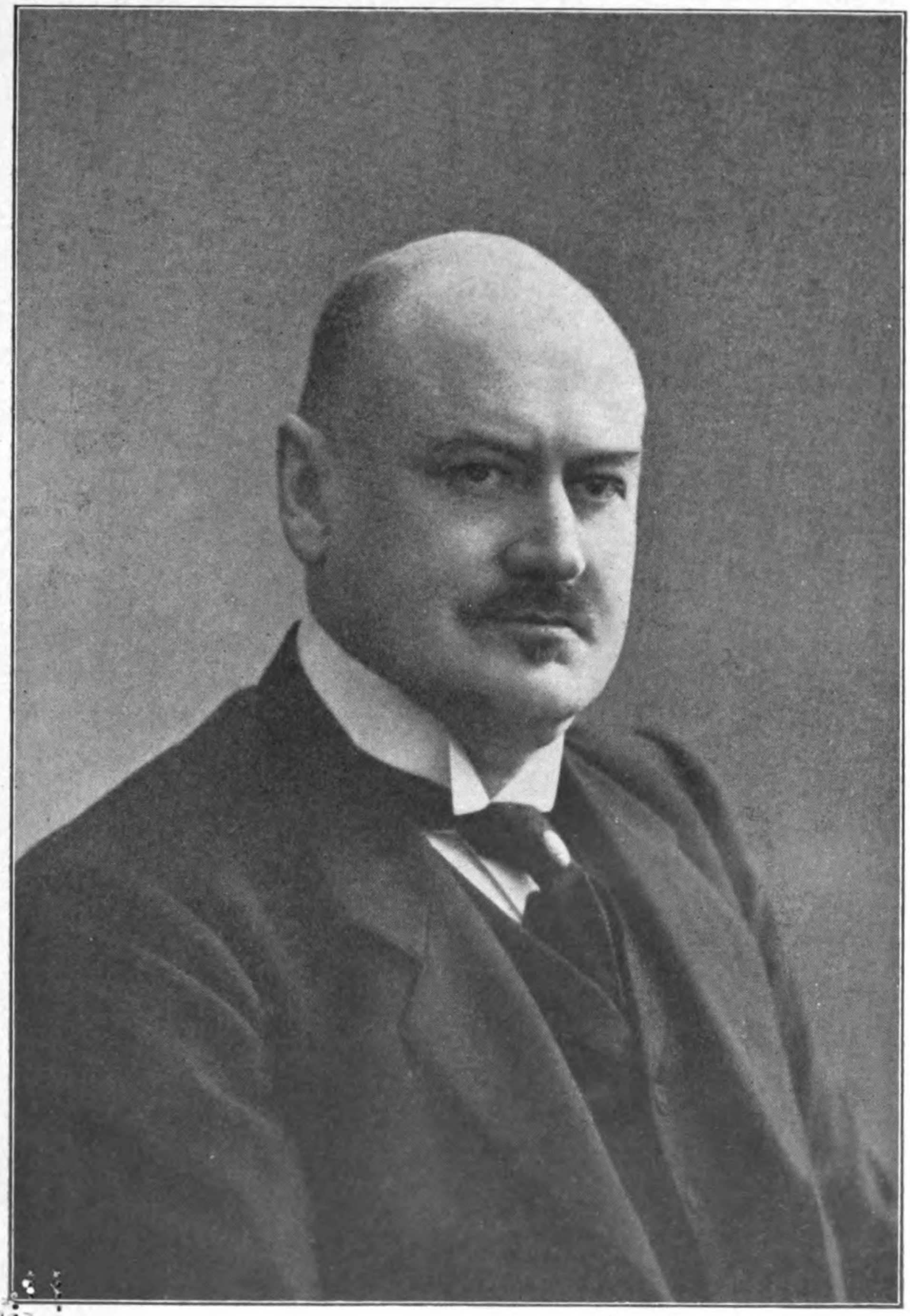
Tome III (1902, 576 p., FM. 40:—): Uno Lindelöf, Die Handschrift Junius 27 der Bibliotheca Bodleiana; Hugo Palander, Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache im zwölften Jahrhundert; U. Lindelöf et A. Wallensköld, Les Chansons de Gautier d'Épinal, édition critique; Jean Poirot, A propos de Victor Hugo; J. Runeberg, Le Conte de l'Ile-Poisson; T. E. Karsten, Beiträge zur germanischen Wortkunde; Werner Söderhjelm, Une Vie de saint Quentin en vers français du moyen âge; J. Poirot, Deux questions de phonétique française; M. Wasenius, Liste des travaux sur les langues et littératures modernes, publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande de 1897 à 1901.

Tome IV (1906, 409 p., FM. 32:—): Oiva Joh. Tallgren, Las *z* y *ç* del antiguo castellano, iniciales de silaba, estudiadas en la inédita *Gaya de Segovia*; Torsten Söderhjelm, Die Sprache in dem altfranzösischen Martinsleben des Péan Gatineau aus Tours, eine Untersuchung über Lautverhältnisse und Flexion, Vers und Wortschatz; Hugo Pipping, Zur Theorie der Analogiebildung; Artur Långfors, Li *Ave Maria* en roumans par Huon le Roi de Cambrai, publié pour la première fois; J. Poirot, Quantité et accent dynamique (travail du Laboratoire de physiologie à l'Université de Helsingfors, section de phonétique expérimentale); Oiva Joh. Tallgren' Adiciones y correcciones al estudio acerca de las *z* y *ç*; M. Wasenius, Liste des travaux sur les langues et littératures modernes, publiés en Finlande 1902—1905.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN



A. Wallenstein.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ NÉO-PHILOLOGIQUE

DE

HELSINGFORS

VII

HELSINKI 1924 HELSINGFORS
SOCIÉTÉ NÉO-PHILOLOGIQUE

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

HELSINKI 1924
IMPRIMERIE SUOMAL. KIRJALL. SEURAN KIRJAPAINON OY.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

A

MONSIEUR

AXEL WALLENSKÖLD,

PRÉSIDENT

DE LA SOCIÉTÉ NÉO-PHILOLOGIQUE

DE HELSINGFORS

À L'OCCASION DE SON SOIXANTIÈME

ANNIVERSAIRE,

LE 10 MAI 1924

Cher collègue et ami,

La Société néo-philologique de Helsingfors vous compte déjà depuis trente cinq ans parmi ses membres. Dès le premier moment, vous avez su animer et stimuler l'activité de ce cercle, et, en 1902, quand M. Werner Söderhjelm, le véritable fondateur de notre société, désira être relevé de la fonction de président, il ne pouvait être question que de vous pour le remplacer. A partir de ce jour, nous avons vu en vous notre chef. Vous avez présidé nos réunions en faisant preuve de beaucoup d'habileté et en mettant de l'ordre et de la clarté dans les débats, et, par vos conférences et comptes-rendus, vous avez contribué plus largement qu'aucun autre à donner aux programmes de nos séances une réelle valeur scientifique. Mais, surtout, sans jamais épargner

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ni vos forces, ni votre temps, vous avez dirigé la publication de notre revue, les Neuphilologische Mitteilungen, dont les fascicules contiennent d'innombrables contributions signées de votre nom et témoignant de vos lectures étendues, de votre grande érudition et de votre sens critique si pénétrant. En votre qualité de professeur de philologie romane à l'Université de Helsingfors, vous avez exercé une influence profonde sur le développement des études néo-philologiques ainsi que sur l'enseignement des langues vivantes dans notre pays. Enfin, pour nous tous, vous avez été un bon et fidèle ami et camarade. Resté jeune de cœur et d'esprit, vous célébrez aujourd'hui votre soixantième anniversaire. La société néo-philologique de Helsingfors vous adresse à cette occasion ses plus chaleureuses félicitations et vous prie de lui permettre de vous dédier, à titre d'hommage, le septième tome de ses Mémoires. Nous exprimons le vœu qu'il nous soit accordé de vous garder encore longtemps au poste que vous occupez dans notre société depuis bientôt un quart de siècle et où vous avez accompli une œuvre si belle et si féconde.

Au nom de la Société Néo-Philologique:

H. Suolahti U. Lindelöf

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

PIERRE DE PROVENCE
ET LA BELLE MAGUELONE

PAR

WERNER SÖDERHJELM

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Dans son livre sur le roman sentimental avant l'*Astrée*, M. G. Reynier donne du roman français du XV^e^ siècle une appréciation qui me paraît un peu injuste. Il avance que ces produits sont pour la plus grande partie des romans d'aventure qui n'apportent rien de nouveau et qui marquent plutôt, pour l'analyse des sentiments, un pas en arrière. De *Paris et Vienne* il dit seulement que «le fond est bien une épreuve d'amour, mais singulièrement chargée d'incidents extraordinaires», et de *Pierre de Provence*, qu'il «repose sur un thème connu».[1] Un tel jugement suppose d'abord qu'on écarte le *Petit Jehan de Saintré* et *Jehan de Paris*, ce qui est admissible, quoique l'action dans tous les deux roule sur les relations entre le héros et sa dame. Mais si les romans que nomme M. Reynier ne peuvent pas se comparer p. ex. à *Aucassin et Nicolete* pour l'analyse subtile et aimable des sentiments, ni au roman de *Tristan* pour le pathétique de l'amour, il faut reconnaître en tout cas que pour la psychologie vraie et simple et pour le naturel du style ils sont supérieurs à la grande majorité des produits littéraires du moyen âge dans ce genre et bien sûrement aux romans de leurs propres contemporains, avec les seules exceptions citées et que nous préférons du reste ranger parmi les nouvelles.

[1] G. Reynier, *Le roman sentimental avant l'Astrée* (1908), p. 12.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Le succès énorme de ces deux livres semble déjà indiquer qu'ils offraient une attraction spéciale, et elle ne pouvait guère être trouvée dans le cadre des aventures, semblables dans les deux, car il est composé de thèmes conventionnels et bien connus: *Paris et Vienne* a été imprimé en français, dans sa forme originale ou bien remaniée, non moins de 61 fois, et dès avant 1523 il était traduit en huit langues étrangères (en 1587 il apparaît en outre en arménien).[1] De *Pierre de Provence* il existe treize traductions en différentes langues et un nombre infini d'éditions et de remaniements en français, jusqu'à nos jours.

L'histoire de Pierre et de Maguelone est la plus récente des deux. Elle date d'environ 1450, tandis que *Paris et Vienne* est peut-être du commencement du siècle. En tout cas, ce dernier roman est encore encombré d'épisodes et de descriptions interminables, on dirait de l'esprit du moyen âge; *Pierre de Provence* termine une époque, mais marque aussi d'une certaine manière une nouvelle période. Il est environ quatre fois plus court que l'autre, la composition en étant beaucoup plus serrée. *Paris et Vienne* ne manque pas de détails vivants et exquis comme nous le verrons, mais ils disparaissent trop souvent derrière des descriptions sans importance ni valeur. *Pierre de Provence* est beaucoup plus homogène; il offre en outre un intérêt spécial en ce que l'action est bâtie sur un vieux thème,

---

[1] *Der altfranzösische Roman Paris et Vienne.* Von Dr. Robert Kaltenbacher (1904), p. 51.

[2] *Die schöne Magelone*, aus dem Französischen übersetzt von Veit Warbeck 1527. Nach der Originalhandschrift herausgegeben von Johannes Bolte (Bibliothek älterer deutscher Übersetzungen. Herausgegeben von August Sauer, 1), S. XVIII.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ou plutôt une combinaison de thèmes, qui apparaît plus d'une fois dans la littérature antérieure et par là invite à des comparaisons intéressantes.

Tout ce qui a été écrit sur notre roman a pour objet cette question folkloristique.[1] Étant donné ses qualités littéraires, sa place dans la littérature française du XV^e^ siècle et son extraordinaire popularité, il mérite pourtant d'être étudié par d'autres côtés aussi. Une pareille étude nous permettra de jeter un coup d'œil sur la manière dont, à cette époque, on construisait un roman avec des matériaux rassemblés par ci par là, et de relever les qualités artistiques de l'auteur, en tant qu'elles se présentent dans la peinture des caractères et dans le style. La comparaison détaillée avec *Paris et Vienne* montrera combien ces deux romans sont apparentés à quelques égards et fera connaître aussi de plus près cet ouvrage. Un autre roman français,

---

[1] L'étude la plus récente et la plus complète est celle de M. R. Paulli dans son introduction à la nouvelle édition de la version danoise: *Danske folkeböger fra 16. og 17. Aarhundrade*, udgivne af J. P. Jacobsen og R. Paulli. Syvende Bind (1918). — Cmp. en outre G. Huet, *Le thème de Camaralzaman en Italie et en France au moyen âge* dans *Mélanges Picot* (1913), I, p. 113 ss.; A. D'Ancona, *Poemetti popolari italiani, raccolti ed illustrati* (1889), p. 393 ss. (réimpression de *Scelta di curiosità letterarie o rare dal secolo XIII al XIX*, 1867); l'introduction à l'édition de l'*Escoufle*, roman d'aventure p. p. H. Michelant et Paul Meyer (Société des anc. textes 1894). D'autres renseignements bibliographiques se trouvent chez Paulli et chez Bolte, et aussi — mais, comme c'est son habitude, avec beaucoup qui ne regarde pas la question — chez V. Chauvin, *Bibliothèque des ouvrages arabes* V (1910), p. 210 ss. — Aux pages qui suivent, j'ai remanié en français une étude publiée en suédois dans la revue norvégienne *Edda*, 1922.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de date beaucoup plus ancienne, s'imposera comme nouvel objet de comparaison et formera l'intermédiaire à l'étude d'un groupe de thèmes d'origine orientale.

Rappelons que l'*Istoyre de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne*, selon la préface de la plus ancienne édition [1], conforme en cela à deux manuscrits au moins, a été «mis en cestuy langaige l'an mil CCCCLVII» et est d'un auteur anonyme. La date, qui du reste dans les mss alterne avec 1453, n'indique pas nécessairement la première composition; mais d'un autre côté, rien ne nous autorise à la mettre en doute, car le roman porte l'empreinte indubitable du XV^e^ s. Si l'action repose sur quelques fondements réels, nous les ignorons en tout cas complètement. L'auteur n'a peut-être pas été étranger à la célèbre église Pierre de Maguelonne, située sur une petite presqu'île à quelques kilomètres au sud de Montpellier, qui jusqu'au XVI^e^ s. était le centre de l'évêché de Maguelonne et dont on peut encore voir les ruines. Les noms aussi bien que la couleur religieuse du récit le rendent probable. Mais cela n'a pour nous aucune importance.

Nous analyserons d'abord le récit pour regarder ensuite la composition du roman et ses correspondances, étape par étape, avec les autres produits littéraires qui traitent des mêmes thèmes. A la fin nous nous arrêterons au côté esthétique du roman en le comparant aussi, sur ce rapport, à *Paris et Vienne*.

---

[1] Nous avons suivi ici le texte du facsimile de 1845 (Paris, Silvestre). Une nouvelle édition, d'après un manuscrit, a été publiée par A. Biedermann (Paris-Halle 1913).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ANALYSE DE PIERRE DE PROVENCE

1. Jean de Cerise, comte de Provence, et sa femme ont un fils Pierre, tellement excellent en toutes choses qu'il «sembloit plus chose divine que humaine». A un tournoi, il remporte un prix malgré la présence de plusieurs vaillants chevaliers. Cela lui donne envie de voir le monde et courir les aventures; il faut ajouter que ce qu'il a entendu dire de la beauté de la princesse Maguelone de Naples n'est pas sans lui servir de stimulant. Un jour, se trouvant seul avec ses parents, il leur demande la permission de partir, faisant valoir un argument très réaliste: que les dépenses que demande son entretien ne sont pas couvertes par les services qu'il peut rendre s'il reste toujours à la maison. Les parents lui disent, chacun pour soi et avec une tendresse touchante et simple, combien ils regretteraient son départ. Il les écoute, mais tout en persistant dans son projet. Enfin ils y acquiescent, ajoutant pas mal de bons conseils, expressions de leur soucis et de leur amour. Sa mère le prend à part et lui donne trois jolis anneaux de grand prix. Pierre arrive à Naples, descend dans un hôtel Place des Princes, «qui existe encore», et apprend qu'il y aura bientôt un tournoi en l'honneur d'un chevalier étranger, fraîchement arrivé. Pierre se présente au tournoi sans dire son nom, remporte la victoire, éveille l'intérét de la princesse et prend part à plusieurs joutes arrangées les jours suivants par le roi sur la demande de sa fille.

2. A un repas auquel le roi a invité Pierre, Maguelone s'adresse à lui, et à la suite de cette conversation elle se confie à sa nourrice, la priant de tâcher de connaître la vérité sur Pierre, qu'elle voudrait bien épouser s'il se trouve être digne d'elle. La nourrice la prévient du danger que comporte une telle démarche: il est très possible que ce jeune homme n'aspire qu'à la déshonorer et qu'il la délaissera après. La princesse dit alors qu'elle mourra si son désir n'est pas accompli; elle s'évanouit et, après s'être réveillée, répète sa demande. La nourrice ne peut plus résister, elle arrange un rendez-vous avec Pierre dans une église, reçoit de lui un anneau pour Maguelone et apprend qu'il est de haute naissance. Maguelone ne fait que rêver de Pierre. Dans un nouveau rendez-vous avec la nourrice, Pierre affirme que son amour est pur et qu'il dirait tout de suite son nom à Maguelone si seulement il pouvait la voir; il transmet à la nourrice le second anneau. Maguelone, transportée de joie, prie la nourrice d'arranger une rencontre. Celle-ci, à un troisième rendez-vous dans l'église, lui donne des instructions, mais non sans avoir

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'abord pris de lui la promesse d'épouser Maguelone. Le soir il passe par la petite porte du jardin et trouve Maguelone chez elle. Raison et Amour luttent dans le cœur de la jeune fille, la première lui impose la retenue, mais en même temps ses beaux yeux et son joli visage ne sauraient cacher ses pensées, et «le cueur luy tressailloyt au ventre moult doucemant». Pourtant elle garde toute sa dignité, mais quand Pierre s'est dévoilé, elle le fait «maître de son cœur» et le prie de la garder secrètement et honnêtement jusqu'à leur mariage. Embrassements, baisers, adieux. Ensuite la nourrice donne à Maguelone des conseils très raisonnables sur la nécessité d'être prudente.

3. Cependant, après avoir de nouveau brillé aux joutes de la cour, Pierre ne peut plus se contenter des regards amoureux de Maguelone, et, pour l'éprouver, lui dit qu'il se prépare à retourner chez lui pour voir ses parents; il la prie d'attendre son retour. Mais Maguelone, en l'entendant, commence à pleurer: les larmes sortent de ses yeux et tombent sur ses douces joues, «et sa couleur devient pâle», et elle dit qu'aussitôt lui parti elle se mourra et que ce sera par sa faute à lui. Par conséquent, elle le prie de la prendre avec lui. Alors Pierre plein de joie s'écrie que jamais il ne la quittera, mais si elle veut l'accompagner, il l'emmènera en toute honnêteté et gardera ses serments. Elle lui explique alors très sagement pourquoi il faut que le départ s'effectue vite et en plein secret: d'abord parce que Pierre serait ennuyé de rester plus longtemps et s'en irait peut-être sans elle; et ensuite parce que son père veut la marier. Elle l'encourage donc à se presser, en lui rappelant sa promesse de la garder en toute honnêteté jusqu'à leur mariage, sur quoi Pierre le lui jure et promet encore une fois sur les saints évangiles. Elle le prie de venir la trouver à la petite porte du jardin et d'apporter de bons chevaux pour éviter qu'on ne soit rejoint par le père. Maguelone cache ses projets à la nourrice, ayant peur qu'elle ne l'en détourne.

4. A l'heure convenue, Pierre emmène Maguelone. Un de leurs trois chevaux est chargé de provisions. Dans la forêt, au bord de la mer, ils descendent pour se reposer. Ils parlent de leur entreprise, en escomptant l'aide du ciel pour la réussite. Maguelone pose sa tête sur les genoux de Pierre et s'endort. — Cependant au château la fuite est découverte; dans son désespoir, le roi accuse la nourrice, jure de punir sévèrement Pierre et envoie ses gens à la poursuite des fuyards; tous leurs efforts cependant sont vains. — Pierre, en caressant Maguelone pendant le sommeil, trouve sur sa poitrine un petit sac, un «cendal» rouge,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qui contient les trois anneaux de sa mère, qu'il a donnés à sa bien-aimée par l'intermédiaire de la nourrice. Il détache le sac et le place sur une pierre à côté de lui, pendant qu'il se remet à regarder Maguelone. Mais alors survient un «oiseau qui vit de proie» et se saisit du cendal, le prenant pour un morceau de chair. Pierre se met à la poursuite de l'oiseau — après avoir placé son manteau sous la tête de Maguelone — et le voit qui s'abat sur un rocher, en faisant tomber le cendal à l'eau. Pierre trouve au rivage une vieille petite barque que les pêcheurs y ont laissée, et entre dedans pour aller chercher le cendal. Mais un vent froid et dur se lève, il n'a que des bâtons pour ramer, et la vilaine barque est poussée en pleine mer.

5. Toujours plus éloigné de la terre, notre héros, plein de repentir et d'angoisse, jette vers le ciel des lamentations sur son sort et sur celui de sa Maguelone. Enfin il est trouvé par des corsaires mauresques, qui le mènent chez le sultan d'Alexandrie. Il s'acquiert bientôt la bienveillance paternelle du sultan, il sert à sa table, il apprend la langue du pays et le grec, mais il ne saurait oublier sa bien-aimée. — Et voici ce qui s'est passé avec Maguelone. Elle se réveille dans la forêt et, se voyant seule, élève des accusations amères contre Pierre, tout en les regrettant presque aussitôt. Elle passe la nuit sur un arbre, de peur des bêtes féroces, et à l'aurore se met en route pour Rome. Sur son chemin elle rencontre une femme habillée en pèlerin, lui propose de changer des habits avec elle, et entre ainsi accoutrée dans la ville éternelle, mais seulement pour passer tout de suite en Provence dans l'espoir d'y apprendre des nouvelles sur Pierre. A Gênes elle trouve un navire destiné à Aigues-Mortes et s'y rend; là elle entend parler de la grande douleur du comte de Provence, qui depuis deux ans n'a point de nouvelles de son fils, ce qui apprend à Maguelone que Pierre ne l'a pas abondonnée volontairement. Elle bâtit un hôpital et une église, elle voit les parents de Pierre, mais sans se faire connaître. Un jour ceux-là reçoivent d'un pêcheur en cadeau un poisson magnifique, dans le ventre duquel on trouve le cendal avec les trois anneaux. Ils sont maintenant convaincus de la mort de Pierre, et la comtesse ouvre tout son cœur à Maguelone, qui fait de son mieux pour la consoler.

6. Cependant Pierre prend congé du sultan, qui le comble de riches cadeaux. Il les place dans quatorze barrils en les y cachant sous une couche de sel. Il s'embarque sur un navire provençal, mais quand on fait escale à l'île de Sagone pour trouver de l'eau douce, Pierre s'endort dans l'île; on le cherche vainement

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et part sans lui. Le capitaine, ne sachant quoi faire des barrils, puisque en Provence personne n'a besoin de sel, les donne à l'hôpital de St. Pierre. Alors Maguelone découvre les trésors et les emploie sans scrupule à l'élargissement de son hôpital et de son église. A l'île de Sagone, cependant, arrivent des pêcheurs qui conduisent Pierre à la ville de Trapona, où il reste malade pendant neuf mois. Ensuite il s'embarque sur un navire de Provence. Arrivé enfin à l'hôpital de Port Sarrasin, il y trouve Maguelone, qui le reconnaît. Leur joie est indescriptible. Après bien des préparatifs ils se découvrent aux parents de Maguelone. Les noces sont célébrées pendant 22 jours. Le comte et la comtesse vivent encore dix ans, Pierre et Maguelone seulement huit ans après leur mort. Leur fils devient plus tard roi de Naples et comte de Provence.

PREMIÈRE PARTIE DU ROMAN

Avant d'examiner de plus près la composition, donnons une analyse succincte de *Paris et Vienne*, puisqu'un rapprochement avec ce roman s'imposera.

Paris et Vienne sont élevés ensemble. Cependant, le père de Vienne étant le suzerain de celui de Paris, le jeune homme n'est pas considéré comme un épouseur digne d'elle. Dans deux tournois, il combat anonymement et remporte le prix. Sans se dévoiler, il passe son temps en partie dans la société d'un évêque, son protecteur, en partie dans une petite chapelle où il a rassemblé ses trophées. Enfin il se rend au Brabant avec son ami Edvardo, qui l'encourage à s'adonner aux aventures chevaleresques pour oublier son chagrin. Cependant son secret est dévoilé à Vienne, que la mère de Paris introduit dans sa chapelle. A son retour, Vienne obtient par l'évêque un rendez-vous avec Paris. Ayant reçu le serment de fidélité éternelle de Vienne, Paris, par l'intermède de son père, fait des démarches auprès du père de Vienne, mais sans résultat. Les deux amants, décidés à fuir ensemble, louent un navire à Aigues-Mortes pour passer à Gênes, mais ils sont retenus par un orage, et à la fin c'est Paris seul qui s'enfuit tandis que Vienne est ramenée chez son père. Le duc de Bourgogne fait des efforts plusieurs fois répétés pour obtenir la main de Vienne, mais elle résiste courageusement, quoique son père, furieux de son entêtement, la jette dans une prison souterraine. Cependant Paris, ayant entendu parler à Gênes du triste sort de Vienne et abandonnant tout espoir, se

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rend d'abord à Constantinople, puis en Tauride, où il apprend le langage des Maures et se fait pousser une longue barbe, qui le rend méconnaissable. Au bout d'un an il passe à Caïre, où il gagne toutes les sympathies du sultan pour avoir guéri son faucon préféré. On lui raconte que le père de Vienne, envoyé par le roi de France pour préparer une croisade contre les infidèles, a été fait prisonnier par le sultan et encarceré dans un cachot à Alexandrie. Saisi de pitié, Paris trouve accès à la prison et délivre le baron, qui lui promet ses terres et sa fille. Ils rentrent ensemble dans leur pays. Paris, toujours déguisé, insiste sur l'accomplissement de la promesse, mais Vienne déclare qu'elle restera fidèle à son fiancé d'autrefois. Alors Paris lui montre un anneau qu'elle lui avait donné. On se découvre devant les parents, les noces sont célébrées et après la mort du baron, Paris lui succède.

Retournons à *Pierre de Provence* pour en parcourir d'abord successivement les premiers chapitres, selon notre division ci-dessus.

1. La petite introduction n'a rien d'extraordinaire, mais elle frappe par sa simplicité. On voit très rarement traiter une scène de tournoi dans des termes aussi précis et succincts: que l'on compare seulement la scène correspondante de *Paris et Vienne!* Autrement les deux romans offrent plusieurs analogies dans les détails: le tournoi où apparaît le chevalier inconnu est placé tout au début; la joute est arrangée pour complaire à la jeune fille; elle s'entretient avec ses dames sur la personne du vainqueur. Ces ressemblances sont insignifiantes en elles-mêmes; en tout cas, nous ferons bien de les noter.

2. Dans cette partie, la nourrice joue un assez grand rôle. Comme intermédiaire dans les affaires amoureuses la nourrice paraît, si je ne me trompe, pour la première fois dans l'*Hippolyte* d'Euripide: on se rappelle sa part funeste dans le développement tragique de l'action.

[1] Elle figure aussi dans la *Médée*, mais là son rôle est tout autre.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Chez Ovide, elle est un personnage presque obligatoire. Dans les *Métamorphoses*, elle est payée pour raconter à sa maitresse Arsinoé l'amour d'un jeune soupirant; dans l'histoire d'Akontios et de Cydippe, figurant d'abord chez Callimaque, elle transmet le message inscrit par l'amant sur la pelure d'un fruit.[1] Dans le roman français de *Cligès*, elle est une espèce de sorcière fabriquant des boissons magiques. Dans la *Fiammetta* de Boccace elle parle le langage de la prudente et sage réticence. Il y a, dans cette nouvelle, des choses qui rappellent notre roman. Là, comme ici, la nourrice entame un sermon moralisant avec Fiammetta, et elle argumente comme avec Maguelone: elle devrait considérer qu'elle est de haute naissance, que le jeune homme la va jeter dans le malheur, qu'elle serait blâmée si les parents apprenaient son amour, etc. Toutes les deux, Fiammetta et Maguelone, se pâment pendant l'entretien avec la nourrice et dans le cœur des deux nous assistons à une lutte de la raison et des sentiments. Ce thème est ancien et loin d'être rare, les autres ressemblances peuvent bien être tout à fait occasionnelles, elles aussi. Mais les rendez-vous dans l'église indiquent des mœurs italiennes, l'action se passe pour une très grande partie en Italie, et il ne semble pas du tout exclu que la littérature italienne ait exercé quelque influence sur la composition du roman.

Cependant nous trouvons des correspondances beaucoup plus intimes ailleurs: je veux dire dans *Paris et*

---

[1] Cmp. aussi E. Faral, *Recherches sur les sourees latines des contes et romans courtois du moyen âge* (1913), p. 127, et sur la confidente dans les romans en vers l'esquisse de G. Biller dans *Studier tillägnade Otto Sylvan den 22 aug. 1924*, p. 59 ss.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Vienne. Ici, la nourrice-confidente est représentée par l'amie de Vienne, Ysabeau.[1] «J'ay mys mon cuer fort en luy, que je ne puys plus», dit Vienne à cette confidente, comme Maguelone dit à sa nourrice: «J'ay si fort mis mon cueur en ce ieune chevalier . . . que ie ne puis boire ne mengier ne dormir.» Maguelone continue: si elle n'apprend pas qui il est, elle mourra misérablement. Ecoutez Vienne: «Vrai Dieu du Paradis, faut-il que je n'apprenne pas qui il est? Je te prie et supplie de me faire alors mourir.» Isabeau recommande à Vienne de ne pas laisser parler le cœur seul, «que vous en puissiez avoir domaige et deshoneur»[2]; la nourrice dit: «et par adventure ne vouldroit de vous si non vostre deshonneur et vostre honte.» Les deux confidentes continuent leurs appréhensions presque dans les mêmes termes. Ysabeau: «Vienne, vous deves penser que vous estes de si haulte et de si noble parente, et aussi puissant, comme il y en ayt point en France. Et puis, que vous estes de grande et souverayne beaute . . . Et pourtant deves penser que quant a Dieu playra ilz vous maryeront si haultement que bien vous en pourres tenir contente, et pourres estre a tousjors mays honorée.» — La nourrice: «Vous scauez bien que vous estes de tant grant noblesse que le plus grant seigneur du monde seroit content de vous auoir. Ayez ung peu de patience car si dieu plaist ne sera gueres de temps que vostre pere ne vous marie haultement a vostre honneur et plaisir.»

Je viens de dire que dans la manière dont la nourrice remplit sa mission d'intermédiaire, on peut plutôt dis-

[1] Édition de Kaltenbacher, p. 115 s.

[2] Kaltenbacher *o. c.* p. 130.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cerner l'influence italienne. Dans *Paris et Vienne* cela se passe d'une autre façon et conformément à une vieille tradition. Mais dans les deux romans le chevalier, objet de l'attente amoureuse de la dame, est introduit par la petite porte du jardin, et la situation au rendez-vous est essentiellement la même. Maguelone renvoie la nourrice assez vite, Vienne fait rester Ysabeau, mais lui impose le silence. Il y a bien une différence prononcée dans la peinture des caractères, Paris et Vienne étant beaucoup moins ouverts et impulsifs que Pierre et Maguelone — cette différence marque bien une distinction dans l'art des deux auteurs. Cependant les propos échangés sont les mêmes. Maguelone: «De ceste plaisante et noble iournee ie loue dieu mon createur car ie suis la plus eureuse que iamais fut d'auoir trouue ung si tresnoble chevalier . . .». Vienne: «Je suis tropt plus que contempte et joyeuse de ceste journee pourtant car je suis certaine que vous m'aves dit le vray.» — Maguelone: «. . . et adoncques puis que ainsi est que nous sommes amoureus l'ung de l'autre . . .». Vienne: «. . . et puis que vous me declarez vostre couraige, raison est que ie vous declare le mien . . . en vous faisant ascavoir que je suis tropt plus contente de vous que ie ne seroye de quelque chevalier qui au monde soit.»[1] — Les déclarations de fidélité, les assurances qu'on préférera la mort à la séparation, l'admiration et l'exaltation des vertus des amants, les conseils de prudence, etc., tout cela est absolument identique dans les deux romans.

On dira que ce sont là des lieux communs, et que toutes les situations analogues dans les romans du moyen

---

[1] Kaltenbacher *o. c.* p. 148—150.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

âge se ressemblent, ces auteurs n'ayant pas à leur disposition une échelle bien large. Il est vrai qu'il n'y a guère de nuances originales ou caractéristiques qui nous permettent de constater avec certitude l'influence de l'un des romans sur l'autre. Cependant on cherchera en vain dans la littérature correspondante deux récits dont la marche offre tant d'analogies et où l'on puisse relever tant de coïncidences de détail — abstraction faite de la tendance réaliste et psychologique qui place les deux romans tout à fait à part dans cette littérature et les rapproche l'un de l'autre. Ci-dessous nous allons encore citer quelques passages de ce genre. Mais avant de continuer, notons un petit détail curieux. Il est dit de Maguelone que parmi les autres dames elle «sembloit une vive etoille du ciel qui se lieve au point du iour car sa beaulte trespassoit toutes les aultres». Cette image est employée telle quelle en parlant non pas de Vienne, mais de sa mère, qui s'apelle Dyane: «c'est le nom d'une tres belle estelle qui se monstre chascun matin au point du jour . . . quar sa beaute resplendissoit cy fort que quasi estoit semblant a celle estelle que je dys.»[1] L'image n'est sans doute pas très originale, mais sa présence dans les deux romans apparentés de si près mérite l'attention.

Sur le point de partir les deux jeunes filles demandent à leurs amants de nouvelles assurances sur l'honnêteté de leurs intentions, et elles les reçoivent; encore un trait digne d'être noté. Maguelone: «E aussi vous avez dit que vous me garderez en toute honnestete iusques a notre mariage. Et adonc Pierre de rechief sur les Saintes evangilles le luy iura.» Vienne: «Je vous veult faire une

[1] Kaltenbacher *o. c.* p. 73.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

autre demande . . . c'est que vous me dictes se vous me voldryes prandre a fame pour fayre entyer mariage de vous et moy. Certes, madame, dist Paris, il n'est riens que l'on me sceust deviser en cest monde, que je tant vousisse.» [1]

Il y a d'autres ressemblances encore, mais qui se retrouvent aussi, quoique peut-être moins frappantes, dans d'autres versions de l'histoire de la fuite des amants. Le départ s'effectue en pleine nuit, tous étant endormis; le chevalier attend à la petite porte; la dame se charge d'objets précieux pous pourvoir à tout besoin: Maguelone prend d'or et d'argent »ce que luy sembloit de bon», et Vienne, avec un sans-gêne surprenant, non seulement ses propres bijoux, mais aussi ceux de sa mère. — Le lendemain de la fuite la nourrice, croyant Maguelone toujours endormie, va, «quand l'heure est passée», regarder ce qu'il en est, de même que le père de Vienne, «quant vint a l'eure de tierce», trouvant que sa fille dort trop longtemps, la fait réveiller. La poursuite du couple fugitif s'arrange aussi exactement de la même manière dans les deux romans. Mais ce sont là des situations qui s'ensuivent tout naturellement d'une action identique. En tout cas, elles s'ajoutent aux correspondances de nature moins commune pour corroborer, avec les ressemblances de style et de ton, l'impression que le roman de *Paris et Vienne* n'a pas dû être étranger à la conception des aventures de Pierre et de Maguelone.

Celles-ci prennent maintenant une direction qui met fin aux parallèles. Mais les deux romans se retrouveront plus tard.

[1] Kaltenbacher *o. c.* p. 176 s.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LE RAPT DES ANNEAUX

4. Ce thème, qui ne se retrouve pas dans *Paris et Vienne*, paraît pour la première fois dans la littérature française vers le commencement du XIII siècle, où il forme un épisode essentiel dans le roman de l'*Escoufle*, [1] qu'on suppose avoir été écrit par Jean Renaut. Les savants qui ont traité la question du rapt des anneaux et des embranchements de ce thème, ont plus ou moins laissé de côté ce roman français, probablement parce qu'il leur a semblé de peu d'utilité pour leurs considérations. [2] Cependant il offre, comme nous allons le voir, des correspondances très intimes avec *Pierre de Provence* et par conséquent aussi avec les autres versions. Il ne saurait donc être omis dans une étude comme la nôtre, surtout étant chronologiquement la première œuvre littéraire en Europe où figure l'épisode qui forme pour ainsi dire le noyau de notre roman. Regardons donc d'abord les correspondances mutuelles de celui-ci et de l'*Escoufle*.

Dans les deux versions, l'objet de la convoitise de l'oiseau est un «cendal», un sac de soie qui est pris pour de la chair (*Esc.* «. . . il cuida que ce fust ronjours de chart» . . .; *PP*: «cuydant en soy que ce sendal rouge fust une piece de chart»). Il contient des anneaux, trois dans *PP*, un seul dans l'*Esc.* — Guillaume, le héros de

---

[1] Pour l'édition, voy. ci-dessus, p. 9, n. — On trouve une jolie analyse et une appréciation du roman chez Myrrha Lot-Borodine, *Le roman idyllique au moyen âge* (1913), p. 189 ss.

[2] M. Paulli (*o. c.* p. 12 n. 1) constate, dans une note, la ressemblance de l'*Escoufle* et du conte arabe de *Kamaralzaman*, mais exclut le premier parce qu'il n'a pas la seconde partie de l'histoire. — M. Bolte se borne à noter le fait.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'*Esc.*, fait, comme Pierre, quelques réflexions avant de se mettre à la poursuite de l'oiseau (ce qui donne à celui-ci un répit). — Pierre met son manteau sous la tête de sa bien-aimée; Guillaume, à une étape un peu autérieure, y met sa «robe». — Guillaume, par une espèce d'esprit d'escalier, médite sur la bêtise qu'il a commise de ne pas mettre l'anneau sur son doigt au lieu de le laisser dans le cendal; dans *PP*, c'est l'auteur qui fait cette même réflexion: «pleust a Dieu que n'eussiez bouge les anneaulx . . . de la ou vous les prinstes.»

Se voyant éloigné de sa dame, Guillaume, comme Pierre, s'adonne à des lamentations verbeuses. Ils se servent même des expressions correspondantes:

PP: **Helas ne suis ie pas bien faulx et desloyal de ainsi vous avoir gectee hors de l'ostel de vostre pere et mere ou vous esties tenue tant richement.**

Esc.: 5150 **Trop par fis grant outrecuidance**
Que la getai de chiés son pere
Qui si estoit haus empereres . . .

D'un autre côté, les plaintes de Maguelone, quand elle se voit abondonnée, correspondent de plus près encore à celles d'Aelis. M. tombe évanouie comme une morte, Aelis se pâme cinq fois. Et ensuite:

PP: **Helas et que vous ay ie meffait qu'avez tire ma personne de l'ostel de mon pere . . . pour moy faire morir de douleur qui me monstries si grant signe d'amour. Helas mon doux amy Pierre aves vous veu en moi chose qui vous ait despleu . . . He noble Pierre ou est vostre noblesse ou est vostre noble cueur . . . Certes vous estes le plus cruel homme qui iamais nasquist de mere.**

Esc.: 4692 **. . . Je ne die mie**
Se jou l'eüsse en dit n'en fait
Vers lui porchachié ne forfait

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

4698 ... Encor me dist il ore
K'il m'estoit et sire et amis
Dont s'est anemis en lui mis
U c'est par deffaute de cuer
K'il m'a ensi getée em puer
Bien sai que il ne m'ama onques ...

Toutes les deux se calment peu à peu, mais pleines de tristesse poussent des exclamations sur leur amour et des appels désespérés vers leurs amis infidèles: Mag.: «quelle peut estre ceste aduenture qui nous a ainsi separes?» — Aelis: «et qu'a c'esté que vous m'avés ensi laissie?» — Une petite scène correspondante est aussi celle où elles détachent les chevaux (mules) en pleurant.

Le thème de l'oiseau de proie séparateur des amants semble provenir de l'Orient, attendu qu'il figure dans le conte du prince Kamaralzaman et de la princesse Boudour dans les *Mille et une nuits*; il se retrouve en-suite dans un petit roman en vers italiens du XV^e^ s., *Ottinello e Giulia*, écrit au sud de l'Italie et apparenté de près à notre roman, mais rappelant aussi *Kamaralzaman* par quelques traits qui ne sont pas dans *Pierre de Provence*. Dans le conte arabe — je parle de sa forme complète, car dans les remaniements postérieurs il est à peu près méconnaissable — cet épisode a plutôt l'air d'un prétexte pour servir de fond aux incroyables détails pornographiques dans lesquels se plaît l'auteur. Il n'est pas encore temps de parler des rapports de ces versions entre elles; mais une fois en arrivés jusqu'ici, nous aurons de l'intérêt à jeter un coup d'œil comparatif sur le traitement de quelques points de l'action précédente dans les différents récits.

Tandis que dans *Kam.* et *OG* le héros et l'héroïne

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

appartiennent à la même classe sociale, ils sont de différentes couches sociales dans *Esc.* et *PP*: mais ce qu'il faut spécialement noter, c'est que le héros de ces deux romans est d'un état inférieur à celui de l'héroïne; dans la plupart des mésalliances dont parlent les romans du moyen âge, c'est justement le contraire qui a lieu.[1] — Dans *Kam.*, seul en cela contre les autres versions, le couple séparé par l'oiseau est déjà marié (comme dans plusieurs poèmes du moyen âge, où un animal est la cause de la séparation de deux amants). — Dans *Esc.* et *OG*, comme dans *PP*, les amants s'enfuient parce que les parents n'admettent pas ou n'admettraient pas leur union. Ottinello a entendu parler de la beauté de la dame, comme Pierre, et désire la voir. Ottinello parvient à la servir à table, Pierre la gagne (comme Paris) par ses exploits chevaleresques. — La fuite dans ces trois versions s'effectue, comme dans *PV*, sur l'initiative de la dame. Et dans toutes ces versions, comme du reste aussi dans *Kam.*, la dame se munit de moyens pour pourvoir aux frais du voyage; dans la plupart des récits la valeur en est même exactement indiquée (*PP* et *PV* font exception; le prince Kamaralzaman demande à la princesse très raisonnablement: «comment allons nous faire pour les dépenses?» à quoi celle-ci répond: «j'ai pris avec moi les plus jolies pierres, dont la moins précieuse vaut plus de 200.000 denaires»; dans *OG* il s'agit de 40.000 talents d'or et plus, dans *Esc.* d'un poids de vingt marcs).

Ce n'est que dans notre roman (et *PV*) que la dame fait promettre à son ami de la garder chaste jusqu'au

[1] Pour l'*Escoufle*, ceci a été remarqué par Mme Lot-Borodine, *o. c.* p. 228.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mariage; cependant il y a dans *Esc.* une indication dans le même sens: quand l'amour et la raison luttent dans le cœur d'Aelis, la dernière lui demande si elle veut vraiment entrer dans un concubinat.

La situation précédant immédiatement le rapt est caractérisée par des traits qui dans la plupart des versions ont un certain goût voluptueux et dans *Kam.* donnent pleinement dans la licence. Pour l'auteur du conte arabe cela n'a rien de surprenant, tandis que ce ton chez les autres ne laisse pas d'étonner. Il provient certainement de *Kam.* ou d'une source analogue; en tout cas, le conteur de Haroun-al-Rachid a trouvé là une jolie occasion pour donner libre cours à son amour des descriptions frivoles. Il représente la princesse en chemise et en «caleçon»; dans *OG*, «ciascun trasse le sue vestimenti»; dans *Esc.*, Aelis «remest em pur le cors, toute desliee et descainte», mais pourtant il est dit plus tard que l'anneau se trouvait sous sa chemise. Après, l'auteur de *Kam.* se perd dans des détails qui ne sauraient être reproduits. Il est intéressant de voir quels reflets cela projette dans les versions plus récentes. L'auteur de *Esc.* ne sait pas trop quoi faire de cette situation, et il décrit, comme nous venons de voir, l'attitude d'Aelis différemment à des endroits différents; finalement il laisse Guillaume se perdre dans la contemplation de la beauté du corps d'Aelis jusqu'à ne pas remarquer le geste de l'oiseau de proie (= *PP*). *OG* se contente de raconter qu'on se déshabillait; mais cela n'a aucune conséquence, et cela manque même complètement de sens, parce que, ici, il n'est pas question d'un bijou ou d'un sac cachés dans un endroit plus ou moins intime du corps de la dame, mais d'un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

voile orné de bijoux qui couvre son visage. On voit que le thème est collé tout superficiellement sur le récit. — L'auteur dévot de *PP* ne l'évite pas non plus entièrement, mais il le traite avec un goût parfait; en tout cas il introduit par là une nuance d'érotisme qu'on lui aurait cru étrangère, mais qui tout de même ne fait en aucune manière infraction à l'image totale de Pierre au point de vue de la psychologie. Il dit: «Et quant il avoit contemple son plaisant et beau visaige et advise celle doulce petite bouche et vermeille il ne se scavoyt saouler de la regarder de plus en plus et aussi ne se pouvoit tenir de la despoitriner et regarder et adviser sa tresbelle poitrine qui estoit plus blanche que cristal a la veoir et tastoit ses doulces mamelles et en ce faisant estoit tout ravy d'amours qu'il luy sembloit qu'il fust en paradis.»

Le rapt même se passe dans les mêmes conditions chez les deux auteurs français: le héros met le cendal avec les anneaux (l'anneau dans *Esc.*) de côté (sur une pierre *PP*, sur les fleurs *Esc.*) et regarde la belle au bois dormant tant que l'oiseau peut se saisir de l'objet. Les autres versions diffèrent. — *OG*, d'accord avec *Esc.* et *PP*, indique que l'oiseau prend l'objet pour un morceau bon à manger («credendo fosse pasto per suo uso»), mais ne définit pas, comme font les deux autres.

Dans *Kam.* il y a une description amusante de la poursuite de l'oiseau par le prince. Celui-ci est en train de jeter la pierre, quand l'oiseau se déplace d'un arbre à l'autre, et puis au troisième. Pour le tromper, le prince jette la pierre; l'oiseau descend, mais quand le prince avance, il saute, et puis le prince saute, et puis encore l'oiseau, d'heure en heure, de vallée en vallée, de colline

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

en colline, jusqu'à la tombée de la nuit; ainsi ils continuent pendant dix jours, regardant l'un l'autre d'un œil soupçonneux, jusqu'à ce que l'oiseau s'envole par dessus la mer. Il a avalé le bijou. Le récit de l'*Esc.* rappelle ceci d'assez près. L'oiseau est perché sur un noisier. Guillaume lui crie «hua, hua», il s'abat sur un autre arbre, Guillaume le persécute d'arbre en arbre, amont et aval, une heure à pied, une heure à cheval, jusqu'à devenir tout échauffé et fatigué. Plus tard l'oiseau, s'apercevant qu'il n'a attrapé rien de mangeable, fait tomber le cendal, dont Guillaume s'empare. — Dans *PP* nous retrouvons seulement deux points: le héros jetant des pierres après l'oiseau et celui-ci laissant tomber sa proie. — Dans *OG* Ottinello suit l'oiseau jusqu'à la mer, mais là il est emprisonné, et nous n'apprenons plus rien sur l'oiseau et sa proie — encore un endroit où le roman italien découvre l'infériorité de sa composition.

Ce qui précède suffira pour prouver quelle parenté étroite il existe entre le roman de l'*Escoufle* et le traitement du thème en question dans la version orientale, et, de l'autre côté, entre tout cet épisode dans le roman en vers français et dans les versions européennes postérieures. Avec *Kam.* il a même de commun un trait (voy. la persécution de l'oiseau) qui manque dans *OG* et *PP*. Mais ce qui nous intéresse surtout ici, c'est de constater, dans *Esc.* et *PP*, la communauté de quelques détails, et non point sans importance, qui ne se retrouvent pas dans les autres versions. Ce sont les suivants: 1 la mésalliance est du côté de la dame; 2 l'objet ravi est un sac avec des anneaux (un anneau) que la mère de la dame lui a donnés; 3° il est expressément dit que l'oiseau prend

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le sac pour un morceau de chair; 4° la manière dont s'accomplit le rapt; 5° l'oiseau laisse tomber sa proie pendant la persécution.

Il y a encore à ajouter ceci. Les deux romans français emploient le mot *cendal* (*sendal*) pour signifier «petit sac» (de soie), signification créée par une synecdoque de la signification primitive habituelle de «tissu de soie». Or, dans toute la littérature française du moyen âge, il n'y a selon Godefroy, que ces deux textes où le mot figure dans ce sens concrétisé. [1]

Ainsi, la contamination est évidente, et nous y reviendrons. Mais pour ce qui suit, notre roman prend encore une fois son propre chemin, où il nous faudra l'accompagner.

SECONDE PARTIE DU ROMAN

5. La suite des aventures est composée, dans les grands traits, d'après des modèles traditionnels. Le récit du voyage de Pierre en Orient rappelle, par quelques points, le voyage de Paris dans *PV*: tous les deux arrivent en Egypte (Paris au Caire, Pierre à Alexandrie, Pierre continuant jusqu'à la Tauride comme Paris à Babylone), tous les deux apprennent au courant d'un an la langue des Maures, et chez les deux le souvenir de la bien-aimée, accompagné toujours de larmes abondantes, a un fort teint religieux:

PP: mais continuellement avoit le cueur doulent en pensant a son amye Maguelonne . . . non obstant que son cueur fut tousiours a dieu et a la saincte foy catholicque dont souvent prioit dieu en plorant.

---

[1] Voy. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, s. v.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

PV: **mais il estoit vray crestien et tousiours avoit sa foy et son esperance en Dieu et en la vierge Marie, ne il ne povoit oblier Vienne, ains toutes les foys que luy en souvenoit les lermes luy venoient aux yeux.** [1]

Aigues-Mortes et Gênes figurent dans *PV* comme dans *PP*, seulement Paris fait le voyage dans le sens inverse. — Là, comme ici, la vue des anneaux rend la dame certaine de la mort de son amant. [2]

Pour ce qui est des aventures de la dame restée seule après le départ involontaire de son compagnon, elles sont de peu d'intérêt pour nous. Dans *Kam.*, la princesse se revêt des habits de son mari, arrive dans l'Ile d'Ivoire, où elle se donne pour le prince et épouse la fille du roi. Giulia, de même, trouve des vêtements d'Ottinello et se rend, ainsi déguisée, au bord de la mer, où elle achète une auberge, y bâtit un grand palais pour les voyageurs et un hôpital.

6. Le prince Kamaralzaman trouve de l'hospitalité chez un vieux jardinier, seul musulman de sa ville, et y attend un navire qui le portera à l'Ile d'Ivoire et de là dans son propre pays. Un jour il regarde deux oiseaux de proie se battre dans l'air. L'un est tué, et dans son ventre le prince trouve le talisman qu'il avait pris sur le corps de la princesse Boudour. Son désir va s'augmentant. En fouillant dans le jardin, il trouve un immense trésor, vingt vases pleins de pièces d'or. Le jardinier renonce à tout droit au trésor mais consent, sur les instances du prince, à en garder la moitié. Le prince est retenu par la maladie du jardinier survenue au moment

---

[1] Kaltenbacher *o. c.* p. 245.

[2] Kaltenbacher *o. c.* p. 294.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de l'arrivée du navire, où il a déjà porté sa part du trésor; après sa mort le prince le transporte, enveloppé dans des fruits d'olive, sur d'autres navires arrivés entre temps. Boudour le reconnaît, et après une série d'aventures d'un érotisme grotesque, ils se réunissent.

Ottinello, de son côté, est saisi et vendu par des pirates — on reconnaît la vieille recette — mais l'acheteur est le vieux jardinier de *Kam.*, et dans son jardin il trouve sous une pierre 60.000 talents d'or pur dans un vase de cristal. Moins honnête que le prince arabe, il cache le trésor, achète quinze caisses de «tarantelli», certains petits fruits, les mêle dans les pièces d'or et les charge sur un navire. Mais celui-ci est détaché de terre par un orage, et s'en va sans Ottinello. Le navire, cependant, arrive chez Giulia, qui prend le trésor en sa garde. Ottinello trouve un autre navire, mais fait naufrage et se trouve bientôt livré aux soins de Giulia dans son hôpital. Le reste est clair. Les noces se célèbrent pendant quatre mois.

Voici, en résumé, ce que dans cette seconde partie, notre roman a en commun avec les deux autres versions que nous venons d'examiner. Le héros arrive dans un pays étranger, y reste assez longtemps au service d'un maître, soupirant après sa dame; il devient le possesseur d'un trésor qu'il charge sur un navire, en l'entremêlant avec des provisions; il ne peut partir en même temps que son trésor; celui-ci tombe entre les mains de l'héroïne; elle reste déguisée jusqu'à ce qu'elle se fait connaître à son amant. — *Kam.* et *OG* sont d'accord pour faire prendre à l'héroïne le costume de son amant et pour faire trouver à celui-ci, entré au service d'un

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

jardinier, le trésor, tandis que le trésor de Pierre, par une tournure plus banale mais aussi plus naturelle, provient d'un cadeau du sultan. — Dans *OG* et *PP* le héros est pris par des pirates; la scène de la reconnaissance est en détail la même dans le poème italien et le roman français, ainsi que la fin; le récit du héros malade dans *OG* ne comprend cependant que deux lignes. Dans *Esc.* le procédé est le même.

Ici, *Paris et Vienne* vient encore une fois s'imposer comme terme de comparaison. Après la reconnaissance, il est dit dans *PP*: «Toutesfois ilz ne se pouvoient saouler de baiser et racompter leurs adventures. Ainsi tout ce iour iusques a la nuit ne feirent aultre chose que baiser et acoller.» Cmp. *PV*: «Et quant elle fut du tout revenue en bon estat lors heussies vous veu les deux amans doulcemant baiser et estroitement acoller, si que il sembloit qu'ilz se voulsissent estrangler.» Les deux auteurs affirment qu'ils ne sauraient décrire la joie des amants.[1] Dans la manière dont Paris et Pierre se découvrent à la vieille génération, il y aussi des ressemblances de détail, ainsi que dans la façon dont est décrite leur fin.

RAPPORTS DES DIFFÉRENTES VERSIONS ENTRE ELLES

Quoique cette étude n'ait pas pour but de démêler la généalogie et les ramifications des vieux thèmes autour desquels roule le récit de notre roman, il faut pourtant que dans ce résumé des éléments dont il se compose nous commencions par quelques mots sur ses rapports avec les autres versions.

---

[1] Kaltenbacher *o. c.* p. 297 s.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'histoire du prince Kamaralzaman et de la princesse Boudour appartient au plus ancien fond des *Mille et une nuits*; elle fut traduite du persan en arabe au IX^e^ siècle.[1] Gaston Paris la croyait originaire des Indes; cet original, qui n'existe plus, se serait ramifié en deux branches, dont l'une se retrouverait dans l'*Esc.* et le roman allemand *der Busant*, l'autre dans *Kam.* et *Pierre de Provence.* Le trait caractéristique de la première branche serait la vengeance prise sur l'oiseau par le héros (celui-ci déchire violemment pendant une chasse un escoufle, mange son cœur et brûle ses restes, parce que, dit il, le malheur de sa vie a été causée par un oiseau de l'espèce), tandis que le trait typique à l'autre serait l'épisode avec les barrils (vases) d'or.[2] Il est vrai que *Kam.* contient une masse de détails dus au remanieur arabe et qui manquent dans *Esc.*; mais ils auraient très bien pu tomber en route.[3] Car il faut se rappeler, par

[1] C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur* (1901), p. 192.

[2] Notes d'après un cours sur le roman des XIV^e^ et XV^e^ siècles, fait par G. Paris en 1885 au Collège de France. — Il ressort de ceci que G. Paris est sur les rapports de l'*Escoufle* et du *Busant* du même avis que fait valoir Paul Meyer dans son introduction (*o. c.* p. XXX) contre D'Ancona, selon lequel le roman allemand n'est qu'un remaniement du roman français. Tel est aussi l'avis de Bolte (*o. c.* p. XV). — Mentionnons que F. Liebrecht (*Germania* I, 269) renvoie à un conte du *Somaveda*, où un grand oiseau s'empare d'une femme qui se baigne dans un étang à l'eau rouge, la croyant un morceau de chair sanglante; selon Liebrecht c'est ici que nous devons voir la source primitive de *PP*; mais c'est vraiment très peu probable.

[3] M. Paulli (*o. c.* IX, cmp. n. 21) mentionne aussi d'autres auteurs qui plaident pour un lien direct entre *Kam.* et *PP*, mais il réfute cette opinion.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

contre, qu'il y en a d'autres qui rapprochent la version de l'*Esc.* de celle du *Kam.*, savoir la poursuite de l'oiseau et, plus tard, la lutte de celui-ci avec un autre oiseau de proie dans les airs. Quant à la vengeance, c'est bien un trait remarquable, mais particulier à *Esc.*, dont *der Busant* selon une opinion répandue n'est qu'un remaniement, et qui par conséquent n'accuse pas nécessairement une ramification. Ceci ne veut pas dire, bien entendu, que l'*Esc.* dépende directement du *Kam.*; il faudra, au contraire, supposer un intermédiaire ou plusieurs. La seule chose que le roman en vers français nous apprend avec certitude, c'est que le conte était connu en Europe dès le commencement du XIII^e^ s. La tradition a-t-elle vécu en Europe à travers deux siècles, descendant vers le Sud, ou bien est-ce une nouvelle invasion de l'Orient qui a fourni le thème aux auteurs des *PP* et *OG*? En tout cas, ici aussi nous sommes forcés de compter avec des intermédiaires, car ces deux romans ont, comme nous l'avons vu, des traits communs qui manquent dans le conte arabe et qui par conséquent indiquent une autre source commune. Ils ne peuvent pas dépendre l'un de l'autre, car les différences sont trop grandes et, d'autre part, *OG* se montre trop dépendant du *Kam.* Selon G. Huet, celui-ci aurait engendré un intermédiaire qui, peut-être, oralement, a pénétré en Italie au XIV^e^ ou au début du XV^e^ s. et y a été versifié; de là, une tradition orale se serait répandue en France.[1] Mais, si c'est d'après notre

[1] Je ne comprends pas Huet quand il dit (*o. c.* p. 118): «A (= *Kam.*) est supérieur en ce que l'épisode du trésor, illogique et inutile dans X (= l'original de *PP* et *OG*) est dans A logique et utile à l'action.» Mais en cela *OG* est d'accord avec *Kam.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

roman qu'il faut juger cette version française, elle ne peut guère être la même que celle qui a donné naissance à *OG*. Et, comme nous l'avons vu, une comparaison entre le poème italien et le roman français ne permet pas non plus de supposer que cette immigration en France ait été postérieure à la mise en vers du thème en Italie. Malgré ses affinités avec *Kam.*, *OG* fait l'impression d'un remaniement assez tardif et pâle, tandis que dans *PP* non seulement la mise en œuvre mais aussi le fond même semblent tout autrement vivants.

M. Paulli a noté l'existence du double thème ou plutôt de la combinaison de thèmes qui nous occupe, dans un roman turque et un conte populaire tatare de la Sibérie du sud [1]; il y a dans les deux des traits qui les rapprochent plus de *OG* et *PP* que de *Kam.* M. Paulli voit surtout dans le conte tatare une preuve de ce que le premier intermédiaire déjà a été d'origine arabe. Il est extrêmement difficile de tirer ici des conclusions sans connaître l'âge de ces versions, etc. Que le conte tatare ait ses racines dans quelque version européenne, cela semble plus possible que ne le pense M. Paulli: ce ne serait pas la première fois qu'un «conte populaire» dévoilerait son origine littéraire. Tout de même on peut très bien admettre qu'un remaniement de *Kam.* a existé déjà en Orient.

En tout cas, le thème est entré en Europe au commencement du XIII[e] s., en prenant sa première forme littéraire dans le roman de l'*Escoufle*, qui cependant a laissé du côté l'épisode du trésor. [2] Il est difficile de dire

[1] *O. c.* p. X s.

[2] Dans le conte arabe il est aussi très affaibli.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

s'il a continué son existence en Europe ou s'il y est entré une seconde fois au XIV^e^—XV^e^ s.; cependant cette dernière alternative semble plus probable. On a fait valoir qu'il a existé une traduction espagnole des *Mille et une nuits* déjà au XIII^e^ s.; nous ne savons pas si elle a exercé une influence quelconque, mais cela n'excluerait en aucun cas l'existence d'une tradition orale. Il est très probable, au contraire, que le poème italien aussi bien que le roman français en prose aient eu pour base une telle tradition, peut-être une version du genre de celui qui a donné naissance aux variantes turques. [1]

---

[1] Gidel, *Études sur la littérature grecque du moyen âge* (1866), p. 269, 289, donne l'analyse d'un remaniement versifié de *Pierre de Provence*, l'histoire d'Imperios de Provence et la belle Margarona d'Anapolis, qui est imprimé à Venise 1806 et contient quelques traits qui au premier coup d'œil semblent indiquer que l'auteur avait travaillé avec une version inconnue à nous, puisqu'ils ne se trouvent pas dans *PP*. Les amants se marient avant de quitter Naples, mais la raison de leur fuite n'est pas nommée; quand M. s'endort dans la forêt, I. se rend à la chasse, plaçant sur la tête de M. une étoffe rouge avec des reliques, que sa mère lui avait donnée; un aigle la prend pour un morceau de chair, M. se réveille et les deux amants poursuivent ensemble l'oiseau; ils sont séparés seulement parce que I. se met dans la barque; c'est l'oiseau, et non pas un poisson, qui remporte l'objet précieux. — Gaston Paris, le seul, autant que je peux voir, qui ait fait attention au roman grecque (dans son cours, voy. ci-dessus), était d'avis que, malgré le mariage qui pourrait être considéré comme une réminiscence de *Kam.*, l'absence de toute explication concernant la fuite prouve qu'il s'agit seulement d'une correction dans l'intérêt de la morale. Cependant cette correspondance n'est pas la seule: il y a encore la qualité de l'objet (= *OG*) et l'oiseau comme rapporteur des bijoux. Il faut donc, selon

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Quant à *Pierre de Provence*, il a subi, en outre, pour la première partie de ce thème, une influence littéraire de la part du roman de l'*Escoufle*: les coïncidences que nous avons énumérées ci-dessus auront donné, je l'espère, un assez fort soutien à cette opinion. On se demande comment cela peut s'expliquer, étant donné que les romans en vers du moyen âge n'étaient guère lus au XV^e^ s. M. Paulli relève un fait qui me semble de nature à nous guider pour trouver une réponse: le premier qui ait possédé dans sa bibliothèque un exemplaire de *Pierre de Provence* est Philippe le Bon, duc de Bourgogne, celui-là même qui à sa cour ressuscitait l'esprit du moyen âge avec des tournois et d'autres exercices chevaleresques, celui qui institua l'ordre de la Toison d'Or, inspiré par l'histoire de Jason, seule reminiscence antique à laquelle notre roman fasse allusion.[1] M. Paulli dit avec raison que ceci ne suffit pas pour prouver que ce roman soit né à la cour de Bourgogne. Mais si j'ajoute que le seul manuscrit connu de l'*Escoufle* s'est trouvé à la bibliothèque des ducs de Bourgogne[2] et que de l'autre roman qui

---

moi, qu'il y ait eu contamination avec une version du conte arabe, ce qui n'empêche pas l'auteur grec de dire la vérité en assurant qu'il a rimé une histoire en prose, qui, du reste, ne peut guère être autre que *PP*).

[1] Paulli, *o. c.* p. XIV s. — Cmp. Doutrepont, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne* (1908), p. 62, 482, 484, 485. — L'argument de l'histoire de Jason (à laquelle Paulli renvoie) n'est pas très valable, puisque cette histoire se trouve rappelée aussi dans *Paris et Vienne* (p. 153), et que pareilles références ne sont pas rares dans cette littérature (*Fiammetta*, p. ex., en abonde).

[2] Paul Meyer, *o. c.* p. LV. Cmp. Doutrepont, *o. c.* p. 10, 484.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

selon toute apparence a servi d'inspirateur et en partie de modèle à notre roman, *Paris et Vienne*, un manuscrit (*E* de Kaltenbacher) était conservé dans la même librairie célèbre [1], il ne sera peut-être pas trop téméraire de présumer que l'auteur de *Pierre de Provence* n'a pas été seulement, comme le suppose Gaston Paris, un méridional qui a écrit en français [2], mais un méridional qui, comme tant d'autres, a vécu à la cour brillante et littéraire de Bourgogne et y a composé son roman. Ainsi s'expliquerait aussi que ce littérateur raffiné (car il l'était bien, son roman nous le dit) ait put recevoir des inspirations des deux autres romans français — les seules, du reste, qu'il ait reçues, car intérieurement son livre n'a absolument rien à voir avec des «sources» orientales quelconques. [3]

ANALYSE ESTHÉTIQUE

Nous ferons bien, avant de passer à l'examen du style et de la composition de *Pierre de Provence*, de jeter, sous ce point de vue, encore une fois un coup d'œil aussi sur *Paris et Vienne*. Ces deux romans vont de pair, dans leur qualité de précurseurs du roman moderne, et les mérites du premier se dessinent mieux sur le fond de l'autre.

Paris et Vienne est, nous l'avons vu, dans toute sa conception générale, un roman d'aventures dans le vieux genre. Cependant l'auteur veut donner autre chose. Il dit avoir lu dans les anciennes histories maintes choses

---

[1] Kaltenbacher, *o. c.* p. 70. Cmp. Doutrepont, *o. c.* p. 68.

[2] *Romania* XVIII (1889), p. 510. — Jeanroy pense (*Annales du Midi*, t. XXVI, 1914, p. 96) que le roman a pu voir le jour à Naples.

[3] Cmp. Paulli, *o. c.* p. XIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

«qui moult sont impossibles a croyre». C'est pourquoi il veut traiter maintenant un sujet qui lui paraît «bien raisonnable et asses creable» et en outre «asses plaisant». Il fait preuve ici déjà d'un certain sens réaliste. En effet, il ne se sert jamais du surnaturel pour faire avancer son action, même si les événements ne peuvent pas toujours être qualifiés de «raisonnables et creables». Mais c'est surtout dans l'observation des caractères, dans les accents naturels du dialogue et dans la peinture singulièrement vivante des situations qu'il se montre vrai réaliste. Son héroïne est une étude de caractère très bien menée et pleine de traits brillamment observés; elle nous paraîtrait encore plus réussie, si elle ne se répandait pas de temps à autre dans des réflexions philosophiques et religieuses beaucoup trop longues. Il y a cependant dans cette peinture des finesses psychologiques dignes d'un analyste moderne de l'âme féminine: telle la remarque que l'enthousiasme de Vienne pour le vainqueur inconnu du tournoi s'est accru par le fait qu'elle lui suppose un rang très élevé. De même les changements d'humeur, la coquetterie, une certaine malice, sont des traits qui séparent décidément cet être très vivant du type traditionnel de l'héroïne épique. Et ces traits, l'auteur les fait voir, par une technique tout à fait moderne, dans les dialogues, surtout avec Ysabeau mais aussi avec Pierre; par l'observation sûre des détails et le mouvement dramatique, ces dialogues peuvent être comparés aux meilleures peintures pareilles d'un Antoine de la Sale. Qu'on se rappelle p. ex. la scène où Vienne, feignant d'être malade, se fait traiter par sa mère, se met au lit, et, après s'être délivrée d'elle et restée seule avec Ysabeau,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

se lève brusquement pour donner libre cours à ses sentiments. Ou bien son attitude quand Ysabeau lui fait un sermon moralisant: «Quant eust fine ses parolles Ysabeau, lors Vienne se leva sus en estant et torna l'ueil a travers sur Ysabeau, si la regarda a chere molt corossee, et puis tout a copt sans dire mot elle luy torna le dos comme par despit. Si sen alla a ung bot de la chambre, ont elle fut une grant piece en pensement, et puys elle se torna moult yreusement vers Ysabeau et luy dist: O Ysabeau, et n'es tu pas tropt oultrecuidee, folle, et plus que enragee, que me cuydes par ton sermon convertir?» — Le dénouement est préparé et décrit avec une prolixité inutile. Mais elle devient tolérable à cause de ces scènes vraiment charmantes qui se suivent ici: c'est quand Vienne, qui n'a pas voulu croire ce qu'elle a entendu et pour cela s'est couvert les yeux des deux mains, les détache et voit Paris devant elle et jette les bras autour de lui, et que Paris le prend sur ses genoux et l'embrasse, et tous les amis accourent, étonnés et joyeux. Ou bien — on se croirait au théâtre — quand Edvardo, accourant pour annoncer aux parents le retour de Paris, «ouvre la porte et entre sans rien demander à qui que ce soit et trouve messire Jacques assis là en causant avec sa femme, et pour la grande joie que sentait Edvardo il avait les yeux pleins de larmes et ne saluait même pas Jacques mais disait seulement . . .», etc.; le père, qui d'abord ne veut croire un traître mot, devient fou de joie: «les lermes luy vindrent aux yeulx et avaloient contre val la fasse, et sa fame venoit apres, si aloyent courant par les rues . . . et saches que le bon home cheyt troys foys, ains qu'il fust au palays du dauphin, car il estoit ja vieulx, si estoit

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tant effre de joye qu'il ne povoit lever les pies». Il y a un vrai entassement de semblables scènes dramatiques exécutées avec un art indéniable; et la langue, toujours très expressive et naturelle dans les dialogues, atteint ici, tout en restant fort simple, une certaine richesse de nuances et une grande vivacité. Partout, du reste, l'auteur fait preuve du même sens réaliste: Paris écrit et reçoit des lettres, il a grand soin de ses affaires pécuniaires, à Gênes il change un chèque chez un banquier qui est nommé, il cache de l'argent dans ses vêtements, il en perd et se voit forcé aux privations, etc.

En disant que *Paris et Vienne* «prépare les romans modernes encore plus que *Pierre de Provence*», Gaston Paris a sans doute en vue les qualités excellentes que nous venons de relever dans ce livre; mais il a peut-être été trop indulgent à l'égard du traditionalisme qui s'y étale assez largement. Le livre abonde en épisodes aussi prolixes que ceux des vieilles épopées: des tournois interminables, des voyages et des aventures sans nombre, des songes importants intercalés à plusieurs reprises; dans les descriptions, une masse de détails de toute espèce avec des répétitions et des tournures conventionelles; tout cela le range décidément comme type littéraire — malgré les dons artistiques de l'auteur et son vif sens de la réalité — parmi les vieux romans.

Pierre de Provence est surtout supérieur en cela à *Paris et Vienne*, qu'il fait rentrer dans une heureuse unité artistique les éléments assez disparates dont est composé le roman.

D'Ancona prétend que la forte couleur religieuse du récit fait de l'aventure amoureuse presque «une légende

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dévote». Ceci ne me paraît pas justifié. Il est vrai que le sentiment religieux se fait remarquer partout: le roman est dédié à la gloire de Dieu et de l'église de St. Pierre de Maguelone; à chaque instant on prie; Pierre va tous les matins à la messe (certes, non sans l'intention d'y trouver la nourrice); il se console dans l'adversité avec sa foi catholique; l'auteur sème partout des réflexions sur la providence divine et laisse Jésus-Christ agir directement sur le cœur du sultan; dans l'église qui porte leur nom il arrive une quantité de miracles. Mais il s'agit d'un dévouement religieux très sincère et qui ne porte jamais préjudice aux qualités purement humaines des personnages. Les expressions qu'il prend sont en pleine harmonie avec le ton sérieux et intime du récit, auquel il sert pour ainsi dire de fond. Sans doute, l'auteur est pénétré de sentiments pieux, mais son intention n'a certainement jamais été d'écrire un livre d'édification. Aussi évite-t-il toute explication surnaturelle: de l'intercession providentielle il ne fait pas un plus grand miracle qu'elle ne l'est aux yeux des croyants. Ici, il est d'accord avec l'auteur de *Paris et Vienne.* Notre roman opère, lui aussi, avec des songes, mais on voit combien, pour l'auteur, l'interprétation tout à fait humaine et psychologique est importante, quand Maguelone déclare que son rêve concernant l'anneau s'est accompli parce que «*le cueur* ne me dit riens qui ne m'avienne!»

L'élément chevaleresque est représenté par les tournois. Il y en a plusieurs, ici comme dans l'autre roman, mais ils ne sont pas racontés à cause d'eux-mêmes ni avec tant de détails. Le premier tournoi à Naples est arrangé pour que Maguelone voie le chevalier étranger; en en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

décrivant le second, l'auteur fait ressortir un nouveau trait dans le caractère de Pierre: celui-ci reconnaît parmi les combattants son oncle, mais évite par des arguments ingénieux et nobles de lutter avec lui. — C'est aussi l'intérêt psychologique et pas du tout le goût des aventures qui domine dans la description du séjour en Orient: l'auteur s'empresse de montrer que Pierre a gagné les sympathies du sultan uniquement par sa personnalité (sans avoir besoin de recourir, comme Paris, à un art médical merveilleux), et il nous fait croire que le sultan aime Pierre comme son fils. L'encha nement logique extérieur peut même être négligé quelquefois (la récompense de Pierre, le transport de l'or).

Tout est soumis au thème fondamental, l'amour des jeunes personnes. L'auteur a un tel souci du sujet même qu'il néglige de se présenter aux lecteurs dans un prologue et renonce également à tracer une biographie des personnages avant de les faire entrer en scène. Mais il néglige par là aussi une chose plus importante. Quand le tout est mené à une bonne fin, on se demande en vain où sont les parents de Maguelone: les noces se passent sans eux, personne n'en parle, c'est comme si l'auteur les avait oubliés. Mais cela est contraire au caractère et au bon cœur de Maguelone, on s'attendrait au moins à ce qu'elle tâche de les réconcilier après leur avoir causé le grand chagrin de les abandonner.

Autrement son caractère est dépeint avec une finesse exquise et avec beaucoup de conséquence. Il n'est pas très varié, moins même que celui de Vienne, mais il est d'autant plus clair. Maguelone est la représentante en même temps spiritualisée et humanisée des jeunes héroï-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nes des romans d'amour du moyen âge — il est vrai que comme type, elle n'a pas beaucoup de devancières (Nicolete appartient à la même souche). Presque une enfant au début, tout son être se développe avec son amour, mais il reste toujours en elle quelque chose d'enfantin et de virginal qui lui donne tant de charme. Cependant, dès le commencement, elle sait bien ce qu'elle veut, et avec les premiers sentiments s'éveillent aussi son activité et sa conscience d'elle-même. Pleine de dignité princière elle adresse à la cour la parole à Pierre, quand celui-ci est trop timide pour s'approcher d'elle, gracieusement elle le nomme son chevalier et l'embarrasse. Quand elle est forcée de s'éloigner à la suite de la reine, «non obstant qu'il luy greuast bien», elle lui confie qu'elle a grande envie «de parler deux paroles en secret avec vous des armes et vaillances qui se font en vostre pais» et lui donne un regard d'adieu «dont fu naure plus que deuant». Mais elle ne s'y arrête pas — elles sont très entreprenantes, toutes ces jeunes personnes, Aelis comme Vienne, pour ne point parler de la princesse Boudour! — et ses pourparlers avec la nourrice témoignent encore une fois de sa forte volonté. En même temps elle expose toute la naïveté de l'amour naissant. N'est-elle pas ravissante quand, couchée dans son lit, elle pense à Pierre et couvre de baisers l'anneau qu'il lui a envoyé? Et quelle scène pleine de grâce charmante, quand elle répond avec des paroles si simples à la confession de Pierre, ôte la chaîne d'or de son cou et la met autour du sien: «Pourquoy vecy la toute vostre Maguelone, et vous faitz maistre de mon cueur en vous priant humblement que le veuilles garder secretement et honnestement iusques a nostre

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mariage . . . Et de faict print une cheine d'or et ung petit fermail qu'elle portoit en son col et le mist au col de son amy Pierre disant: par ceste cheine, mon bel amy et espoux, vous metz en possession de mon corps en vous promectant loyellement comme fille de roy que iamais aultre ne l'aura que vous. Et l'acolla doulcement . . .» Toute son attitude à ce rendez-vous est délicieuse. — Ses sentiments prennent souvent des expressions d'une spontanéité naïve, comme dans la scène où la nourrice lui recommande d'être prudente et elle le lui promet à la condition de pouvoir, quand elles seront seules, s'épancher librement sur son amour. Combien est vif son désespoir quand Pierre, pour l'éprouver et voir sa «contenance», menace de partir: elle fait semblant de comprendre qu'il doit rentrer, mais en même temps elle lui montre très résolument qu'elle ne se contentera pas d'être laissée seule, et elle l'implore de l'emmener. Pareilles nuances dans son tempérament juvénile, troublé par son amour, quand elle se réveille dans la forêt, croyant d'abord que Pierre est là et le priant de l'excuser pour l'avoir fait dormir si lontgemps, ensuite s'apercevant qu'elle est seule, criant son nom au point de devenir toute enrouée, se plaignant amèrement d'être abandonnée, mais immédiatement après, saisie par sa passion, convaincue que le départ de son ami n'a pas été volontaire, résolue de se mettre à sa recherche — mais faisant voir aussi (trait bien réaliste!) qu'elle n'ose pas retourner chez ses parents. En tout cela, sa religion n'est pour rien, c'est l'amour seul qui a parlé. Mais ne pouvant changer le cours des événements, elle se résigne à servir Dieu, «en quoy elle peust mieulx garder sa virginite» —

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

chose qui la préoccupe constamment, du reste. Maintenant elle est la femme mûre, robuste, travailleuse, qui veut apaiser sa propre souffrance en faisant du bien aux autres: cette mentalité apparaît sous sa plus belle forme quand elle, quoique convaincue elle-même de la mort de Pierre, fait tout son possible pour consoler ses parents. Mais l'ayant retrouvé enfin, elle est pénétrée du rayonnement de l'amour, et toute la jeunesse, le naturel, le dévouement de son être s'épanouit de nouveau sans aucune retenue.

Comme dans *Paris et Vienne*, l'auteur s'est beaucoup moins soucié de son héros. Comme Paris, Pierre est trop pleurnicheur et pitoyable. Il a vraiment besoin de toutes les vertus masculines dont il fait montre dans les tournois et autrement, de «la grand doulceur et gracieusete» par laquelle il gagne l'amour de tous, «non pas seulement des grands, mais aussi des petits», pour contrebalancer sa rêverie poétique.

Le caractère de la nourrice est dépeint de couleurs franchement réalistes. Son attitude vis-à-vis des confidences de Maguelone, résistance d'abord, obligeance ensuite, est très bien trouvée. Elle diffère assez de ses précédentes un peu robustes dans la littérature: elle n'est pas brutale au début, pas plus qu'elle ne devient entremetteuse après. Elle regarde toujours l'aventure de sa maîtresse d'un œil critique, elle se réserve un jugement impartial, elle répète ses avertissements jusqu'au dernier moment; il n'est pas étonnant que Maguelone ait un peu peur d'elle, même quand la vieille fait preuve de son dévouement. C'est un type excellent de la confidente solide, fidèle, un peu rude, qui ne manque jamais ni à

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

son devoir de surveiller l'enfant qu'elle a vu randir, ni à son attachement complet. Un trait fin à remarquer: à un certain moment du rendez-vous qu'elle a arrangé elle sort pour laisser seuls les amants, mais elle revient quand elle considère que le temps est venu pour les interrompre.

Notons encore, à propos des personnages secondaires, un petit épisode: la trouvaille des anneaux a apporté, croit-on, la certitude sur la sort de Pierre; la mère est inconsolable, mais le père, cruellement touché lui-même par la nouvelle qu'une «creature irraisonable et sans entendement» (le poisson) vient de leur transmettre, lui fait des représentations, disant que le fils n'a été qu'un prêt, donné à eux par Dieu pour leur faire joie. Ici la tendance religieuse trouve sa plus touchante forme, et la scène n'est pas sans rappeler de loin le célèbre dialogue du *Réconfort de Madame de Fresne* d'Antoine de la Sale, où les époux tâchent de se consoler mutuellement sur le sort de leur fils.

Les événements se succèdent et se combinent d'une façon simple et logique; on voit bien que l'auteur a mis un soin spécial à ce côté de la composition, et il a obtenu là un de ses plus jolis succès. Rien de plus simple que l'avis de Maguelone d'aller en Provence, puisque c'est la patrie de Pierre; quand sa camarade d'auberge lui parle des parents de Pierre et de leur chagrin, c'est par une pitié toute naturelle qu'elle éclate en pleurs; et quand Maguelone s'en va pour «se présenter» au comte et à la comtesse, elle le fait «comme bien aprinse et comme celle qui bien le scavoit faire» — c'est à dire, elle connaît bien «le protocole», c'est à elle, l'étrangère, de faire la pre-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mière visite. Quand les amants en fuite emportent des provisions, c'est expressément «pour qu'ils n'aient pas besoin de voir des gens». Quant Pierre poursuit l'oiseau et que celui-ci a fait tomber le cendal sur un rocher, il est expressément dit que, ne sachant pas nager, il est forcé d'aller à la recherche d'un bateau. Celui-ci n'a pas de rames, Pierre doit se servir de bâtons, et les vents peuvent s'emparer de la barque. Les pêcheurs qui le sauveront, abordent l'île «pour chercher de l'eau douce». Ainsi, pour toute chose il y a un argument, et ces petits traits sont aussi de nature à vivifier le récit. Ils abondent surtout dans l'épisode de la fuite, mais il y en a aussi dans la seconde partie du roman. Quand Maguelone a décidé la femme-pèlerin à changer d'habits avec elle, elle souille la partie visible de son visage avec de la salive et de la terre pour ne pas être reconnue. Quand les pêcheurs trouvent Pierre à moitié mort dans l'île, ils lui donnent à manger «des espices de confit» et de l'eau à boire, ils le couchent sur un lit et le couvrent «de leurs draps le mieulz qu'ilz peurent».

Le style est simple, serré, précis, il procède par des expressions naturelles, envisageant toujours le récit, ne se perdant jamais dans de vaines et verbeuses effusions. La comparaison de la découverte de la fuite dans *Paris et Vienne* avec la scène correspondante dans notre roman est instructive: là, malgré le réalisme très prononcé, une couleur plus ancienne («or dit le compte»), un grand appareil de phrases et de tournures; ici, les faits seuls, des phrases plus courtes et des termes plus expressifs. Cette différence dans le style des deux romans se fait remarquer partout; à ce point de vue ils mériteraient une

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

étude spéciale, qui pourrait contribuer aussi à l'histoire du développement artistique du style vers un type plus moderne. Mais la différence s'accentue encore davantage dans la grâce et la douceur intime de l'expression, qui correspond si bien à l'affectueuse noblesse des caractères et rend si fines et humaines les scènes d'amour. Notre auteur ne connaît pas l'art robuste des dialogues de *Paris et Vienne*; il est plus modéré, plus é al, mais il n'en est pas moins vrai pour cela. Elle correspond, du reste, aussi à la fine sentimentalité dont est imprégné tout le récit et que l'autre roman ne connaît pas. Comparez, à cet égard, la façon violente dont Vienne réagit contre les admonitions de son amie (scène citée ci-dessus) à l'impatience beaucoup plus contenue et polie de Maguelone, quand la nourrice lui recommande de ne pas se jeter tout de suite dans les bras d'un étranger: «Et quant Maguelone ouyt sa nourrisse, elle n'en peult plus endurer, mais luy dist: ne le nommez plus estranger, car au monde ie n'ay plus chere personne que luy ne iamais homme ne mostera de ce propos, pour quoy vous prie que iamais ne me veuilles dire semblables parolles si vous voules mon amour et ma grace».

Pierre de Provence nous offre pour ainsi dire la quintessence de l'idéal du moyen âge français: piété, âme chevaleresque, amour dévoué vainquant tous les obstacles. Mais tout cela est traité avec une technique parfaitement moderne, à l'aide d'une observation psychologique très intime, et d'un effort pour motiver logiquement tout ce qui se passe, dans un style véridique et clair. L'auteur est visiblement en possession d'une instruction

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

littéraire et d'un goût très sûr; c'est probablement un homme qui a vécu dans le grand monde, mais il est en même temps profondément pieux, sans laisser pourtant obscurcir son sens de la réalité par ses sentiments dévots. Il a beaucoup appris de ses prédecesseurs, des auteurs de l'*Escoufle* et de *Paris et Vienne*, tous les deux remarquables au point de vue des détails réalistes et de l'observation psychologique. Il s'est servi en même temps d'un thème ancien, de provenance orientale, et il y a mis une indépendance et une habileté qu'aucun de ceux qui ont traité le sujet avant lui n'ont atteintes. C'est un conteur de premier rang, et bien français; étudié à côté des autres, ici nommés, son roman nous montre d'une façon évidente l'évolution qu'a accomplie l'art de conter, tant au point de vue de la conception littéraire que pour la forme, pendant la période qui va des plus anciennes histoires des *Mille et une nuits* jusqu'au déclin du moyen âge et à l'aurore de la Renaissance.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

DEUX VERSIONS

DE LA

VIE DE SAINT EUSTACHE

EN VERS FRANÇAIS DU MOYEN AGE

ÉDITION CRITIQUE

PAR

HOLGER PETERSEN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE PREMIER

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE

Nous donnons dans ce premier chapitre d'une part quelques brèves indications, qui se trouvent déjà chez nos prédécesseurs, mais que nous avons à l'occasion complétées et mises à jour, sur des textes dont la connaissance, même sommaire, facilitera au lecteur l'intelligence des chapitres suivants, d'autre part, des renseignements bibliographiques qui manquent aux travaux antérieurs, notamment à l'importante étude de M. Angelo Monteverdi [1], ou y sont donnés d'une manière inexacte ou trop incomplète.

1. — TEXTES GRECS

1. — C'est à un texte grec que remontent, directement ou indirectement, toutes les autres versions de la légende de saint Eustache qui nous ont été conservées, en quelque langue que ce soit. Ce texte, qui représente peut-être l'original lui-même [2], et qui est à tout le moins

---

[1] *La leggenda di S. Eustachio*, 1909, dans *Studi Medievali*, III, p. 169—229, et *I testi della leggenda di S. Eustachio*, 1910, *ib.*, p. 392—498.

[2] M. Angelo Monteverdi est d'avis qu'on a affaire au texte primitif et original. Pour ce qui caractérise ce texte et le différencie de ses dérivés, voir *ib.*, p. 393 et suiv.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la forme la plus ancienne qui nous soit parvenue, n'a été connu à l'Occident pendant tout le moyen âge que par une traduction latine; il a été publié à l'époque moderne par Combefis [1] et par les Bollandistes. [2] Les manuscrits qui le contiennent remontent jusqu'au Xe siècle [3], mais ce texte étant cité mot à mot par Jean Damascène [4], il existait donc déjà au commencement du VIIIe siècle. Dans son article *Der Rythmus über den heiligen Placidas-Eustasius* [5], M. Wilhelm Meyer de Spire nie que ce texte soit la source commune des autres versions et veut retrouver cette source dans la version latine dite libre [6]. Partant de cette thèse que les légendes des saints martyrs dont l'action se place sur le sol latin ont été originairement composées en latin, l'auteur arrive, par une comparaison, d'une part, du texte grec en question et, d'autre

---

[1] *Illustrium Christi martyrum lecti triumphi*, Parisiis, 1660, p. 1—44. Réimprimé dans Migne, *Patr. gr.*, t. 105, p. 375 ss. — Il faut relever une traduction française, que M. Monteverdi ne mentionne pas, faite directement sur le texte grec et datant de la même année que l'édition précitée: *Les vies de plusieurs SS. Martyrs, evesques et religieux des premiers siecles Escrites en Grec par des Anciens Auteurs Ecclesiastiques.* Traduites en François par le R. P. Nicolas le Sueur, Religieux de l'Ordre des Freres Prescheurs de la ruë Neuve S. Honoré A Paris. Chez Antoine Bertier, ruë Saint Jacques, à l'Enseigne de la Fortune. MDCLX. Avec Privilege du Roy, et Approbation des Docteurs, p. 1—42.

[2] *Acta Sanctorum*, Sept., VI, 1757 (nouv. éd., 1867), p. 123—135.

[3] Monteverdi, *o. c.*, p. 393.

[4] Voir plus loin p. 98.

[5] *Nachrichten von der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen.* Philologisch-historische Klasse aus dem Jahre 1915, Berlin 1916, p. 226—287.

[6] Voir plus loin p. 62.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

part, de la traduction latine dite littérale[1] avec la version latine libre, à la conclusion que celle-ci n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, un résumé abrégé du texte grec, mais qu'elle représente la rédaction primitive de la légende.

La vérité est que M. Meyer part d'une idée fausse: suivant lui, l'action de la légende de saint Eustache correspondrait à des événements réels; en d'autres termes, saint Eustache aurait réellement existé et il aurait souffert le martyre à Rome. L'absence totale de tout fondement historique, démontrée d'une manière on ne peut plus convaincante par M. Monteverdi (p. 171—174), les noms grecs des saints et d'autres arguments encore[2] prouvent le contraire. M. Meyer appelle la légende de notre saint une »légende de ville romaine», mais tant qu'il n'aura pas réussi à prouver le bien fondé de cette appellation, toute son argumentation, d'ailleurs ingénieuse et savante, pèche par la base, tout au moins en ce qui concerne le point en question. Un autre argument de M. Meyer n'est guère plus solide. Il fait remarquer que les détails qui se trouvent dans la rédaction la plus longue, c'est-à-dire notre rédaction grecque, mais qui font défaut à la version libre, ont l'air d'avoir été ajoutés après coup pour rendre le récit plus vraisemblable et décèlent par là même leur caractère adventice. Il me semble qu'on pourrait avec plus de raison prétendre le contraire, c'est-à-dire que les omissions et les remaniements qui caractérisent la version plus courte, par rapport à l'autre version, ont été faits

---

[1] Voir plus loin p. 58.

[2] Voir notre article sur l'origine de la légende de saint Eustache qui paraîtra prochainement dans les *Neuphilologische Mitteilungen*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

en vue de rendre l'histoire plus vraisemblable. Ainsi, pour ne relever qu'un exemple, on ne peut pas dire que le récit gagne en vraisemblance si l'on suppose que c'est le rédacteur de la version plus détaillée qui transporte le théâtre de la guerre des confins du Danube jusqu'aux contrées situées au-delà de l'Hydaspe. Tout au contraire, si on considère la version la plus complète comme la rédaction primitive, le changement que fait le compilateur de la version libre, en substituant le Danube à l'Hydaspe, se justifie facilement par un désir de rendre l'histoire plus vraisemblable. Ce changement constitue une amélioration, tandis qu'un changement inverse doit être regardé comme une altération malencontreuse. Du reste, nous n'avons pas besoin de pousser plus loin cet essai de réfutation de la thèse de M. Meyer. Arrêtons-nous au seul nom de l'Hydaspe. Pour nous qui soutenons que la légende de saint Eustache a une origine bouddhique[1], le texte qui présente ce nom-ci doit nécessairement être plus authentique que celui qui donne à sa place un autre nom, européen celui-là.

2. — La version généralement attribuée à Métaphraste (X^e siècle) dérive, ainsi que le texte que nous examinons sous le n° 3, directement de la version précédente. Elle n'a pas été connue en Occident au moyen âge, mais plus tard elle a joui d'une vogue considérable.[2] Son attri-

[1] Voir l'article cité à la note précédente.

[2] Voir, pour le contenu de cette version et pour sa popularité au cours des siècles, Monteverdi, *o. c.*, p. 394—5 et 492. L'original grec a été publié dans *Analecta Bollandiana*, III, 1884, p. 65 ss. Une traduction latine est donnée par Lipomanus, *Vitae Sanctorum priscorum patrum, quae . . . nunc primum ex Symeone*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

bution à Métaphraste a été souvent contestée, entre autres par M. Günter [1], qui est d'avis qu'elle est beaucoup plus ancienne et qu'elle est d'ailleurs la source de notre premier texte grec, opinion bien faiblement et sommairement motivée par l'auteur. Quoi qu'il en soit de l'attribution à Métaphraste, il ressort avec évidence de l'analyse de M. Monteverdi — W. Meyer est du même avis — [2] que c'est le texte dit de Métaphraste qui dérive de l'autre. Voici un argument de plus. Si on veut bien voir avec nous dans la légende de saint Eustache des influences bouddhiques, on remarque que dans la seconde version grecque ce n'est plus le cerf qui parle, et on la tiendra pour plus jeune et pour secondaire par rapport au premier texte, où le cerf parle lui-même. En effet, d'après le récit bouddhique qui, à ce que nous croyons, a influencé cette première partie de la légende, c'est le cerf qui parle, conformément à la conception qui anime les récits de cette provenance.

3. — Le *Panégyrique de saint Eustache* par Nicetas de Paphlagonie (IXe siècle). [3] Ce n'est pas, à proprement parler, une véritable vie de saint, mais plutôt une méditation pieuse et, comme l'indique le titre, un discours panégyrique.

Metaphraste . . . latinae factae sunt, Venetiis, 1551, VI, p. 266 ss., et Surius, *De probatis Sanctorum historiis*, Coloniae, 1576, VI, p. 30 ss. Il en existe aussi une traduction française par Le Sueur, *o. c.*, p. 43—96.

[1] *Legenden-Studien*, Cologne, 1906, p. 20, note 7.

[2] *O. c.*, p. 228.

[3] Voir Monteverdi, *o. c.*, p. 395—6. Publié par Combefis, *o. c.*, p. 45—82, et dans Migne, *Patr. gr.*, t. 105, p. 375 ss. Traduction française par Le Sueur, *o. c.*, p. 97—130.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

4. — Le *Menologium Basilianum* (X^e siècle) contient un court résumé de la légende.[1]

5. — Un autre abrégé se trouve dans l'*Histoire ecclésiastique* de Niceforus Callixtus (XIV^e siècle).[2] M. Monteverdi (p. 396) dit de ces deux dernières compositions qu'elles sont indépendantes l'une de l'autre et qu'elles dérivent d'une manière directe ou indirecte du texte grec primitif.[3]

2. — TEXTES LATINS

1. — Il existe deux anciennes traductions latines faites directement sur le texte grec primitif, et c'est par ces traductions que la légende de saint Eustache a été connue en Occident. La plus importante et la plus répandue est celle qui rend son modèle avec une fidélité remarquable, tout en s'en écartant parfois de manière à constituer une version ayant une physionomie à elle.[4] C'est de cette version, appelée par M. Monteverdi la ver-

---

[1] *Menologium graecorum iussu Basilii imperatoris Graece olim editum* (édit. en grec et en latin). Urbino, 1727, I, p. 55 (20 sept.). On lit ce même texte dans les *A. SS., Sept.*, VI, p. 115.

[2] *Nicephori Callisti Historia Ecclesiastica*, l. III, c. 29, dans Migne, *Patr. graeca*, CXLV, 954.

[3] Quant au premier de ces opuscules, sa dépendance directe à l'égard du texte grec le plus ancien est prouvée par le fait qu'on y lit: *prodiitque ex cervo vox.* Ni chez Métaphraste ni chez Nicetas ce n'est le cerf qui parle (voir p. ex. la traduction française de Le Sueur, *o. c.*, p. 47 et 103). De l'autre côté, on pourrait mettre le second de ces textes en rapport avec les deux versions grecques mentionnées en dernier lieu: dans ces trois textes c'est le Christ et non pas le cerf qui parle.

[4] Pour les détails nous renvoyons à Monteverdi, *o. c.*, p. 397—398.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sion littérale, que dérivent, directement ou indirectement, toutes les versions en vers comme en prose, écrites en ancien français.[1] Elle est conservée dans plusieurs manuscrits qui remontent en quelques cas jusqu'au X^e siècle. Il en existe deux éditions qui ne sont pas des éditions critiques et dont la plus ancienne est celle de Mombritius.[2]

On ne connaît pas le manuscrit d'après lequel Mombritius a publié son texte, mais il ressort clairement d'une comparaison de son texte avec quelques-uns des manuscrits latins conservés — c'est à peine s'il y a quelques rares variantes ou omissions insignifiantes — et aussi d'une comparaison du même texte avec les traductions

---

[1] C'est à tort que M. Ott (*o. c.* ci-dessous, p. VIII) suppose que l'auteur de la version française en vers VII a peut-être connu, outre la version latine littérale, aussi la version latine libre (v. plus loin). De la comparaison (p. X—XIV) des trois textes en question il résulte que dans les cas, d'ailleurs peu nombreux, où le poème et la version libre sont d'accord contre le texte latin littéral, il s'agit presque toujours de l'omission, par les deux textes, de menus et insignifiants détails qui se trouvent dans la version littérale, ce qui, évidemment, ne prouve rien, surtout si l'on observe que l'auteur omet à plusieurs reprises des détails de ce genre qui se retrouvent dans les deux textes latins ou qui ne se retrouvent que dans la version littérale. Ces concordances, même prises dans leur ensemble, ne peuvent avoir de force probante. Elles sont certainement dues au pur hasard, et il est certain que notre auteur ne s'est pas servi de la version libre, dont aucun des traits vraiment caractéristiques n'a passé dans son poème.

[2] *Sanctuarium seu Vitæ sanctorum*, éd. milanaise vers 1479, pars I, fol. 262—66. Réimprimé dans *Boninus Mombritius*, *Sanctuarium seu Vitæ sanctorum*. Novam hanc editionem curaverunt duo Monachi Solesmenses. Tomus primus. Parisiis, apud Albertum Fontemoing, editorem, M.C.M.X., p. 466—73.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

françaises de la version littérale, qu'il a, comme d'habitude [1], copié fidèlement et sans rien changer le manuscrit qu'il a suivi. A défaut d'une édition critique, on peut donc lire le texte de Mombritius avec l'assurance d'avoir affaire à une transcription fidèle du modèle.

L'autre édition est celle de Cleus dans les *Acta Sanctorum.* [2] Le texte des Bollandistes est en partie un remaniement, fait avec l'idée préconçue que la traduction latine médiévale a nécessairement été un texte qui dans tous ses détails était conforme à l'original grec. Voici comment a procédé Cleus. Il reproduit un *codex vetustissimus*, nommé Q 5, mais il en modifie fréquemment le texte, et en particulier de la manière suivante: 1° Il intercale, entre crochets, la traduction latine de certains passages du texte grec qui ne se trouvaient pas dans le codex latin qui lui a servi de base; 2° Il remanie certains passages de son manuscrit base pour les rendre plus conformes au texte grec; 3° Une fois (voir sa note *s* au chapitre I, 4) il introduit la leçon d'un autre manuscrit latin (le premier ms. S. Maximini Trevirensis), celui-ci étant à cet endroit plus »complet», c'est-à-dire plus conforme au texte grec; 4° Une autre fois (au crochet *c*, chap. I, 2), il introduit un long passage d'un troisième manuscrit latin (le second ms. S. Maximini Trevirensis) qui est une

[1] Voir p. ex. Poncelet, *o. c.* un peu plus loin, p. 41, et Karl Johannes Neumann, *Der römische Staat und die allgemeine Kirche bis auf Diocletian*, I. Band, Leipzig, 1890, p. 275.

[2] Septembris liber VI, p. 123—35. Ce texte a été réimprimé par Andreas C. Ott, *Das altfranzösische Eustachiusleben (L'estoire d'Eustachius) der Pariser Handschrift Nat.-Bibl. fr. 1374*, Erlangen, 1912 (Sonderabdruck aus *Romanische Forschungen*, herausgegeben von Karl Vollmöller, XXXII. Band, 2. Heft), p. 51—63.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

copie de la version latine libre, laquelle offre, à cet endroit, une traduction mot à mot du texte grec.[1] Il s'ensuit que l'édition des Bollandistes ne présente pas en toute sa pureté, tant s'en faut, la leçon de la traduction latine littérale.

La version littérale se distingue de toutes les autres rédactions latines par quelques traits caractéristiques, qui permettent de reconnaître sûrement les dérivés de ce texte. Voici ces traits. Elle mentionne le double départ de la famille de saint Eustache de la maison avant l'exil; elle nomme Johannes qui baptisa les saints[2] et connaît le nom du village de Badissus; elle renferme les comparaisons avec Corneille, avec saint Paul et avec les trois adolescents de Babylone; elle offre une certaine contradiction dans le récit de l'enlèvement des jeunes enfants[3], et enfin elle contient la partie de la prière de saint Eustache où il demande à Dieu de ne pas laisser consumer dans le feu les corps des saints après leur mort.

[1] Les deux éditeurs de la réimpression du texte de Mombritius ont dressé, p. 663, une liste, à peu près complète, des divergences qui existent entre ce texte et les leçons de l'édition de Cleus.

[2] La mention de ce double départ ainsi que celle du nom de *Joanne* se retrouve aussi dans le texte relativement récent de Pierre Natal, lequel pour une partie dérive directement de la version latine littérale.

[3] Voici en quoi consiste cette contradiction: le frère aîné qui a été enlevé par la bête féroce avant le frère cadet et, partant, n'a pu voir ce que celui-ci devenait, prétend néanmoins, dans la scène de reconnaissance, se ressouvenir qu'il avait vu enlever son frère par un loup avant d'être lui-même saisi par un lion. Cette contradiction se retrouve aussi dans le texte de l'*Abbreviatio* (v. plus loin).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

2. — L'autre version latine traduite directement du texte grec primitif a été publiée trois fois.[1] Ayant un tout autre caractère, étant plus libre, et abrégée à un tel degré qu'elle n'a qu'environ la moitié de la longueur de son modèle, elle est appelée par M. Monteverdi la version latine libre. Elle ne paraît pas avoir été connue en France pendant le moyen âge, mais elle a été très répandue en Italie.[2] Quant à son contenu et à ses traits caractéristiques, nous renvoyons à l'excellente analyse de M. Monteverdi (p. 398—401).

3. — La version contenue dans le recueil de vies de saints composé en France dans la première moitié du XIII^e siècle, et portant le nom d'*Abbreviatio in gestis et miraculis sanctorum* ou *Summa de vitis sanctorum.*[3] C'est un résumé assez court de la légende.

4. — La rédaction de Vincent de Beauvais dans son *Speculum historiale.*[4] Elle est subdivisée en cinq chapitres, et M. Monteverdi (p. 404) a découvert que les quatre premiers chapitres reproduisent textuellement les parties correspondantes de l'*Abbreviatio*, avec cette différence seulement que la contradiction qu'on remarque dans

---

[1] Éditions: *Bibliotheca Casinensis*, III, Florilegium, 1877, p. 351—4; réimpression par Ott, *o. c.*, p. 64—69; édition critique par Wilhelm Meyer de Spire, *o. c.*, p. 272—86. Des manuscrits qui l'ont conservée, quelques-uns remontent au X^e siècle (Monteverdi, p. 398).

[2] Monteverdi, *o. c.*, p. 449.

[3] Voir sur ce recueil P. Meyer, *Notices et extraits*, t. XXXVI, 1, p. 1 et suiv., et M. l'abbé Poncelet, *Le légendier de Pierre Calo* (*Analecta Bollandiana*, t. XXIX, 1910), p. 20—24.

[4] *Vincentii Bellovacensis Speculum Historiale*, l. X, cap. 58, 59, 60, 61, 82.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le récit du frère aîné a été écartée chez Vincent. Quant au chapitre V, il constitue en partie une copie, en partie un résumé de la version latine littérale, à part la phrase finale qui, elle aussi, correspond exactement à la leçon de l'*Abbreviatio*. Comme ce recueil a paru avant le *Speculum historiale*, M. Monteverdi conclut que c'est ce dernier texte qui a été compilé sur celui de l'*Abbreviatio*. Pourtant, à en croire l'abbé Poncelet (*l. c.*), c'est le contraire qui aurait eu lieu. Voici comment s'exprime M. Poncelet: »Il semble bien que le *Speculum historiale* de Vincent était terminé et publié en 1244, et qu'un peu plus tard, en 1250 ou quelques années après, l'auteur lui-même mit au jour une »seconde édition» très légèrement augmentée, du même ouvrage. Si nous ne nous trompons pas, la première édition n'avait pas encore paru qu'elle était déjà utilisée par un confrère de Vincent pour un ouvrage hagiographique proprement dit.» Cet ouvrage était précisément l'*Abbreviatio*. — En ce qui concerne notre légende, le désaccord qu'on observe vers la fin entre les deux textes s'expliquerait bien par une retouche faite par Vincent dans sa »seconde édition». De même, la suppression de la contradiction dans le récit du frère aîné serait une correction postérieure.

5. — La version de la *Légende dorée* de Jacques de Varazze [1], datant de 1260 environ [2], qui a trouvé place, vers le milieu du XIV[e] siècle, dans la collection des *Gesta*

---

[1] *Jacobi a Voragine Legenda Aurea, vulgo Historia Lombardica dicta.* Ad optimorum librorum fidem recensuit Dr Th. Graesse. Editio tertia, Vratislaviae, apud Guilelmum Koebner, 1890, p. 712—18.

[2] Poncelet, *o. c.*, p. 24.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Romanorum [1], où, suivant la règle observée dans ce recueil, elle est accompagnée d'une moralisation. [2]

Cette version et les deux précédentes présentent entre elles des ressemblances caractéristiques. M. Monteverdi (p. 402—4) explique le fait en supposant que toutes trois dérivent indirectement de la version latine littérale par l'intermédiaire d'une version aujourd'hui perdue, qui

---

[1] *G. R.*, éd. H. Oesterley, Berlin, 1872, p. 444 ss.

[2] En affirmant (p. 402) que le texte a passé mot à mot dans le recueil des *Gesta Romanorum*, M. Monteverdi n'a pas tout à fait raison. A vrai dire c'est ce qui arrive en général, mais il y a des exceptions. N'insistons pas sur les cas où le compilateur omet ou ajoute quelque mot indifférent et peu nécessaire ni sur ceux où il remplace un mot par un synonyme. Mais on relève à l'occasion de vraies modifications, dont les plus caractéristiques sont les suivantes. A propos du métier qu'exerce saint Eustache pendant l'exil, on lit *agnos . . . custodivit* pour *agros . . . c.*; quand, après la levée de l'armée, saint Eustache voit ses deux fils, on lit *inter primos in acie ordinavit eosdem* pour *i. p. convivas suos o. e.;* de saint Eustache on apprend qu'il était *magister militie* pour *m. militum*, et, quand il s'agit de son rétablissement dans son ancienne position, nous lisons *ad magisterium militie trahitur* pour *ad magistrum m. t.;* le fils aîné, en racontant les événements de son enfance, dit entre autres: *mater nostra . . . in mari relicta est* pour *in navi;* saint Eustache, en rendant compte à sa femme du sort de leurs enfants s'exprime ainsi: *a feris devorati sunt* pour *capti sunt* de l'original; dans la plainte du saint après la perte des fils, on lit: *ego feras habui in amicos qui filios meos rapuerunt*, pour *ego immites f. h. qui*, etc. — Là où les détails de l'original latin n'ont pas été omis ou modifiés dans la traduction française des *Gesta romanorum* dont il va être question plus loin, nous retrouvons ces variations et d'autres encore dont nous n'avons rien dit plus haut.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

serait leur source commune.[1] Mais au lieu de recourir à une version latine que personne n'a vue, il serait plus naturel d'admettre que l'auteur de la *Légende dorée* s'est servi à la fois de l'*Abbreviatio* (ou, ce qui revient probablement au même, de la »première édition» du *Speculum historiale*) et de la version latine littérale. Cela expliquerait tout, et rien ne s'oppose à cette hypothèse, la *Légende dorée* ne comprenant rien d'essentiel qui ne se retrouve dans les deux textes mentionnés.[2] Jacques de Varazze aurait donc corrigé à sa façon la contradiction caractéristique qu'il remarquait dans ses deux modèles: elle se retrouve en effet corrigée dans son texte autrement que dans la »seconde édition» de Vincent.

6. — La version de Pierre Natal dans son *Catalogus sanctorum*[3], qui fut achevé, selon l'abbé Poncelet (*o. c.*, p. 35), environ 1370. C'est un récit abrégé qui dérive à la fois de la version latine littérale (voir p. ex. les preuves

---

[1] Il faut relever le fait que, bien avant Monteverdi, Knust, *o. c.* p. 70, p. 108, avait émis cette même hypothèse sans avoir du reste connu le texte de l'*Abbreviatio* et ne tenant compte que de la version de Vincent.

[2] La supposition que Varazze aurait pour sa compilation utilisé deux sources à la fois n'a rien d'invraisemblable: tel a été le procédé de Pierre Natal (v. plus loin); l'*Abbreviatio*, c'est-à-dire le texte transcrit sur celui de Vincent, dériverait alors directement de la version latine littérale.

[3] Voici le titre de l'édition princeps: *Catalogus sanctorum et gestorum eorum, ex diversis voluminibus collectus, editus a reverendissimo in Christo Patre Domino Petro de Natalibus de Venetiis Dei gratia Episcopo Equilino* (Vicenza, 1493). Notre légende se trouve dans le livre V, chap. 22. Monteverdi n'en fait pas l'analyse.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de cette dérivation citées à la note 2, p. 61) et du texte de la *Légende dorée.* [1] On y trouve des expressions, des phrases et même des parties entières transcrites textuellement de ces deux ouvrages. Les petites modifications individuelles que se permet parfois le compilateur n'ont aucune importance. [2]

3. — TEXTES FRANÇAIS EN VERS

On connaît onze versions en vers français de la vie de saint Eustache. Paul Meyer en a dressé la liste dans

---

[1] Il est connu que Pierre Natal s'est servi, parfois, de la *Légende dorée;* v. Poncelet, *o. c.*, p. 36.

[2] Monteverdi (p. 404) mentionne encore une version latine qu'il n'analyse pas. Elle se trouve dans le *Speculum sanctorale* par Bernard Guy, ouvrage composé entre 1324 et 1329, selon Poncelet, *o. c.*, p. 26. Comme elle est inédite et que les manuscrits où elle se trouve ne nous ont pas été accessibles, nous n'en saurions rien dire; elle n'a pas été traduite en français (v. P. Meyer, *Hist. litt. de la France*, XXXIII, p. 450). Pour des détails sur ce légendier, voir L. Delisle, *Notices et extraits*, XXVII, 2, 1879, p. 273—92, et Poncelet, *o. c.*, p. 26—28. Pour les versions latines, nous renvoyons à l'article, souvent cité, de Poncelet, où sont énumérés (p. 7 ss.) plusieurs légendiers latins. Il n'est pas certain que la légende de saint Eustache se trouve dans chacun de ces légendiers ni qu'on ait partout affaire à une version nouvelle; il ressort en effet de l'exposé de M. Poncelet que, bien souvent, il y a eu des emprunts d'un légendier à un autre. — Les versions poétiques latines sont énumérées et analysées par Monteverdi, p. 404—417. Ajoutons aux indications de celui-ci que le poème publié par Dümmler (Monteverdi, p. 404—07) a été réédité par Strecker, en 1914, dans *Monumenta Germaniae Historica, Poetarum latinorum medii aevi Tomi IV Pars II,* p. 593—99, et par Wilhelm Meyer de Spire, *o. c.*, p. 239—46.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'*Histoire littéraire de la France*, XXXIII (1906), p. 348—9. Deux d'entre elles sont publiées ici. Celles qui n'ont pas encore été publiées le seront sous peu. Toutes ces versions dérivent directement ou indirectement (les versions X et XI par l'intermédiaire de la version II) de la version latine littérale.[1] Nous nous bornerons à énumérer ici ces versions dans le même ordre que P. Meyer, en ajoutant les éditions postérieures au travail de Paul Meyer et en renvoyant pour les manuscrits à ces mêmes éditions et, pour l'analyse du contenu et pour d'autres détails, à celles-ci et à l'ouvrage souvent cité de M. Monteverdi (p. 420—445).

1. — Version en laisses monorimes d'alexandrins, par un certain Benoît, dont il ne reste qu'un fragment de 360 vers, publié par Paul Meyer, *Romania*, XXXVI (1907), p. 12—28.

2. — Version en vers octosyllabiques. Premier vers: *Qui weult oïr sarmon novel.* Nous comptons la faire paraître prochainement dans la collection de *Classiques français du moyen âge.*

3. — Version en vers octosyllabiques à rimes léonines, par Pierre (de Beauvais). Premier vers: *De diverses meurs se diversent.* Édition par M. John R. Fisher dans *The Romanic Review*, VIII (1917), p. 1—67.

4. — Version en vers octosyllabiques. Premier vers: *Jesucrist par seint Eüstace.* Édition par H. Petersen dans *Romania*, XLVIII (1922), p. 365—402.

5. — Version en alexandrins anglo-normands par Guillaume de Ferrières. Premier vers: *Un riches hom esteit en Rome jadis.* Nous la publierons dans la *Romania.*

6. — Version en vers de six à dix syllabes faite en Angleterre. Premier vers: *Au tens ke l'estat de seinte Eglise.* Édition

---

[1] Pour ce qui concerne la version VII, voir cependant ci-dessus, p. 59, note 1.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

par Mario Esposito dans *Textes et études de littérature ancienne et médiévale*, premier fascicule, Florence, 1921, p. 29—61 (voir pour la description du manuscrit, *Neuphilologische Mitteilungen*, 1911, p. 12—25 et 46).

7. — Version en quatrains de vers décasyllabiques. Premier vers: *Seignor et dames, entendez tuit a moi.* Édition par Andreas C. Ott dans *Romanische Forschungen*, XXXII (1912), fascicule 2 (Cf. *Romania*, XLI, 424, et XLII, 126).

8. — Version en vers octosyllabiques. Premier vers: *Au tamps l'empereur Traiien.* Elle sera publiée par nous dans la *Romania.*

9. — Version en sixains (*aabccb*), dont on ne connaît qu'un court fragment qui a été publié par E. Stengel dans *Cod. manu script. Digby 86*, Halle, 1871, p. 126—27. [1]

10. — Version en quatrains de vers alexandrins.

11. — Version en strophes variées. Ces deux dernières versions sont imprimées ci-dessous.

4. — TEXTES FRANÇAIS EN PROSE

Nous connaissons treize versions en prose française du moyen âge. La meilleure manière de les classer est de les ranger selon les versions latines dont elles sont la traduction, car ce sont toutes, comme il est naturel, des traductions de modèles latins.

I. — Trois versions remontant à la version latine littérale

1. — La version contenue entre autres dans le ms. français 2464 de la Bibliothèque nationale, datant du milieu du XIII[e] siècle. [2] En voici le commencement (ms. fr. 2464, fol. 41):

---

[1] Ce fragment fait peut-être partie de la version qui figure sur l'inventaire de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, d'environ 1467, publié par Barrois. Voir ci-dessous, p. 84.

[2] Paul Meyer, *Histoire littéraire de la France*, XXXIII, 381—85, énumère les manuscrits où elle a été incorporée (on pourrait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Au tens Trajan l'empereor, que deables avoit grant force et grant pooir, que par lui, que par ses menistres, [fu] uns hom, mestres de chevaliers et de grant lignage, Placidas par non, et de grant richesce, honorez sor toz les autres. Mès un pou i ot del poil del leu. Car il estoit en error et en mescreance. Ce estoit domages, se vos dirai por quoi.

Ce n'est pas seulement la plus ancienne des vies de saint Eustache en prose, mais elle présente en outre un intérêt particulier à cause de la liberté avec laquelle l'auteur traite la forme de son modèle tout en le suivant en général fidèlement quant au contenu, et à cause de son style vivant et familier. Le but principal du traducteur a visiblement été de rendre son exposé clair et intelligible. Pour cette raison il introduit parfois des explications. Ainsi il a cru nécessaire d'expliquer à son auditoire le mot *arena;* en nommant Corneille, il ajoute: *le preudome que saint Peres converti.*[1] Mentionnons encore une particularité qui saute aux yeux: le traducteur a la manie d'employer deux expressions synonymes là où le modèle n'en a qu'une. Cette même manie de »parallélisme», on la retrouve d'ailleurs, à un degré plus ou moins marqué, chez plusieurs des autres traducteurs de notre légende (par exemple dans la version des *Gesta romanorum*

---

ajouter à cette liste les mss. Arras, Bibliothèque municipale 657, anc. 139, mentionné par Paul Meyer, *o. c.*, p. 442, et 141 de la collection médicéo-palatine de la Bibliothèque Laurentienne, décrit par Paul Meyer, *Romania*, XXXIII, 1—49) et en donne des extraits caractéristiques. Des manuscrits cités, les mss. français 183 et 185 constituent un groupe à part, ayant des fautes communes. Pour l'analyse de ce texte, voir aussi Monteverdi, p. 418—19.

[1] C'est à tort que Paul Meyer dit (p. 383) que le ms. fr. 2464 porte *saint Pol.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et dans celle de Pierre Natal), et on serait tenté de regarder ce procédé comme appartenant au style pour ainsi dire traditionnel dont les prédicateurs se servaient ordinairement en s'adressant au peuple soit dans leurs sermons soit dans des interprétations d'un texte pieux. Notons encore que la contradiction qui se trouvait dans le récit du frère aîné a été écartée, ce qui n'étonne pas chez ce traducteur intelligent. — Cette version a été conservée dans un assez grand nombre de manuscrits, et on pourrait encore citer comme preuve de sa popularité le fait qu'il en existe une traduction espagnole, qui a été publiée par Hermann Knust. [1]

2. — La seconde traduction, qui appartient à un recueil de légendes attribué par P. Meyer [2] à la fin du

[1] *Dos obras didácticas y dos leyendas sacadas de manuscritos de la biblioteca del Escorial.* Dalas á luz la Sociedad de Bibliófilos españoles, Madrid, 1878, p. 123—157. — Analyse par Monteverdi, p. 489—90. — Arrêtons-nous un moment à un petit détail: si le traducteur espagnol dit que ceux qui sauvèrent l'un des enfants du loup qui l'avait ravi étaient des *carvoneros*, c'est-à-dire des charbonniers, cette modification doit avoir été amenée par une erreur de lecture qui se comprend facilement, quand on sait que les manuscrits français portent *car* (*quar*) *bouier virent le leu*. C'est ce qu'on lit dans les mss. français 2464, 183 et 185 de la Bibliothèque nationale et dans le ms. 588 de la Bibliothèque Ste-Geneviève que nous avons consultés. Monteverdi (p. 419), qui a évidemment pris les extraits qu'il publie dans le ms. fr. 2464, aux leçons duquel ses citations correspondent complètement, se trompe probablement en prétendant avoir lu *car li charbonier virent le leu*.

[2] *Histoire littéraire de la France*, XXXIII, 447. — C'est de ce manuscrit que parle le comte de Douhet dans son *Dictionnaire des légendes du Christianisme*, Paris, 1855, col. 374.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XIII^e siècle, nous est conservée par le seul manuscrit fr. 818 de la Bibl. nat. où elle commence ainsi (fol. 280):

As tens de l'empereeur qui estoit apelez Trajanus, es quels tens la fallace del deable valoit durement, estoit uns mestres de chevaliers qui estoit apelez Placidas par son nom, nobles de lignage, segont la char, resplendissanz de richeces, devantpuianz de tote honeur (*cunctis in honoribus praecellens*), mès porpris des coutivemenz de deables.

Cette version contraste singulièrement avec celle dont nous venons de parler, étant littérale au point d'être par endroit à peu près inintelligible.[1] Le traducteur se laisse à ce point influencer par son modèle, que sa traduction fourmille de mots, d'expressions et de constructions syntaxiques qui font l'effet d'être plutôt du latin que du français. Parfois on dirait que le traducteur n'a pas compris ce qu'il lisait et qu'il traduit mécaniquement. Ainsi, il lit, par exemple, une fois *judicium* pour *indicium*, et il traduit par *jugement* bien que ce mot ne donne pas de sens dans le contexte. On pourrait citer plusieurs exemples de malentendus et de traductions qui faussent ainsi le sens. Ce consciencieux traducteur n'ajoute pour ainsi dire rien ni n'omet rien.[2]

---

[1] Voir P. Meyer, *o. c.* à la note précédente, p. 446—8, pour une appréciation du traducteur et un extrait un peu plus long que celui qui est cité ci-dessus.

[2] Quant à la langue, la version, écrite, selon P. Meyer (p. 446), à Lyon ou dans les environs, présente des traits dialectaux bien prononcés, dont voici quelques exemples: *la ripe* (*rive*), *enseigre*, *enseguirent*, *enseigui* (mais aussi *ensivirent* et *enseivi*); *continir; o pauc de chevaliers*, *pauc chevaliers;* les premières personnes du pluriel *alem*, *impetrem* (i m p e t r e m u s), *facem*, *troveissem* (imparf. du subj.), *naiessien* (n a v i g a r e m u s); *que il manjucent* (imparf. du subj.); *ax* (pour *eus*, pron.); *li pueples des foieuls*, *li foiel* et *foielment*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

3. — La troisième traduction de la version latine littérale n'est à vrai dire qu'un abrégé.[1] L'auteur a raccourci où il a pu le faire sans nuire au développement de l'action principale. Ce sont surtout les discours des personnages qui ont été ainsi écourtés. Voici le commencement de la traduction en question (d'après le ms. fr. 412, fol. 209):

> Au tens qe Trajanus estoit empereres de Rome, il avoit avec lui un sien baron qi avoit non Placides, qi molt estoit gentius hom et molt nobles. Il avoit totes bones vertuz en soi, car il revestoit les nuz et repeissoit les morans de feim, et ceus qi estoient em prison por leur forfez raiemboit par son avoir.

Disons encore quelques mots de la manière dont le traducteur a traité son texte. En certains cas, il traduit mot à mot. Parfois, si la forme est plus libre le sens est exactement rendu. Dans d'autres cas, il se contente de donner un résumé plus ou moins succinct du contenu. Enfin il supprime à l'occasion des phrases entières ou toute une suite de phrases. Mais dans tous ces raccourcissements et ces retranchements il fait preuve de discernement, de sorte que le lecteur a néanmoins une idée assez exacte de la légende: on peut même dire que la légende n'a fait que gagner à ce travail de remaniement.

Ces trois traductions ont chacune leur caractère distinct. Le traducteur de la première version traduit littéralement et complètement, mais son récit, présenté dans une langue familière et personnelle, est parfaitement intelligible pour l'auditoire qu'il cherchait à atteindre.

[1] Elle se trouve dans les manuscrits suivants: les mss. français 411 et 412 de la Bibliothèque nationale et dans le ms. Old Roy. 20. D. VI du Musée britannique. Voir P. Meyer, *o. c.*, p. 411 ss. Monteverdi analyse cette version, *o. c.*, p. 420.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Celui qui a traduit la deuxième version est au contraire on ne peut plus impersonnel. Il n'a eu en vue que son modèle, qu'il s'efforce de rendre avec une exactitude pénible, sans se demander s'il se fait comprendre. Enfin, le troisième traducteur suit assez fidèlement le récit de l'original latin, mais il s'est donné beaucoup de mal pour en tirer une version plus courte et plus maniable.

*II. — Version basée sur le texte latin de l'*Abbreviatio

4. — Citons d'abord le commencement de cette traduction (d'après le ms. français 988 de la Bibliothèque nationale, fol. 230 v°):

> Sainz Eustaces estoit apelez Plaisanz an son non et estoit maitres de la chevalerie Tragien l'ampereor et estoit paiens. Et nequedant il estoit mout anta[n]tis en huevre de misericorde. Et cum il chacest chacun jor avec les compaignons, il trova un jour un fouc de cers antre les quelx il vit un qui plus granz et plus biax estoit que li autre et le dessirra mout a panre.

Cette version nous a été conservée dans quatre manuscrits, à savoir: le ms. français 988 de la Bibliothèque nationale, le ms. 587 de la Bibl. Ste-Genev., le ms. 451 de Lille et le ms. 70 d'Epinal (la fin seulement). [1] Cette version correspond exactement à son modèle sauf quelques rares divergences insignifiantes. [2] Paul Meyer [3] a donc tort d'affirmer que le traducteur paraît avoir traité très librement son original. [4]

---

[1] Voir Paul Meyer, *Notices et extraits*, XXXVI, 1—69, 717—21, et *Histoire littéraire de la France*, XXXIII, 450, note 5.

[2] Nous avons comparé le texte français aux copies latines de l'*Abbreviatio* qui se trouvent dans le ms. 937 de la Bibliothèque de l'Arsenal et le ms. latin 5639 de la Bibliothèque nationale.

[3] *Histoire littéraire*, XXXIII, 454.

[4] La graphie du copiste du ms. 988 présente des traits lorrains nets: *boiche* (= *bouche*), *roiche* (= *roche*); *diauble*, *permainnauble*;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

III. — *Version basée sur le* Speculum historiale

5. — Pour l'étude de ce texte, nous avons comparé les manuscrits français 313 (daté de 1396) et 315 (du XV^e^ siècle) de la Bibliothèque nationale avec l'édition latine suivante: *Bibliotheca mundi seu speculi maioris Vincentii Burgundi praesulis Bellovacensis, ordinis praedicatorum, theologi et doctoris eximii, Tomus quartus, qui speculum historiale inscribitur.* Duaci, ex Officina Typographica Balthazaris Belleri, sub Circino aureo. Anno MDCXXIV. Nous donnons ici le commencement d'après le ms. 313 (fol. 130 v°):

Eustace vraiement seurnommé Placides estoit paien et maistre de la chevalerie de Traien emperiere. Mais si comme il estoit ententif es euvres de misericorde [1] et il entendist chascun jour a vener avec ses compaingnons, il trouva un jour une compaingnie de cers, et si comme ilz estoient avironnés de chevaliers, il vit entre yceulz cers un qui estoit plus bel et greigneur, le quel il, desirant a prendre, est sui, fuiant s'en el bois, de si a tant que le cerf s'en ala sus la hautesce d'une roche et se tint yl‹ c.

Cette traduction ne donne lieu à aucun commentaire, le traducteur suivant avec une exactitude scrupuleuse la leçon de son modèle.

---

mervoille, ploins, ansoignes; mas, ma (= *mais*), *je vanra* (= *viendrai*), *je gardera*, mais, de l'autre côté, les 3^es^ personnes *baisai, demorai; e* pour *a*: *es* (= *tu as*), *es* (= *à* + *les*), *ale* (= *il alla*), *tu serez; chacest, menest, alest* (3^e^ p. de l'imp. du subj.), *meniere, essemblez; nous aviens; meinre* (= *moindre*), *couveinra, couvanra* (= *conviendra*), *vinrent, panre* (= *prendre*); *vaignent* (3^e^ p. du prés. du subj.); *auler* (= *aller*), *aulez, aulerent; aus* (= *eus*, pron.); *louf* (c. r.; c. s. = *lous*); *par tou* (= *partout*).

[1] C'est la leçon du ms. 315, ainsi que celle du ms. français 50 de la Biblioth. nationale. Le ms. 313 porte: *M. si c. il e. pou chascun jour entendible en l'euvre de sa chevalerie.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

IV. — Six versions dérivant du texte de la Legenda aurea

Il va sans dire que le texte le plus répandu de toutes les versions en prose de notre légende est celui qui est entré dans les diverses traductions de la *Légende dorée* de Jacques de Varazze. Paul Meyer [1] a signalé sept de ces traductions, dont six seulement [2] contiennent la légende de saint Eustache. Mais la version de la légende qui a été admise dans l'une d'elles (le n° 7; ms. 141 de la collection médicéo-palatine de la Bibliothèque Laurentienne) n'étant pas traduite de la *Légende dorée* [3], nous la laisserons de côté. Enfin, il y a une dernière version de la *Légende dorée* qui n'a pas été admise dans un légendier, mais se trouve copiée à part. Nous avons donc six versions à examiner. Quatre d'entre elles ne donnent pas lieu à des remarques particulières. Voilà pourquoi nous nous bornerons à donner à leur sujet quelques indications rapides pour traiter un peu plus longuement des deux autres.

6. — Une première version est contenue dans le manuscrit 1008 de la Bibliothèque municipale de Tours et dans un manuscrit de la Bibliothèque d'Este à Modène. [4] Début (cité d'après le ms. de Tours, fol. 98):

Eustaisses fu apelés ançois Placides. Il estoit maistre des chevalier[s] de Trajan l'enpereor, mès il estoit mout acostumé

---

[1] *Romania*, XXXIII, 1904, p. 3—5.

[2] C'est au numéro 6 de la liste de P. Meyer que notre légende fait défaut.

[3] C'est une copie de la version mentionnée sous le n° 1 ci-dessus.

[4] Décrits par Paul Meyer dans le *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1897, p. 39—74, et 1902, p. 68—96.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'uovre de misericorde, ne nequidenques (*sic*) il aoroit les ydles, et si avoit feme de celle[s] meesmes costumes et de celle misericorde, et avoit de sa feme deus fils, lesquels il fist norir selonc sa grandece, et por ce qu'il estoit ententif as evres de misericorde, il deservi d'estre enluminés d'evres de verité . . .

7. — Le début de la deuxième de ces versions, se trouvant dans le manuscrit français 23.114 de la Bibliothèque nationale, est ainsi conçu (fol. 330 v°):

Saint Eustasse fu premierement nommez Plaisans. Cestui estoit maistre et le plus grant homme entre tous les autres qui estoient en la court de Trajan le empereur. Et si estoit moult dilligens d'acomplir les oeuvres de misericorde et neantmoins il estoit paien et avoit une femme piieuse moult caritable et de meisme condition. Il ot .II. filz, lesquelz il fist nourrir selon la haultesse de son pouoir, et pour tant qu'il estoit homme piieux et que volentiers il entendoit aux oeuvres de misericorde, il fu cose dygne et raisonnable qu'il fuist enluminez en la voie de verité . . .

8. — La troisième traduction française du texte de la *Légende dorée* se lit dans le manuscrit français 20.330 de la Bibliothèque nationale et dans un manuscrit appartenant au séminaire du Puy-en-Velay. Elle commence ainsi (ms. 20.330, fol. CCLXXXVIII):

Sainz Heustaces avoit avant nom Placidas. Cis estoit maistres des chevaliers de Trajan empereur et estoit mout perseveranz en oevres de misericorde, nepourquant il aouroit les ydoles. Il avoit feme de cele meismes loy et de cele meismes misericorde de la quele il eut .II. filz, les quels selon sa grandesce hautement fist norrir, et car il entendoit continuelment en oevre de misericorde, il deservi estre menez a la voie de verité . . .

9. — Voici enfin le commencement de la quatrième version faisant partie de la traduction célèbre de la *Légende dorée*, faite par Jean de Vignai. [1] Nous nous servons

[1] Paul Meyer nous apprend (*Romania*, XXXIII, p. 5) qu'on en possède de nombreuses copies. Nous l'avons trouvée dans les mss. suivants du fonds français de la Bibliothèque nationale:

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

du manuscrit français 241 de la Bibliothèque nationale, datant de 1348 (fol. 288 v°):

Eustace, qui fu dit Placidas, estoit mestre de la chevalerie Traien emperiere. Et estoit assés continnant es oevres de misericorde, mès toute fois estoit il habandonné as ydoles aourer. Et il avoit fame de cele meisme maniere et amoit les oevres de misericorde de la quele il ot .II. filz, les quiex il fist norrir noblement selonc l'estat de li. Et pour ce que il estoit ententif es oeuvres de misericorde, deservi il estre esclarci a voie de verité . . .

De l'examen de ces quatre versions il résulte que les traducteurs ont suivi leur modèle très fidèlement [1], et on n'a qu'à comparer les extraits transcrits ci-dessus pour se convaincre qu'il s'agit de traductions indépendantes les unes des autres.

10. — Les deux versions de la *Légende dorée* dont il nous reste à parler offrent un intérêt beaucoup plus grand. La première est conservée dans le manuscrit français 1534 de la Bibliothèque Nationale. Elle commence, fol. 69 v°, en ces termes:

Saint Eustace fu né de Romme et fu moigne premierement. Il estoit mestre de la court Traien emperiere de Romme et mout estoit devot et aumosnier et sa fame autressy, et sy ne creoient mie en Dieu. Une fois Eustace, c'om appelloit Placidus, vener estoit allé o lez aultrez chevaliers [2] . . . entre lez quielx ung cerf se dessevra dez aultrez, et Placidus le suy tout seul tant que le cerf s'arresta.

184, 242, 243, 244—45, 414, 415—16. Le manuscrit 413 contient, entre autres, un certain nombre de légendes tirées de la traduction de Jean de Vignai, parmi lesquelles se trouve la légende de saint Eustache.

[1] Seul le traducteur du manuscrit 23.114 se permet des tournures un peu plus libres, sans altérer pour cela une seule fois le sens de l'original.

[2] Ici il y a une petite lacune, correspondant aux mots *Gregem cervorum repperit* du texte modèle.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Cette fois-ci nous n'avons plus affaire à une traduction littérale et fidèle: ce n'est pas seulement une rédaction abrégée, elle a encore subi d'autres modifications. Le procédé du traducteur peut se comparer assez justement à celui du traducteur de la version 3 ci-dessus. Tous les deux sont des remanieurs intelligents. Et pourtant il y a entre eux une différence marquée. Si celui-ci, tout en omettant et résumant beaucoup, traduit en général le reste littéralement, celui-là, qui omet et résume autant que l'autre, donne bien rarement une traduction littérale. Il le fait pourtant parfois, ce qui nous permet de reconnaître à coup sûr son modèle. On peut se convaincre encore qu'il traduit de la *Légende dorée* en remarquant que la manière dont la contradiction caractéristique a été écartée est absolument la même dans les deux textes. Quelquefois on trouve de petites inexactitudes, par exemple, quand nous apprenons que la femme d'Eustache n'avait pas vu son mari depuis dix-neuf ans (le modèle porte quinze ans), que c'était *quant vint au vespre* que les deux fils étaient assis chez leur mère (dans le modèle c'est *circa meridiem*), que le saint, accompagné des deux chevaliers, arriva après cinq jours chez l'empereur (au lieu des quinze jours du modèle). Mais le traducteur se permet des modifications beaucoup plus graves. En voici des exemples. C'est en *Cappadoce* que les deux chevaliers retrouvent saint Eustache, ce qui est un détail nouveau; au lieu d'être exposés a un lion, comme dans l'original, les saints le sont ici a une *grant cantité de bestes sauvaiges;* après avoir vu que ces bêtes ne touchaient pas les saints, l'empereur *fist apporter deulx de ses dieux pour lez aourer; quant Eustace lez vit de son regart, ilz fondirent en*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

abisme, ce qui est une addition du remanieur; la reconnaissance des deux époux a lieu en présence de témoins (ce sont des *jeunes hommes*). Étonnante est l'indication que saint Eustache avait été moine avant de devenir général de l'empereur. Où le traducteur a-t-il pris ce détail? Aurions-nous là une contamination avec l'histoire de Witasse (Eustache) le Moine, le célèbre brigand, dont il aurait entendu parler autrefois et dont il n'aurait retenu que le nom? Ou bien, avait-il vu quelque part, peut-être dans le manuscrit qu'il a utilisé pour sa traduction, une de ces miniatures comme on en trouve dans les manuscrits français 183 et 13.502 de la Bibliothèque nationale, où saint Eustache est représenté agenouillé devant le cerf et revêtu d'un froc?

Les tournures et les expressions de cette traduction sont des plus ordinaires et n'offrent rien qui soit digne d'attention. Mais vu la liberté avec laquelle le modèle a été traité dans ce texte, nous croyons que la version de la *Légende dorée* contenue dans le ms. 1534 pourrait être d'un certain intérêt pour qui examinera un jour de près les traductions françaises de ce recueil célèbre. [1]

11. — La sixième version faite sur la *Légende dorée* se trouve copiée à part, parmi des articles d'un contenu tout différent, dans le manuscrit français 1505 de la Bibliothèque nationale. [2] Début (fol. 135):

---

[1] Notons ici, en passant, qu'il y a aussi une traduction moderne de la *Légende dorée*, celle de M. T. de Wyzewa, Paris, 1905.

[2] Voir le *Catalogue des manuscrits français*, t. I, Paris, 1868. Le manuscrit date du XV^e^ siècle et portait anciennement la cote 7568. — Monteverdi, p. 420, note 2, parle brièvement de cette version, qui a été signalée par Paul Meyer, *Notices et extraits*, XXXVI, 1899, p. 63.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Il fut une foiz ung chevalier a Ronme qui avoit nom Placidas et estoit maistre sur tous les chevaliers a l'empereur. Et n'estoit pas chrestien et avoit fenme et deux enffens masles; mais volentiers faisoit les euvres de misericorde, et luy et sa femme estoient bonnes gens selon leur loy. Si advint que cellui chevalier, bien acompaigné d'autres chevaliers, ala chacer en boiz . . .

Cette traduction est bien rarement littérale, mais assez souvent elle n'est libre que dans la forme et rend exactement, quoique en d'autres termes, le sens de l'original. A l'ordinaire pourtant elle fait l'effet d'un résumé libre. D'une part on y constate des omissions, d'autre part le contenu a été resserré. Il est rare qu'il y ait des modifications dans les faits eux-mêmes ou dans l'ordre dans lequel ils se suivent, et quand il y en a elles sont légères. Les raccourcissements sont faits avec beaucoup de tact et ne nuisent presque jamais à la clarté de l'exposé: souvent même le lecteur en sait gré au traducteur. Le style est parfois dégagé et naturel, et les expressions empruntées à la langue quotidienne et familière ne font pas entièrement défaut. Donnons enfin quelques exemples des cas où le contenu a subi des modifications. Saint Eustache et ses enfants passent le temps de l'exil dans la même *ville*, ce qui n'est pas conforme à l'indication du modèle; au lieu de la foule des voisins curieux qui affluent après la reconnaissance du saint par les deux chevaliers, ici ne figurent que le *seigneur et la dame de l'ostel* où demeurait Eustache.

V. — Version traduite des Gesta Romanorum

12. — Comme aucun des manuscrits contenant *Le Violier des histoires romaines* n'a été à notre disposition, l'étude que nous avons faite de la version de la légende

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de saint Eustache qui s'y trouve se base sur l'édition de 1529 et sur l'édition Brunet qui reproduit textuellement la plus ancienne édition imprimée, datant de 1521.[1] Ces deux éditions ne présentent entre elles, pour ainsi dire, que des variantes purement orthographiques. Nous citons le commencement d'après Brunet (p. 253):

> L'empereur Trajan regna, au royaulme duquel estoit ung chevalier nommé Placidas, qui estoit maistre de la chevalerie. Cestuy estoit misericordieux envers les povres; toutesfois il estoit a la culture des ydolles adonné, involu et enveloppé des tenebres d'infidelité. Sa femme, Theostita nommée, d'une mesme condition, e[s]toit misericordieuse grandement et payenne . . .

La traduction est en général fidèle; toutefois, à mesure qu'on s'approche davantage de la fin elle montre une exactitude un peu moins grande et une certaine tendance à la prolixité. Parfois des mots, des phrases entières, qui ne sont pas indispensables pour le contexte, ont été omis. Relevons une négligence curieuse commise par le traducteur. En traduisant la phrase *Imperator autem et populus romanus plurimum ab hostibus molestabatur*, il y rattache les deux derniers mots de la phrase précédente, c'est-à-dire *vitam finivit*, qui se réfèrent au patron du navire qui avait ravi la femme de saint Eustache, et le tout devient: *Lors mourut l'empereur et les peuples romains estoient fort des ennemys barbares molestez*, ce qui n'empêche pas l'auteur de dire, presque immédiatement après, que l'empereur envoya des chevaliers pour trouver Placidas,

[1] *Le Violier des Histoires romaines. Ancienne traduction françoise des Gesta Romanorum.* Nouvelle édition revue et annotée par M. G. Brunet. Paris, MDCCCLVIII. — Selon Brunet, il existe de l'édition de 1521 trois réimpressions anciennes, à savoir une sans date, une de 1525 et une de 1529. — Pour le latin nous nous sommes servis de l'édition de Oesterley.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ni de faire mourir Trajan encore une fois au bon endroit. [1]

VI. — *Version provenant du* Catalogus Sanctorum

13. — La mention la plus ancienne d'une traduction française du *Catalogus Sanctorum* de Pierre Natal se trouve à notre connaissance sur la liste des manuscrits ayant appartenu au marquis de La Clayette: [2] on y cite en effet un manuscrit contenant *La vie des Saints par Pierre de Natalis*, daté de 1508. Donc l'existence dès 1508 d'une traduction française de cette oeuvre est assurée. Nous ne savons rien du sort de ce manuscrit. L'abbé Poncelet [3] mentionne une traduction française dans un incunable dont le titre est cité par lui de cette manière: *Le grand catalogue des saincts et sainctes*, Paris, 1523—1524. De cette œuvre, qui est en deux volumes, la Bibliothèque nationale ne possède que le tome I (portant la

---

[1] Il existe des *Gesta romanorum* une traduction anglaise moderne: *Gesta Romanorum: or, Entertaining moral stories.* Translated from the latin, with preliminary observations and copious notes, by the rev. Charles Swan, où la légende de saint Eustache se trouve au t. II, London, MDCCCXXIV, p. 99—117. Une fois le traducteur, en général exact, n'a pas compris son modèle en rendant *Et ipse cum uxore sua et filiis, gratias Deo agens, nocte nudus aufugit, qui ruborem verentes* (»craignant la honte») *Egyptum pergebant* par (p. 104): *But devoutly they worshipped God; and apprehensive of an Egyptian redness, went secretly away.* Dans une note (p. 428) il explique le passage ainsi: »*Ægyptian Redness*», »Rubor Ægyptus» — this I take to be leprosy . . . The leprosy was of different kinds, and that peculiar to the Ægyptians might, perhaps, wear a red appearance.»

[2] Voir Paul Meyer, *Notices et extraits*, t. XXXIII, 1, p. 7.

[3] *O. c.* ci-dessus p. 62, note 3, p. 36.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cote Réserve H 365), qui contient entre autres la légende de saint Eustache. La rubrique en est: *Le premier volume du Cathalogue des Sainctz et Sairctes. Nouvellement translate de Latin en Francois*, Paris, Galliot Dupré, 1523. Voici le début de notre légende (fol. 183 v°):

> Eustache avecques sa femme Theopite et ses deux enfans Agapit et Theospit souffrirent a Rome soubz l'empereur Adrian. Au temps de l'empereur Trajan estoit aulcun maistre de sa chevalerie nommé Placidas, lequel, combien qu'il fust payen et gentil, aux oeuvres de misericorde touteffois et hospitalité continuellement estoit abandonné, car il subvenoit aux povres, vacquoit a equité et justice et subvenoit aux oppressez.

Sans tenir compte d'un certain désir d'employer deux expressions au lieu de la seule et unique que lui offre son modèle, nous constatons chez le traducteur une fidélité constante à l'égard de son original. Il ne s'est en effet permis aucune modification de fait.

On ne connaît pas d'autres versions en prose française du moyen âge. La *Summa de divinis officiis* de Jean Beleth (XII^e^ siècle) [1], dont il existe une traduction française [2], ne contient pas, dans la partie réservée aux vies des saints, celle de saint Eustache.

Indiquons enfin un résultat de portée un peu plus générale qu'a mis en lumière notre examen des versions en prose. C'est que les traducteurs maintiennent en général une attitude passive à l'égard du modèle qu'ils suivent. Nous n'avons pas cru inutile de relever ce fait, étant donné la conception assez répandue d'après laquelle les textes latins des légendes pieuses auraient souvent

[1] Imprimée dans Migne, *Patrologia latina*, t. 202.

[2] Voir *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1884, p. 83.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

été traités assez librement par les traducteurs et leur auraient fourni l'occasion de diversions poétiques ou fantaisistes.

5. — VIES PERDUES DE SAINT EUSTACHE

Dans un inventaire de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, dressé vers 1467, et publié par J. Barrois [1], figure, entre autres ouvrages, une *Vie versifiée de saint Eustache*, portant le numéro 1216. C'était, aux termes de l'inventaire, »ung livre en parchemin couvert de cuir vermeil, escript en ryme a deux coulombes, contenant la *Vie saint Eustasse* et autres; quemenchant ou second feuillet: *Au doy* (il faut probablement corriger *Andoy*) *molt se navrerent*, et le dernier: *vers Flandres*». Le manuscrit débutait évidemment par la vie de saint Eustache et, par conséquent, le vers cité appartient à ce texte. Si le vers est cité en entier, ce qui n'est pas nécessaire, la vie était écrite en sixains. Parmi les versions françaises du moyen âge qui sont parvenues jusqu'à nous, il y en a bien une, c'est le numéro IX de la liste bien connue de P. Meyer, qui est en sixains, mais comme, malheureusement, elle ne se trouve être qu'un court fragment, la circonstance que le vers cité ne s'y retrouve pas ne prouve rien quant à l'identité possible de ces deux poèmes, et cette identité reste possible et même probable.

Nous avons trouvé la mention de deux autres versions en vers de la légende de saint Eustache dans le *Catalogue raisonné des manuscrits déposés dans les bibliothèques de la Congrégation des Célestins de France* dressé par le P. Daire

[1] *Bibliothèque protypographique ou Librairies des fils du roi Jean*, Paris, 1830.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

(au XVIIIe siècle) [1], sans que nous en sachions davantage. La première, citée à la page 112 sous la rubrique *Légendaires*, est caractérisée ainsi: *La vie de St Witasse. En vers Romans. Amiens, in 8°, Cotte 101.* Comme la version II de la liste de P. Meyer, dans l'un des manuscrits qui l'ont conservée, porte la rubrique *La Vie saint Wistace* (dans le texte on trouve aussi la forme *Wistase*), avec presque la même graphie du nom de notre saint, on est en droit de se demander si le manuscrit en question ne serait pas une copie de cette même version. [2]

La seconde version est mentionnée à la page 263, sous la rubrique *Poésies sacrées et morales*, et est désignée ainsi: *Vie de St Eustache. Paris, in 4°, 9.6. Sur velin, avec vignettes. Elle est curieuse pour les partisans du gaulois.* Nous ne savons rien de ce manuscrit, n'ayant pu le retrouver, pas plus que les deux manuscrits précédents.

Il est à regretter que l'abbé Lebeuf, qui prétend avoir connu des poésies composées au XIIIe siècle sur le martyre de saint Eustache [3], ne nous ait pas fourni de renseignements sur ces poésies. Saisissons l'occasion de constater ici que la *Vie de S. Eustache*, Paris 1569, dont parle l'abbé Lebeuf à la p. 92, n'a rien à voir avec notre légende; il ne peut s'agir que du livre cité par Piganiol

[1] Contenu dans le manuscrit français 15.290 de la Bibliothèque nationale.

[2] Voir notre édition de ce texte qui paraîtra dans la collection de *Classiques français du moyen âge.*

[3] *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, par M. l'abbé Lebeuf, t. I, Paris, 1754, p. 93.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de la Force[1] avec ce titre plus complet: *Livre de la vie de S. Eustase, Moine de Luxeu, imprimé a Paris en 1569, sans nom d'Auteur.*

6. — ALLUSIONS A LA LÉGENDE DE SAINT EUSTACHE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU MOYEN AGE

Malgré la grande popularité de la légende de saint Eustache pendant le moyen âge, nous n'avons pu trouver, dans la littérature française de l'époque, que deux allusions à cette légende. Les voici.

La première se trouve dans la *Chanson du Chevalier au Cygne.*[2] Il est visible toutefois que l'auteur n'a qu'un souvenir peu précis du passage auquel il fait allusion, de même qu'il semble assez médiocrement instruit des faits de l'histoire sainte. Il confond l'épisode des trois adolescents dans le four ardent du livre de Daniel avec les souffrances de saint Eustache et de sa famille dans le bœuf d'airain. C'est à la fin d'un appel adressé à Dieu par la reine, faussement accusée, alors qu'elle prie pour elle-même et pour son fils Elyas, au moment où celui-ci est en train de livrer un combat singulier pour prouver l'innocence de sa mère. Le passage est ainsi conçu:

> Les enfans saint Hutasse garis del fu ardant,
> Qui une nuit i furent dusc'a l'ajornemant,
> Que la jent i alerent al matinet plorant,
> S'es troverent ans .II. en la flanbe joant.

---

[1] *Description historique de la ville de Paris et de ses environs. Par feu M. Piganiol de la Force.* Nouvelle édition, t. III, Paris, 1765, p. 176.

[2] *La chanson du Chevalier au cygne et de Godefroid de Bouillon*, publiée par C. Hippeau. Première partie. *Le chevalier au cygne*, Paris, 1874, p. 60.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Sire, con ce est voirs et jel croi vraiemant,
Me deffendés vous, Dex, de cest fu ci devant;
Et aussi con tu ses c'a tort ai cest tormant,
Biax Sire, deffendés cel chevalier enfant,
Qui por moi se combat a cel serf mal faisant.

Voici la seconde allusion. Hardouin, seigneur de Fontaines-Guérin, mentionne, dans son *Trésor de Vènerie* (daté de 1394) [1], en parlant du cerf, la scène de la conversion de Placidas. En chasseur et grand seigneur qu'il est, il trahit son ignorance de laïc en prétendant que c'est dans la Sainte-Écriture qu'on lit l'histoire de notre saint. [2] Brièvement et correctement il raconte la scène du bois. Quant à la vérité même de l'aventure, il paraît la regarder comme sujette à caution, si on en juge du moins par les mots qui ouvrent son récit. Il a sans doute inséré dans son poème l'épisode en question dans l'intention de glorifier le cerf comme un animal noble en tous points. C'est pour cela aussi que, entre autres détails, l'auteur relève comme un fait que le cerf ne s'est jamais prêté à être le serviteur obéissant du diable; le démon a pris bien des formes pour décevoir la pauvre humanité, mais il n'a jamais pu se montrer sous celle d'un cerf. Le détail est assurément sans importance, mais on peut

[1] Édition H. Michelant, *Trésor de Vènerie composé l'an MCCCLXXXXIV par Hardouin, seigneur de Fontaines-Guérin* (Metz, 1856, in-8), p. 91—93. Cf. A. Långfors, *Les incipit des poèmes français antérieurs au XVIe siècle*, I, Paris, 1917, p. 404. — Voir sur cette œuvre Gröber, *Grundriss*, II, 1, p. 1070. — On lit les vers 1744—61, cités ci-dessous, dans le *Bulletin du Bibliophile*, publié par Techener, IVe série, Paris, 1842, p. 806.

[2] A moins que, pour un homme du moyen âge, la *sainte escripture* n'ait voulu dire tout simplement un livre quelconque de piété, p. ex. un légendier.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

voir par les exemples donnés par M. H. Günter [1] que l'auteur se trompe dans cette dernière affirmation. Nous donnons ici tout le passage en corrigeant sans avertir quelques menues erreurs de l'éditeur:

Ne sey se bien croire m'ozés;
Mais je vous cuide tout vray dire,
N'il n'est nul qui doye desdire,
Une grant vertus qui avint
En un bois par un cerf qui vint
Par très vertueuse aventure.
On treuve en la sainte escripture
Qu'un chevalier molt renomé
De Romme, Placidas nommé,
Ert alés en boys pour chacier
Des cerfs, s'en vit un adrecier
Vers luy, qui fut grans a merveilles,
Et avoit entre ses oreilles,
S'estoit sur son chief droitement
Un crucifix Dieu, proprement
Ainsy comme en la crois fut mis
Pour rachater tous ses amis.
En cest estat trestant parla
A Placidas qu'i s'en ala
Baptissier pour ceste aventure,
Et a Dieu servir mist sa cure,
Tant qu'an très mainte digne place
On l'aoure; et est saint Eustace
Apelés et canonisiés.
Et se bien estes avisiés,
Vous trouverés vray c'onques cerf
Ne fu tant a deable serf
Qu'en guise de cerf se meïst
Pour estrange estat qu'il preïst,
Comment que par grant decevence
S'est mis souz mainte autre semblence.
Dont il semble, sens nul blamer,
Que Dieu vuolt molt le cerf amer,
Quant il s'aparut sus sa teste.

[1] *Die christliche Legende des Abendlandes*, Heidelberg, 1910, p. 82 et 103.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Pour ce m'est vis, ce n'est pas beste
C'on doye tuer sens raison,
Ne chacier, se n'est en saison
Qui puet durer, a tout comprendre,
De my mai jusques my septembre;
Si doivent ceulz estre repris
Par qui en autre temps est pris,
Et ceulz qui l'ont fait ne le facent
Plus, afin qu'i ne se meffacent.

Mentionnons, enfin, pour être complet, un passage où se trouve le nom d'Estace, mais où il est bien douteux qu'on ait affaire à une allusion à saint Eustache.

Francisque Michel [1], en parlant de la *Chronique ascendante des ducs de Normandie* attribuée à Wace, en cite le commencement. C'est une laisse en *-ace*, où il est question entre autres choses de la fin de toute *largesce*. Mais, continue l'auteur:

Ço ne fu mie el tems Virgile, ne Orace,
Ne el tems Alexandre, ne Cesar, ne Estace.
Lors aveit Largesce vertu et efficace.

Comme nous l'avons dit, on ne saurait guère voir ici une allusion à notre saint. C'est surtout la graphie de ce nom qui fait difficulté, si l'on ne veut pas supposer une faute de copiste pour Eustace (en trois syllabes). Et même alors la forme trisyllabique serait faite pour surprendre dans un texte aussi ancien. Il est vrai qu'on pourrait donner quatre syllabes au mot et lire *n'Eüstace*. Quant au sens du passage, il n'est peut-être pas absolument impossible d'admettre qu'on ait ici affaire au nom de notre saint. Comme on sait, saint Eustache est, dans

[1] *Chronique des Ducs de Normandie, par Benoit, trouvère anglo-normand du XIIe siècle*, publiée par Francisque Michel, t. I, Paris, 1836, Introduction, p. XIV et XV.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le texte primitif, spécialement prisé pour sa générosité, donc il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on l'eût placé, à l'occasion, parmi d'autres personnages renommés au moyen âge pour leur libéralité. Toutefois une autre explication nous semble plus vraisemblable. *Estace* est le dérivé régulier du nom de *Statius*, et on peut se demander si ce n'est pas lui que l'auteur entend ici. Stace n'a pas été un inconnu pour le moyen âge et on ne saurait s'étonner beaucoup de le voir suivre Virgile et Horace dans une énumération de grands hommes de l'antiquité. Ce qui paraît clair, en tout cas, c'est que ce personnage d'*E(u)stace* qui figure dans le passage en question ne doit en premier lieu d'être mentionné ici qu'à la circonstance que son nom fournit une rime en *-ace*.

7. — LA LÉGENDE DANS LA LITTÉRATURE MÉDIÉVALE EN DEHORS DE LA FRANCE

(Additions à l'Appendice I de Monteverdi [1])

M. Monteverdi fait suivre son article *I testi della leggenda di S. Eustachio* de trois appendices. Le premier comprend une liste de textes médiévaux concernant la légende du saint et composés hors de la France et de l'Italie. Dans le second appendice se trouvent des indications bibliographiques sur des œuvres littéraires postérieures. En dernier lieu M. Monteverdi dresse une liste des œuvres d'art qui reproduisent les traits du saint ou des scènes de sa vie.

En tâchant de compléter les indications du savant italien, nous ajouterons quelques renseignements sommai-

[1] Voir aussi le chapitre I, art. 5.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

res sur certains ouvrages dont M. Monteverdi, contrairement à son habitude, ne donne, pour une raison ou pour une autre, que le titre, sans commentaires. Nous rattachons les additions concernant les œuvres d'art à notre chapitre III qui traite du culte du saint.

1. — Une traduction en ancien anglais, exécutée par Ælfric vers 996, citée par M. Gordon Hall Gerould [1], qui nous apprend que la version latine littérale y est fidèlement suivie.

2. — A côté de l'édition du fragment d'un poème islandais, mentionnée p. 491, on en peut ajouter une seconde, donnée par F. Jónsson, dans ses *Opuscula philologica*, 1887, p. 210—66. Selon M. Eugen Mogk [2], le fragment est incomplet du commencement et de la fin; les strophes conservées glorifient la confiance en Dieu de Placidas et sa dévotion pendant les jours d'adversité.

3. — Dans la note, p. 491, M. Monteverdi fait allusion à »d'autres textes scandinaves» sans indiquer même leurs titres et en se contentant de renvoyer à une publication de Reinhold Köhler. Le premier de ces textes (il y en a deux) est contenu dans la collection *Heilagra Manna Sögur, Fortællinger og Legender om hellige Mænd og Kvinder*, II, par C. R. Unger, Christiania, 1877, p. 193 et ss., et porte le nom de *Placidus Saga*. C'est une traduction fidèle de la version latine littérale.

4. — Le second texte scandinave est imprimé dans *Ett forn-svenskt legendarium*, I, par George Stephens, Stockholm, 1847 (*Samlingar utgifna af Svenska fornskrift-sällskapet*, t. IV, p. 372—374). C'est la légende n° XXXIV, intitulée *Sagan om Sankt Eustachius. Hjorten. — Skiljsmessan. — Återfinnandet.* Malgré le récit abrégé que présente cette version, on est en état de constater qu'elle dérive du texte latin de la *Légende dorée*. Ce résultat est conforme à l'opinion exprimée par M.

---

[1] *Forerunners, congeners, and derivatives of the Eustace legend*, dans les *Publications of the Modern Language Association of America*, 1904, vol. XIX, 3, New Series, vol. XII, 3, p. 383 et 387.

[2] *Geschichte der norwegisch-isländischen Literatur. Zweite verbesserte und vermehrte Auflage. Sonderabdruck aus der zweiten Auflage von Pauls Grundriss der germanischen Philologie*, Strassburg, 1904, p. 158.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Richard Steffen[1], selon lequel la collection tout entière est fondée essentiellement sur cette compilation célèbre.

5. — Une version roumaine en prose, publiée par M. Gaster dans *Revistă pentru istorie, archeologie şi filologi*, IV, p. 629 ss. Voir aussi *Grundriss* de Gröber, II, 3, p. 420. Cf. Gaster, *Legende inedite* (Bibliothèque nationale, fonds Picot, 118). [2]

8. — LA LÉGENDE DANS LA LITTÉRATURE MODERNE (Additions à l'Appendice II de Monteverdi)

1. — Dans le catalogue des manuscrits se trouvant dans les bibliothèques de la Congrégation des Célestins de France, dressé par le P. Daire[3], se trouve, p. 268, la mention d'une tragédie, *Stus Eustachius*, composée par Nicolaus Delleville (Celestinus)[4] et contenue dans le volume n° 61—62 (in 4°) de la bibliothèque des Célestins à Amiens. Malheureusement on ignore quel a été le sort de cet ouvrage. Comme on sait[5], la bibliothèque

---

[1] *Svenska litteraturens historia*, av Fredrik Böök, Gunnar Castrén, Richard Steffen, Otto Sylvan, Stockholm, 1918, livraison 4 (I: 2), *Medeltiden*, av Richard Steffen, p. 79—80.

[2] Quant à la littérature non-européenne, dont M. Monteverdi ne s'occupe pas dans sa liste, on pourrait mentionner l'existence d'une version syriaque et d'une version arménienne, signalées par M. Poncelet (*Analecta Bollandiana*, t. XXIX, 1910, p. 347) ainsi que d'une traduction copte du texte grec primitif, exécutée vers l'an 1000 et mentionnée par M. Wilhelm Meyer de Spire (*Nachrichten von der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse aus dem Jahre 1915*, Berlin, 1916, p. 229); il en existe une traduction anglaise dans Budge, *Coptic Martyrdoms*, 1914, p. 359 ss.

[3] *O. c.* ci-dessus p. 84.

[4] Pour des renseignements sur cet auteur, voir le P. Antoine Becquet, *Gallicæ Coelestinorum Congregationis, ordinis S . Benedicti, monasteriorum fundationes, virorumque vita aut scriptis illustrium, Elogia historica*, Parisiis, apud Florentinum Delaulne, 1719, in 4°, p. 212—213.

[5] Voir *Catalogue général des mss. des bibliothèques publiques de France. Départements*, t. XIX: *Amiens*, Paris, 1893, p. LXXX.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

des Célestins à Amiens, contenant, selon la liste du P. Daire, 729 numéros, a été complètement dispersée: il n'en reste que huit volumes à quatre endroits divers, et aucun de ceux-ci ne contient la tragédie dont nous parlons.

2. — Voici quelques renseignements sur le poème inédit latin de Benignus Caillet Rhetor Navarricus, *Poema de sancto Eustachio heroicis descriptum carminibus* (ms. Bibl. nat., Nouv. acq. lat. 378), dont M. Monteverdi ne fait que citer le titre. C'est un poème dialogué, en hexamètres, divisé en cinq parties et précédé d'une courte introduction et d'une invocation. La liste des »rôles» ne comprend qu'un nombre restreint de personnages, à savoir Christus, Adrianus, Placidas (Eustachius), Trajana (Theopista), Agapius, Theopistus, Acassius, homme de confiance d'Adrianus, Navareus, le marinier qui enleva Theopista, et l'auteur lui-même, Poeta. Le poète laisse dire aux autres personnages tout ce qui peut convenablement être dit par eux: le reste est raconté par lui-même. Ce n'est ainsi pas un rôle proprement dit que joue le Poeta. Quant au contenu de la fable, l'auteur suit en général la légende traditionnelle.

3. — Voici le titre exact du premier des ouvrages français mentionnés par M. Monteverdi, p. 493: *Le Job chrestien, ou S. Eustache martyr. Par le R. P. René le Breton, de l'Ordre des Freres Prescheurs. A Rennes, chez Pierre Coupard Imprimeur et Libraire ruë Saint Germain. M.DC.LIX.* (in 4°). Le livre est dédié »A haut et puissant messire Bertrand du Guesclin, seigneur de la roberie, etc., conseiller du roy en son parlement de Bretagne», et s'ouvre par une longue »epistre» (14 pages non paginées) adressée à ce grand seigneur, d'où il résulte que le livre a été composé pour consoler du Guesclin de la perte de sa femme et de son fils unique. Suit une »preface» de huit pages également non numérotées, destinée aux lecteurs. L'ouvrage lui-même, comprenant 274 pages, se base entièrement sur la vie de saint Eustache de l'Italien Gio. Battista Manzini:[1] on y trouve même des phrases entières de l'auteur italien rendues littéralement. Le récit français étant cependant beaucoup plus long que l'autre, le Breton y a mis de son crû. Ce sont surtout des réflexions, point trop profondes, et des commentaires pleins d'onction, dans le style habituel des sermonnaires. Parmi les détails ajoutés, mentionnons l'introduction de personnages secondaires comme Plotine, femme de l'empereur Trajan, les amis d'Adrien, Surra et Atian, »le bon Pape Euariste» et l'ami de saint Eustache, Dorcas-lée (*sic*).

[1] Voir Monteverdi, *o. c.*, p. 493.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

4. — Le manuscrit français 441 de la Bibliothèque nationale, daté de MDCLXXIIII, contient entre autres ouvrages des paraphrases, par un auteur anonyme, de deux proses latines se rapportant à saint Eustache. La première (fol. 683—84) porte le titre: *Translation S. Eustache. Proze de saint Eustache et ses compagnons Martirs. Pour le jour de la translation de leurs corps* (*VI Aoust*). C'est un petit poème de douze quatrains de vers de huit syllabes, rimant *a b b a*. Le modèle latin, qui se trouve transcrit aussi dans le manuscrit, commence ainsi:

Virtutibus innumeris
Eustachius enituit, *etc.*

et la traduction française:

Il n'est pas juste que l'on cache
Souz le silanse les vertus, *etc.*

Le second poème (fol. 954—57) a cette rubrique: *S. Eustache. Proze de saint Eustache et de ses compagnons Martirs* (*III Novembre*) et comprend dix-huit strophes de six ou de huit vers octosyllabiques, avec une disposition de rimes variée. Premier vers en latin: *Corde puro, mente munda* [1], auquel, dans la paraphrase, correspondent ces deux vers:

Il faut la pureté de coeur,
Il faut la neteté de l'áme.

5. — Quant au cantique signalé et analysé par Charles Nisard et mentionné par M. Monteverdi, p. 448, note [2], on peut noter qu'une seconde feuille volante le reproduit également. C'est un cahier de quatre pages qui se trouve à la Bibliothèque

---

[1] On lit ce même poème chez Guido Maria Dreves, *Analecta Hymnica Medii Aevi*, IX, Leipzig, 1890, p. 152 (le P. Ch. Cahier, *Caractéristiques des saints dans l'art populaire*, t. I, Paris, 1867, p. 184, en cite huit strophes d'après le *Missel de Paris*, 1516, in 4°), mais l'autre ne se retrouve pas dans cette collection.

[2] Saisissons l'occasion de défendre ici Hermann Knust contre les attaques de M. Monteverdi, p. 493. La première remarque du critique italien est juste, mais dans la suite le désaccord est causé par le seul fait que M. Monteverdi, à cet endroit, s'est servi de la première édition, de 1854, du livre de Nisard, tandis que Knust cite l'édition revue et augmentée de 1864.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nationale (cote Yf. 12969) et porte la rubrique: *Saint Eustache, Martyr. Air: Où êtes-vous, Birenne, mes amours. Marseille.* Imp. Arnaud & Cie, Canebière 10 (sans date). Ce même cantique a été admis dans la collection de cantiques éditée par Laurent Durant, *Cantiques de l'âme dévote dits de Marseille, etc.*, Avignon, 1855, Livre III, p. 107—111.

6. — Le récit que donne l'abbé Manceau [1] de la légende de saint Eustache en décrivant une verrière de l'église de Tours qui représente des scènes de cette légende. Le style est oratoire; les faits sont empruntés en particulier à la rédaction de Schmid (voir ci-dessous).

7. — *La légende de Saint Eustache* par M. l'abbé Hauvion, curé de Charny. Plancy, Société de Saint-Victor pour la propagation des bons livres et des arts catholiques, 1849 (in 32°, 64 p.). Le récit, qui est divisé en cinq chapitres: I. La vision; — II. Le départ; — III. L'isolement; — IV. Le retour; — V. Le martyre, porte la trace d'influences variées; il a subi entre autres celle du livre de Schmid (voir ci-dessous). Que les saints aient été baptisés par *le saint pape Clément*, c'est là une indication nouvelle dans le développement de la légende. A la fin du livre (p. 59—64) se trouve un appendice où il est question de certains auteurs qui ont traité de la légende du saint. Il y est dit (p. 59) qu'on avait publié, au commencement du XVIIIe siècle, à Paris, une vie de ce saint en un volume in-12 assez fort. Cet ouvrage ne nous est pas connu autrement.

8. — Mentionnons que la première édition de la tragédie de Desfontaines est parue en 1643, in 4°; celle de 1644 est in-8° [2]. A en croire la *Biographie universelle*, on aurait donné dès 1645 une nouvelle édition in-4°.

9. — Moréri [3] indique une traduction française de la Vie de

---

[1] *Congrès scientifique de France. Septième session, tenue au Mans, en septembre 1839*, Tome second, Paris, 1839, p. 336—350. Le même article se retrouve dans *Mémoires de la Société archéologique de Touraine.* Tome I, 1842, Tours, p. 89—105.

[2] Voir *Le Martyre de Saint Eustache. Tragédie de Pierre Bello.* Réédité par H. Helbig, Liège, 1865 (Société des Bibliophiles Liégeois), p. X.

[3] *Le grand dictionnaire historique, ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, par Mre Louis Moréri, t. IV, A Paris, M.D.CC.LIX.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

saint Eustache de Manzini (Monteverdi, p. 493), faite par *le sieur de S. Michel;* nous n'avons par pu la retrouver. M. Monteverdi ne mentionne pas de traduction anglaise de l'ouvrage italien. En voici une: *The loving husband, and prudent wife, represented in the persons of St. Eustachius and Theopista, Martyrs. Written in Italian by John Baptista Manzini, and englished by John Burbery. The Historie is confirmed by Baronius, with the testimony of Greek and Latine Authors.* London. Printed for J. Martin and J. Allestrye, at the Bell in St. Paul's Churchyard, 1657.

10. — La tragédie de Filippo Allegro, que M. Monteverdi (p. 494) croit être d'environ 1880, est plus ancienne. Selon le catalogue de Pagliani [1] il en existe une édition de 1862, imprimée à Gênes.

11. — Aux œuvres espagnoles mentionnées par M. Monteverdi (p. 495) il faut ajouter celle-ci: [2] *Historia del Martir San Estacio, hecha por el P. Fr. Murillo, de la orden de San Francisco, a peticion de un Devoto suyo.* Biblioteca de San Román, MS. en folio, 12 h. á dos col. — Le poème commence ainsi:

Reinando en Roma el inclito Trajano,
Dentro en su corte un Caballero habia,
De illustre sangre y de nacion romano,
El cuál por nombre Plácido tenia . . .

12. — De l'*Eustachius* de Christoph Schmid (Monteverdi, p. 495) il existe une traduction française: *Eustache, épisode des premiers temps du Christianisme, traduit de l'allemand de Schmid par F. C. Gerard.* Paris (sans date), J. Langlumé et Peltier, Libraires. Rue du Foin St. Jacques, 11 (215 pages). — Pour une traduction polonaise de l'an 1848, voir Kayser, *Vollständiges Bücher-Lexicon der 1847—1852 gedruckten Bücher*, Leipzig, 1854. — Ce livre a été fort populaire. Une preuve en est entre autres qu'il a directement provoqué une autre publication du même genre, à savoir: *Eustachia, die gute Tochter. Spiegel für tugendhafte Mädchen. Als Seitenstück zum Eustachius des Christoph Schmid. Vom Verfasser der »tugendhaften Mädchen, etc.». 3e um die Hälfte*

[1] *Catalogo Generale della Libreria Italiana dall'anno 1847 a tutto il 1899*, compilato dal Prof. Attilio Pagliani, A—D, Milano, 1901.

[2] Citée dans *Ensayo de una Biblioteca Española de libros raros y curiosos, formado con los apuntamientos de Don Bartolomé José Gallardo, coordinados y aumentados por D. M. R. Zarco del Valle y D. J. Sancho Rayón.* Tomo tercero, Madrid, 1888, col. 943—4.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vermehrte und mit e. neuen Titelkpfr gezierte Aufl. gr. 12. Wien, 1838. Wimmer (1ste Auflage 1831).[1] Le livre de Schmid est divisé en vingt chapitres et présente, en bien des endroits, un élargissement original de la matière. En particulier, l'auteur semble viser à donner au lecteur une idée des pensées, des sentiments, de la foi inébranlable des premiers chrétiens et de la vie qu'ils ont menée.

13. — Bergues S. Winoc: *De Voorsichtigheyt Godts in Eustachius sal vertoont worden door de studenten van het collegie der Societeyt Jesu binnen St-Winnocx-Berghen, den . . September 1637.* Ypres (5 Vertoogen, ex Baronio).[2] Comme en le voit, c'est un drame en cinq actes, représenté par les élèves du collège de la Compagnie de Jésus, à Bergues-St-Winoc.

14. — Pour une composition polonaise de 1757 on peut voir Hermann Knust, *Dos obras didácticas y dos leyendas sacadas de manuscritos de la biblioteca del Escorial.* Dalas á luz la Sociedad de Bibliófilos españoles, Madrid, 1878, p. 120.[3]

CHAPITRE II

LES PLUS ANCIENS TÉMOIGNAGES DE L'EXISTENCE DE LA LÉGENDE DE SAINT EUSTACHE

Quand il s'agit de déterminer la date de la composition de la légende de saint Eustache, un passage connu de Jean Damascène est d'un grand intérêt. Le célèbre évêque a prononcé trois discours contre les iconoclastes à l'occasion de l'édit de Leo Isauricus sur le culte des idoles

---

[1] Voir Kayser, *o. c.*

[2] Cité dans la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus . . . par Augustin de Backer de la Comp. de Jésus, avec la collaboration d'Alois de Backer et de Charles Sommervogel de la même compagnie.* Nouvelle édition refondue et considérablement augmentée, t. III, Louvain et Lyon, 1876, col. 1971.

[3] Un livre populaire en grec moderne, dont le récit semble se rattacher au texte grec le plus ancien, se trouve à la Bibliothèque nationale (fonds Picot, 264).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

(726). Or, dans le troisième de ces discours [1] il mentionne la légende de saint Eustache et il en cite même un passage mot pour mot d'après le texte grec le plus ancien que nous en connaissions, qui représente en même temps la plus ancienne rédaction connue de la légende. C'est ainsi que nous possédons une preuve de l'existence, au commencement du VIII^e^ siècle, d'une version de notre légende. Cette date constitue ainsi le *terminus ante quem*. Mais le fait que Jean Damascène a pu invoquer ce texte pour son argumentation indique, semble-t-il, que la légende remonte beaucoup plus haut. [2] Car on ne saurait imaginer qu'il eût pu faire allusion à un écrit dont le contenu n'eût pas été depuis un certain temps généralement connu et aussi reconnu par l'Église. Sans risquer de se tromper, on peut affirmer que la légende de saint Eustache existait dès la fin du VII^e^ siècle, au moins, comme une légende pieuse acceptée par l'Église. On est d'autant plus disposé à le croire que le culte de saint Eustache avait déjà au commencement du VIII^e^ siècle atteint le monde latin, puisqu'on a connaissance d'une donation faite en faveur de l'église de saint Eustache à Rome par le pape Grégoire II (717—731). [3] Ainsi l'existence d'une église consacrée à notre saint est attestée dès le commencement du VIII^e^ siècle.

Voilà les résultats auxquels nous conduit l'examen des dates et des faits, et il n'y a pas moyen, si on veut s'en tenir au témoignage de l'histoire, de faire remonter notre légende à une époque plus ancienne que le VII^e^ siècle.

[1] Migne, *Patrologia graeca*, XCIV, 1382.

[2] C'est aussi l'avis de Cleus, *A. SS.*, *l. c.*, p. 108—09.

[3] Voir Monteverdi, *o. c.*, p. 223.

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Il y a pourtant des auteurs qui veulent aller au-delà de cette date, mais ils n'allèguent pas de raisons convaincantes, quelques-uns même n'en allèguent aucune. Ainsi on voit souvent indiqué comme un simple fait, sans preuves ni références, que le culte de saint Eustache aurait été établi dans l'Église romaine dès le VI^e^ siècle.[1] Cette assertion se fonde sans doute uniquement sur le fait que l'église de saint Eustache à Rome est une diaconie et que les diaconies furent premièrement instituées du temps de Grégoire le Grand. Cette église remonterait donc au temps de ce pape, c'est-à-dire au VI^e^ siècle. Mais comme l'église en question ne se trouvait pas nécessairement parmi ces premières diaconies (rien ne l'indique en effet), la conclusion n'est pas fondée.[2] Ou faut-il supposer que plusieurs érudits ont commis la même erreur que Knust à propos du passage suivant des commentaires des Bollandistes? *Accedit . . . fragmentum Vitae S. Eustachii cognomento Placidi quae exstat . . . complexa versus circiter 550 hoc exordio* . . . disent les Bollandistes, et Knust croit qu'il s'agit là d'une poésie latine du sixième siècle, et non d'un poème d'environ 550 vers.[3]

J. S. Speyer[4] non plus, qui date notre légende du

---

[1] P. ex. par Richard Garbe, *Buddhistisches in der christlichen Legende* (*Deutsche Rundschau*, 1911, October, p. 125), et dans la *Biographie universelle, ancienne et moderne* (Michaud), 1855, t. XIII, *s. v.* Eustache, ainsi que dans l'encyclopédie de Brockhaus.

[2] Voir Monteverdi, *o. c.*, p. 223.

[3] Voir Monteverdi, *o. c.*, p. 176, note 1.

[4] *Buddhistische elementen in eenige episoden uit de legenden van St. Hubertus en St. Eustachius* (*Theologisch Tijdschrift*, 40ste Jaargang — 6de Stuk, 1° September, Leiden, 1906, p. 435).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cinquième siècle, n'allègue pas de véritables arguments à l'appui de son assertion.

Pour des raisons philologiques intrinsèques qui semblent un peu vagues — la teneur même du récit, le style — Wilhelm Meyer de Spire [1] fait remonter la version latine libre au cinquième ou au sixième siècle.

H. Günter [2] est d'avis que notre légende se décèle par toute sa composition comme une œuvre composée au septième siècle, ou peut-être, — ce sont les aventures de voyage qui le feraient croire — au sixième siècle, qu'il appelle le siècle »oriental». C'est là une impression personnelle plutôt qu'une preuve matérielle.

H. Delehaye [3] s'exprime sur la date de composition de la légende en des termes peu précis, car il se contente de dire que la légende grecque que connaissait saint Jean Damascène remonte sans doute beaucoup plus haut.

Du reste, nous aussi nous croyons à la haute ancienneté de la légende. Pas plus que nos devanciers, il est vrai, nous n'apporterons de preuves décisives, mais, à défaut de faits assurés, nous présenterons du moins des considérations qui nous semblent militer en faveur de cette opinion. [4]

Comme on vient de le voir, on peut considérer comme certain que la légende était reconnue par l'Église dès la

---

[1] *O. c.*, p. 233.

[2] *Legenden-Studien*, Cologne, 1906, p. 20, note 7.

[3] *Les légendes de S. Eustache et de S. Christophe*, dans *Le Muséon*, nouvelle série, vol. XIII, n° 1, 1912, p. 92.

[4] Mentionnons ici en passant que le prologue du texte grec primitif n'apporte aucun élément utile à la discussion; voir Monteverdi, *o. c.*, p. 174—5.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

fin du septième siècle. Selon l'idée que nous nous faisons de son origine, la légende a dû débuter comme une histoire apocryphe de caractère édifiant. On comprend d'autre part qu'il ait fallu généralement un temps assez long pour qu'une histoire d'origine obscure, sans aucun fondement historique, sans aucun point de contact ni possibilité de confusion avec un culte ancien ou une vieille tradition quelconque, ait acquis assez d'autorité pour obtenir la confirmation officielle de l'Église. L'espace de temps nécessaire a pu varier infiniment, mais, nous le répétons, nous croyons qu'en général le temps qu'il y a fallu a été assez long, et, à ce qu'il nous semble, on arriverait par ce raisonnement à une époque plus reculée que le VII^e^ siècle pour la date de la composition de la légende de saint Eustache.

On pourrait essayer de résoudre la question par d'autres voies encore. Ailleurs [1] nous avons soutenu l'opinion que notre légende se base sur un ensemble de contes se rattachant étroitement à des récits bouddhiques appelés jātakas. Or, selon M. Garbe [2], les jātakas ont été écrits à peu près entre 400 avant et 300 après Jésus-Christ: il n'y en a probablement pas qui soient composés postérieurement au troisième siècle après Jésus-Christ.

Nous savons ainsi que les histoires que nous mettons en relation avec les deux premières parties de la légende de saint Eustache, à savoir le récit de la conversion et celui de la séparation et de la réunion heureuse de la famille, ont été fixées littérairement au plus tard vers

---

[1] *Neuphilologische Mitteilungen*, 1925.

[2] *O. c.*, p. 122—23.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'an 300. Il va sans dire qu'elles pourraient même être bien plus anciennes, et c'est en effet le cas du jātaka n° XII qui est dans un étroit rapport avec la première partie de la légende. Ce jātaka était connu déjà au troisième siècle avant Jésus-Christ, car on en voit trois scènes représentées sur le célèbre monument indien, le Stūpa de Bharhut, dans l'Inde centrale, qui date environ de l'an 200 avant Jésus-Christ. [1]

Quant à l'autre jātaka, qui se rattache à la fable de la seconde partie de notre légende, on en trouve aussi des scènes représentées sur un Stūpa, celui de Boro Budor, le monument bouddhique le plus célèbre de l'île de Java, [2] mais comme il ne remonte guère plus haut qu'à la période 650—750 après Jésus-Christ [3], nous n'avons à en attendre aucun secours pour préciser la date du jātaka dont nous savons déjà (voir plus haut) qu'il existait au plus tard à la fin du troisième siècle après Jésus-Christ.

Tout ce que nous apprennent les considérations précédentes, c'est que la matière qui a servi à former la légende de saint Eustache existait déjà, selon toute vraisemblance, vers 300 après Jésus-Christ. La conclusion vague qu'on en pourrait tirer serait donc qu'il y aurait une possibilité de faire remonter la légende de saint Eustache par exemple à la fin du quatrième siècle ou au commencement du cinquième.

Nous venons de dire que nous avons trouvé une influence bouddhique très marquée dans les deux premières

---

[1] Voir Garbe, *o. c.*, p. 124 et 127.

[2] Voir Garbe, *o. c.*, p. 130.

[3] Voir Karl Woermann, *Geschichte der Kunst aller Zeiten und Völker*, I, Leipzig und Wien, 1900, p. 508.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

parties de la légende. En tâchant de démêler à quelle époque une telle influence a pu s'exercer sur le monde chrétien, on pourrait obtenir une sorte de *terminus a quo.* Or, on est d'avis que ce n'est qu'à la fin du deuxième ou au commencement du troisième siècle qu'on peut découvrir des traces d'une influence bouddhique sur le christianisme et sur les légendes chrétiennes.[1] Il en résulterait que la légende de saint Eustache ne saurait dater d'une époque plus ancienne. Ce serait donc la date la plus reculée qu'on pourrait lui attribuer, à condition que les récits bouddhiques où l'auteur a puisé les éléments de la partie centrale de son ouvrage aient été dès cette époque pleinement constitués. Mais c'est ce que nous ne pouvons affirmer.

On pourrait encore chercher une indication utile dans un examen de l'âge des récits chrétiens où règne le même ton et qui appartiennent pour ainsi dire au même type. Nous sommes en effet d'avis que l'époque où les légendes naissent et se constituent met son empreinte sur elles, que le goût du temps en détermine plus ou moins le contenu et la forme, de sorte que des récits visiblement de même type remonteraient en général à peu près à la même époque. En cherchant à situer la légende de saint Eustache dans un milieu où elle trouvera sa place naturelle, on s'apercevra, croyons-nous, qu'elle est empreinte du même esprit qui caractérise les légendes dites pseudo-clémentines et les autres légendes des apôtres, en d'autres

---

[1] Garbe, *o. c.*, p. 138, et *Was ist im Christentum buddhistischer Herkunft?*, dans *Deutsche Rundschau*, 1910, Juli, p. 85.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

termes, les romans chrétiens. [1] On a en effet l'impression qu'elle a dû être composée à l'époque où ces romans étaient à la mode, à savoir dès la seconde moitié du deuxième siècle. [2] Or, dès le quatrième siècle naissait un nouveau type de légendes chrétiennes, les biographies de moines. [3] Le goût dont la légende d'Eustache est une expression semble donc s'être maintenu jusqu'au quatrième siècle, et la légende de saint Eustache aurait pu être composée dans la période qui s'étend entre la fin du deuxième siècle et le commencement du quatrième. Comme on sait, le roman chrétien a sa patrie en Syrie. [4] Ailleurs [5] nous avons conjecturé que notre légende aussi aurait été composée en Syrie. La légende et ces romans chrétiens seraient donc, si l'on admet nos hypothèses, nés non seulement vers la même époque, mais aussi dans les mêmes contrées.

Nous avouons que les résultats auxquels nous aboutissons ainsi restent plus qu'incertains, et le problème de la datation de l'origine de notre légende au-delà du VII[e] siècle attend encore sa solution.

---

[1] Cf. E. von Dobschütz, *Der Roman in der altchristlichen Literatur*, dans *Deutsche Rundschau*, CXI, April-Mai-Juni, 1902. — M. Gaster, *Grundriss* de Gröber, II, 3, p. 420, met notre légende en rapport avec les Clémentines.

[2] Voir p. ex. *La Grande Encyclopédie*, *s. v.* Clémentines.

[3] E. von Dobschütz, *o. c.*, p. 105.

[4] Dobschütz, *o. c.*, p. 98.

[5] Dans notre article des *Neuphilologische Mitteilungen*, 1925.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE III

CULTE DE SAINT EUSTACHE EN FRANCE ICONOGRAPHIE DU SAINT

Le culte de saint Eustache semble avoir été établi de bonne heure à l'église de Saint-Denis. Baillet [1] nous rapporte que, selon la tradition, le corps de saint Eustache fut transporté, vers le commencement du XII^e^ siècle [2], de Rome en France et déposé dans l'abbaye de Saint-Denis: [3] c'est à l'occasion de cette translation que l'abbé Suger [4] aurait fait bâtir la chapelle du nom de saint Eustache dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis. [5] On connaît plusieurs donations du XII^e^ et du XIII^e^ siècle en faveur de notre saint, ce qui prouve une dévotion assez répandue. [6] Comme la plus ancienne date de 1123,

---

[1] *Les vies des saints, composées sur ce qui nous est resté de plus autentique et de plus assuré dans leur Histoire*, etc., t. VI, Nouvelle édition, Paris, 1739, p. 271.

[2] L'indication dans la *Biographie universelle ancienne et moderne* (Michaud) 1855, t. 13, nouvelle édition, s. v. *Eustache*, que les reliques de saint Eustache ne seraient venues à Saint-Denis qu'en 1194, provient d'une fausse interprétation de la charte citée. Voir pour cette charte l'ouvrage cité ci-dessous de Doublet, p. 318.

[3] Cette circonstance explique pourquoi, dans plusieurs manuscrits français (par exemple dans les mss. français 2464, 13.502, 19.530, de la Bibliothèque nationale), la vie de saint Denis est immédiatement suivie de la vie de saint Eustache.

[4] Abbé de Saint-Denis de 1122—1151.

[5] La plus ancienne mention d'une chapelle à Saint-Denis, dédiée à saint Eustache, que nous avons trouvée date de 1144. Voir Felibien, *o. c.* ci-dessous, p. 172.

[6] Voir *Histoire de l'abbaye de S. Denys en France* . . . Par F. Jacques Doublet, Religieux de ladite Abbaye. A Paris, chez

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

on voit que le culte de notre saint est établi à Saint-Denis dès cette époque. [1] Les reliques de saint Eustache furent, par les soins de l'abbé Pierre Ier (abbé de 1219 à 1228), mises dans une châsse d'argent doré, enrichie de pierreries. [2] En 1567, cette châsse, ainsi que toutes les autres de la même église, furent dérobées par les Huguenots qui résidaient alors à Saint-Denis, »lesquelles [chasses] toutes ont esté sacrilegees par les mains profanes et impies, voire plus qu'Harpies infernales desdits Heretiques, qui fut une tres signalee perte». [3] Il semble bien toutefois que ces »Harpies infernales» ne se soient intéressées qu'à l'enveloppe elle-même des reliques et qu'elles aient laissé les précieux restes du saint, puisque Doublet lui-même [4], en parlant de la chapelle consacrée à saint Eustache dans l'église de Saint-Denis, dit que, de son temps, le corps de ce saint reposait dans une châsse de bois, dorée d'or fin. Felibien [5] mentionne (en 1706) une manière d'urne,

---

Jean de Hevqueville, ruë sainct Jacques à l'Enseigne de la Paix. M.DC.XXV. Avec privilege du roy, p. 317—18, et *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denys en France* . . . Par Dom Michel Felibien, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur. A Paris, chez Frederic Leonard, Imprimeur ordinaire du Roy, ruë Saint Jacques, à l'Ecu de Venise. MDCCVI. Avec privilege de Sa Majesté, p. 222.

[1] On ne possède pas de témoignage attestant un culte plus ancien de notre saint. Il est vrai que déjà Florus, dont le *Martyrologium* date d'environ 830, l'y a admis (Baillet, *o. c.*, p. 270), mais l'admission dans un martyrologe écrit en France ne suppose pas nécessairement un culte déjà établi en France.

[2] Doublet, *o. c.*, p. 259.

[3] Doublet, *o. c.*, p. 319.

[4] *O. c.*, p. 317.

[5] *O. c.*, p. 538 et 570.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

placée dans ladite chapelle, où l'on avait renfermé des reliques de saint Eustache martyr, et ajoute qu'il y avait en outre, dans l'église de Saint-Denis, un reliquaire de vermeil doré où était enchâssé l'os d'un bras de saint Eustache. Il est vrai qu'il pourrait aussi bien s'agir de nouvelles reliques qu'on se serait procurées après 1567.

Quoi qu'il en soit, bien avant cette catastrophe, quelque fragment des reliques de saint Eustache avait passé de Saint-Denis à l'église paroissiale de saint Eustache à Paris, qui était auparavant sous le vocable de sainte Agnès.[1] C'est dans une charte de 1223 qu'on trouve pour la première fois le nom de l'église de Saint-Eustache.[2] Le Roux de Lincy[3] se range à la conjecture de l'abbé Lebeuf selon laquelle c'est vers cette époque qu'on a rebâti l'ancienne église à laquelle on aura donné le nom de saint Eustache, après y avoir apporté de Saint-Denis quelques reliques de la châsse de ce saint.[4] Plusieurs siècles plus tard l'église reçut de nouvelles reliques de notre saint. Selon Le Roux de Lincy[5], le cardinal d'Est en envoya, vers 1622, de la part du chapitre de Saint-Eustache de Rome, à l'église de Saint-Eustache à Paris.

---

[1] Baillet, *o. c.*, p. 271.

[2] *Église Saint-Eustache à Paris, mesurée, dessinée, gravée et publiée par Victor Calliat, architecte, avec un essai historique sur l'église et la paroisse Saint-Eustache par Le Roux de Lincy.* Paris, 1850, p. 2.

[3] *O. c.* à la note précédente, p. 2.

[4] La présence de reliques de saint Eustache dans l'église de ce nom est constatée par un inventaire de 1413 et par un autre inventaire qui est antérieur à l'année 1518. Voir Le Roux de Lincy, *o. c.*, p. 16 et 17.

[5] *O. c.*, p. 16.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

D'après Laurans Garbet [1], ce serait le pape Grégoire XIII (faute pour XV) qui les aurait envoyées en 1621. Comme Garbet était paroissien de Saint-Eustache et témoin oculaire de la grande procession qui eut lieu lors de cette translation — »la presse y estoit incroyable» — son témoignage est digne de foi, et on est disposé à croire au bien fondé de la date plus précise qu'il indique.

Deux autres églises en France se sont vantées d'avoir eu en leur possession des reliques de saint Eustache. Selon deux inventaires, dressés l'un vers 1550 et l'autre en l'an 1682, l'abbaye de Fécamp possédait le bras (un os) long environ de neuf pouces de ce saint, »enchassé, en argent doré, semé d'arbres et de fleurons émaillés». [2] L'autre église est celle de l'Hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins, qui possédait une partie du menton de saint Eustache ainsi qu'une de ses dents, comme en témoignent les documents cités plus loin, p. 128, note 2. [3]

Enfin, dans un grand nombre d'églises françaises, il y a, ou il y a eu des sculptures ou des peintures sur verre se rapportant à notre légende. [4] En voici la liste: Chartres

---

[1] *La Vie admirable et Martire de sainct Eustache, de sa femme saincte Theopistis et de leurs enfanz sainct Agapie et sainct Theopistus, composez par Laurans Garbet paroissien de Sainct Eustache, 1668* (Nouv. acq. fr. 4127 de la Bibliothèque nationale, fol. 93).

[2] Voir Leroux de Lincy, *Essai historique et littéraire sur l'Abbaye de Fécamp*, Rouen, 1840, p. 201 et 349.

[3] S. Baring Gould, *The Lives of the Saints*, t. X, p. 320 (London, 1898) dit qu'il y a des reliques de notre saint aussi à Douai. L'historien de Douai, H.-R. Duthillœul (*Monographie de l'Église de Notre-Dame de Douai*, 1858, *Histoire ecclésiastique et monastique de Douai*, 1861, etc.) ne donne aucun renseignement à ce sujet.

[4] Voir Monteverdi, *o. c.*, p. 496—97, et ci-dessous, p. 109.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

(la cathédrale), Rouen (l'église de Saint-Patrice et la cathédrale), Paris (les églises de Notre-Dame et de Saint-Eustache), Saint-Denis (actuellement au musée de Cluny), Sens (la cathédrale), Le Mans (la cathédrale), Tours (la cathédrale), Auxerre (la cathédrale), Bourg-Achard (Eure; l'église), Abbeville (l'église de Saint-Vulfran) et Saint-Riquier (la Trésorerie).

* * *

Dans les pages qui précèdent nous n'avons pas estimé utile de traiter du culte de saint Eustache en dehors de la France. Mais comme l'iconographie se rattache étroitement à l'histoire du culte, nous avons pensé qu'il était utile de joindre à ce chapitre, en guise de complément à l'Appendice III de Monteverdi, les notes additionnelles qui suivent, même celles qui ne se rapportent pas à la France.

1. — Une statue de la fin du XIVe siècle (art français) se trouve au musée de Cluny, dans la salle X (Thermes), représentant saint Eustache au milieu du fleuve (l'eau est indiquée par des lignes ondulées), entre ses deux enfants, qui sont sur le point d'être enlevés par un lion et un loup.

2. — Du vitrail de l'église de Saint-Patrice de Rouen de 1543 (mentionné par Monteverdi sous le n° 8, p. 497) il existe une copie dans la cathédrale de la même ville, exécutée également au XVIe siècle. [1]

3 et 4. — Une tête de cerf, surmontée d'un Christ sur la croix, emblême de saint Eustache, décore les frontons des faces

---

[1] *Essai historique et descriptif sur la Peinture sur Verre ancienne et moderne, et sur les vitraux les plus remarquables de quelques monumens français et étrangers, suivi de la biographie des plus célèbres peintres-verriers.* Par E.-H. Langlois, du Pont-de-l'Arche, peintre, membre de plusieurs académies de France et de l'étranger. Orné de sept planches. Rouen, 1832, p. 65.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

extérieures nord et sud de l'église de Saint-Eustache à Paris, et, dans la même église, un vitrail représente le saint lui-même.

5. — Une peinture par N. Soggi (d'environ 1512), actuellement conservée au Palazzo Pitti à Florence, représente saint Eustache entre ses jeunes fils.[1]

6. — Une peinture de Domenichino représente saint Eustache en guerrier romain flanqué d'un chien de chasse et d'une tête de cerf, un crucifix entre les bois.[2]

7. — Une peinture par Albert Dürer, de l'ancienne Pinacothèque de Munich, représente saint Eustache sous les traits de Lucas Baumgartner.

8. — Sur un rétable de 1511, œuvre de l'Allemagne du Nord, sculpté sur bois, provenant d'une église de Faaborg, Danemark, et conservé au musée dit Oldnordisk Museum à Copenhague, se trouve parmi seize figures de saints qui occupent les deux côtés et qui appartiennent pour la plupart au groupe des saints »auxiliaires», la représentation de saint Eustache. Il est debout, vêtu à la mode de l'époque, et tenant un cor de chasse à la main; près de son pied droit, un cerf, sans bois, est couché.

9. — Dans le même musée il y a un autre rétable, venant de l'église de Magleby, près de Skelskör, Danemark, et datant de la fin du XVe siècle, également en bois sculpté, dont la partie inférieure est occupée par dix des saints »auxiliaires». Saint Eustache est représenté vêtu en chevalier avec son emblême, le cerf, une croix entre les bois, couché près de son pied gauche.

CHAPITRE IV

LA VERSION X DE LA LEGENDE EN VERS FRANÇAIS

1. — *Manuscrits et incunable.* — Le poème, qui est écrit en quatrains d'alexandrins monorimes, type assez fréquemment représenté dans la poésie hagiographique, nous est conservé dans deux manuscrits et un incunable.[3]

[1] Mrs. Jameson, *Sacred and Legendary Art.* Second edition complete in one volume, London, 1850, p. 467.

[2] Cette peinture est reproduite dans l'ouvrage cité dans la note précédente.

[3] Ils ont été énumérés par Paul Meyer, *Hist. litt. de la France*, XXXIII, 349.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

a) Manuscrit français 1555 de la Bibliothèque nationale[1], du commencement du XV^e siècle. Ce ms. étant le plus ancien et aussi le plus complet des deux textes que nous avons pu utiliser, nous l'avons pris pour base de notre édition. Il sera dans la suite désigné par la lettre *I*. La vie de saint Eustache occupe les fol. 97—108 et comprend ici 758 vers.

b) Un manuscrit du XV^e siècle, ayant porté le n° 412 dans la collection Barrois du comte d'Ashburnham, et vendu en 1901 à M. Ch. Fairfax Murray.[2] Toutes nos tentatives, lors d'un séjour en Angleterre en 1908, pour obtenir de voir ce manuscrit ont complètement échoué: les lettres adressées au possesseur sont restées sans réponse. Ce manuscrit n'étant plus à la portée des intéressés, on a le droit de le considérer comme perdu.

c) Nos recherches concernant le troisième texte, qui est un incunable datant d'environ 1520[3], ont été plus heureuses. Tout ce qu'on en savait jusqu'ici par la mention qu'en ont faite Charles Nisard[4] et Jacques-Charles Brunet[5], c'est simplement qu'il existait. Grâce à l'indi-

[1] Pour la description de ce manuscrit, voir le *Catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque nationale*, t. I, Ancien fonds, Paris, 1868, p. 252—3, et G. Paris et L. Pannier, *La Vie de saint Alexis*, Paris 1887, p. 331.

[2] C'est le n° 97 du catalogue dressé par Sotheby, Wilkinson and Hodge, 13, Wellington street, Strand, W. C., pour la vente de cette collection qui eut lieu à Londres en 1901.

[3] Selon l'indication de J.-Ch. Brunet, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, 5e édition, t. VI, *Table méthodique*, Paris, 1865, n° 22167.

[4] *Histoire des livres populaires*, etc., 2e éd., t. II, Paris, 1864, p. 184 ss.

[5] Brunet, *l. c.*, et t. V, Paris, 1864, col. 1189.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cation donnée par ce dernier auteur que l'exemplaire en question a fait partie de la vente La Vallière (1783), nous avons réussi à le retrouver. Comme on sait [1], beaucoup des volumes ayant appartenu au duc de La Vallière ont été plus tard incorporés dans la bibliothèque de l'Arsenal. C'est là, en effet, que nous avons retrouvé l'exemplaire même mentionné par Brunet, et on n'en connaît pas d'autre. Il porte actuellement la cote 11.583 B. L. L'ancienne cote, B. L. 1789, a été biffée. C'est un tout petit in-8 gothique mesurant environ 12,5 sur 9 cm., comprenant 16 feuilles en papier non paginées. Au fol. 1 on lit: *Cy commèce la vie de mõsieur sainct Eustace de sa femme/ Et de ses deux enfans/ auec lantienne et lorayson. Nouuellement imprimee a Paris.* Suit une image représentant la résurrection de Lazare, et l'indication suivante: *On les vend a Paris en la Rue neufue nostre Dame a lenseigne sainct Nycolas.* Le verso du premier feuillet est occupé tout entier par une gravure sur bois représentant l'adoration des rois. Le poème commence, au fol. 2, par un *T* majuscule, auquel s'appuient deux griffons, et va jusqu'au fol. 15 v . La seconde moitié de cette page est occupée par un sceau représentant le saint Esprit sous forme d'une colombe, et portant en exergue cette inscription: *Sigillum indulgentiarum ordinis sancti spiritus.* A la page suivante (fol. 16 r°) on lit d'abord:

De beato eustachio martyre gloriosissimo Artiphona. O [2] Eustachi genere nobilis quẽ probauit fortuna labilis ĩ uxore rebus et liberis. Tu qui pius pudicus humilis hic factus es in celo stabilis. In hoc mundo succurre miseris. Versus. Letamini in domino et exultate iusti. Et gloriamini omnes recti corde.

[1] Voir p. ex. *Nouveau Larousse illustré, s. v.*

[2] Initiale encadrée.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

S'ensuit une oraison avec la rubrique: *Oremus:*

DEus [1] qui beatum eustachium gloriosum martyrem tuum in temptationibus probasti et probatum coronasti ipsius sociorumque eius meritis et intercessionibus in omni tribulatione tuum nobis presta auxilium et sempiterne consolationis interminabile gaudium. Per christum dominum nostrum. Amen. [2]

Enfin, tout en bas de la page, on lit: *Cy fine la vie de monsieur sainct Eustace Nouuellement imprimee a Paris pour Jehan sainct Denys libraire Demourant en la Rue neufue nostre Dame a Lenseigne sainct Nycolas.* Au fol. 16 v° une gravure sur bois représente une madone portant l'Enfant, entourée de rayons, d'étoiles et de nuages. [3] Ce texte, qui ne comprend que 708 vers, sera dans la suite désigné par la lettre *K*.

2. — *Langue de l'auteur.* — Voici les principaux traits linguistiques que nous fait connaître l'examen des rimes et de la mesure des vers.

E en hiatus a été conservé dans *marcheans* 18, 785; *empereour* 22, 303, 306, 649, 771, *ampereour* 390; *eüst* 29, 30, 188, 194, 329, *eüsent* 669, *eü* 395, 519; *seüst*

---

[1] *D* initial encadré.

[2] La même prière se retrouve après la vie de saint Eustache (version III, par Pierre de Beauvais) du manuscrit français 19.530 de la Bibliothèque nationale.

[3] Pour d'autres livres imprimés pour Jehan sainct Denys (n° 84 chez L.-C. Silvestre, *Marques typographiques*, etc., première partie, Paris, 1867) et vendus chez lui, rue neufue nostre Dame, à l'enseigne sainct Nycolas, voir le *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le Baron James de Rothschild*, t. IV, Paris, 1912, p. 45 (vers 1530), p. 135 (vers 1530), et *Œuvres poétiques de Guillaume Alexis, prieur de Bucy*, publiées par Arthur Piaget et Émile Picot, t. I, Paris, 1896, p. 178, t. II, Paris, 1899, p. 88, 89, 91 et 92.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

181; *peüst* 757; *deïtez* 243; *feïst* 520; *meïmez* 393; *veoir* 108, 757; *eleezchier* 440; *cheï* 236, 297, 769, *cheïst* 135, *mezcheï* 467, *mescheï* 770, *escheüt* 515; *vraiement* 105; *praerie* 419. Mais il y a eu contraction ou chute dans les cas suivants: *Eu(u)stace* 3, 11, 14, etc. (toujours de trois syllabes); *prist*, imp. du subj., 31 (le copiste écrit *preist*); *junoit* 290 (contraction attestée dès le XIII[e] siècle); *pumez* 332; *mesmes* 361 (ce vers ne se trouve que dans *K*); *voir* 443; *empereur* 628 (seulement dans *K*); *marchans* 727. *Crüel* 27, 193 est de deux syllabes, *roïne* 789 en a trois. L'*i* compte encore pour une syllabe dans *crestïen(s)* 15, 455, 773, *crestïenne* 81; *gracïeux* 76, *pacïent* 118, *ferïez* 244 et *presïeus* 619. *E* a une valeur syllabique dans *de(z)re(g)nier* 407, 467; *esperit* 735; *saroie* 336 et *pouroie* 621; *souverain* 97, 753; d'autre part on a *souvrain* 651 et *vray* 627, *vraiement* 105.

Assez souvent les monosyllabes n'élident pas leur voyelle. C'est le cas de *que* 7, 90, 92, 129, 183, 518, 520, 608; *se* (conjonction) 188, 312, 337; *ne* (= ni) 256 et aux variantes de la strophe LXXXV; *ce*, aux mêmes variantes; *li* (*amperere*, c. s.) 529.

Quant aux voyelles toniques, mentionnons *ai* : *e* (*palès* 537, *fès* 538: *arès*, *mahonmez*), *ai*: *ei* (*mauvez*, *lez*, *jamez*: *fez* = *fois*, 673), et *ei*: *oi* (*voie*, *croie*, *envoie*: *joie* 502). *Ié* peut rimer avec *é* (*bauptissié*, *amitié*, *herbergié*: *reprouvé* 149; *cher*, *envoyer*, *eslongner*: *entrer* 274; *amytié* 354: *parenté*, etc.; *targier* 388: *conter*, etc.; *cuidierent* 402: *porterent*, etc.; *dezregnier* 467: *armer*, etc. Nous trouvons *ieu* pour *eu* dans *mortiex* 457 (: *miex*, *piex*, *mervellex*) et *tiex* 546 (: *diex*, *fiex*, *ciex*). D'autre part, *eus* rime avec *ieus*: *outrageux* 712: *ciex*, *glorïex*, *miex*. La première

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

série de ces rimes nous montre que p i u s a donné *pieus* et non *pius*. Des v. 546 et suiv. il résulte que le produit de d e u s est *dieus* et celui de f i l i u s *fieus*. Mais l'auteur emploie aussi *fis* 113 (: *paradis*, etc.). De même, on rencontre les deux formes *soutiex* 665 (: *diex*, *iex*, *miex*) et *soutis* 130 (: *conquis*, *partis*, *amis*); mais nous trouvons toujours *vis* 54 (: *amis*, etc., 337: *paradis*, etc., et 658: *mis*, *sis*, *pis*). L'auteur emploie donc parallèlement les formes picardes (ī v̥u̥s > *ius*) et celles du français du centre. La réduction de *iee* à *ie* est attestée par *me(s)gnie* 40: *conpaignie*, etc., 740: *vie*, etc.; *baptissie* 65: *mie*, etc. La rime *tint* 12: *escript*, *Jhesucrist*, *aprit* indique une nasalisation bien faible de la voyelle *i*. Les seuls exemples de la confusion de *ẽ* et *ã* sont les rimes de *tens* 160 et de *talens* [1] 715 avec *enfans*, etc., mais, comme on sait, ces deux mots peuvent rimer soit en *ẽ* soit en *ã*.

Pour ce qui est des consonnes, on peut constater que *c* ou *z* et *s* sont confondus (p. ex. *lace* = *lasse*, 187: *Euustace*, *face*, *espasse*; *soulas* 705, *mas* 706: *tas*, *pas*). Il va de soi que le *t* final s'était amui dans les parfaits en *a* (*Theopita* 85: *repossa*, *caucha*, *monta*) et en *i* (*luy* 169: *choissy*, *sessy*, *fery*), et dans *foy* = f i d e m, 601, 701, et *coy* (adj.) 602, rimant avec *moy*, etc. Relevons la chute du *t* final appuyé dans *fron* = f r o n t e m, 378 (: *chaperon*, *pardon*, *baron*). *S* est tombé devant *t* (p. ex. *dit* = d i x i t, 47: *vit* = v i d i t, etc.; *fust*, imp. du subj., 447: *aperchut*, etc.). L'*r* final se prononçait dans les désinences *-er* et *-ier* (p. ex. *mer* 161: *aler*, *mener*, *aourer*; *chier* 101: *destourbier*, *couroucier*, *premier*). L'expression *de nuis* 331

[1] Au vers 644, *tallent*: *premierement*, etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

(: *puis*, etc.) est une locution toute faite, au sens de »nuitamment».

Notons la forme *matere* 267 (: *pere, mere, misere*), les doublets, prouvés par le mètre, *vegille* 781 et *veille* 783, ainsi que la forme *tirant* 529 (: *mescreant*, etc.), 677 (: *di-sant*, etc.), se retrouvant constamment dans la graphie du copiste de *I* (549, 571, 633, 637, etc.).

Passons à la morphologie. Pour ce qui est de la déclinaison, il y a hésitation perpétuelle entre les formes anciennes et l'usage moderne. Citons, p. ex., chez les imparisyllabiques, la confusion entre le cas sujet et le cas régime: *sire*, c. r., 2 (: *dire*, etc.); *emperiere*, c. r., 30, 406, 566, 642, 662, 674; *empereour*, c. s., 771; *honme*, c. s., 509 (: *Ronme*, etc.), *onme*, c. s., 142, prouvé par le mètre. De l'autre côté, l'auteur emploie aussi *emper(i)ere*, *amperere* comme cas sujet (393, 517, 529, 560, 578, 594, 609, 633, 767), de même que *(h)ons* 86, 106, 389, et *proudon* 633 (: *baron*, etc.), et encore *ber* 257 (: *parler*, etc.). *Richez*, c. s. sg., 106, est prouvé par la mesure.

Le poète se sert de l'ancienne forme féminine des adjectifs n'ayant eu à l'origine qu'une seule forme pour le masculin et le féminin, dans les cas suivants: *grant*, 18, 24, 29, 44, 84, etc.; *tel* 210, 615, 726, 745; *gentil* 211; *mortel* 282; *grief* 507; *fort* 577; *ardans* 618; *aparans* 661; *brement* 100, 244; *forment* 19, 93, 205, 207, 298, etc. Les formes modernes se retrouvent dans *grandement* 126, 521, et *villement* 562.

Pour les pronoms, l'auteur emploie peut-être la forme *li* pour *lui*, 3e p. masc. (p. ex. *luy* 393: *amy, vy, respondy*). Ajoutons qu'on ne trouve pas la nouvelle forme *mon*, etc. du pron. poss. fém. devant voyelle, mais seulement

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

des formes élidées (*s'ezfance* 17; *m'ame* 96, 713; *s'entencion* 203; *m'amour* 533; *m'esperance* 593). Encore il faut relever *no* 175, forme courte du singulier, et *li* 192, pron. pers. fém., employé comme régime direct d'un infinitif.

Mentionnons les doublets *·iiij· mil* 673 et *·XX· mile* 472.

La désinence de la 1re pers. du pluriel est *-on* (*lisson* 15: *informacion*, etc.; *saron* 82: *non*, c. r. sg., etc.; *pallon* 792: *devocion*, etc.). Cette terminaison, qui se retrouve comme graphie constante chez le copiste de *I* (p. ex. *prenon* 145, *meton* 146, *feron* 175, *departon* 186) est particulièrement fréquente dans les dialectes de l'Ouest.[1] On trouve la 1re pers. sg. du prés. de l'indicatif sans *e* analogique (*reny* 588: *ainsy*, etc.; *pri*, *pry*, prouvé par la mesure, 338, 700, 724, 733; *creant* 530: *tirant*, etc.; *conmant* 573: *maintenant*, etc.), mais aussi avec cet *e* (*mercie* 143: *Marie*, etc.; *prie* 737: *vie*, etc.). Notons les anciennes formes sans *s* analogique: *quier*, 1re pers. prés. de l'ind., 398 (: *delaier*, etc.) et *vy*, 1re pers. du parfait, 395 (: *luy*, etc.).[2] L'impératif *joingtz* 119 (: *besoingtz*, etc.) a reçu l'*s* analogique. Citons, parmi les anciennes formes conservées, les suivantes: *doins*, 1re pers. du prés. de l'ind., 120 (: *besoingtz*, etc.); les formes du prés. du subj. *die*, 1re pers., 37 (: *compaignie*), *otroit*, 3e pers., 799, *die*, 3e pers., 797 (: *vie*, etc.), *doint*, 3e pers., 789, 799, et *gart*, 3e pers., 785, prouvées par le mètre, *voises*, 2e pers. sg., 342 et *voit*, 3e pers.,

[1] Voir p. ex. A. Långfors, *Le roman de Fauvel, par Gervais du Bus*, Paris, 1914—19, p. LXX.

[2] Dans la première strophe de *I* à la note de la strophe LXXXV, où la leçon de l'auteur a été altérée par le copiste, on a *vis*, 1re pers. du parfait, avec l'*s* analogique (: *paradis*, etc.).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

36, 643; *ert*, 3e pers. de l'imparf., 16, 71 (mais souvent *estoit* 17, 29, etc.); *vout*, 3e pers. du parfait, 89, 103, 142, 170, 271, 323, 678; les formes de l'imparfait du subj. *vousi(s)t* 176, 276, et *veni(s)sent* 296, 539; les futurs *merraz* (de *mener*, avec assimilation) 68, *dura* (de *durer*) 764, *ferray* (de *ferir*) 481 et *lairra* 566; le part. prés. *vallissant* 512 et les part. parf. *respons* 426, *tollus* 434 (: *venus*, etc.) et *boullus* 463 (: *entendus*, etc.).

Relevons enfin *loingtz* 118 (: *besoingtz*, etc.) avec l'*s* adverbial.

L'auteur se servant le plus souvent de la langue littéraire de son temps, sa langue, nous l'avons vu, ne présente pas beaucoup de traits proprement dialectaux. L'auteur était peut-être Normand, mais il connaissait la langue littéraire du Centre de la France. Quant à la datation du poème, l'aspect de la langue, avec son mélange de formes anciennes et modernes, accuse le milieu ou la seconde moitié du XIVe siècle. La conservation relativement fréquente de l'*e* en hiatus concorde assez bien avec cette datation.

3. — *Langue du copiste du manuscrit base.* — La graphie du copiste du manuscrit *I* est caractérisée entre autres par les traits suivants.

On trouve *iau* pour *eau* (*biau(s)* 1, 16, 115, 185, etc.; *biauté* 167; *drapiaus* 202; *iaue* 221, 224, 226, 236, 269; *patouriaus* 263); *aige* pour *age* (*saige* 12, *sauvaige* 110, *damaige* 232), ainsi que les graphies *seiches* 708 et *richeise* 536. Le copiste écrit *e* pour *ai* (p. ex. *lesse* 49, *plet* 62, *fere* 100, *palès* 537) et pour *ei* (p. ex. *cre* 49, *pouer* 567, et aussi en syllabe atone, p. ex. *meen* 10, *vessin* 108), *ai* pour *ei* (*day* 187, *m'enclinaie* 73, *retornaient* 321, *trouvaient*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

322, note, *queraient* 323, *hantaient* 773, *vaudrait* 410, et, en position atone, *naient* 103, 107, 629, *saiez* 316), et *ain* pour *ein* (p. ex. *plain* 32, 516, *paine* 91, 151, 160, *au mains* 250). Une fois on rencontre *an* pour *ein*, à savoir dans *atant* 483. Il y a *e* pour *ie* (p. ex. *mescer* 383, *cuiderent* 577, *sachez* 644, et, en position atone, *brement* 100, 244), *ie* pour *iee* (*couchie* 73, *ezcourgïez* 599), et *i* pour *ei* (*s'enmervelïent* 382, et, en syllabe atone, *guerrïer* 406). Dans *ous* (= eux) 664, *eu* est devenu *ou*. Notons *fiex* 66, 231, etc., et *gieu* 475.

Voici quelques indications sur le traitement des voyelles atones. On trouve *i* pour *ai* (*delïer* 168 = »délayer»), *e* pour *ue* (*veilliez* 210) et pour *a* (*guernie* 514), *a* pour *e* devant *r* (*parchut* 42), *au* pour *a* (*aubandon* 536) et pour *o* (*pauoit* 33), assez souvent *ou* pour *o* (p. ex. *aproucha* 92, *ourage* 192, 297), et enfin *u* pour *ue* (*escullie* 479). La confusion de *en* et *an* atones est démontrée par les graphies *enmoienn* 24, *menier* 527, *mengier* 402, *mengera* 687 et *anemis* 56, 457, etc., *anuia* 216, *ampereour* 390, *amperere* 529. Il y a *en* et *ein* pour *ain* dans *enchois* 281, *einchois* 645. L'*e* en hiatus peut tomber (*vraiment* 105, *voir* 757). L'*u* (de *l*) est tombé devant *v*, dans *saver* 732 et, devant *r*, dans *vorent* 302, 388, et *voray* 465.

L'étude des consonnes nous fournit entre autres les renseignements suivants. Le copiste écrit *s* pour *c* (p. ex. *se* 166, 491, 631, etc.; *sele* 194; *osis* 410) ou pour *z* (p. ex. *mors* 54, *nuis* 72), *c* pour *s* ou *ss* (p. ex. *ce* 447, *pencee* 718, *fauce(z)* 34, 80, 684, *pacion* 51, *lace* 187), et, fréquemment, *z* pour *s* (p. ex. *dez* 4, etc.; *lez* 6, 7, 8, etc.; *martirez* 7; *povrez* 33; *cornez* 46), *ss* pour *c* (*espasse* 188), *ss* pour *s* (p. ex. *plaissir* 8, *lisson* 15, *resson* 32, 37, *repossa* 86, *causse*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

238), et *s* pour *ss* (p. ex. *puise* 248, 724, 743; *lesiez* 335; *asis* 632; *alasent* 679). On trouve çà et là *c* pour *ch* (p. ex. *caucha* 87, *trebucier* 746, *hucier* 747), et *ch* pour *c* (p. ex. *chil* 48, *che* 153, *cheus* 55, 399, 411, *caucha* 87, *chité* 321, *acherin* 486). Ce mélange de graphies picardes et françaises est assez fréquent dans les manuscrits normands. Il y a *ch* pour *g* dans *berchiers* 261, *berchiez* 401.

Le copiste omet parfois des consonnes: *t* est tombé dans *fron* 378 (à la rime), *mou bien* 702, *on adiré* 730, et presque toujours dans la désinence de la 3 pers. sg. du parfait; *s* dans *doi tu* 53, *remi ge* 104, *no diex* 640, *vo talens* 715, *a* (= *a* + *les*, devant consonne) 52, 130, 292, 335, 402, *roite* 44, *ossat* 292, *patours* 429, *fervetis* 473, *tempete* 739, *et* 781; etc.[1]; *l* est tombé devant une consonne dans le pronom *i* 2, 35, 60, 99, 134, 193, 224, 329, 574, 720, etc., ainsi que dans *sepucre* 164; *v* n'est pas écrit devant *r* dans les mots suivants: *aront* 55, 478, *aroie* 76, *araz* 107, 753, *raras* (à la note de la strophe LXXXV), *arez* 318, 610, *aroit* 630, *saron* 82 et *saroie* 336; il en est ainsi de *r*, par dissimilation, dans *abre* 52 (note), *Barbaïn* 488, *martis* 682, *regader* 709, *berchiez* 401; notons les graphies *atrempance* 32, *tourjous* 250, 283 (mais *tourjours* 406) et *tourp* 128; dans *pal(l)er* 333, 336, 415, 571, 579, et *pallon* 792 il y a eu assimilation; *c* est tombé dans *vitoire* 495, 519, 550, *l* dans *tez* (tels) 567.

L'*l* mouillé est parfois rendu par *ll* ou *l* (p. ex. *vallans* 263, *consellace* 648, *melours* 132, *bestal* 743), *n* mouillé par *ng* (*besong* 504, *temongnent* 159). |Il y a *gn* pour *n*

---

[1] Par contre un *s* purement graphique a été ajouté: p. ex. *mestre* (= *metre*) 7, *meste* 800, *dist* (d i c t u m) 65.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dans *magniere* 37, 204 et *me(s)gnie* 40, 740. La raphie *resne* (= *regne*) 592, prouve la prononciation ancienne sans *n* mouillé. On rencontre souvent *n* pour *m*, p. ex. *enpire* (verbe) 4, *enpirier* 740, *asenblerent* 404, *remenbrance* 788.

L'ancien groupe *-lr-* n'a parfois pas de *d* intercalé: *vouray* 100, *voray* 465, *vorent* 302, 388 (mais *voudray* 399, *voudra* 743, *voudrez* 611, *vaudrait* 410, *vaudrez* 458).

Signalons encore *doubtable* 27, *doubta* 126, *droict* 529, raphies étymologiques; *pugnir* 535; *arme* (a n i m a) 36; *angre(z)* 744, 747, 755, 800; *tornment* (t o r m e n t u m) 297; *foudere* (= *foudre*) 739, avec un *e* svarabhactique; *icy* (= *ainsi*) 186; *quer* 226, 520 (note), 523, *ker* 254, forme fréquente en normand; *nen* (= *ne*) 559, devant consonne; *auz* (= *a* + *les*) 56, 752; *Euustace* 3, 11, 14, etc.; *veirge* (= *vierge*) 548; et enfin *feuir* (= *fuïr*) 374 (où *K* porte *fouyr*).

Voici en dernier lieu quelques indications concernant la morphologie: on notera la forme analogique *conmenchi* 620 [1]; les nouvelles formes avec un *n* parasite *prinst* 222, 449, 655, 709, *prindrent* 576, *prins* (part. parf.) 532 [2]; les formes analogiques *dirent* 314, 662, 676 (mais *distrent* 649), *mirent* 500 et *conquirent* 505; les futurs *soufreraz* 116, *souferrez* (avec métathèse) 639; les formes sans *s*, *deïtez* 243, et *feïst* 520; *treuve* 9 (3e pers. sg. prés. de l'ind.); la nouvelle forme analogique *sou* 308 (1e pers. du parf.); *voy* sans *s* analogique, 697; *mi*, pron. poss., c. r. pl., 253; *en* + *le* est devenu *u* (71, 243, à la note de la strophe LXXXV, 379 (note), 764); pour *ce* on trouve *cen* 71, 112, 130,

[1] Voir, pour des formes analogues, Nyrop, *o. c.*, II, p. 56 et 129.

[2] Voir Nyrop, *l. c.*, p. 139.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

383, 611, 784; pour *se*, pron., 373, 388, et conj., 476, *sen*, comme souvent en normand; *cel* revêt la forme de *chu* (devant une consonne) 53, 474; *l'on* s'est affaibli en *l'en* 9, 543, 582. *Lay* 594 est une graphie pour *le*.

Le manuscrit français 1555, dit L. Pannier [1], a été très probablement écrit dans la région qu'occupe de nos jours le département de la Seine-Inférieure, entre Vernon et Fécamp. Rien dans les traits linguistiques que nous venons d'énumérer et qui, en général, à vrai dire, ne sont pas très distinctifs, ne s'oppose à cette hypothèse, et plusieurs la confirment.

4. — *Note sur le texte modernisé de l'incunable.* — Vu l'évolution de la langue dans le long espace de temps qui sépare l'époque de la composition du poème et l'impression de l'incunable, on comprend qu'il ait fallu bien des changements pour adapter le poème au goût du temps. Parmi ces modifications nous mentionnerons les suivantes.

Des mots ou expressions vieillis ont été remplacés ou écartés: *huymez; en l'eure que* (› *aussi tost que*); *m'enclinaie* (› *sommeilloye*); *sus* (› *sur*); *chevance* (› *vie*); *trestous* a en général été évité; *par ce point* (› *pourquoy*); *quanque* (› *ce que*); *mist* (› *translata*); *fain* (› *desir*); *bon* (› *plaisir*); *biau dous amis* (› *mon d. a.*); *bele trez douce gent* (› *devote g.*); *moulier* (› *femme*); *n'afiert a* (› *ne faict a*); *en si faite maniere* (› *en icelle maniere*); *voir* (= en vérité) a été évité; *couvent* (› *promesse*); *enfanchons* (› *enfans*); *ensement*, *enchois*, *lengniers*, *riens* (substantif), *estous*, *ains*, *lié*, *sa jus*, *lez ly* (mais 393 *K* porte *de lez luy*) et *disence* ont été évités; *mas* 307 a été remplacé par *helas*,

[1] *O. c.*, p. 341—342.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

706 par *las; mez* (> *plus*); *sufissant* 384 (> *advenant*); *haubergier* (> *armer*); *rescous* (> *ravy*); *maint* (> *demeure*); *a nuit* (> *ceste nuict*); *eleezchier* (> *ralyer*); *a primez* (> *a ceste heure*); *trompez, cors et buisinez* (> *trompettes et clerons*); *je vouz creant* (> *soyez croyant*); *emprise* (> *entreprinse*); *despisez* (> *mesprisez*); *secourre* (> *aider*); *depure* (> *descende*); *adezerent* (> *toucherent*); *esgardez* (> *regardez*); *esragé* (> *enraigé*); *talens* (> *commandz*); *huche* (> *appelle*). Ajoutons encore que *que* dans le sens de *car* a généralement été changé en *car*.

Des formes et des constructions anciennes ont été remplacées par d'autres plus modernes, parfois sans égard au mètre: *ert* (> *estoit*); *s'ezfance* (> *son enfance*); *s'entencion* (> *intention*); *voit*, pr. du subj. (> *voyse*); *grant* (> *grande*); *brement* (> *briefvement*); *mortel* (> *mortelle*); *li sains hons* (> *le sainct homme*); *sire* (> *seigneur*); *es mains Diex* (> *es mains de Dieu*); *le cri l'emperere* (> *le cri de l'empereur*); *de coy* (> *duquel*, ou, en parlant de la femme de saint Eustache, *de qui*); *prist a* (> *se print a*); *vout*, parfait (> *voulut*, mais une fois *vout* a été gardé, 323); *vorent* (> *voulurent*, mais une fois *vouldrent*, 302); *puisse*, 3e p. sg. prés. subj. (> *puist*) [1]; *soufreraz* (> *souffriras*); *dura*, futur (> *durera*); *respons*, part. parf., 426, a été évité et remplacé par *dit*.

Il va de soi que l'ancien *e* en hiatus ne se prononçait plus du temps où *K* a été exécuté. Il s'ensuit, pour la plupart, des modifications aux endroits respectifs. De même, *que* en hiatus perd son *e*, ainsi que *se* 312.

La rime dialectale *megnie: prie* semble avoir été intentionnellement évitée au vers 740.

[1] Cf. Nyrop, II, § 148, p. 115.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

5. — *Filiation des versions II, X et XI.* — L'auteur, en nous apprenant, dans la strophe II, qu'il avait connaissance de plusieurs vies versifiées en langue vulgaire de saint Eustache, indique clairement qu'il n'a pas l'intention de s'astreindre à en reproduire la teneur, mais qu'il veut y ajouter des détails qu'elles n'offrent pas.[1] Comme ces détails ne se retrouvent dans aucun autre texte connu, soit en français soit en une autre langue[2], il est presque certain qu'ils sont dus à l'auteur de notre version. A part ces additions, l'auteur suit, en général, le récit traditionnel, sans pourtant s'y tenir tout à fait strictement. Pour ce récit traditionnel il a suivi un seul modèle, et un modèle français, ce qui résulte nettement des vers 158—59: *Cil qui mist sa legende de latin en roumans Dist que . . .* C'est sans doute à la même source qu'il fait allusion aux vers 9 (. . . *l'en treuve en sa legende escript*), 15 (. . . *si comme nous lisson*) et 692 (. . . *ou la legende ment*). Ce modèle doit être cherché parmi les vies en vers — l'auteur ne dit pas (v. 5) qu'il ait connu d'autres vies que des vies versifiées — et nous l'avons trouvé dans la version II. Voici sur quoi se fonde cette conclusion. D'abord tous les détails de la version X, sauf, bien entendu, ceux qu'on ne rencontre nulle part ailleurs et qui appartiennent en propre à l'auteur de cette version, se retrouvent dans la version II.[3] Puis, les modifications

[1] De la même manière l'auteur d'une vie de saint Josse critique les compositions antérieures sur ce saint, les blâmant d'être incomplètes. Voir P. Meyer, *Notices et extraits*, XXXIII, 1890, p. 15.

[2] Excepté la version XI qui, nous allons le voir, dérive directement de la version X.

[3] Mentionnons aussi que les omissions de la version II à l'égard de son modèle ne sont jamais complétées dans la version X.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

caractéristiques de la version II apparaissent aussi dans X, à moins que la partie correspondante n'ait été omise ou remaniée par l'auteur. Enfin, on trouve entre ces deux textes des concordances verbales qui indiquent une relation d'étroite parenté.

Pour démontrer la dépendance de la version X à l'égard de la seconde vie de saint Eustache, nous ne tiendrons compte que des détails introduits par l'auteur de la version II ou modifiés par lui, puisque dans les autres cas l'accord pourrait s'expliquer par l'hypothèse que l'auteur de la version X a connu la source de son modèle, à savoir la version latine littérale, ou un autre texte quelconque qui, aux endroits respectifs, suivrait la leçon de celle-ci. Voici quelques-unes de ces ressemblances probantes.

La citation de la Bible aux vers 35—36 a la même teneur que la leçon, modifiée par rapport au modèle latin, des vers 121—22 de la version II. Les vers 159—60, où l'auteur de la version X mentionne formellement son modèle, rendent exactement le contenu des vers 909—11 de la version II, où l'idée exprimée est une addition originale de l'auteur de celle-ci. Le vers 180: *De terre lor vessel firent en mer ferir* semble inspiré par le vers II, 776: *O longues perches se desrivent.* La plainte de la femme de saint Eustache, introduite par l'auteur de la version II (v. 836—50 et 855—57), se retrouve, quoique raccourcie, dans notre poème aux vers 185—87. Le commencement du vers 216: *Mez ne vit pont ne planche . . .* correspond presque mot pour mot au vers II, 885: *N'i a planche ne pont trové;* il n'y a rien de pareil dans le texte latin. Il en est ainsi des vers 352: *Car avec ses seigneurs me convient huy disner*, et II, 1220: *Ker jes voil faire o moi disner;* 353: *Ilz sont bien mes amys . . .*, et II, 1217: *Mi ami sont cist chevalier*[1]; 357—58: *Adoncques sainct Eustace les*

[1] Ajoutons ici que la réponse de l'hôte de saint Eustache au discours de celui-ci, dont nous venons de citer deux fragments, est en discours direct dans nos deux textes (X, 355—56, II, 1224—27), mais en discours indirect dans le modèle latin.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

assist doulcement, A la table les mist et servit richement, et II, 1231 et 1233: *Eüstacc mout bel les sert . . . Puis a la table sont assis;* 360: *Mais de son piteulx cas souspiroit tendrement*, et II, 1239: *Si a geté um grant sospir;* 370: *Il avoit une playe sur son chief par devant*, et II, 1257: *Ker el cief fu um poi navré;* 379: *Adonc s'agenoulierent . . .*, et II, 1284: *Adont li sont chaait as piez;* 380: *Mez il lez releva . . .*, et II, 1294: *Eüstace les fait lever;* 386: *A trestous prist congié . . .*, et II, 1356: *Et a cascum a pris congié;* 389—90: *Quant il en aprochierent, .j. hons devant alla Qui a l'empereour la nouvele conta*, et II, 1379—80: *Kant furent pres, un chevalier Le va l'empereor nonchier.*

Nous n'avons pas besoin de citer d'autres cas. Les neuf exemples cités en dernier lieu ont, malgré le caractère relativement insignifiant des ressemblances, une force probante d'autant plus grande qu'ils se trouvent dans une partie assez courte du récit, c'est-à-dire entre les vers 352 et 390. [1]

Si la dépendance de la version X à l'égard de la version II est ainsi établie, le premier de ces poèmes a été à son tour utilisé par l'auteur de la version XI.

Pour démontrer cette dérivation, il est nécessaire d'analyser X. Il suffira ici de relever les traits les plus importants qui distinguent cette version des versions précédentes. Voici une liste de détails modifiés ou ajoutés. [2]

Ce n'est pas, comme dans le modèle, le cerf qui parle lors de l'apparition dans le bois, mais le crucifié entre les bois du cerf, et saint Eustache voit saigner le crucifié. En quittant Rome, les voyageurs n'ont plus pour but l'Égypte, mais la Terre Sainte. La perte de la femme a lieu lors de l'embarquement et non pas après la traversée: Eustache et ses fils restent sur le rivage, et les marins enlèvent la femme seule dans leur barque. Celle-ci

---

[1] Voilà, soit dit en passant, une nouvelle preuve de l'authenticité des vers 337—372, qui ont été introduits dans le texte d'après la copie *K* (voir plus loin).

[2] On trouve une bonne analyse de la version X (texte *I*), ainsi que de la version XI, chez Monteverdi, *o. c.*, p. 437—44.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

est sauvée de tout affront par un orage qui surgit et oblige les marins à faire escale. Elle trouve une *bonne dame* chez qui elle vit en exerçant le métier de lavandière. Les deux fils sont appelés *Trouvez* par leurs sauveurs. De saint Eustache on apprend que, pendant les quinze ans qu'il fut messier, la récolte était abondante et qu'il n'y avait jamais, pendant ce temps, d'orage destructeur. Ici, c'est avant la rencontre avec les ennemis que saint Eustache retrouve ses fils et sa femme et, d'ailleurs, toute la scène de reconnaissance est modifiée. Eustache, voyant un jour ses fils sans les reconnaître, les appelle et leur demande d'où ils étaient; l'un d'eux raconte alors la manière dont ils ont été délivrés des bêtes sauvages, etc., en ajoutant, sans motif visible, qu'ils avaient logé chez une femme qui avait dit qu'elle avait perdu son mari et ses fils; Eustache, qui est certain d'avoir retrouvé les siens, se rend, suivi de ses fils, à la maison de la femme qui, le reconnaissant de loin, se pâme d'émotion. Alors seulement l'armée se met en marche contre l'ennemi. Et voici ce qui arrive. Encouragés par Eustache, les Romains, bien qu'au nombre de vingt mille seulement contre cent mille *Barbarins*, combattent vaillamment. Pourtant la supériorité numérique de l'ennemi étant trop grande, les Romains sont tués en masse. C'est alors que, sur la prière d'Eustache, une grande troupe d'hommes tout blanc-vêtus, avec des croix blanches aux écussons, viennent prêter leur secours à l'armée romaine, et les *Barbarins* sont mis en déroute.[1] Pour le retour de saint Eustache, les rues de Rome sont ornées, et celui-ci fait son entrée triomphale au son de la musique. Bientôt commence le grand sacrifice aux dieux, qui a lieu avec accompagnement de divers instruments de musique. En refusant de sacrifier, saint Eustache s'exprime en termes très irrespectueux sur les dieux païens, et l'empereur le fait fouetter jusqu'au sang. A peine saint Eustache a-t-il prononcé quelques paroles pour protester de son humilité devant le Dieu des Chrétiens, que les bourreaux tombent par terre. Revenus à eux, ils professent leur foi et sont décapités. Suit la torture par des plaques de fer ardentes qui sont mises sur le corps du saint. Les sénateurs de Rome, pris de pitié, le prient en vain de céder à l'empereur. Alors la femme de saint Eustache et ses fils sont amenés devant l'empereur, mais ils ne

[1] Pour des récits similaires d'une intervention surnaturelle dans le combat on peut voir H. Günter, *Legenden-Studien*, Cologne, 1906, p. 109—11, et p. 13, note 3, et Knust, *Dos obras didácticas*, etc., p. 104.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cèdent pas davantage à ses menaces. Avant d'être enfoncé dans le bœuf d'airain avec sa famille, saint Eustache doit subir encore une torture: il est obligé de marcher sur des charbons ardents, ce qui pourtant ne lui cause aucun mal. Ce que voyant, les Romains reprochent à l'empereur sa cruauté, et ils font allusion à la grande puissance du Dieu de saint Eustache, démontrée par le miracle des chevaliers blancs, et quatre mille Romains s'écrient qu'ils ne croient plus aux idoles: l'empereur les fait tous décoller. La prière du saint présente aussi des traits particuliers: le saint homme encourage d'abord sa femme et ses enfants; il prie ensuite Dieu de donner sa grâce et son secours à quiconque lira sa vie dévotement, à ceux qui seront assignés à comparaître en justice, à tous loyaux marchands, aux femmes en mal d'enfant et à ceux qui brûleront des cierges en l'honneur de saint Eustache, s'ils invoquent son nom. C'est un ange resplendissant qui descend du ciel, et non pas seulement une voix qu'on entend; il fait tomber par terre tous les assistants et annonce que la prière sera exaucée. Le jour même un terrible orage fond sur la ville de Rome, et la foudre tue le fils de l'empereur. Plus tard le corps de saint Eustache fut mené de Rome à Saint-Denis par un roi français [1], et encore plus tard une reine apporta à Paris, à l'Hôpital Saint-Jacques, le menton du saint. [2]

---

[1] Nous n'avons pu trouver aucune indication permettant d'identifier ce roi français. On aimerait bien y voir le roi Louis VII qui, au retour en France de la deuxième croisade, séjourna quelque temps à Rome en 1149 (voir Ernest Lavisse, *Histoire de France*, t. III[1], Paris, 1911, p. 19), mais l'existence du corps de saint Eustache à l'église de Saint-Denis est attestée dès 1123 (sous le règne de Louis VI le Gros) par une charte signée par Guillaume, seigneur d'Aubray, qui par cet acte fait don d'une certaine somme d'argent pour entretenir une lampe qui devait brûler devant le corps du saint (voir Doublet, *Histoire de l'abbaye de S. Denys en France*, Paris, 1625, p. 317). Il est vrai que, selon la leçon de *I*, v. 779, le roi en question n'a pas nécessairement été lui-même à Rome; en ce cas il est possible que ce soit de Louis le Gros que parle l'auteur. Peut-être que c'est cette leçon-ci qui est la bonne.

[2] M. Monteverdi, *o. c.*, p. 441, note 2, affirme à tort qu'il s'agit de l'hôpital Saint-Jacques-du-Haut-Pas. En réalité il est

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

C'est par ces traits et par quelques autres encore, moins importants, que la version X se distingue des autres versions connues. Or, tous ces détails énumérés — excepté l'épisode des hommes blancs et celui de la torture par les charbons ardents, suivie de la décapitation des

ici question de l'hôpital appelé tout court l'Hôpital Saint-Jacques (voir *Abrégé historique des hôpitaux, contenant leur origine, les différentes especes d'hôpitaux, d'hospitaliers et d'hospitalieres*, etc., par M. l'abbé de Recalde, Chanoine de Comines, Paris, 1784, p. 14), l'hôpital de Saint-Jacques-aux-Pèlerins (voir *Église Saint-Eustache à Paris, mesurée, dessinée, gravée et publiée par Victor Calliat, architecte, avec un essai historique sur l'église et la paroisse Saint-Eustache par Le Roux de Lincy*, Paris, 1850, p. 5) ou hôpital de Saint-Jacques-de-l'Hôpital (voir *Description historique de la ville de Paris et de ses environs, par feu M. Piganiol de la Force.* Nouvelle édition, tome III, Paris, 1765, p. 331, et P. Larousse, *Grand dictionnaire universel*), ou plutôt de la chapelle que fit bâtir la confrérie de saint Jacques — en même temps que l'hôpital lui-même — et dont la première pierre fut posée, selon une pièce mentionnée par A. Brièle (*Inventaire-sommaire des archives hospitalières antérieures à 1790*, t. III, Paris, 1886, p. 17, article 301), le 18 février 1319, par Jeanne, reine de France et de Navarre, fille du comte d'Evreux, ou, d'après Piganiol de la Force (*o. c.*, p. 332), en 1322, par Jeanne de France, fille de Louis X dit le Hutin, reine de Navarre et femme de Philippe, comte d'Evreux. C'est ce qui ressort des indications données par un registre contenant l'inventaire des ornements d'église et des reliques de l'église de l'Hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins datant de la période de 1666 à 1672 (voir Brièle, *o. c.*, p. 182, article 2326); ce registre mentionne »un grant reliquaire ou est representé St Eustache deboult passant l'eau, aux deux costez sont les deux enfans dont l'un est emporté par un lyon et l'autre par un loup, au derriere de chacun animal est une espece de montagne, au devant de ladite image est un reliquaire en forme de demy oval sur ung pilier d'or, et aux costez deux anges ayant chacun un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

quatre mille Romains — se retrouvent, racontés de la même manière, dans la version XI. La parenté étroite de ces deux versions est donc clairement établie: XI dérive directement de X. Mais on peut préciser davantage. Nous nous souvenons que la version X nous est connue par deux copies, *I* et *K*; ci-dessous (p. 133—35) on trouvera l'indication des parties omises ou ajoutées dans *K* relativement à la copie *I*, et qui font de *K* une rédaction nettement distincte de *I*. Or, dans *K*, comme dans la version XI, les deux incidents dont nous venons de parler ne se retrouvent pas, et il en est de même du contenu des autres strophes omises par *K*. Et d'autre part le contenu des strophes LXIX, LXXXV—XCIII, CLVII et CLXXXIV, qui ne se retrouvent pas dans *I*, a été rendu dans les parties correspondantes de la version XI. Donc il existe une étroite relation entre la version XI et la copie *K*, et on peut affirmer que cette version dérive directement

---

genouil en terre qui de leurs mains soutiennent ledit reliquaire dans lequel reliquaire est une partie du manton de St Eustache et une de ses dents, ladite partie du manton ayant quatre poulces de long et pese sept gros». Cette »partie du manton» de saint Eustache doit être la même relique dont parle l'auteur de la version X, d'autant plus qu'une autre pièce, du 22 octobre 1513 (Brièle, *o. c.*, p. 20, article 361), mentionne une mâchoire de saint Eustache, présent d'une reine de France. Dans une autre charte (Brièle, *o. c.*, p. 178, article 2305) il est de nouveau question de la mâchoire de saint Eustache »à laquelle le peuple a grande dévotion». Le reliquaire dont nous venons de parler, commandé en 1505 ou en 1506, achevé en 1507, avait remplacé un reliquaire plus ancien contenant »la mantonniere» de saint Eustache (Brièle, *o. c.*, p. 119, article 1620 et 1621). — Quant à la reine donatrice, nous n'avons pas réussi à l'identifier.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'un texte représentant la même variante de la version X que la copie *K*.[1]

A qui voudrait objecter néanmoins que la ressemblance entre les deux versions en question pourrait bien être due à l'existence d'une source commune qui ne nous serait pas parvenue et qui aurait contenu justement ces nouveaux détails caractéristiques, on peut donner des preuves irréfutables que la version XI dérive directement du poème dont nous nous occupons: il y a, en effet, des parties qui dans les deux poèmes se ressemblent presque mot pour mot et il y en a même qui ont les mêmes mots à la rime. En voici des exemples.

XI, 292: *Puis fortune sur luy tourna* correspond au vers 128 de X: *Que fortune sus* (*K sur*) *ly tourp rudement tourna;* XI, 541: *Il fut en l'eau longuement* au v. 269, X: *Longuement fu en l'iaue . . .;* XI, 602—3: *Tant qu'il y fut . . . N'y eust orage ne tourment* au v. 297, X: *N'ez .XV. ans n'i cheïj ourage ne tornment;* XI, 767: *Car oultre je n'en veulx plus* est inspiré par X, 398: *. . . plus mener n'en i quier;* XI, 890—92: *Et après une grand montjoye D'amour, de plaisir et de joie, Presque impossible a reciter* correspond au v. 453, X: *On ne vous pourroit dire la grant joie qu'i firent;* XI, 899: *Après chascun se va armer* au v. 456, X: *Tous lez Ronmains s'armerent . . .;* XI, 923: *L'empereur fist Romme parer* aux v. 519—20, X: *. . . tantost fist comander Que on feïst par Ronme lez grans ruez parer;* XI, 926—27: *Il fut . . . Et de laurier verd couronné* aux v. 525—26, X:. . . *couronne de lorier Li mist dessus son chief . . .;* XI, 932—33: *. . . et ne prisoit a riens Les honneurs ne les mondains biens* est inspiré par le v. 528, X: *Saint Euustace n'out cure d'entendre a tel mestier;* XI, 935—37: *Et, pour sollemnizer la feste, L'empereur fist sonner cle-*

---

[1] Ce fait peut être confirmé par d'autres détails encore. Mentionnons p. ex. que les fils d'Eustache s'appellent dans *K* et dans XI *Theospit* et *Agapiton*, tandis que *I* porte *Theopy* et *Agapion;* qu'on trouve *tumberent K*, 605, XI, 999, pour la leçon *verserent* de *I*, que *K* (542) et XI (936) ont *clerons* pour *cors* chez *I*, et que *K* et XI lisent *Adrian*, mais *I* porte *Treant*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rons Et sacrifïer mainte beste aux v. 542—43, X: *Trompez, cors et buisinez* (*K Trompettes et clerons*) *sonnerent pour la feste, Si sacrifia l'en sans reson mainte beste* (on remarque la rime commune *feste: beste*); XI, 946—47: *Il fist crïer a son de trompe Que chascun vint sacrifïer* est inspiré par les vers 538—40, X: *Lors le cri l'emperere fu par mi Ronme fès Que trestous, haus et bas, venissent sans arès Pour faire sacrefice devant lez mahonmez;* XI, 962: *Comment! dict l'empereur, beau sire,* correspond au v. 549, X: *Conment! dit le tirant, Plesant, que ditez vous?;* XI, 989: *Il le fist tout nud despoulller* au v. 594, X: *Or tost dist l'emperiere: Despouliez le tout nus;* XI, 992—94: *Puys le fist battre par renfors, Sy que le sang de tout son corps Jusques a terre s'espartoit* aux v. 595—96, X: *»Et si le batez tant que son sanc a grant rus Depure de son cors . . .»*; on a dans le même passage, un peu plus tard (XI, str. CXIX, et X, str. CLII) les rimes communes *tumberent* (*K; I* a *verserent*): *releverent;* XI, 1011—12: *Qu'il commanda que sans respit On les allast tost decoller* correspond au v. 616, X: *Qu'il lez fist decoler sans nule demourance;* les strophes CXXI (de six vers) de XI, et CLV (de quatre vers) de X, qui correspondent complètement quant au contenu, n'ont pas moins de trois mots à la rime en commun, à savoir *pendre, estendre* et *tendre;* XI, 1025: *Et lors les senateurs de Romme* correspond au v. 625, X: *Les senateurs de Ronme . . .;* XI, 1037: *Dictes luy qu'il aoure noz dieux* au v. 640, X: *Se d'aourer no diex fort ne l'amonnestez;* XI, 1047—48: *Voeulz tu que son Dieu benedict Maintenant regnïer luy face* aux v. 647—48, X: *Avequez mon segnieur aime miex a mourir, Que je li concellace son Dieu a relenquir;* XI, 1068: *Il fist ung grand boeuf d'arain faire* au v. 655, X: *.i. beuf d'arain fist fere . . .;* XI, 1071—72: *Comme la legende refere Les fist lijer et enfermer* aux v. 689 et 691—92, X: *Dedens le beuf d'arain lez fil lïer forment . . . mez en se grief torment Furent mis trestous ens, ou la legende ment;* XI, 1073—75: *Cuydant que la chaleur horrible De l'arain leur fut impossible D'endurer sans morir soudain* rend la même pensée que les v. 693—95, X: *Ainsi que le tirant dedens son cuer pensoit Qu'en l'eure que l'arain fort eschaufé seroit, Que leur cuir et leur char forment enpireroit;* le contenu de la strophe CXXXIII de la version XI est le même que celui de la strophe CLXXVI de la version X; les vers XI, 1102—05 s'expliquent très clairement par les vers X, 707—08; XI, 1112—14: *Je te supply, garde l'ame De ma femme, De mes enfans et de moy* correspond aux v. 713—14, X: *Et veulliez prendre m'ame, dous Pere tout puissans, Et celle de ma fame et de mez .ij. enfans;* XI, 1115—17 et 1119: *Et te pry . . . Qu'a ceulx qui*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

liront ma vie, Quy l'orront devotement . . . Donnes ta grace assouvye aux v. 716—19, X: *Et si veulliez tant fere . . . Que quiconquez lira la vie qu'ay menee, Ou qui l'ezcoutera en devote pencee, Que la grace dez ciex de vous li soit donnee;* plusieurs ressemblances quant aux constructions et aux expressions, pour ne pas parler du contenu, se trouvent, *passim*, aux vers 1124—41 de la version XI et 721—732 de la version X; XI, 1143: *Garde de fouldre et tempeste* correspond aux v. 739—40, X: *Que foudre ne tempete . . . Ne le puisse enpirier . . .*; XI, 1155: *Qui me donront luminaire* au v. 734, X: *Que quiconques fera en mon nom luminaire;* XI, 1164—65: *Qui* (= l'ange de Dieu) *les incredules desvoye, Tombans en arriere en la place* au v. 746, X: *Et lez faus mescreans fist envers trebucier;* et, enfin, il y a concordance entre les vers XI, 1199—1200: *Fouldre du ciel,* (*guerre, mort et famine, Orage et feu*) *qui plusieurs lieux termine* et le vers 769, X: *Que la foudre du ciel par plusseurs liex cheÿ.*

Ces exemples nous suffiront: pris tous ensemble, ils emportent la conviction. [1]

6. — *Établissement du texte.* — Ainsi que nous l'avons dit, nous avons choisi comme base de l'édition critique le manuscrit *I*, dont nous suivons toujours la leçon lorsqu'elle n'est pas visiblement fautive. On trouvera aux notes toutes les leçons rejetées de *I*. De *K* nous n'avons, en général, pas noté les variantes purement orthographiques. — Quelques cas spéciaux demandent une explication. Les strophes XXX, CLVII et CLXXXIV, qui n'apparaissent que dans *K*, ont été introduites dans le texte, la première parce que le contenu, qui se retrouve d'ailleurs dans le modèle de la version X, semble nécessaire au contexte, et les deux autres parce qu'elles ont bien l'air d'appartenir à l'auteur, et que *K*, qui, il est

[1] L'assertion de Nisard, *Histoire des livres populaires*, etc., 2e éd., t. II, Paris, 1864, p. 184 ss., que le *Cantique de saint Eustache martyr* (voir ci-dessus, chapitre Ier, 8,s) aurait pour source notre version X, n'est fondée sur rien.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vrai, omet quelquefois des strophes [1], n'en ajoute pas. Au vers 272 nous avons introduit la leçon de *K*, qui et plus satisfaisante, ainsi que toute la strophe suivante (LXIX, v. 273—76), omise par *I*. Nous l'avons fait d'autant plus volontiers que le vers 272 de *I*, commen ant par *Que pour*, comme le vers 276, semble influencé par celui-ci, et que le premier vers de la strophe LXX (v. 277), se trouvant dans les deux copies, paraît mieux se rattacher au vers 276 qu'au vers 272 dans la leçon de *I* (ou de *K*). Ajoutons encore que des rimes de la même nature que celles de la strophe LXIX, à savoir *cher*, *envoyer*, *eslongner*: *entrer*, se retrouvent aussi ailleurs dans le poème. [2] Une autre fois encore nous avons préféré la leçon de *K*, en introduisant dans le texte les quatrains LXXXV—XCIII de *K*, auxquels ne correspondent dans *I* que trois strophes. C'est que leur contenu correspond exactement au récit, au même endroit, du modèle de la version X, tandis que le copiste de *I* l'a modifié et, de plus, bâtit sa rédaction raccourcie, comprenant en tout douze vers, sur la leçon de *K* à un tel degré qu'il n'y a pas moins de onze de ces vers qui se retrouvent dans *K*, ou tels quels, ou sous une forme presque semblable.

Quant aux strophes CXVI—CXXVI et CLXV—CLXXII, si elles manquent à *K*, qui ainsi omet l'épisode des hommes blancs qui viennent au secours de saint Eustache au combat et l'allusion postérieure qu'y fait le manuscrit *I*, leur authenticité paraît assurée par les vers 555—56 (et peut-être aussi par les vers 459—60) qui se

[1] Outre les strophes omises par *K* dont nous parlerons ci-dessous, *K* omet les quatrains II, XXXV, LXIII et CC.

[2] Voir ci-dessus, p. 114.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

retrouvent dans les deux textes et qui semblent faire allusion à ce même incident.[1] Les omissions de *K* ont sans doute été faites exprès, probablement à cause de l'invraisemblance trop grande de ce miracle et parce que le copiste savait qu'il n'appartenait pas à la légende traditionnelle. En même temps le transcripteur de *K* a été forcé d'exclure le miracle des charbons ardents sur lesquels saint Eustache doit marcher et la mention de la protestation des quatre mille Romains et de leur décapitation, ces incidents se trouvant intimement liés à la mention du miracle des hommes blancs.[2]

---

[1] La maladresse visible avec laquelle a été composée la strophe CXXVII dans *K* (voir aux notes), l'endroit où le récit continue après la partie omise par *K*, semble accuser un remanieur moins habile ou trop pressé; on croit y voir un effort pour effacer les traces laissées par ses omissions.

[2] Pour la transcription de l'abréviation de *com*, *con* et du *tilde* désignant *m* ou *n*, il y a à noter que 1° le copiste de *I* n'écrit jamais *com* ou *con* en toutes lettres (une fois *comander* 519); 2° il écrit, à l'intérieur des mots, conformément à l'usage courant, d'une part, *empereur*, *emprise*, *campaine*, *atrempance*, *tempeste*, *sembloit*, *embloient*; d'autre part, *hons*, *ons*, *tens*; 3° il écrit, dans les mêmes conditions, parfois *n* là où l'usage courant demanderait plutôt *m*: *senblerent* 420, *s'asenblerent* 404, *remenbrance* 788; 4° il écrit, à l'intérieur de certains mots, alternativement *m* ou *n*: *empire* 26, 516, 585, et *enpire* 4, *enpireroit* 695, *enpirier* 740; 5°, à la fin des mots, il écrit, conformément à l'usage courant: *fain* 162, 755, *Machon* 50, 531, *proudon* 633; 6° il écrit, dans certains mots, alternativement *n* et *m*: *renon* 635, *non* 16, 57, 81, 83, 85, 722, et *nom* 485, 636, *en porta* 228, 428, *en portez* 725, *en paradis* 76, 439, *sen peuent tenir* 373, et *em plorant* 751, *s'em parti* 755, *em Barbarie* 513; 7° là où l'usage courant est d'écrire *mm*, il écrit toujours *nm*: *Ronme* 303, *ponme* 512, *mahonmez* 540, *sonmez* 431,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

7. — TEXTE CRITIQUE

(Bibliothèque nationale, fr. 1555, fol. 96 v°)

Cy commence la Vie saint Euustace **[Fol. 97 r°]**

I Tout mon pourpensement ay mis en biaus moz dire;
Pour ce veul conmencier, s'i plait a nostre Sire,
La vie saint Euustace, qui mout out de martire
Pour conquester la joie dez cieux qui point n'enpire.

II On a fait pluseurs dis du glorïex martir,
Mez ceus qui lez ont fez n'avoient pas leisir
De mestre lez martirez que on li fist soufrir,
Mez je lez vous diray, s'a Dieu vient a plaissir.

III Trez douce gent, l'en treuve en sa legende escript
Que, sans autre meen, le trez dous Jhesucrist
La foy que nous tenon a saint Euustace aprit.
Quant il out si bon mestre, saige fu quant la tint.

IV Tost orez la maniere de l'informacion
Que Dieu a saint Euustace fit par devission.
Ains qu'il fust crestïen, si co me nous lisson,
Ert nonmé Placidaz, il avoit trez biau non.

---

nonmé 16, *granment* 522 (var.). Nous en tirons les enseignements suivants pour la transcription des abréviations: 1° il faut imprimer *nm* et non *mm*; 2° il faut imprimer, conformément à l'usage courant, *com* devant *p*, *b* et devant une voyelle, et *con* devant *f*, *v*, *l*, *s*, *t*, *d*, *n*, *q* (pour *m*, voir ci-dessus); de même, *m* devant *p* (*trompez* 542), *non* devant un *l* 582, mais *nom* devant une voyelle 588.

1 *K* pourposement a. m. a b. ditz d. — 2 *K* Parquoy u. recorder — 3 *K* q. tant eut — 4 *K* du ciel — *La strophe* II *manque à K* — 9 *K* doulces gens on tr. en la l. — 10 *I* ihũscrit — 11 *K* La f. sainct eustace q. n. t. aprint — 12 *K* Puis quil eut si b. m. en son fait peu mesprint — 13 *K* Uous o. — 14 *K* aduision — 16 *I* Est: *K* Estoit n. plaisant cestoit ung t. b. n.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

V Plessant estoit au monde dez le tenz de s'ezfance.
Tous loiaus marcheans ont en luy grant fiance,
Forment est honnourez a Saint Denis en France,
Car son saint corps i est, sachiez le sanz doutance.

VI Saint Eustace fu nez de Ronme la cité.
Aprez l'empereour estoit le plus douté.
Selon la loy paienne fu Placidas nonmé.
Tous, haus et baz, l'enmoient pour sa grant loiauté.

VII L'emperiere l'ama, si en fist connestable
De trestout son empire. Courtois et amiable
Estoit envers lez bons, mez crüel et doubtable
Le trouvoient lez faus qui ourent cuer muable.

VIII N'estoit adonquez honme, tant eüst grant puissance,
Qui envers l'emperiere eüst male morance,
Que Placidas n'en prist hautement la vengance.
Plain estoit de resson, de sens et d'atrempance.

IX De conforter lez povrez ne se pouoit tenir,
Et pour ce li fist Dieu sa fauce loy guerpir, [97 v°]
Que l'Ezcripsture dist qu'i ne peut avenir
Qu'arme de cors piteus voit en enfer perir.

X Huymez est bien resson que la magniere die
Par quel point saint Eustace out sa loy deguerpie.
Un jour aloit chasser a bele compaignie,
Mez tant suy .j. cerf que perdy sa mesgnie.

17 *K* P. e. a dieu d. toute son e. — 18 *K* En luy t. bons m. o. grande confiance — 19 *K* Son digne corps repose — 20 *I* sachiez a s. d. *K* Ou moult est honnore ie le scay s. d. — 21 *K* a r. — 22 *K* Et a. l. il fut — 23 *K* Et en ta l. p. fut plaisant appelle — ***Les v.*** 22 *et* 23 *sont intervertis dans* ***K*** — 24 *K* hault et b. layment — 25 *I* f. son c.; *K* Lempereur l. moult si le f. c. — 26 *K* De toute — 28 *K* trouuerent — 29 *K* grande — 30 *I* mal; *K* Se lempereur vers luy eust conceu maluueillance — 31 *I* preist; *K* Que plaisant n. print hastiuement u. — 32 *K* P. de r. e. — 33 *I* pauoit; *K* ces p. — 34 *K* la f. l. — 35 *K* Car l. d. quil — 36 *K* Que ame qui est piteuse uoyse — 37 *K* Il est bonne r. — 39 *K* a. chassant un cerf mais sa mesgnie — 40 *K* Perdit dedens le boys mais ne sen doubta mye.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XI Quant Placidas, qui fu puis Eustace nonmés,
Parchut qu'il out sez honmes perdus et adirés,
D'aler après le cerf fu lors plus eschaufez,
Mez sus une grant roche mout roite fu montés.

XII Quant si haut l'aperchut, il en out grant despit,
Et lors reguarda fort: entre sez cornez vit
Un honme nu en crois qui hautement li dit:
«Frere, chil n'est pas sage qui en faus estat vit.

XIII Cré moy, lesse la vie de ta dannacion.
Je ne veul pas k'aoures Tervagant ne Machon,
Mez reclame celuy qui soufri pacion
En la crois pour donner a bons remicion.

XIV En chu Dieu doi tu croire, or entent, dous amis,
Qui en la fin vendra jugier et mors et vis:
Cheus qui aront bien fait iront en paradis,
Et lez mauvès seront livrés auz anemis.

XV Il faut que tu te fachez en mon non baptissier.»
En l'eure Placidas dessendi du destrier,
Devant le crucifix s'alla agenoiller:
Il li estoit avis qu'i le veoit sainier.

XVI Mout doucement li dist: «Baptissier me feray.
S'i vous plet, a ma fame tout avant le diray:
Se baptissier se veut mout joiex en seray.»
Lors li dist Jhesucrist, le dous, sans nul delay:

XVII «Tu as bien dist, je veul qu'elle soit baptissie
Et tez [illegible] fiex ausy; ne le delesse mie
Que demain ne reviegnez ici sans compaignie, [98]
Et je t'ensegneray conment merraz ta vie.»

---

41 *I* p. saint e. n.; *K* plaisant q. depuis fut e. nomme — 42 *I* Parchuc . . . hōme; *K* Perceut . . . adire — 43 *K* c. lors fut p. eschauffe — 44 *K* sur . . . monte — 46 *K* Mais en le regardant — 47 *K* h. mis en c. — 48 *K* Plaisant c. n. p. s. lequel en peche u. — 49 *K* C. en moy et te destourne de d. — 50 *K* u. plus que a. t. ne mahom — 51 *K* M. serues a c. — 52 *I* En labre de la c.; *K* aux siens r. — 53 *K* En ce lieu . . . chier a. — 54 *K* Quen la f. ie uiendray i. les m. — 56 *K* Mais l. m. s. iugez — 58 *I* Il regarda le cerf quant il souy noncier; *K* Adonc plaisant tantost d. du coursier. *Dans le texte critique figure à cette place le vers* 59 *de I.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XVIII Adonc le connestable a Ronme retourna.
A son ostel s'en vint, a sa fame conta
Cen qu'avenu li ert u bois ou il entra.
Lors sa fame li dist: «Mon segnieur, .iij. nuis a

XIX Que j'estoie couchie et un poy m'enclinaie,
Adonc m'estoit avis c'un cruchefis veoie
Qui me disoit ainsy que, se me baptissoie,
C'un gracïeux ostel en paradis aroie.»

XX Adonc fu le saint hons en son cuer mout joians.
Tantost fist baptissier sa fame et sez enfans
Et luy tout le premier. En Dieu fu si creans
Que lez faucez idollez ne prissa puis .ij. gans.

XXI A la loy crestïenne prit d'Euustace le non.
Aprez dez .ij. enfans bien dire vous saron
L'un out non Teopy et l'autre Agapiton;
Puis ourent il pour Dieu a soufrir grant foisson.

XXII La fame saint Euustace out non Theopita.
Li sains hons cele nuit guerez ne repossa:
Tantost conme il fu jour se vesty et caucha,
Pour retourner au bois sus son cheval monta.

XXIII Tant qu'il fu a la roche ne se vout arester,
Mez le cerf fu si haut que il n'i pout mener
Son cheval. A grant paine conmencha a ramper,
Tant que il aproucha, si prist a regarder

---

59 *Dans le texte critique nous avons admis la leçon de K; I a ici le v.* 58 *du texte critique (voir précédemment)* — 61 *K* Chier sire dist plaisant — 62 *K* Et a ma femme aussi sil u. p. l. d. — 64 *K* L. le doulx i. luy d. s. n. d. — 65 *K* tres b. d. . . baptizee — 66 *K* T. deux enfans a. mais ne d. m. — 67 *K* ten r. — 68 *K* te monstreray c. tu useras — 69 *I* de r. — 70 *K* En s. h. uenu — 71 *I* est; *K* Le faict et laduenture quenmy le boys trouua — 72 *K* sire quatre — 73 *K* couchee et ung p. sommeilloye — 74 *K* Mais il m. a. que — 75 *K* mexhortoyt disant se ie — 76 *I* pardis iroie; *K* Que ung tresgracieulx lieu — 77 *K* A. plaisant qui de cueur fut esiouyssant — 79 *K* si ferme en d. c. — 80 *K* deux ans — 81 *I* de e.; *K* En la foy c. p. d. n. — 83 *K* theospit· *I* agapion — 84 *I* forsson — 85 *K* theospita — 86 *K* Le sainct homme la n. — 88 *K* sur — 89 *K* au rochier — 90 *K* quil ny pouoit monter — 91 *K* commence — 92 *K* T. q. pres a.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XXIV Le crusefis qui fu forment resplendissant.
Lors s'ala saint Euustace a nus genous metant.
Puis dist: «Dous Jhesucrist, en qui je sui creant,
Ensengniez moy la voie con m'ame iray sauvant.»

XXV Adonc dist doucement le trez souverain roy:
«Amis, qui veut venir es sains ciex a prez moy,
Pas ne convient qu'i tiegne mout grant conte de soy.
Fere vouray brement .j. nouvel Job de toy. [F. 98 v°]

XXVI Job fu jadis .j. honme que j'avoie bien chier.
Et si out en ce monde asez de destourbier,
Et si ne se vout onquez de naient couroucier
Et pour ce le remi ge en son estat premier.

XXVII Ainsy t'avendra il, sachez tu vraiement:
Tu es mout richez ons, mez bien soudainement
Devendraz si trez povre que tu n'araz naient
Ne n'osseraz veoir ne vessin ne parent.

XXVIII Encore plus ta fame et tez .ij. fis perdras
En .j. païs sauvaige, ou riens ne connoistras,
Et entre gens estrangez ta chevance querras.
Mez pour l'amour de cen que tout en gré prendras

XXIX Trouveras tu ta fame avequez tez .ij. fis,
Et si seras a Ronme plus c'onquez mez chiëris.
Mez sachez tu, biau frere, ainz qu'aiez paradis
Soufreraz grant martire, point ne t'en esbahis,

XXX Car je te secourray a tous tes grans besoingtz,
Mais que pacïent soyez tousjours et près et loingtz.

94 *K* se alla . . . iectant — 96 *K* Demonstrez m. la u. comme miray s. — 97 *K* A. moult d. dist le s. r. — 98 *K* Mais — 99 *K* quil t. g. c. — 100 *K* briefuement un nouueau — 101 *K* moult c. — 102 *K* Lequel out en ce m. maint grief et d. — 103 *K* uoulut o. contre moy c. — 105 *I* uraiment; *K* A. feray ie de toy s. certainement — 106 *K* Tu es plain de richesses m. b. prochaine ment — 108 *K* Ne tu n. u. ne amy — 109 *I* .ij. de fis; *K* Et oultreplus . . . tes enfans p. — 111 *K* ta uie requerras — 112 *K* M. raison de ce — 113 *K* Recouureras ta f. auec — 114 *K* honnorez a tous dis — 115 *I* f. amiz q.; *K* M. s. pour certain a. que — 116 *K* Souffriras — *Les vers* 117—120 *manquent à I* — 118 *Le premier* et *manque à K*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Tost a Ronme retourne et a moy ton cueur joingtz:
Tu ne peulx avoir mal, car ma grace te doins.»

XXXI Quant le dous Jhesucrist out cez moz recordez,
Le cerf si s'en tourna, ne sout ou fu alez.
Adonc s'est saint Euustace segniez et conmandez
Es mains Diex de par qui tous lez bons sont sauvez.

XXXII Jus de la roche vint, sus son cheval monta,
Dez moz qu'il out oïs grandement se doubta.
A Ronme s'en revint, puis guerez n'aresta
Que fortune sus ly tourp rudement tourna.

XXXIII Trestous lez grans trezors que il avoit conquis
Donna a povrez genz; de cen fist que soutis.
Un jour par mautalent fu de la court partis;
Par ce point le heoient tous sez melours amis.

XXXIV A saint Euustace avint si grant adversion
Qu'i ne li demoura ne chastel ne donjon
Que trestout ne cheïst a une avreprisson,
Mez tout prenoit en gré sanz murmuracion.

XXXV Il ne li demoura ne cheval ne jument, [Fol. 99 r °]
Ne nul autre bestail, que tout sodainement
Ne fusent mors trouvez a .j. ajournement.
Quant saint Euustace vit le grant encombrement,

XXXVI Il loua Dieu de tout et dist: «Vierge Marie,
Voir, l'onme nu en crois mentir ne me vout mie,
Ains me dist verité. De trestout le mercie.»
Puis apela sa fame et li dist: «Douce amie,

122 *K* sesuanouyt tournez — 123 *I* Adonquez s. e. sest s. du tout c.; *K* cest — 124 *I* Et l. bienz; *K* de dieu p. — 125 *K* sur — 126 *K* moult g. d. — 128 *I* t. grandement t.; *K* sur luy moult g. — 129 *I* quil auoient c.; *K* Tous l. biens et t. que pieca eut c. — 130 *K* aux — 132 *K* Pourquoy le contennerent t. s. prochains a. — 133 *I* abuision — 134 *K* Quil *le premier* ne *manque* — 135 *K* Que tout ne tresbuchast a u. mesprison — *Le quatrain* XXXV *manque à K* — 141 *K* En louant d. de t. et la u. m. — 142 *K* Dist l. mis . . ueult — 143 *I* Amis; *K* grandement len m.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XXXVII Prenon tout en bon gré quanque Dieu nous envoie.
Prenez voz .ij. enfans, si nous meton a voye,
Et de nuit, coiement, si que nul ne nous voie:
148 J'aime miex estre povre alieurz que cy le soie.

XXXVIII Aucunez gens de Ronme si m'ont ja reprouvé
Que pour ce me vient mal que je suy bauptissié,
Mez bon fait soufrir paine pour la Dieu amitié:
152 Nul qui aime soulaz n'est ez ciex herbergié.»

XXXIX La dame li dist: «Sire, bien croy que che soit voir.
Je suis preste de fere trestout vostre vouloir.»
Quant il fu anuitié et le tens fu bien noir,
156 Lors parti saint Eustace de Ronme et son manoir.

XL Avequez luy mena sa fame et sez enfans.
Cil qui mist sa legende de latin en roumans
Dist que lez clers temongnent, qui sont bien voir disans,
160 Que pour Dieu out plus paine que nul saint de son tens.

XLI Tant alla saint Euustace qu'a .j. port vint sus mer;
Droit en Jherusalem avoit grant fain d'aler:
Sa fame et sez enfans i cuida bien mener
164 Pour le digne sepucre du cors Dieu aourer.

XLII Mez au bon saint avint doulereus encombrier,
Car a se port avoit mout felon pautonnier
Qui pour sa biauté prirent sa fame a couvetier.
168 Dedenz lour nef la mirent sans point de delïer.

---

145 *K* Portons patiemment ce que — 146 *I* m. tout a u.; *K* Noz deux e. prenons et n. m. en u. — 147 *K* Ia de n. — 149 *K* a r. m. desia reproche — 150 *K* q. me s. — 152 *K* est — 153 *K* q. dictes u. — 154 *K* du tout u. u. — 156 *I* et *manque* *K* Se p. — 157 *K* Auec — 158 *K* Celuy q. sa l. translata en r. — 159 *K* b. entendans — 160 *K* Quil souffrit p. de p. . . . sainctz — 161 *K* sur — 162 *I* Droroit; *K* a. desir — 163 *K* cuide — 166 *K* maint f. p. — 167 *K* Q. la dame uoulurent pour sa b. arter — 168 *K* D. la . . . p. y delayer.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XLIII Saint Euustace, qui out sez .ij. enfans lez luy,
Vout entrer en la nef ou sa fame choissy. [Fol. 99 v°]
Lors .j. dez mariniers .j. grant baston sessy
De coy a saint Euustace par l'espaule fery.

XLIV Puis li dist: «Faus vilain, vous demourrez dehors.
S'entrez ens, mal mechief vous avendra du cors.
Nous feron de la dame no bon et no depors.»
Saint Euustace l'oÿ, bien vousit estre mors.

XLV Quant la dame perchut c'on la voloit traïr,
Haut cria: «Fausse gens, lessez moy hors issir!»
Adonquez lez gloutons s'alerent departir,
De terre lor vessel firent en mer ferir.

XLVI N'est clerc qui vous seüst le grant deul prononcier
Que la dame fessoit, quant se vit eslongnier
De son loial seigneur, que ele avoit tant chier,
Et de sez .ij. enfans: bien cuida esragier.

XLVII Hautement s'ezcria: «Biau dous amis Euustace,
Quant icy departon, je ne say que je face.
Pour mez .ij. biaus enfans me day bien clamer lace.»
En la mer fust sallie se elle eüst espasse.

XLVIII Mez lez gloutons la tindrent, qui virent son courage.
Le mestre de tous eus vint a la dame sage
Et vout o li gezir, asez li fist d'outrage,
Mez Dieu pour li sauver fist lever .j. ourage

XLIX Si crüel qu'i n'ot honme u vessel, tant fust fier,
Qui n'eüst a sele oure grant doute de noier.

---

169 *K* uers luy — 170 *K* Uoulut — 171 *K* pautonniers — 172 *K* Duquel les espaulles s. e. f. — 173 *K* Et luy d. fol — 174 *K* Se e. dedens la nef u. mescherra — 175 *K* femme noz plaisirs et d. — 178 *K* faulces — 179 *K* se a. — 180 *K* et l. u. . . . saillir — 181 *K* Il n. — 183 *I* quele; *K* quelle a. si treschier — 184 *K* b. se c. pasmer — 185 *K* mon d. a. — 186 *I* je me s.; *K* Q. ainsi — 187 *K* Et p. m. deux e. bien me d. c. l. — 188 *K* f. tumbee selle e. eu e. — 189 *I* la uirent — 190 *K* Le m. de la nef — 191 *I* o luy; *K* Et uoulut auec elle g. par grant o. — 192 *I* p. luy s. *K* p. la s. — 193 *K* que neust h. si felon ne fyer — 194 *K* Q. ne fust en g. d. a ce coup de n.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

A .j. port mout sauvage lez fist Dieu adrecier.
Mout furent esbahis, en eus n'out qu'ezmaier.

L D'avoir soulas de fame a nul d'eus il ne tint.
Par ce point fu sauvee, grant grace li avint.
Ainssy con vous orez, a une ville vint
Ou une bonne dame manoit, qui la retint.

LI La dame c'on tenoit jadis a Ronme chiere
Devint, par povreté, de drapiaus lavendiere.
En Jhesucrist avoit s'entencion entiere. [Fol. 100 r°]
De saint Euustace veul recorder la magniere.

LII Il estoit pour sa fame trop forment adoulez.
Sez enfans regarda, qui li sont demourez;
De la pitié qu'il out fu forment esplourez,
Puis dist piteussement: «Dous Dieu, de moy penssez!

LIII Sy voir con vous naquitez de la vierge pucelle,
Veilliez moy donner grace que j'oe tel nouvelle
De ma gentil moulier qui me soit bonne et bele.»
A cez mos saint Euustace perchut une sentele.

LIV Adonc se mist a voie, sez .ij. enfans mena
Doucement avec ly. Tant par la sente ala
C'une large riviere par devant luy trouva,
Mez ne vit pont ne planche, dont mout li anuia.

LV La riviere fu lee, mez n'estoit pas parfonde,
Mez radement couroit, souvent jetoit grant onde.
Saint Euustace, qui out de peché le cuer monde,
Reclama de bon cuer le roy de tout le monde.

---

195 *K* m. estrange — 196 *I* esbachis: *K* Dont f. m. dolens — 197 *K* D. deduit de f. a nulz d. ne souuint — 199 *K* A. que u. o. on — 200 *K* b. femme auecques soy la tint — 202 *K* Par p. d. — 203 *K* a. intention — 204 *K* Du noble s. uous u. — 205 *K* f. dolent et ennuye — 206 *K* r. auec luy d. — 207 *I* fu f. adoulez *K* De la douleur q. eut fut moult fort e. — 208 *K* P. d. glorieulx d. de m. ayder p. — 209 *K* que u. n. — 210 *K* me d. g. q. puisse auoir n. — 211 *K* tres doulce femme q. mestoit — 214 *K* a. eulx t. p. sa s. — 215 *K* Que u. l. r. en son chemin t. — 216 *I* donc: *K* Pont et p. ny u. — 217 *K* large et non p. trop p. — 218 *K* roydement courant — 219 *I* de pitie le c. onde.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LVI Le saint vit une vile qui outre l'iaue fu.
Un de sez enfans prinst, plus n'i a atendu,
Tout outre la riviere le porta par vertu,
Puis se remist en l'iaue, quant i l'out dessendu.

LVII L'autre enfant venoit quere, mez en vain se pena,
Quer, quant fu en mi l'iaue, devant li regarda
Un grant lion cresté qui son fis engoula.
Tout par my la campaine en courant l'en porta.

LVIII Quant ce vit saint Euustace, deul out en son courage.
D'autre part regarda, si vit .j. lou sauvage
Qui prist son autre fiex qui fu sus le rivage;
Puis s'en fuÿt a tout. Lors doubla le damaige.

LIX Quant saint Euustace vit lez bestez de .ij. lez
Qui sez enfans avoient ravis et en portez,
Il est escript de ly qu'i fu si tormentez
Qu'a poi qu'i ne cheÿ dedens l'iaue pamez. [Fol. 100 v°]

LX S'il estoit esbahis, n'afiert a raconter.
Voir, il avoit bien causse de grant duel demener!
Mout trez piteussement se prist a dementer
En si faite maniere con vous m'orez conter:

LXI «Dous Dieu, qui a Caïn demandatez Abel,
Quant il l'out asonné sans reson d'un houel,
Voir, u bois me deïtez, qui est plezant et bel,
Que de moy ferïez brement .j. Job nouvel.

LXII Tenu m'avez couvent, mez, selon mon pensé,
Onquez Job ne soufri trestant de povreté

221 *K* Tantost u. u. u. — 222 *I* Un dez e. *K* ny a p. a. — 223 *K* O. celle r. — 225 *K* tourna q. — 226 *K* emmy uoie — 227 *K* Ung l. moult horrible — 228 *K* Et parmy la c. uistement — 229 *K* Adonc eut s. e. grant d. en s. c. — 231 *K* print s. a. f. estant sur — 232 *K* Et s. f. a t. si d. — 235 *K* quil — 236 *K* pou qu'il — 237 *K* S. fut bien esbahy ne faict a demander — 238 *K* Car il — 239 *K* M. douloureusement se print a demander — 240 *K* En icelle m. que u. orrez c. — 242 *K* il eut s. r. assomme du h. — 243 *K* Uous me dictes au b. — 244 *K* Q. uous f. de m. briefuement — 245 *K* promesse s. m. pourpense — 246 *K* autant.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Conme j'ay mayntenant. Dieu, par vostre bonté,
Veulliez que puise fere la vostre volenté.

LXIII Se Job dez biens du monde fu de tout dezgarnis,
Au mains fu il tourjous hanté en son païs:
Souvent veoit sa fame et sez autrez amis,
Mez je suis demouré tout seul mout esbahis.

LXIV J'ay perdue ma fame et mi .ij. enfanchon.
Ker ont estez tollus du leu et du lion.
Je ne say ou je suy, n'en quele region,
Sy n'ay pain ni argent ne autre garisson.»

LXV Ainsi se dementoit saint Euustace le ber.
De sez .ij. enfanchons veul .j. petit parler,
Que lez .ij. malez bestez cuidaient devorer,
Mez le dous Jhesucrist ne le veut endurer,

LXVI Que berchiers qui gardoient lez bestez par lez chans
Rescouirent a chiens et batons lez enfans.
Bien lez firent nourir lez patouriaus vallans,
Tous deus en une vile, tant qu'i furent puissans.

LXVII Puis par le gré de Dieu lez retrouva le pere
Et sa fame ensement, qui fu lor droite mere,
Ainsi con vous orez avant en la matere;
Mez Euustace souffrit avant mout de misere.

LXVIII Longuement fu en l'iaue ains qu'i vousit issir:
Si fort estoit dolent, ne sout que devenir. [101 r^{c}]
Doucement reclama Dieu, qui vout mort soufrir
En la croix, qu'en la foy le voulsist maintenir.

---

247 *I* maytenant — *Les vers* 249—252 *manquent à K* — 250 *I* t. hautement en — 253 *K* I. ma f. p. et mes enfans de nom — 254 *K* Qui mont e. t. dung loup et dung l. — 256 *K* n. ne pain ne uin ne quelque garnison — 257 *K* En ce point s. e. se print a guermeter — 258 *K* De s. enfans uous u. ung p. reciter — 259 *I* cuidaiet *K* Q. l. b. sauluaiges cuyderent d. — 261 *I* qui *manque; K* Les b. q. g. l. brebis — 262 *I* A ch. et a b. r. l. e. — 263 *K* feirent — 264 *K* quilz — 265 *K* g. dieu l. r. leur — 266 *K* Et sa loyalle f. q. leur fut bonne m. — 267 *K* A. que u. o. de brief en — 268 *I* M. saint e. out *K* aincoys mainte m. — 269 *I* ains *manque; K* quil en sceust — 270 *K* Si d. se trouua — 271 *K* uoulut — 272 *I* Que pour ce de la foy ne se uousit partir.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LXIX En une ville vint le sainct que Dieu eut cher;
Fermee la trouva, pour ce ne peult entrer.
Oncques Dieu ne luy sceut tant de mal envoyer
Que pour tant se voulsist de sa loy eslongner,

LXX Mez plus avoit de maulx, et plus s'i afermoit.
Voir, il est pluseurs gens qui, se Dieu lor donnoit
Aucune pestilence, maugreé en seroit:
Mez le dous saint Euustace pas ainsi ne fessoit,

LXXI Enchois gracioit Dieu et la vierge Marie
De quanqu'i li donnoit en ceste mortel vie.
De fere bonnez euvrez avoit tourjous envie,
Et le dous Jhesucrist si ne l'oublia mie.

LXXII Grant et membrus estoit, courageus et legier;
Lez genz d'une grant vile si le firent mesier.
Lez vignez et lez blez li fessoient getier,
S'en avoit largement a boire et a mengier.

LXXIII Mez pour ce n'avoit il talent de fere outrage:
Quatre fois la semaine junoit par bon courage.
Tant conme il fu mesier n'i avoit fol ne sage
Qui a biens du païs ossat fere dommage.

LXXIV Mout estoit saint Euustace presié en la contree,
Car onquez ne forfist a creature nee;
En .xv. ans qu'il i fu, n'i out onquez anee
Que lez bienz n'i venisent a plaine desiree,

LXXV N'ez .xv. ans n'i cheÿ ourage ne tornment,
Pour l'amour saint Euustace, que Dieu amoit forment:

Les vers 273—276 *ne se trouvent pas dans I* — 277 *I* M. p. ce sentoit greuez: *K* et mieulx — 278 *K* Ilz sont huy p. — 279 *K* A. aduersite — 280 *K* le treshumble e. — 281 *K* Car il mercyoit — 282 *K* mortelle — 283 *K* De bien faire et bien dire — 286 *K* Pourtant ceulx de la u. — 287 *K* Et l. b. et l. u. luy f. guetter — 288 *K* Si a. — 289 *K* M. pourtant n. . . . den f. o. — 290 *K* b. usage — 291 *K* neut si f. ne si s. — 292 *I* f. outrage — 293 *K* M. fut le digne sainct — 294 *K* ny meffit — 296 *I* u. si conme a ly agree — 297 *I* a. qui li fu ni; *K* Nen quinze a. ny eut.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Tel saint fait bon requerre de bon cuer fermement.
Pour Dieu, or entendez, bele trez douce gent:

LXXVI Au tens que vous oez icy endroit conter
Se vorent plusseurs gens a grant tort reveler
Contre l'empereour qui out Ronme a garder.
Lors ouïsiez forment Placidas regreter:

LXXVII Une eure l'apeloient Plezant, puis Placidas, [101 v°]
Et dist l'empereour: »Bien me doi clamer las,
Quant mon bon connestable perdi, tant en suys mas.
De Ronme se parti, je n'i sou onquez quas,

LXXVIII Car onquez ne trouvay en luy que courtoisie.
Bien say, s'encore fust de nostre compagnie,
Barbarins contre nous ne revelacent mie;
Mez, certez, je ne say se il est mez en vie.»

LXXIX Adonquez se leverent .ij. loiaus chevaliers
Qui dirent a haut cri: «Drois emperiere chiers,
Voir, Euustace iron quere de gré et volentiers.«
Et il leur respondi: «Ne saiez pas lengniers,

LXXX Hatez vous de le quere et, se vous l'amenez,
Vous arez tant du mien, mez povrez ne serez.»
Lors lez .ij. chevaliers se sont acheminez.
De saint Euustace quere se sont forment penez.

299 *K* s. doit on r. de b. c. et souuent — 300 *K* e. a moy deuote g. — 301 *K* t. dont u. o. presentement parler — 302 *I* uoirent, *mais* r *est exponctué; K* Se uouldrent barbarins fierement rebeller — 303 *K* Encontre — 304 *K* L. commenca f. a plaisant r. — 305 *K* lappelloit — 306 *K* disoit haultement b. me doibt — 307 *K* Q. iay m. c. ainsi perdu helas — 308 *K* sest p. ie ne scay pour quel cas — 309 *K* En l. ie nay trouue q. toute c. — 310 *K* B. s. que sil estoit — 311 *K* c. moy si ne se meussent m. — 312 *K* sil est mort ou en u. — 313 *K* deux gentilz c. — 314 *I* dr. e. oiez; *K* h. son empereur seigneur chers — 315 *K* Plaisant i. querir sil uous plaist u. — 316 *K* r. si aurez de mes deniers — 317 *K* q. si le nous a. — 318 *K* T. a. u. du m. plus p. — 320 *K* q. si furent moult lassez.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LXXXI Verz Ronme la chité mout dolens retornaient
Pour ce que leur labeur mal employé avoient.
Mez ainsi con Dieu vout, le bon saint qu'i queraient
Perchurent devant eus, mez pas ne l'avisoient,

LXXXII Car puis qu'i ne le virent estoit forment müez:
Nepourquant il li dirent: »Amiz, or entendez,
Se vous savez nouvelez, pour Dieu si lez contez,
D'un chevalier de Ronme, Euustace est apelez.

LXXXIII Voir, s'i hantast a Ronme, mout eüst de deduis.
Touz lez Ronmains par li estoient bien conduis.
Sa fame et sez enfanz en amena de nuis;
Nous n'en pumez oïr nouvelez onquez puis.»

LXXXIV Quant saint Euustace ouÿ de sa fame paller
Et de sez .ij. enfans, fort prist a soupirer,
Puis dist a chevaliers: «Sęgnieurs, lesiez m'ester,
Car de ce chevalier ne sarœie compter,

321 *K* A r. — 322 *I* q. de euustace nule riens ne trouuaient — 323 *I* b. eustace; *K* a. que — 324 *I* Aperchurent; *K* m. ne le congnoyssoient — 325 *K* ueirent f. e. m. — 326 *K* Non pourtant . . . amy or attendez — 327 *K* nouuelle p. d. si la c. — 328 *I* Du ch.; *K* r. qui plaisant est nomme — 329 *K* Quant il hantoit a r. m. y eut — 330 *I* r. de romme e. p. li c.; *K* Car l. — 331 *K* O sa f. et e. si sen alla — 332 *K* onque — 334 *K* e. lors se print — 335 *K* aux . . . l. e. — 336 *I* ne s. paler; *K* Ne scay de cheuallier ne descuyer c.

Aux quatrains LXXXV—XCIII *correspondent dans I les strophes suivantes:*

Ne euustace de romme onquez nul jour ne uis
Lors lez .ij. cheualiers se sont de ly partis
Adonc uint une uois de uers paradis [fol. 102 r°]
Qui dist a saint euustace or entent dous amis

Dieu ueut qua romme uoisez la guerre maintendras
Ains quele prengne fin fame et enfans raras
Douce gens entendez et ne uous enuit pas
Lun dez .ij. cheualiers dist a lautre tout bas

Uoir il me gist u cuer que ce est la plessant
Bien say qua une plaie sus le front par deuant
Or retornon ariere se nous lalon trouuant
Cest le franc connestable que nous alon querant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LXXXV Ne de Plaisant de Ronme, se il est mort ou vifz.
Allons en mon logis, je vous pry, chiers amys,
Car le temps est moult chault, si serez rafreschis.»
Adonc vint une voix de devers paradis

LXXXVI Qui dist a sainct Eustace: «Or entendz que feras.
Dieu veult qu'a Ronme voises, la guerre maintiendras;
Avant que prengne fin, femme et enfans ravras.»
Doulces gens entendez, ne vous ennuyez pas:

LXXXVII Quant sainct Eustace ouÿt la voix si doulcement,
Jesuchrist mercya en son cueur bellement;
Nully ne s'en perceut fors luy tant seullement.
En la ville s'en vint bel et courtoysement.

LXXXVIII Puis s'en vint sainct Eustace a son hoste parler:
«Chier sire, d'une chose vous vueil je bien prïer,
Que bon vin et viande vous me vueillez livrer,
Car avec ses seigneurs me convient huy disner.

LXXXIX Ilz sont bien mes amys et de ma parenté,
Leurs despendz payeray tout pour leur amytié.»
Son hoste respondit: «A vostre voulenté
Avrez de tous mes biens largement a planté.»

XC Adoncques sainct Eustace les assist doulcement,
A la table les mist et servit richement.
De vins et de viandes leur donna largement,
Mais de son piteulx cas souspiroit tendrement.

XCI Et mesmes a celle heure, quant il luy souvenoyt
De son estat premier, hors de la chambre alloyt
Pour celer son ennuy, puis a eulx revenoit,
Tant que bien apperceurent que grant dueil il avoyt.

XCII L'ung des deux chevalliers le regardoit souvent,
Moult bien le congnoissoit, mais n'osoyt nullement
Luy dire son penser. Adonc tout coyement
A dit l'ung d'eulx a l'autre: «Chier amy, or entend:

354 *K* leurs — 359 *K Le second* de *manque.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XCIII Pour vray me dit le cueur qu'avons trouvé Plaisant.
Il avoit une playe sur son chief par devant:
Or le regardons bien, si l'allons enserchant
S'il est le connestable que nous allons querant.»

XCIV Lors de le regarder ne sen peuent tenir.
Saint Euustace a l'encontre n'out talent de feuir.
Il li ont dist: «Chier sire, trop nous fetez languir.
Voir, vous estez Euustace, dont Rommains ont desir.»

XCV Adonquez saint Euustace osta son chaperon.
Lors perchurent la plaie qu'il avoit sus le fron.
Adonc s'agenoulierent luy requerant pardon,
Mez il lez releva en guise de baron.

XCVI Emmy la vile vinrent mout grant joie fessant.
Forment s'enmervelïent tretous, petit et grant,
De cen qu'a leur mescer vont tel honneur portant,
Car tost vestir le firent d'abit bien sufissant.

XCVII Au commun de la ville vont son estat conter.
A trestous prist congié quant il s'en dout aler,
Mez pour l'amour de li prirent tous a plorer.
De chevauchier vers Ronme ne sen vorent targier.

XCVIII Quant il en aprochierent, .j. hons devant alla
Qui a l'ampereour la nouvele conta
Qu'Eustace, pour la guerre, a Ronme retorna.
Mout bele compaignie contre luy chevaucha.

373 *I* Adonquez retornerent — *K* ne se peurent t. — 374 *K* S. e. uint a eulx t. n. de fouyr — 375 *K* Et ilz luy dirent s. — 376 *I* donc; *K* e. plaisant — 378 *K* Si ueirent de la p. trestoute la facon — 379 *I* contre li u sablon; *K* Et lors s. — 380 *I* en leua: *K* a g. — 381 *I* A la u. sen uirent — 382 *K* F. sesmerueilloient — 384 *K* C. reuestir le f. d. moult aduenant — 385 *I* A li c.; *K* c. du pays ua — 386 *K* Et de tous print — 387 *K* se prindrent a p. — 388 *K* ne se uoulurent cesser — 389 *K* ung cheualier a. — 390 *K* Deuant a l. et le faict luy c. — 391 *I* Que e; *K* Et mesmes que plaisant estoit bien pres de la — 392 *K* A b.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XCIX Meïmez l'emperiere chevaucha contre luy
Et lez plus haus de Ronme, et ly dist: «Mon amy,
Mout ai eü a faire puis que je ne vous vy.»
Adonquez saint Euustace mout bien ly respondy:
[Fol. 102 v°]

C «Sire, mandez vos honmez sans point de delaier,
.xx. mile seullement, plus mener n'en i quier.
A cheus de Barbarie me voudray acointier.»
Bonnez gens, entendez pour Dieu le droiturier:

CI Lez .ij. fiex saint Euustace, que lez berchiez osterent
A .ij. bestez sauvagez qui mengier lez cuidierent,
Estoient biaus enfans, bien leur armez porterent.
Lez sagez de la ville une fois s'asenblerent

CII Pour ce qu'i leur faloit .ij. honmez envoier
Tourjours a l'emperiere quant vouloit guerrïer.
Il s'acorderent tous, quant vint au derenier.
Que lez valez trouvez feroient haubergier

CIII Et seroient pour eus en la guerre tranmis,
Et que trop miex vaudrait qu'il i fusent osis
Que cheus qui nez estoient et estrez du païs.
Lez valez l'otroierent voulentiers, non envis.

CIV Armez et bon argent avequez eus porterent.
Lez enfans saint Euustace vers l'ost s'acheminerent.
Uymez orez paler con leur pere trouverent
Et leur mere ensement, que forment desirerent.

393 *K* Lempereur luy commande cheuaucher de lez luy — 394 *K* L. h. barons apres puis luy d. — 395 *I* ai u; *K* lay eu de grans affaires depuis q. ne — 398 *K* Dix m. s. p. m. ie nen q. — 400 *K* Doulces — 401 *K* bergiers — 402 *K* Aux . . . le — 403 *K* b. et fors leurs a. b. p. — 405 *K* questoyent tenus — 406 *K* Tousiours a lempereur q. deuoit guerroyer — 407 *K* dernier — 408 *K* l. enfans t. f. bien armer — 409 *K* a la g. transmis — 410 *K* Car t. m. leur ualloit — 412 *I* voulentiers *manque; K* uarletz — 413 *K* auec e. em porterent — 414 *K* s. e. ensemble cheuaucherent — 415 *K* Tantost orrez comme l. p. retrouuerent — 416 *K* Auec l. bonne m. q. souuent d.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CV Saint Euustace, qui sout mout de chevalerie,
De Ronme se parti et va vers Barbarie.
.j. jour vit sez enfans en une praerie;
Mout li senblerent biaus, mez ne lez connut mie.

CVI Saint Euustace, qui bien en Jhesucrist creoit,
Fist .j. jour son tref tendre, si con Dieu le vouloit,
Bien prez de la messon ou sa fame manoit.
Il aperchut sez fiex, si conment il dinoit,

CVII Venir lez fist a luy et puis leur demanda
De quel lieu il estoient. Li uns respons li a:
«Ne say ou fumez nez, mez on me raconta
Ou j'ay esté nourry c'un lion m'en porta,

CVIII Mez patours me tolirent a la beste sauvage. [103 r°]
"Trouvez" nous apeloient trestous ceus du vilage
Dont nous sonmez partis; pié de nostre lignage,
Sire, ne connoison, dont nous avon damage.

CIX Le compainon qui est avequez moy venus
A .j. leu qui l'out pris fu rescous et tollus.
Une fame me dist orains qui maint la jus
Qu'elle avoit son mary et sez .ij. fiex perdus.

CX Je ne say qui elle est, mez de mon cuer entier
L'aime, qu'elle nous a a nuit bien fait couchier:
En paradis la veuille Jhesucrist herbergier.»
Il n'ot en saint Euustace adonc qu'eleezchier,

418 *K* et uint en — 419 *K* s. deulx filz dedans u. prairie — 420 *K* Fort — 421 *K* Luy qui en i. ferme creancee auoit — 422 *K* t. t. comme — 423 *K* p. dung lieu auquel sa f. demouroit — 424 *K* Il perceut s. enfans ainsi comme — 425 *K* f. uers l. — 426 *K* le plus uiel dit luy a — 427 *K* s. sire ou fu nez . . . recorda — 428 *I* ie ay; *K* my p. — 429 *K* Bergiers me recouyrent — 430 *K* tous les c. — 431 *I* Donc: *K* Mais d. n. s. nez ne de — 432 *K* Ne scaurions racompter qui n. est grant d. — 433 *K* Mon . . . uenu — 434 *K* Par ung loup q. le print fut rauy et tollu — 435 *K* ma dit q. demeure la sus — 436 *K* Q. a son — 437 *K* Ne scauons q. e. e. m. de couraige e. — 438 *K* Laimons car ceste nuict n. a f. b. c. — 439 *K* u. dieu h. — 440 *I* elezchier: *K* Lors se print s. e. moult fort a ralyer.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CXI Car bien sout de certain qu'ot sez enfans trouvez.
Puis lor dit: «Mez amis, pour Dieu, or entendez,
Voir veul la bonne dame de coy vous me parlez.»
444 A sez moz a l'ostel s'en sont tous .iij. allez.

CXII Tantost conme la dame saint Euustace aperchut,
Au nez et a la bouche mout tost le reconnut.
Contre luy fust venue, mez pamee ce fust,
448 Quant une bonne dame en sez braz la rechut.

CXIII Saint Euustace la prinst par la main doucement,
Sez enfans li moustra et li conta conment
Lez .ij. bestez les prirent, dont au cuer out tourment.
452 Adonc firent grant joie trestous conmunement.

CXIV On ne vous pourroit dire la grant joie qu'i firent,
Ne la doulour qu'il ourent, quant il se departirent.
Ceus qui crestïens furent a Dieu graces rendirent.
456 Tous lez Ronmains s'armerent quant d'ileuc se partirent,

CXV Car asalir vouloient leur anemis mortiex.
Se me voulez entendre, voir, vous en vaudrez miex,
Car a primez conmenchent lez biaus mos dous et piex
460 Dez fez que saint Euustace fist forment mervellex.

CXVI Pas n'ourent paradis lez sains qui sont la sus
Pour fere leur delis en se monde sa jus, [Fol. 103 v°]
Ains furent escorciez et rotis et boullus,
464 Ainsi con vous orez se je suy entendus.

441 *K* b. uit quil auoit s. e. retrournez (*sic*) — 442 *K* or me menez — 443 *K* Deuers la b. d. de qui — 444 *K* uers l. t. trois s. s. a. — 445 *K* La femme s. e. promptement lapperceut — 446 *K* et au uisage m. bien le recougneut — 447 *K* A l. cuyda uenir m. se pasma et cheut — 448 *K* Mais u. b. femme — 451 *I* L. .ij. b. p.; *K* prindrent d. il eut grant t. — 452 *K* feirent g. i. tous generallement — 453 *K* Dire ne se p. la g. i. quilz feirent — 454 *K* Ne le grant deul aussi q. premier d. — 455 *K* Sainct eustace et les siens — 456 *I* d. departirent: *K* Puis l. — 457 *K* assaillir uoulurent leurs — 458 *K* e. uous en u. bien m. — 459 *K* A ceste heure c. tresbeaulx m. et piteulx — 460 *K* D. f. s. e. fist tresmerueilleux — *Les vers* 461—504 *manquent à K.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CXVII Mez enchiez vous voray dez Barbarins conter
Qui contre ceus de Ronme cuidierent estriver,
Si lour en mezcheÿ quant vint au dezregnier.
Saint Euustace se fist mout noblement armer,

CXVIII Et sez enfanz ausy, qui grans et fors estoient,
Bien vigueressement as armez se portoient.
Lez Barbarins s'armerent, qui mout grant gens estoient.
Dez Ronmains i out poy, que .xx mile n'estoient,

CXIX Et il i out .c. mile Barbarins fervetis.
Pour ce furent Ronmains chu jour mout esbahis:
D'un honme contre .v. n'est pas gieu bien partis.
Sen ne fust saint Euustace, tous s'en fusent fuïs.

CXX Mez il leur dist: «Seignieurs, ne vous esmaiez mie,
Ja Barbarins n'aront contre nous segnieurie.
Se bien entron en eus, de premiere escullie
Fuïr lez en verrez conme gent esbahie.

CXXI Suiez moy, je ferray le premier la devant.»
Adonquez saint Euustace desus son auferrant
Le premier qu'il atant ala tout pourfendant,
Puis referi un autre, mort l'abati errant.

CXXII L'un dez rois de Quartage qui out nom Mallaquin
Feri si radement de son branc acherin
Qu'encontre l'eztandart l'abati mort souvin:
De se coup s'ezbahirent forment li Barbarin.

CXXIII Nepourquant il i out dez lour si grant planté
Que le bon saint Euustace ne prissoient .j. dé.
Dez Ronmains a se poindre i out grant tas tué.
Le bon saint en son cuer en fu mout tourmenté.

CXXIV Vers le ciel regarda et dist: «Dieu, qui fet m'as,
Si voir conme David mist a mort Goulias,
Otroie moy vitoire contre lez satenas.» [Fol. 104 r°]
Puis qu'il out dist sez moz, guerez n'atarda pas

473 *I* il sont — 479 *I* premier — 486 *I* Fer — 487 *I* soumin — 488 *I* barbain — 489 *I* si *manque* — 490 *I* bon *manque* — 496 *I* moz *manque*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CXXV Qu'i vint une grant route d'onmez tous blans vestus,
Qui avoient crois blanchez plantees as escus.

Dez qu'a l'estour se mirent, errant furent vaincus.

CXXVI Lors lez blans chevaliers s'en alerent leur voie.
Adonc out saint Euustace a son cuer moult grant joie.
Puis a dist as Ronmains: «Voir, bien est drois c'on croie
Celuy qui au besong secours as siens envoie.»

CXXVII Moult grans honneurs conquirent les Ronmains la journee.
Par saint Euustace fu la terre conquestee,
Mez a Ronme l'en fu rendue grief soudee,
Ainsi con vous orrez sanz longue demouree.

CXXVIII Saint Euustace, qui fu parfetement saint honme,
Sa fame et sez enfans fist retourner a Ronme.
Et lez Ronmains, qui orent d'avoir conquis grant sonme;
Mez le bon saint n'en prist vallissant une ponme.

CXXIX Entant conme la guerre dura em Barbarie,
L'emperere mourut de Ronme la guernie.
A Treant escheüt toute la seigneurie
De l'empire de Ronme, plain fu de felonnie.

498 *I* plantes sus leur e. — 499 *Ce vers a été omis par le copiste de I* — 505 *I* h. quirent le r. — 505—508 *Les vers correspondants de K sont ainsi conçus:*

Par sainct eustace fut la terre conquestee
Ainsi que uous orrez sans nulle demouree
Oncques ne seiourna ne soir ne matinee
Jusques quil eut conquise au trenchant de lespee

509 *I* fu *manque* — 511 *K* L. r. luy uoulurent donner dor bien g. s. — 512 *K* print le uaillant dune p. — 513 *K* Ce pendant que — 514 *K* Trespassa lempereur . . . garnie — 515 *I* A t. demoura; *K* A adrian e. — 516 *K* De l. moult remply fut de f.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CXXX Quant Trajan l'emperere sout qu'il dut trespasser,
Pour ce que il avoit ouï pour voir conter
Qu'i out eü vitoire, tantost fist comander
Que on feïst par Ronme lez grans ruez parer.

CXXXI D'onorer saint Euustace s'efforcha grandement;
Mez sachiez celle honneur ne dura longuement,
Quer aprez li vendi trop doulereusement.
Encontre saint Eustace vint a moult noble gent.

CXXXII Dez qu'il vint prez de ly, couronne de lorier
Li mist dessus son chief, et puis l'ala besier.
Buisinez fist sonner et a maint cor menier.
Saint Euustace n'out cure d'entendre a tel mestier.

CXXXIII Treant li amperere, qui estoit droict tirant, [Fol. 104 v°]
A dit a saint Euustace: «Amis, je vouz creant
Que bien louer devez Machon et Tervagant,
Quant avez prins vengance du puepple mescreant.

CXXXIV A tous lez jours du monde avez m'amour aquise.
Preus estes et hardis, vous savés bien la guise
De pugnir lez mauvez qui ont foleur emprise.
En aubandon vous est ma grant richeise mise.»

CXXXV Ainsi que devisant vindrent jusqu'au palès.
Lors le cri l'emperere fu par mi Ronme fès

517 *I* Q. treant: *K* lempereur auant son t. — 518 *I* raconter: *K* Eut ouy p. certain a plusieurs rapporter — 519 *K* Quil auoit eu — 520 *I* Quer on: *K* lon fist parmy r. — 521 *K* De honnorer — 522 *I* ne d. pas granment: *K* A lencontre de luy sen uint o noble gent — 523 *I* douleneusement: *K* Mais sachez que lhonneur ne dura longuement — 524 *K* Car apres luy uendit trop douloureusement — 525 *I* loriler — 526 *K* d. le c. p. — 527 *K* Trompettes f. s. et m. herault crier — 528 *I* out cuer dentendie — 529 *I* droict *manque;* *K* Lors lempereur traian — 530 *K* amy soyez croyant — 531 *K* d. l. mahom — 532 *K* Q. uous ont faict uengeur du p. m. — 533 *K* A tousioursmais a. lamour de moy a. — 534 *K* P. et hardi e. et b. s. — 535 *K* q. f. o. entreprinse — 536 *K* habandon . . . richesse — 537 *I* iusqua a p.: *K* A. en d. u. i. pays — 538 *K* Le c. de lempereur.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Que trestous, haus et bas, venissent sans arès
Pour faire sacrefice devant lez mahonmez.

CXXXVI Lors oïst on a Ronme cel jour moult grant tempeste:
Trompez, cors et buisinez sonnerent pour la feste,
Si sacrifia l'en sans reson mainte beste.
Bien cuida l'emperere tant fere par sa teste

CXXXVII Qu'i menast saint Euustace sacrifïer ax diex:
Mez il li respondi: «Sire, ne sui pas tiex
Que j'aoure riens nee, que celuy qui est fiex
De la veirge Marie, c'est le Sire dez ciex.»

CXXXVIII «Conment! dit le tirant, Plesant, que ditez vous?
Donné vous ont vitoire nos diex, qui tant sont dous,
Contre lez Barbarins, qui estoient estous:
Se nos diex despisez, vous serez mal de nous.»

CXXXIX Saint Euustace dit: «Sire, certes, il ne m'en chaut,
Que se dieu qu'aourez ne sent ne froit ne chaut.
Lez Ronmains sceurent bien qui furent en l'assaut,
Que le secours nous vint de Dieu qui sur tous vaut,

CXL Qui peut a tous besoins secourre sez amis.
Onquez a vos ydoles nule riens ne requis,
Car il n'ont de puissance nen plus c'un chien pouris.»
Adonc fu l'emperiere en son cuer mout maris.

CXLI Puis dist a saint Euustace: «Tu te peus bien vanter,
Se plus tu de noz diex villement veulx parler,

539 *K* Que sacrifier deuant le mahommay — 540 *K* Ung chascun uint sans faire nul delay — 541 *K* ouyt on par r. noise et t. — 542 *K* Trompettes et clerons sonner p. la grande f. — 543 *K* La fut sacrifiee a mahom m. b. — 544 *K* lempereur — 545 *K* Quil — 546 *K* ie ne s. — 547 *I* ie a.: *K* Q. i autre dieu — 548 *I* le siue: *K* uierge m. c. le seigneur — 549 *K* Lors le faulx empereur luy dist q. — 550 *K* q. s. sur tous — 551 *K* b. quauez mis au dessoubz — 552 *K* mesprisez — 553 *K* S. e. luy d. uoir s. ne m. c. — 554 *K* Car les dieux que a. ne font — 555 *I* sceuent; *K* a l. — 557 *K* Lequel a t. b. p. aider — 558 *K* y. secours ie ne r. — 559 *K* p. ne que uieulx aulx p. — 560 *K* lempereur — 562 *I* to de n. d. uillainement p.; *K* toy de n. d.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Que je te feray tant de painez endurer [F. 105 r°]
C'onquez tant n'en out honme, selon le mien penser.»

CXLII Saint Euustace l'ouÿ, point ne s'en effrea,
Ains dist a l'emperiere: «Mal ait qui ja lairra
A dire verité, qu'en tez diex pouer n'a
Riens plus qu'a .j. crapout. Dieu te graventera

CXLIII Et trestous ceus qui croient en autre dieu qu'en luy.
Il mourut en la crois et depuis surresy.»
Quant le tirant felon le paler entendy,
Il en falut petit que de son sens n'issy.

CXLIV A sez chevalierz dist: «Or tost, je vous conmant
Que se glouton prenez: i moura maintenant!
Jamez ne seray lié en trestout mon vivant,
Se de li ne me venge.» Il le prindrent errant.

CXLV En une fort prison le cuiderent mener,
Mez le faus emperiere lez a fet retorner
Et dist: «Je veul encore .j. pou a luy paler.»
Lors mout courtoisement l'ala aressonner

CXLVI Et li dist: «Dous amis, tu ez fors et puissant
Et si as mout biau non, l'en t'apele Plessant,
Que plessans es au pueple, si ne fay mie tant
Que muirez a martire: aoure Tervagant,

CXLVII Et je te partiray mon empire par my.»
Adonc le dous martir tantost li respondi:

563 *K* Ie te f. tantost tellement martirer — 564 *K* Que o. t. ne fut h. sachez le sans cuider — 565 *K* se en effraya — 566 *I* Amis . . .. lesera: *K* A lempereur a d. meschee a q. l. — 567 *I* que tez; *K* d. uoir pour toy en t. d. — 568 *I* ta g.: *K* Non p. quen ung uieulx chien d. — 569 *K* qui c. a. d. que celuy — 570 *I* et puis fu s.: *K* Qui m. . . . et depuis reuesquy — 571 *K* f. t. son parler eut ouy — 572 *K* Bien p. sen faillit q. hors du s. n. — 573 *K* or sus u. c. — 574 *K* il m. — 575 *K* I. ioie nauray tant que s. u. — 577 *I* En u. forte p.: *K* Et en . p. — 578 *K* empereur — 579 *K* encor — 581 *K* amy . . . fort — 582 *K* n. on — 583 *K* Tu es plaisant au p. ne fais doncques pas t. — 584 *K* meures en m. honore — 585 *I* lemperiere — 586 *K* Adoncques sainct eustace t.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

«Tu m'apelez Plessant, mez ne va pas ainsy:
Mon droit nom 'est Euustace. Tez idolez reny

CXLVIII Et croy en celuy Dieu qui fist ciel, terre et mer,
Qui en crois pour lez siens vout la mort endurer.
Ta puissance fera en l'eure graventer,
Mez sa gloire ne peut ne son resne finer.

CXLIX En Dieu est m'esperance, que plain est de vertus.»
»Or tost, dist l'emperiere, despouliez lay tout nus,
Et si le batez tant que son sanc a grant rus [Fol. 105 v°]
Depure de son cors, que trop m'a iracus.»

CL Adonquez saint Euustace lez tirans dezvetirent.
Mez de menuez vergez mie ne le batirent:
D'ezcourgïez de fer tout son cors derompirent.
Que de tous lez costez le sanc salir li firent.

CLI Le martir saint Euustace, plain de divine foy,
En soufrant son martire se tessoit trestout coy,
Fors en tant qu'il disoit: «Diex ait mercy de moy,
Si voir que certain suy que tous biens sont en toy.»

CLII Si tost qu'il out se dist, lez tirans jus verserent
Ainsi conme pamez, mez, quant se releverent,
A saint Euustace vindrent et merchi luy crïerent:
Forment se repentoient que onquez l'adezerent.

CLIII Lors leur dist l'emperiere: «Se miex ne le batez,
Vous arez en es l'eure trestous lez chiez coupez.»

587 *K* m. pas ne ua a. — 588 *K* M. n. si e. e. — 589 *I* f. et c. et t. — 590 *K* uoulut m. — 591 *I* graueter; *K* Ton pouoir f. tost sil luy plaist g. — 592 *I* p. en s. — 593 *K* En luy gist m. car . . . uertu — 594 *K* lempereur . . . nud — 595 *K* le sang — 596 *K* Descende . . car torp ma fait dargus — 597 *K* A. l. t. le bon s. deuestirent — 598 *K* M. de u. m. pas ilz ne — 599 *K* Ains de grans e. de f. ilz le ferirent — 600 *K* Tant q. de t. c. le s. saillir en feirent — 601 *K* remply de uraye f. — 602 *K* ce m. — 603 *K* F. q. d. mon dieu ayez m. de m. — 604 *K* Si uray q. s. c. — 605 *K* i. tumberent — 607 *I* luy *manque* — 608 *K* r. quant o. luy toucherent — 609 *K* lempereur — 610 *I* en ens l.; *K* a. a ceste heure.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Et il li respondirent: «Festez cen que voudrez,
Mez ja mez ne sera de par nous adezez,

CLIV Que le Dieu le soutient en qui il a fiance:
Voir, trop plus qu'es idollez a en luy de puissance.»
Quant il oÿ leur moz, au cuer out tel pessance
Qu'il lez fist decoler sans nule demourance,

CLV Et puis fist saint Eustace par lez essellez pendre
Et grans platez de fer toutez ardans estendre
Sus son presïeus cors, qu'il avoit asez tendre.
Lor conmenchi le saint a Dieu grant grace rendre

CLVI Et disoit: «Roi dez ciex, ne pouroie pour vous
Tant endurer de mal con soufritez pour nous,
Si me donnez pouoir de souffrir, Seigneur doulx,
Tant qu'avec vous regner je puisse et les miens tous.»

CLVII Les senateurs de Ronme luy dirent doulcement:
«Plaisant, beau doulx amy, nous tous communement
Te conseillon, pour vray, que ton consentement
Soit avec l'empereur, qui t'ayme chierement.»

CLVIII Mez il leur respondy qu'i n'en feroit naient,
Car bien estoit creant que, plus aroit torment
En se monde sa jus, plus seroit hautement
Asis en la grant joie qui est sans finement. [Fol. 106 r°]

CLIX L'emperiere tirant, qui n'estoit pas proudon,
Fist amener la dame par devant son baron,
Et lour .ij. biaus enfans, qui ourent bon renon;
L'un out nom Teopy et l'autre Agapiton.

---

612 *K* attouchez — 613 *K* Car son d. — *Ce vers et le suivant sont intervertis dans K* — 614 *I* a *manque; K* Trop plus quen uoz ydolles — 615 *K* les m. — 616 *K* Qui l. — 617 *I* essaellez — 619 *I* auoit *manque; K* Sur s. gracieulx — 620 *K* Lors commence . . . grans graces — 621 *K* dist doulx r. d. c. ie ne scarois p. u. — 622 *K* maulx que s. — 623 *I* Lors lez segnieurs de romme li escrient tous — 624 *I* Quil crent lemperiere et il li seroient dous — 625—628 *I omet cette strophe* — 629 *I* ne — 630 *K* e. certain q. tant p. de t. — 631 *K* m. il auroit — 633 *K* Adoncques lempereur q. moult e. felon — 634 *K* admener — 635 *K* Et ses deux . . . grant r. — 636 *K* teospit; *I* agapion.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CLX Quant le tirant lez vit, il dist: «Or esgardez
Conment par sa folour est Euustace menez.
Sachiez que plus grant mal qu'i ne sent souferrez,
Se d'aourer no diex fort ne l'amonnestez.»

CLXI La dame, qui fu sage, parla premierement
Et dist a l'emperiere: «Chien esragé pulent,
Veus tu que je luy loe qu'i voit a dannement?
Or sachez de certain que je n'en ay tallent,

CLXII Einchois sui aprestee et ay mout grant dezir
Que pour mon creatour puisse torment soufrir.
Avequez mon segnieur aime miex a mourir
Que je li consellace son Dieu a relenquir.»

CLXIII Lors distrent lez enfans au faus empereour:
«Fellon et forsené, tu pensez grant follour
Qui cuidez que lesson le souvrain creatour
Pour endurer sa jus .j. petit de doulour.»

CLXIV Quant le tirant ouÿ lez .ij. enfans parler,
Si grant duel out au cuer, bien cuida forsener.
.j. beuf d'arain fist fere, puis se prinst a jurer
Qu'i lez fera tous .iiij. en grief torment finer.

CLXV Mez ains que saint Euustace fut dedens le beuf mis,
Le tirant fist jeter charbons ardans tout vis
Sous lez piez saint Euustace par .v. ou par .vi..
Il marcha par desus, c'onquez n'en valut pis.

---

637 *K* regardez — 638 *K* Comme p. sa f. plaisant est tourmentez — 639 *K* Saichez q. p. de m. quil . . . souffrirez — 640 *I* de auorez; *K* noz d. uous ne — 642 *K* lempereur c. enraige peulent — 643 *I* luy *manque; K* quil uoyse — 644 *K* Saichez bien de — 648 *K* c. de s. d. departir — 649 *K* Puis apres l. e. dirent a lempereur — 650 *I* et *manque* — 651 *I* c. ouy l. le souuerain c.; *K* le tresdoulx c. — 652 *K* P. e. chascun — 653 *I* .ij. *manque* — 654 *K* c. quil c. f. — 655 *I* se *manque* — 656 *I* finer *manque; K* Quil l. feroit . . . a g. — *Les vers* 657—688 *manquent à K* — 658 *I* charbon ardant — 659 *I vers faux; on pourrait peut-être corriger* par .v. fois ou par .vi., *ou bien:* ou par .v. ou par .vi.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CLXVI Lez Ronmains, qui veoient lez vertus aparans,
Dirent a l'emperiere qu'il estoit non sachans,
Quant fezoit endurer martires si trez grans
664 A celuy qui estoit d'ous tous le plus puissans.

CLXVII «Conment! dist le tirant, trop estez mal soutiex,
[Fol. 106 v°]
Quant vous plegniez celui qui despisoit nos diex.»
Et il li respondirent: «Sire, devant noz iex
668 Fist son Dïeu tel miracle dont nous valumez miex.

CLXVIII Tous nous eüsent mors lez gens de Barbarie,
Quant il requist son Dieu; fouz est qui ne s'i fie,
Qar il nous envea mout bele compagnie
672 De chevaliers tous blans qui nous firent aïe.»

CLXIX Lors .iiij. mil Ronmains crïerent a .ij. fez
Trestous a l'emperiere qu'estoit faus et mauvez
Pour ce qu'a saint Euustace donnoit tourmens si lez,
676 Et dirent qu'ez idolez ne creoient ja mez.

CLXX Douce gens, entendez: le dezloial tirant
Ne vout pas regarder qu'aloient voir disant,
Ains a dist a sez honmez qu'i n'alasent tardant
680 Qu'i ne lez decollasent, si firent il errant.

CLXXI A gré prirent la mort, et Dieu, qui tous biens donne,
Lor donna dez martirs en paradis couronne.
De la paine qu'il ourent rechurent sonme bonne.
684 Ja orez du tirant, qui fu fauce personne:

CLXXII Quant lez honmez vit mors, bien esrager cuida,
Et par trestous lez dieus ou creoit il jura
Que ja mez en sa vie de pain ne mengera
688 Devant que saint Euustace a torment finera.

CLXXIII Dedens le beuf d'arain lez fit lïer forment.
Sa fame fu lez ly, qui mout out le cors gent,
Et leur .ij. biaus enfans: mez en se grief torment
692 Furent mis trestous ens, ou la legende ment.

---

663 *I* martire — 664 *I* estotoit; *dans* puissans *le dernier* s *est corrigé sur un* t — 668 *I* donc — 682 *I* Lors . . . martis — 686 *I* dieu; il *manque* — 689 *K* forment lyer — 690 *K* Luy premier et puis sa f. q. eut — 691 *K* Apres ses deux e. tous en — 692 *I* Furerent m. t. uns; *K* F. boutez ensemble la l. nen m.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CLXXIV Ainsi que le tirant dedens son cuer pensoit
Qu'en l'eure que l'arain fort eschaufé seroit,
Que leur cuir et leur char forment enpireroit,
Lors le dous saint Euustace forment Dieu reclamoit

CLXXV Et dit: «Dous Jhesucrist, bien voy que vous m'amez,
Quant endurer me fetez sa jus dez maus asez.» [107]
Puis parla a sa fame et dist: «Suer, entendez,
Je vous pri qu'en bon gré le martire prenez,

CLXXVI Et vous, noz .ij. enfans, et aiez ferme foy,
Que mou bien me conta Dieu, qui sus tous est roy,
Quant entre lez .ij. cornez du cerf parla a moy
Qu'il nous metroit a mort pour essaucier la loy,

CLXXVII Et aprez lez martirez nous rendroit le soulas
De la joie dez ciex, dont nul ne se tient mas.»
Adonc fist le tirant aporter .j. grant tas
De bonnes buches seiches; le feu n'oublia pas.

CLXXVIII Lors saint Euustace prinst a regarder lez ciex
Et dist piteussement: «Trez dous Dieu glorïex,
Gardez moy en la fin, si en vaudray mout miex,
Dez anemis d'enfer, qui tant sont outrageux,

CLXXIX Et veulliez prendre m'ame, dous Pere tout puissans,
Et celle de ma fame et de mez .ij. enfans,
Si voir qu'ay acompli volentiers vo talens,
Et si veulliez tant fere, car j'en suis mout en grans,

---

693 *I* Aisni; *K* Le t. inhumain — 694 *K* Que aussi tost que le feu l. eschaufferoit — 695 *K* Tout le c. et la chair des corps emporteroit — 696 *K* Mais adonc s. e. d. f. r. — 697 *K* Disant — 698 *K* f. de diuers m. a. — 700 *K* p. de b. g. le m. endurez — 701 *K* u. mes beaulx e. mourez en f. f. — 702 *K* Car moult . . . sur — 704 *I* Que il; *K* Quon . . . exaulcer sa foy — 705 *K* le martyre — 706 *K* c. ou n. nest iamais las — 708 *I* bonne buche seiche — 709 *I* regader; *K* r. aux c. — 710 *I* d. g. dieu — 711 *K* si resisteray mieulx — 712 *K* Aux — 713 *K* tresdoulx peres p. — 715 *K* que iacompliz u. uoz commandz — 716 *I* c. ie s.; *K* Le u. ainsi f. c. ien s. desirans.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CLXXX Que, quiconquez lira la vie qu'ay menee
Ou qui l'ezcoutera en devote pencee,
Que la grace dez ciex de vous li soit donnee.
Encore vous requier, Sire, s'i vous agree,

CLXXXI Que, quiconquez sera mandé en jugement
Et il nonme mon non de cuer devotement,
Combien qu'i soit coupable, que sans villain tourment
S'en puise departir. Je vous pri bonnement,

CLXXXII Si conme mez enfans ravis et en portez
Furent de malez bestez, que tel grace donnez
A tous loiaus marchans dont seroy regretez
Que de vostre confort soient reconfortez

CLXXXIII En si faite maniere que, s'en terre ou en mer
Ont adiré riens nee, qu'il le puissent trouver,
Et, se fame me huche au destroit d'enfanter,
Que le fruit et le cors, Sire, veulliez saver; [107 v°]

CLXXXIV Et si vous pry, vray Dieu, que ce vous vueille plaire
Que, quiconques fera en mon nom luminaire,
Nul esperit maulvais ne luy face contraire,
Ains de la vostre grace luy vueillez secours faire.

CLXXXV Encore vous requier ge, glorïex Dieu, et prie
Que, qui voudra garder en sa messon ma vie,
Que foudre ne tempete n'ait de fantosmerie
Ne le puisse enpirier, ne ly ne sa megnie.

---

717 *K* Et q. l. — 718 *K* de d. p. — 719 *K* Q. uostre g. sire luy s. tantost d. — 720 *K* Encores u. requiers sil u. plaist et a. — 722 *K* Et requiert mon ayde du c. — 723 *I* villain *manque; K* quil — 724 *K* d. si u. — 725 *K* Si uray que m. — 726 *K* des m. b. uostre g. d. — 727 *I* donc; *K* seray reclamez — 728 *K* Et de u. secours — 729 *K* Uoire tellement q. — 730 *I* On . . . puisse: *K* adirez leurs biens ilz les p. — 731 *K* Et la f. qui mappelle — 732 *K* son f. et son c. s. u. sauluer — *Les vers* 733—736 *ne se trouvent pas dans I* — 737 *K* Encores u. r. gl. — 738 *K* u. en sa m. g. — 739 *I* foudere . . . fausonnerie: *K* t. nen f. — 740 *K* puist empirer en nul iour de sa uie.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CLXXXVI Si vous pry, Dieu, si voir con nous couvient finer
En se beuf cy tous .iiij., que, qui reconmander
Me voudra son bestal, qu'i le puise trouver
Sain et sauf.» Lors .j. angre fist Diex jus devaler

CLXXXVII Qui jeta tel clarté que le roy tout premier
Et lez faus mescreans fist envers trebucier.
Droit encontre la terre l'angre prit a hucier:
«Euustace, biaus amis, tu te dois bien prissier,

CLXXXVIII Car Dieu otroie quanque li as requis
— —,
Em plorant sez pechiez, ou ton cors sera mis,
Petit pourra douter lez las auz anemis.

CLXXXIX Ja asez tost araz le delit souverain,
Et ta fame et tez fiex, ne le tien pas en vain.»
Adonc s'em parti l'angre. Le tirant out grant fain
D'alumer .j. grant feu entour le beuf d'arain,

CXC Si grant c'on le peüst de .ij. lieuez veoir;
Mez le dous Jhesucrist, qui sus tous a poueir,

---

741 *K* Oultre u. p. si uray quil uous — 742 *I* tou^{3} — 743 *K* Son basteau me u. quille puist retourner — 744 *K* S. et s. et tantost a bon port arriuer — 749 *I vers faux* (*cf. K* Jesucrist) — 750 *Ce vers manque à I.*

Dans K, les vers 745—752 *sont ainsi conçus:*

Lors fist iesus ung ange la endroit deualler
Qui gecta tel clarte que lempereur premier
Et tous les faulx tyrans fist enuers tresbucher
Et puis incontinent lange print a hucher

Eustace doulx amy tu te doibs bien priser
Car iesuchrist taccorde ce que ueulx demander
Et a toute personne qui te uouldra prier
Peu doubter conuiendra les ennemys denfer

— 753 *K* Promptement uous aurez — 754 *K* Toy ta f. et enfans ne le tenez a u. — 755 *K* Lors se departit lange — 756 *K* autour du b. darin — 757 *I* uoir; *K* g. que de deux l. le pouoit on u. — 758 *K* sur tout — 759 *I* .j. mirache; *K* tel miracle.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Y montra .j. miracle c'on doit ramentevoir,
Car onquez pour le feu on ne pout percevoir

CXCI Que lez .iiij. cors sains fusent de riens malmis:
A tous sembloit qu'i fusent doucement endormis.
Jhesucrist fist porter la sus en paradis
Leur amez u soulaz qui dura a touz dis.

CXCII Tout droit le segont jour de novembre a l'entree
Fu l'ame saint Euustace en paradis portee.
Mez le faus emperiere perdy mout la journee,
Car la cité de Ronme fu forment tormentee,

CXCIII Que la foudre du ciel par plusseurs liex cheÿ, [108]
Dont a mout de paiens ledement mescheÿ.
Le faus empereour .j. sien fis y perdy.
Douce gent, entendez, pour l'amour Dieu, cecy:

CXCIV Plusseurs bons crestïens qui a Ronme hantaient
Par nuit lez bons cors sains conmunement embloient,
Puis lez ensevelirent et si lez enterroient.
Il ne demouroit guerez, con cors sains se levoient,

CXCV Car Dieu moustroit pour eulz belez vertus asez.
Mez le cors saint Euustace fu de Ronme levez
Par .j. bon roy franchois et noblement posez
A Saint Denis en France, ou mout est honorez.

CXCVI La vegille dez mors, si conme il m'est avis,
En l'onneur saint Euustace veillent grans et petis.

---

760 *I* f. ne p. aperceuoir; *K* par le f. on ne peult p. — 761 *K* en r. — 762 *K* Aincoys s. quilz — 764 *K* Leurs a. au s. q. durera tousdis — 765 *I* uers l. — 766 *K* l. des martyrs — 767 *K* empereur — 769 *K* De la f. du c. quen p. l. c. — 770 *I* donc — 771 *K* Le felon empereur — *Ce vers et le suivant sont intervertis dans K* — 772 *I* p. l. d. merchy; *K* Doulces gens e. et notez bien c. — 773 *K* c. secretz saduenturerent — 774 *K* n. bien coyement l. b. s. emblerent — 775 *K* Bien l. e. et en terre poserent — 776 *I* conme; *K* Si ne demoura g. que de terre sesleuerent — 777 *K* Et monstra d. — 778 *K* Puis . . . r. apporte — 779 *I* est n. p. — 780 *K* honnore — 781 *I* il met a.; *K* Et pour le grant secours quil faict a ses amys — 782 *K* Le iour feste des mors u.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

On ne fait nulle veille au moustier saint Denis
Fors a la saint Euustace, de cen sui ge tous fis.

CXCVII Plusours bons marcheans, que Dieu gart de grevance,
Ont en la charité saint Euustace fiance,
Doucement le reclament a Saint Denis en France:
De tel saint doit on fere en tous lieus remenbrance.

CXCVIII Une bonne roïne, a qui Dieu doint pardon,
Aporta a Paris en grant devocion
Le menton saint Euustace. Encore le voit on
A l'ospital saint Jaque. Le saint dont nous pallon,

CXCIX On le doit conme Job louer de passïence,
Que sans avoir effroy soufri grant pestilence.
Dieu par sa grant merite nous otroit la sïence
Que nous aions la joie ou n'a point de disence.

CC Amen chacun de nous devotement en die.
Jhesucrist, nostre pere, le fis sainte Marie,
Nous otroit sa grant grace et nous doint bonne vie
Et nous meste o lez angrez en sa grant compaignie!
Amen.

Cy fine la Vie saint Euustace

---

783 *K* En grant deuotion au m. — 784 *K* Pour reuerer sa feste de ce certain ie suis — 785 *K* marchans — 786 *K* O. au glorieulx corps — 787 *K* Car en leurs grans affaires ont par luy allegeance — 788 *K* Si d. on de luy f. — 789 *K* U. noble r. a q. d. face p. — 790 *K* A p. a. par g. d. — 791 *K* encores — 792 *I* donc; *K* iacques pour uray le uous dison — 794 *K* Car s. desesperer — 795 *K* g. uertu n. doint telle s. — 796 *K* uous . . . ou paix est et silence Amen — *La dernière strophe manque à K.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE V

LA VERSION XI DE LA LÉGENDE EN VERS FRANÇAIS

1. — *Manuscrit.* — La onzième version des Vies en vers de saint Eustache ne nous est conservée que dans le manuscrit français 24.951 de la Bibliothèque nationale. D'après cette note inscrite à la première page, restée vide: *Célestins 32*, ce manuscrit faisait autrefois partie d'une des bibliothèques des Célestins. [1] Il a aussi appartenu à un maire de Beauvais, comme nous apprennent ces vers ajoutés après coup au fol. 37:

Ce livre que vous voiez
estre de vers si bien rimés
appartenoit autrefois
a un maire de Beauveois
qui devant mourir avoit
ans plus de quarante sept.

C'est un volume de 37 feuillets en parchemin, dorés sur tranches, mesurant 22 centimètres sur 15. L'écriture accuse une main du XVI[e] siècle. A la même époque appartient aussi la reliure en veau estampé. [2] Notre Vie se trouve transcrite aux feuillets 2—37.

---

[1] Il ne figure pas sur la liste des manuscrits célestins du *Catalogue* du P. Daire, *o. c.* ci-dessus p. 84.

[2] Voir *Catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque nationale. Anciens petits fonds français*, II, par C. Couderc et Ch. de la Roncière, Paris, 1902. — L'indication du catalogue que la Vie de saint Eustache »est suivie d'une ballade, d'un rondeau et d'un chant royal sur saint Eustache», doit être corrigée: ces trois pièces appartiennent à la Vie elle-même et ne constituent que la continuation du récit.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

La première page (fol. 2 r) est bordée d'un cadre bleu avec des guirlandes en or (style de la Renaissance) et l'initiale des premiers vers des trois strophes de cette page est enluminée. Partout ailleurs ces initiales sont des lettres ordinaires, alternativement rouges et bleues, hautes de trois ou quelquefois seulement de deux lignes. Les autres vers des strophes commencent par une majuscule munie d'un simple trait de couleur jaune. Chaque fois que l'écriture n'occupe pas la ligne sur toute la largeur du feuillet (ce qui arrive le plus souvent), la ligne est complétée par deux traits, qui serpentent en s'entrelaçant de façon à faire des huit. Là encore la couleur est tour à tour rouge et bleue. Quelques rares fois le vide est rempli d'une autre façon: à la première page, par exemple, ces bouts de ligne sont des barres assez larges, rouges ou bleues, ornées d'or. — La copie a été exécutée avec beaucoup de soin.

2. — *Langue de l'auteur.* — Voici les indications que nous fournit sur la langue du poète l'étude des rimes et de la mesure des vers. Comme le poème doit dater de la première moitié du XVe siècle, il n'est pas étonnant que ce texte relativement récent n'offre pas de traits linguistiques particulièrement intéressants.

Mentionnons d'abord la rime de *ty* (= *tu*) 262 avec *aussy*, *ainsy* et *soucy*. Il est certain qu'il s'agit d'un cas sujet. Nous n'en connaissons par d'autre exemple. [1] Si

[1] La forme oblique *ti* est bien connue. Voir p. ex. Schwan-Behrens, *Grammatik des Altfranzösischen*, Leipzig, 1914, p. 177, et Kr. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, t. II, Copenhague, 1903, p. 371.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ty est une simple faute pour *tu*, ce passage s'ajouterait à d'autres rimes, comme celles citées par H. Chatelain: [1] *vesquirent: morurent; soustenist: esmut; esbahis: apparus* (du *Mystère de la Passion* d'Arras) et *reffuge: tige* (de la *Destruction de Troye la Grant* par Jacques Milet). Est-ce là une rime inexacte, due à la licence poétique, ou serait-ce l'indice d'une évolution phonétique, c'est-à-dire un trait dialectal? On sait que, de nos jours, la confusion de *i* et *u* nasalisés caractérise une certaine région picarde. [2]

La rime *ui: i* (p. ex. *conduire* 476: *s'adire*) n'a rien de remarquable.

La diphtongue *ai* se confond avec *e* à la rime (p. ex. *mectz* 255: *jamais*), ainsi que *aĩ* et *eĩ* (p. ex. *paine* 1098: *humaine*).

La diphtongue *oi* rime avec *e*, *ie* et *ai* (p. ex. *acongnoistre* 671: *remestre; croire* 120: *pierre; croire* 959: *pierre, terre; moy, croy, effroy: vray* 822; *foy* 1039: *delay*), toutes rimes qui indiquent que *oi* s'est transformé en *oè*, avec l'accent sur *è*.

La rime *gerre* (= *genre*) 1006: *terre, croire* est intéressante. Elle rappelle les formes picardes bien connues *verra, terra* pour *venra, tenra*. Pour cette évolution il

---

[1] *Recherches sur le vers français au XVe siècle*, Paris, 1908, p. 15.

[2] Chatelain, *o. c.*, p. 4. Ce phénomène ne serait, selon H. Chatelain, attesté pour le picard qu'au XVIe siècle: il cite pourtant, p. 32, la rime *commune: digne* du *Mystère de Saint Bernard de Menthon*, du XVe siècle, dont l'auteur, à ce qu'il suppose lui-même (p. 31), doit être un Picard. Quant au mot *digne*, il faut relever que la prononciation avec *ñ* ne s'est introduite qu'au XVIe siècle (voir Nyrop, *o. c.*, t. I, 1914, p. 325).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

faut supposer nécessairement la prononciation picarde avec *ẽ* et non pas *ã*; aussi la confusion de ces deux sons n'est constatée nulle part dans notre texte (*femme*, qui rime avec des mots comme *dame*, *ame*, *diffame*, strophe XLVIII, ne prouve, comme on sait, rien à cet égard).

Une fois on trouve la rime dialectale *iée: ie* (*mesgnye* 196: *compaignye*, *unye*, *munye*).

Ié peut rimer avec *é* (*laissé* 626: *passé; chasser* 75, *laisser* 83: *passer*, *cesser*, *amasser*, *tracasser; baptizez* 182, *prisez* 184, *desprisez* 185: *advisez; pierre* 958: *terre; prïere* 1107: *pere*). De l'autre côté on trouve les rimes anciennes *de rechief* 1151, *meschief* 1153: *grief*.

La diphtongue *au:eau* (*chevaulx* 236: *chameaulx*, *pourceaulx*, *veaulx*).

Notons la rime intéressante *vault* (3e p. sg. prés. ind. de *vouloir*) 658: *fault*, *chault* (= chaud); cf. la forme connue *viaut*. Au vers 18 nous trouvons la même graphie.

La confusion de *er* et *ar* — phénomène surtout fréquent au XVe siècle [1] — est attestée par les rimes *larmes* 883, *termes* 885: *gendarmes*, *alarmes* (cf. la graphie *confrarie* 1157).

La rime *moult* 483:*pont*, *sont* prouve que l'auteur, au lieu de la forme courante *moult*, employée par le copiste, se servait de la forme parallèle bien connue *mont*.

L'*e* féminin s'est amui après une voyelle (*pay(e)ment* 138; mais *vrayement* en trois syllabes, 139) ou devant une voyelle, p. ex. *benoict* 2, 57, 695; *empereur* 66, 612; *veoir* 196, 353, 380, 504; *eu* 180, 641; *peu* 315; *sceu* 485; *eusse* 625 et *eust* 880 (imparf. du subjonctif); *asseurance*

[1] Nyrop, *o. c.*, t. I, 1914, p. 246.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

384; *esleu(z)* 595, 795; *mesmement* 191, 1118, 1156, 1224, *mesmes* 1203; *marchans* 1124; toujours dans le nom d'*Eustace* (10, 188, 205, etc.), ainsi que dans *guerdonne* 52. Mentionnons spécialement *royne* 1247, de deux syllabes, en rime avec *recline* et *s'encline*, qui doit être lu *rine* (pour *reïne*). *E* a une valeur syllabique dans *esper*(r)*it* 2, 1189, 1195 et *souverain*(*e*) 1160, 1172.

Le mot *aage* 587 a deux syllabes; l'interjection *haa* 388, 877 en a une. *Aourer* compte pour deux syllabes (v. 958 et 1037).

Quant à *-ent*, terminaison de la troisième personne du pluriel de l'imparfait, il y a hésitation. Au vers 955, p. ex., *avoient* est de trois syllabes. Voici les cas où cet *-ent* (devant voyelle ou devant consonne) ne compte pas dans la mesure: *proclamoient* 779, *estoient* 444, 589, 849, *regardoyent* 692, *usoient* 941, *vouloient* 1004, *savoient* 1026, *demandoient* 1056. Il en est de même de l'*e* des formes *sauroye* 653, 752[1] et *desploye* 904. *Estois*, 627 et 733, est de deux syllabes. *Soyes*, 2e p. sg. prés. subj., est dissyllabique au vers 537, et dans le refrain des strophes LXXVIII—LXXXV, mais d'une syllabe au vers 260.[2] *Puy*[*e*]*s* 744, 2e p. sg. prés. ind., est d'une

[1] Il est probable qu'au vers 821, où le copiste du XVIe siècle écrit la nouvelle forme analogique *saurois* (voir Nyrop, *o. c.*, II, p. 123), l'auteur avait écrit *sauroye*.

[2] M. Nyrop, *o. c.*, II, p. 111, constate que *soyes* de deux syllabes s'était conservé encore à la fin du XIVe siècle. Comme il ne dit rien du XVe siècle, on peut comprendre que cette forme n'a pas été constatée pour ce siècle. Elle serait donc l'indice d'une certaine ancienneté qui s'ajouterait aux autres indices (v. à la versification) qui nous permettraient de dater le poème au moins quelque peu avant le milieu du XVe siècle.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

syllabe. Notons enfin les formes *el* 872 et *encor* 849 sans *e* final.

Le futur *donront* 1155 n'a rien de remarquable. On trouve de telles formes du verbe *don(n)er* encore au XVI^e^ siècle. [1]

Quant aux consonnes, on peut mentionner que *c*, *z* et *s* sont confondus, que *s* est muet à l'intérieur des mots devant consonne (p. ex. *blasme* 324: *dame; promisrent* 1254: *suyvirent, virent*). L'*s* final à la fin du vers a encore sa valeur de consonne: [2] (*dix* 231: *dictz; helas* 517: *las, soulas, pas, pas, cas, engendras, perdras, auras;* cela ressort encore des rimes de la strophe LXXXIII où il y a des rimes distinctes en *us* et en *u*).

La consonne *r* se prononce encore, comme on s'y attend, dans la désinence *-er* des infinitifs (p. ex. *parler* 881, *celer* 884: *l'air; nommer* 647, *amer* 649: *amer*, adj.).

La rime *est ce* 369: *noblesse, lesse, leesse, adresse*, prouve que le *t* final dans *est* (devant consonne) est muet. Ces sortes de rimes sont d'ailleurs très fréquentes à l'époque.

L'*l* dans *nulz* (771: *esmuz, surplus, plus, esluz;* cf. fr. mod. *nul*) et l'*ſ* dans *Juifz* (372: *suys, ensuys*) sont purement graphiques. L'auteur employait donc les formes anciennes.

La morphologie ne donne pas lieu à beaucoup de remarques. Il est inutile de donner des exemples prouvant la disparition de l'ancienne déclinaison. Pour ce qui est des adjectifs ayant originairement une seule forme au

[1] Nyrop, *o. c.*, II, p. 153. — Au vers 142 on trouve *donneray* de trois syllabes.

[2] C'est, selon H. Chatelain (*o. c.*, p. 74), dans la seconde moitié du XV^e^ siècle que commence l'amuissement de l'*s* final.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

masculin et au féminin, l'ancienne forme féminine *grand* est attestée plusieurs fois (316, 467, 544, 616, 704, 717, 740, 890, 1246); il en est de même pour *tel* 1029, *telz* 964, 1009, *quel* 481, 814, *pacïemment* 299, 995, 1022, *briefment* 675. *Grande*(*s*) est représentée cinq fois (28, 40, 718, 928, 1198); on trouve *grandement* 546, 744, 842, 1174; *telle*(*s*) 120, 204, 323, 464, 998, *tel*(*l*)*ement* 542, 1102; *quelle* 193, 352, *quelement* 543; *griefve* 553, 696; *loyalle* 1033, *loyallement* 629; *gentille* 62 (: *Evangile*); *pacïentement* 573.

Le pronom possessif féminin est *ton* devant voyelle (*h* muet) au vers 536, comme en français moderne.

Mentionnons quelques formes verbales: *ame* 353, 3e p. sg. prés. ind., rimant avec *diffame*, *dame*, etc., est formée par analogie avec l'infinitif *amer* et les formes avec radical inaccentué. Ces formes étaient assez fréquentes au XVe siècle.[1] Notons le prés. subj. 3e p. sg. *doint* 384. *Voise* 762 (: *degoise*), même forme, s'employait régulièrement encore au XVIe siècle.[2] La rime *adviengne* 979: *christïenne* prouve que l'auteur employait la forme moderne *advienne* et non la forme ancienne *aviegne*, représentée par la graphie du copiste *adviengne*. *Treuve* 1089, 1er p. sg. prés. ind., est une forme modelée sur la 2e et la 3e p. sg. du même temps, remplaçant l'ancienne forme *truis*. Elle est, à son tour, plus ancienne que la forme moderne *trouve*. *Confort* 395 (: *mort*), qui semble être la 2e p. sg. de l'impératif, doit être une forme analogique (d'après la 3e p. du subj. ?) pour la forme régulière *conforte*. Il en est de même de la forme *gard* 540, prouvée

---

[1] Voir Chatelain, *o. c.*, p. 26.

[2] Nyrop, *o. c.*, II, p. 109.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

par le mètre (*garde* se lit 1112, 1137, 1143, 1153, 1259). Les rimes *entreprint* 76, *print* 77: *advint*, *souvint*, et *print* 284, *aprint* 286, *comprint* 287: *vint* prouvent que l'auteur a connu ces formes, employées depuis le XIV^e^ siècle, du verbe *prendre* où s'est introduit un *n* parasite.[1] L'auteur emploie les formes modernes *mirent* — et non pas *mistrent* — (qui est prouvée par des rimes comme *misrent* 833: *nourrirent*, 1240: *ouvrirent*), *firent* (832: *nourrirent*, 1206: *perdirent*, *fondirent*), *dirent* (1216: *yssirent*, *rendirent*) et *acquirent* (1230: *souffrirent*, *offrirent*). Les parfaits suivants présentent la nouvelle forme analogique: *pleuct* 240 (: *volut*); *eust* 253, *peust* 254 (: *fut*, *creust*); *eurent* 706, *peurent* 708 (: *furent*, *congnurent*); *despleut* 569, *peult* 570, *sceut* 571 (: *voulut*, etc.).

Quant aux traits un peu plus anciens, relevons le vers 580 où le régime direct *les* est tombé devant le régime indirect *lui*, la construction *As tu point eu* etc., 641, *Voeulz tu pas* etc., 963, *eust* au vers 618, qui y figure pour *il y eust*, *a* pour *il* y *a*, 468, et les 1^res^ personnes du présent de l'indicatif sans *e* (p. ex. *pry* 654, prouvé par le mètre), et *s* (*croy* 824: *moy*). Relevons encore les anciens superlatifs *plus grand* 424, et *plus tost* 660, ainsi que la construction *Le benoict sainct promist alors* 164, où *le* fonctionne comme datif, sans préposition.

Les constructions suivantes font voir un affaiblissement dans la signification du mot *en* dans le verbe composé, qui a amené la répétition de ce mot: *Qui l'ung enfant en emportoit* 498, et *Qui les enfans en emporterent* 578.

[1] Nyrop, *o. c.*, II, p. 139. — Ces formes se retrouvent aussi dans la graphie du copiste (*print* 299, 611, 894, *prindrent* 1210, *prinssent* 1083, *prins*(*e*) 375, 827).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Le vocabulaire de l'auteur est celui du XV^e siècle, abondant en latinismes, caractéristiques de cette époque. En voici des exemples: *police* 42, *pacifique* 66, *amateur* 538, *dubitation* 1222, *propice* 44, *incredule* 1164, *petition* 1179, *deïficque* 69, 203, *archiprince* 70, *exemption* 128, *eruditz* 154, *practicïen* 214, *facteur* 531, *deprecateur* 533, *orateur* 534, *curateur* 539. Et pourtant sa langue ne presente pas à cet égard les extravagances des »grands rhétoriqueurs» de la seconde moitié du XV^e siècle [1], ce qui nous confirme dans notre idée que le poème date de la première moitié de ce siècle. [2] La teinte dialectale qu'offre la langue de l'auteur n'est pas en contradiction avec cette datation.

3. — *Langue du copiste.* — Pour un homme du XVI^e siècle [3] notre copiste a une orthographe assez sobre et pas trop surchargée. Relevons quelques exemples d'une graphie étymologique: *sainct* 2, 57, etc., *escript* 122, etc., *dict* (part. parf.) 201, etc., *mauldict* 1007, etc., *destruict* 306, 1141, *corps* 159, *je croidz* 94, *faict* 123, *nuict* 1210, *receupt* 573, *debvoir* 321, *doibt* 1225, *deubt* 574, *racompter* 895, *submettre* 377, *adventure* 540, 560, *dejecté* 248, *gectoit* 409, 501, *angels* 1254. Dans les exemples suivants il y a une graphie surchargée ou faussement étymologique: *attendict* 868, *fendict* 1008, *crisme* 1134, *mectz* 255, *dict* (= dixit) 204, etc., *acquerir* 12, *ung* 3, etc., *roch* 93, 201, 1092, *brefve* 208, *griefve* 553, 696, *cincq* 159, *pugnition*

[1] Voir Nyrop, *o. c.*, I, 1914, p. 45.

[2] Rappelons que P. Meyer, *Hist. littéraire de la France*, XXXIII, 349, date le poème de la fin du XV^e siècle.

[3] Voir Nyrop, *o. c.*, I, 1914, p. 118.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

1198, *regnier* (= *renier*) 1048. C'est encore une graphie étymologique que *d* pour *t*.final dans *verd* 927, *vid* 86, 95, etc., *quand* 422, *grand* 424, *ouyd* 647. Il l'écrit aussi faussement dans *vond* 327. La graphie *christien* 207, *christienne* 682, 977, *christiens* 1054, 1216, est un latinisme plutôt qu'une graphie dialectale, bien qu'on ait d'autre part *firont* 1125 (pour *feront*); cf. *possideront* 1173.

Çà et là on rencontre des graphies dialectales ou remarquables à un autre titre comme *ch* pour *c* (*cherf* 86), *s* pour *c* (*se* 189, 824, 877, 1177), *qui* 721 pour *quil*, *-aige* pour *-age* (*couraige* 291, 845, 982, 1122, *saige* 298, 500, *oraige* 436), *eu* pour *e* (*cheu*(*l*)*x* 655, 840 = *chez*) [1], *ũ* pour *õ* (*tumberent* 999, *anunçant* 1170), *encoire* 587, 944, *l'en* (= *l'on*) 39, 1233, *ll* pour *ill* (*despoulle*r 989), *aveuc* 471, 621, 646, 657, *aveucque*(*s*) 624, 920, 1052, *e* pour *oi* dans *vecy* 378, 799, *e* pour *ie* (p. ex. *aydé* 956, *chef* 970) et la graphie *quesse* 365 pour *qu'est ce*. Le copiste redouble parfois les consonnes (p. ex. *esperrit* 2, *frivolles* 112, *parolles* 113, 204, *coupper* 444, *escoutter* 894, *honnourer* 969).

Il n'y a pas de *v* dans ce manuscrit, seulement *u*. Bien souvent les monosyllabes en *-e* sont écrits en toutes lettres devant la voyelle du mot suivant, quoique cet *e* ne se prononce pas (*que* pour *qu'* 58, 86, etc.; *ne* pour *n'* 62; *te* pour *t'* 110, 1256; *se* pour *s'* 125, etc.; *de* pour *d'* 128, etc.; *le* pour *l'* 223; *ce* pour *c'* 297; *me* pour *m'* 377; *je* pour *j'* 732), mais d'autre part on trouve la graphie moderne *l'homme* 279, *l'humilité* 460, *l'honneur* 1, 461,

[1] Selon Nyrop, *o. c.*, I, 1914, p. 237, ce serait une forme »très employée jusqu'au XVIIe siècle et encore conservée dans le patois normand».

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'humain gerre 1006, *l'hospital* 1248, avec *h* et l'article élidé. Les abréviations sont bien rares et ne présentent pas de difficultés (p. ex. *viennèt* 1050, *le*[rs] 1204, *donne*[r] 1213).

4. — *Versification.* — C'est peut-être au point de vue de la versification que nous intéresse le plus cette version tardive de la vie de saint Eustache. Si Paul Meyer [1] l'appelle »version en huitains de vers octosyllabiques», c'est parce qu'il s'est borné, en dressant sa liste, à en parcourir le commencement. Le rythme indiqué par Paul Meyer n'est en effet employé que dans les neuf premières strophes. La suite offre une grande variété de mètres.

Le tableau suivant indique les différents rythmes qui sont employés dans la version XI.

1. — V. 1—72 = neuf huitains de vers octosyllabiques rimant a b a b b c b c. [2] — H. Chatelain [3] dit de cette forme qu'elle est des plus usitées dans la ballade à strophes de huit vers pendant tout le XIV[e] et le XV[e] siècle et cite (p. 92—93) un grand nombre de poésies où elle se trouve; E. Stengel [4] en ajoute d'autres. M. A. Piaget [5] nous apprend que Martin Le

[1] *Hist. litt. de la France,* XXXIII, 349.

[2] Ici, comme partout où le contraire n'a pas été indiqué, les différentes rimes peuvent être indifféremment masculines ou féminines, variant de strophe en strophe. — Il faut relever que H. Chatelain (*o. c.*) ne donne pas d'indications sur le caractère masculin ou féminin des rimes dans les types strophiques qu'il enregistre.

[3] *O. c.,* p. 94.

[4] *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur,* t. XXXIII, 2 (1908), p. 153.

[5] *Martin Le Franc, prévot de Lausanne.* Thèse de doctorat présentée à la Faculté des Lettres de Genève; Lausanne, 1888, p. 257. Ce poète est né vers 1410 et mort vers 1461 (p. 13).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Franc avait un faible tout particulier pour ce même schéma.[1] Il a été signalé par M. G. Naetebus[2] dans deux poésies de 1307 et de 1345. Et il a cité aussi d'autres poèmes qui présentent ce schéma sans qu'il l'ait su. M. Arthur Långfors a bien voulu m'informer que les nos 17 et 18 (p. 182) du chapitre LXXXVII («Strophische Gedichte über deren Bau ich keine genaue Auskunft zu geben vermag») présentent précisément ce rythme, et qu'il a été employé en outre dans un poème se trouvant dans le même manuscrit que les deux poésies précédentes (le manuscrit français 147 de la Bibliothèque nationale, XVe siècle), qui commence (fol. 11) par *Las, bien sçay que quant partira.*[3] En outre, ce type se retrouve dans la quatrième légende versifiée de sainte Christine, de la liste de Paul Meyer,[4] du XVe siècle, et dans la vie de saint Fiacre[5], également du XVe siècle. Quant à l'indication de Paul Meyer[6] que la même forme strophi-

---

[1] Continuant immédiatement par la remarque que la combinaison a b a b b c b c, rare au XIIIe siècle, déjà plus fréquente au XIVe, est excessivement employée au XVe, M. Piaget énumère une grande quantité de poèmes du XVe siècle qui présentent cette forme, mais il néglige de dire le nombre de syllabes des vers: ainsi on ne sait pas dans combien de ces œuvres on rencontre exactement notre type en vers octosyllabiques, ni si ce type fut en effet représenté dès le XIIIe siècle.

[2] *Die nicht-lyrischen Strophenformen des Altfranzösischen*, Leipzig, 1891, type LXXVIII, p. 168.

[3] Je saisis cette occasion pour dire tout ce que je dois à mon ami Arthur Långfors. C'est lui qui m'a indiqué le sujet de la présente étude dès 1906, à une époque où ce sujet était encore presque entièrement neuf. Dans le cours de mon travail, qui a été bien souvent retardé par défaut de loisir, toutes les fois qu'il m'a fallu, à cause des publications qui ont paru dans l'intervalle, en changer le plan, c'est toujours M. Långfors qui m'a encouragé et qui m'a prêté son appui. C'est un agréable devoir pour moi de lui en exprimer ici ma sincère et profonde reconnaissance.

[4] *Hist. litt. de la France*, XXXIII, 344.

[5] *Ibid.*, p. 350.

[6] *Ibid.*, p. 351.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

que se retrouve aussi dans la quatrième des Vies de saint Georges contenue dans le manuscrit Nouv. acq. français 4412 de la Bibliothèque nationale, il faut dire qu'il n'en est rien. Ce court poème de 42 vers pour la plupart de six syllabes a été si maladroitement composé et rimé qu'on n'y peut voir qu'un mélange, sans aucun ordre, de rimes diverses, où il est impossible de distinguer des strophes quelconques.

Nous aurons à revenir plus loin (n° 17) sur cette forme en traitant de la ballade qui est à la fin de notre poème.

2. — V. 73—144 = six douzains en vers coupés de 4 et 8 syllabes disposés ainsi:

a	a	b	a	a	b	b	b	c	b	b	c
4	4	4	4	4	4	4	4	8	8	8	8.

La même disposition de rimes a été fréquente à partir de Greban [1], mais H. Chatelain ne connaît pas de poème avec la même disposition de vers de 4 et 8 syllabes. Il paraît donc que notre auteur a lui-même inventé cette disposition des vers de 4 et de 8 syllabes dans ce schéma.

3. — V. 145—216 = six douzains de vers octosyllabiques rimant a a b a a b b b c b b c, c'est-à-dire la même disposition de rimes que dans la partie précédente. Ce douzain ne paraît pas se rencontrer chez les poètes français antérieurement au XVe siècle [2], mais dès cette époque il est assez commun. [3]

4. — V. 217—288 = douze sixains de vers de 4 syllabes, rimant a a b a a b avec des rimes différentes (toujours masculines) à chaque nouveau sixain. M. Naetebus [4] fait mention d'un poème de Nicole Bozon (fin du XIIIe ou commencement du XIVe siècle) de la même construction, où il y a toutefois cette particularité que la rime *b* est la même dans tout le poème. H. Chatelain [5] n'a trouvé notre type que dans deux ouvrages du XVe siècle; il ne paraît donc pas avoir été bien répandu.

5. — V. 289—360 = six douzains de vers de 4 et 8 syllabes, disposés suivant le schéma:

a	a	b	a	a	b	b	c	b	b	b	c
8	8	4	8	8	4	8	8	8	8	8	8,

type probablement inventé par l'auteur.

[1] Chatelain, *o. c.*, p. 119.

[2] M. Naetebus n'en enregistre pas dans son livre.

[3] Chatelain, *o. c.*, p. 114—15.

[4] *O. c.*, p. 97, type XXIV.

[5] *O. c.*, p. 110.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

6. — V. 361—432 = six douzains de vers de 4, 6 et 10 syllabes, rimant ainsi: a a b a a b b b b c c c / 10 4 6 10 4 6 4 6 4 6 4 6. Nous n'avons pas retrouvé ce type chez d'autres poètes.

7. — V. 433—504 = huit neuvains de vers octosyllabiques avec cette disposition des rimes: a a b a a b b c c, type qui appartient en propre à l'auteur. H. Chatelain mentionne [1] un type analogue, mais comportant des vers de 10 syllabes, chez trois auteurs du XVe siècle. — Il faut relever que le dernier vers de chaque strophe contient une sentence proverbiale [2], à savoir: 1:o *Fortune durs coeurs amollye*, 2:o *Le peril de mort est doubtable*, 3:o *Après tenebres vient lumiere*, 4:o *A povreté n'a point d'envye*, 5:o *Estrangier de legier s'adire*, 6:o *A son besoing fault il penser*, 7:o *Ce qu'on ayme il le fault garder*, et 8:o *Trop mal faict veoir son sang morir.* [3]

8. — V. 505—576 = six douzains en vers de 3 et 7 syllabes disposés suivant le schéma a a a b a a a b a a a b / 7 3 3 7 7 3 3 7 7 3 3 7. Cette disposition des rimes n'est pas inconnue par ailleurs. H. Chatelain [4] cite trois compositions du XVe siècle où a a a b est répété trois fois l'une après l'autre, dont l'une, de G. Alexis, présente le même mètre.

9. — V. 577—646 = dix septains de vers octosyllabiques rimant a b a b b c c [5], type assez fréquent, selon H. Chate-

[1] *O. c.*, p. 154.

[2] Pour d'autres compositions où le dernier vers de la strophe, tout en contenant un proverbe, n'en forme pas moins un tout avec les autres vers, voir Naetebus, *o. c.*, type XXXVI, 39 (p. 121), et LXXIX (p. 168), Chatelain, *o. c.*, p. 144—45, et Le *Mistere de Saint-Quentin*, éd. par H. Chatelain, St. Quentin, 1907—8, Introduction, p. LIV et note 1.

[3] Saisissons l'occasion de relever deux autres sentences; aux vers 50—51 on lit:

Car qui pour Dieu ung denier donne
A cent doubles luy est rendu,

et le vers 884 contient une autre locution proverbiale:

Vraye amour ne se peult celer.

[4] *O. c.*, p. 97.

[5] A la strophe LXVII, par mégarde, la rime $c = a$.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lain [1], au XIVe et au XVe siècle. Ailleurs ces septains se terminent en général par un proverbe; mais ce n'est pas le cas dans notre poème.

10. — V. 647—718 = huit neuvains de vers de 8 syllabes disposés ainsi: a b a a b b c b c [2], disposition et mètre qui se retrouvent exactement à deux endroits dans le *Mystère de la Passion* d'Arras. [3]

11. — V. 719—790 = huit neuvains de vers de 7 syllabes, rangés d'après le schéma: a b a b b c b b c. Le dernier vers de la première strophe: *Tu soyes le bien venu* revient à la même place dans toutes les autres comme refrain. C'est ainsi que la rime *c* se trouve être la même partout. Ce type n'a pas été enregistré par H. Chatelain. [4]

12. — V. 791—862 = chaîne de 18 strophes de quatre vers, dont les trois premiers, rimant ensemble, sont de 8 syllabes et le quatrième de 4 syllabes, et d'une strophe finale de quatre vers octosyllabiques. C'est toujours le quatrième vers qui détermine la rime des trois premiers vers de la strophe suivante. Au dernier vers de la dernière strophe il n'y a pas de rime nouvelle: pour mieux marquer la fin de la série, la première rime de la strophe précédente y est répétée. Le tout est rangé selon la formule suivante: $\begin{matrix} a & a & a & b & b & b & b & c & c & c & c & d \\ 8 & 8 & 8 & 4 & 8 & 8 & 8 & 4 & 8 & 8 & 8 & 4 \end{matrix}$ etc. jusqu'à

$\begin{matrix} q & q & q & r & r & r & r & q \\ 8 & 8 & 8 & 4 & 8 & 8 & 8 & 8 \end{matrix}$ [5].

Sauf la manière de terminer cette série de quatrains, qui paraît

---

[1] *O. c.*, p. 144—45. M. Naetebus, *o. c.*, type LXXIX, p. 168, cite un poème de 1381 avec ce même schéma.

[2] Par inadvertance, $c = a$ dans la première strophe.

[3] Chatelain, *o. c.*, p. 153.

[4] La même disposition des rimes est signalée par Chatelain, *o. c.*, p. 153 et 173, avec des vers de 8 syllabes (dans deux œuvres du XVe siècle), et avec des vers de 10 syllabes chez Charles d'Orléans comme strophe de ballade.

[5] On remarque que les rimes *f* et *g* sont des rimes en *-ent*, ce qui pourtant ne constitue pas une irrégularté, *f* étant en *-ment* et *g* en *-gent*. Pour l'auteur, qui cherche les rimes riches, es rimes étaient sans doute bien distinctes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

être originale chez l'auteur, cette juxtaposition de strophes de quatre vers selon le schéma qu'on vient de lire, n'est nullement inconnue. Aux œuvres indiquées par H. Chatelain (p. 87) s'ajoutent celles mentionnées par E. Stengel [1] et par M. A. Jeanroy [2], lequel corrige une erreur commise à ce sujet par Chatelain. Elles sont toutes du XVe siècle.

13. — V. 863—934 = huit neuvains de vers de 8 syllabes avec cette disposition des rimes: a a b a b b c c b, type que nous n'avons pas retrouvé ailleurs.

14. — V. 935—1006 = huit neuvains en vers octosyllabiques, rimant selon la formule suivante: a b a b b c c b c, type dont nous ne connaissons pas d'autre exemple.

15. — V. 1007—1078 = douze sixains de vers de 8 syllabes avec des rimes différentes à chaque nouveau sixain, rimant a a b a a b. Cette forme est bien connue. M. Naetebus [3] n'enregistre pas moins de 21 poèmes, depuis le milieu du XIIIe siècle jusqu'à 1400, qui présentent cette même forme. Elle est fréquente aussi dans l'ancienne poésie lyrique. H. Chatelain (p. 111) a dressé une longue liste qui prouve son emploi fréquent au XVe siècle.

16. — V. 1079—1159 = neuf neuvains de vers de 3 et 7 syllabes disposés ainsi: $\overset{7}{a}\ \overset{7}{b}\ \overset{7}{a}\ \overset{7}{a}\ \overset{7}{b}\ \overset{3}{c}\ \overset{7}{d}\ \overset{3}{d}\ \overset{7}{c}$ [4], type inconnu ailleurs.

17. — V. 1160—1187 = ballade composée de trois huitains en vers octosyllabiques avec cette disposition des rimes: a b a b b c b c, suivie d'un envoi de quatre vers, également de 8 syllabes, rimant b c b c. Les rimes *a* et *b*, et non seulement, comme on s'y attend, la rime du refrain *c*, se retrouvent les mêmes d'un bout à l'autre de la ballade. Pour d'autres ballades de ce type, toutes du XVe siècle, nous renvoyons au livre de H.

---

[1] *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, XXXIII, 2 (1908), p. 152.

[2] *Romania*, XXXVII (1908), p. 332.

[3] *O. c.*, chapitres XXIX et LXXXV, 2.

[4] A la strophe CXXXIX, l'avant-dernière de cette série, l'auteur s'accorde la liberté de faire rimer *c* avec *a*.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Chatelain (p. 170—71) et à la dissertation de M. Max Brandenburg. [1]

18. — V. 1188—1195 = rondeau de huit vers de 8 syllabes, bâti selon le schéma: A B a A a b A B (rimes masculines), et dont la première strophe est de deux vers. C'est un schéma très répandu au XVe siècle. [2]

19. — V. 1196—1260 = chant royal, comprenant cinq douzains de vers de 10 syllabes, rimant a b ‿ a b ‿ b ‿ c c d ‿ d ‿ e d ‿ e, et un envoi de cinq vers, également de 10 syllabes, disposés ainsi: d ‿ d ‿ e d ‿ e. Il va de soi que la rime *e*, étant celle du refrain, est la même dans toutes les strophes, mais il en est ainsi aussi des autres rimes. [3] H. Chatelain (p. 188) a trouvé ce type dans une poésie attribuée à Olivier Maillard. [4] Notre auteur étant selon toutes les apparences plus ancien que celui-ci, il n'y a sans doute pas lieu de voir ici une imitation de sa part.

Résumons en quelques mots les conclusions qui résultent du tableau précédent. Pour le choix du mètre, nous avons vu que le poète se sert de vers de 3, 4, 6, 7, 8 et 10 syllabes. Dix fois (aux nos 1, 3, 7, 9, 10, 13, 14, 15, 17 et 18) il fait emploi de vers de 8 syllabes pour bâtir des strophes entières, une fois (au no 4) de ceux de 4 syllabes et autant de fois de ceux de 7 syllabes (au no 11) et de ceux de 10 syllabes (au no 19), tandis que les vers de 3 et de 6 syllabes ne se trouvent que mélangés à d'au-

---

[1] *Die festen Strophengebilde und einige metrische Künsteleien des Mystere de sainte Barbe, ihr weiteres Vorkommen und ihre verwandten Formen in anderen Mysterien*, Greifswald, 1907, p. 69.

[2] Voir Chatelain, *o. c.*, p. 200—201, et Brandenburg, *o. c.*, p. 15.

[3] La rime *b* est en *-ine*. Il ne faut pas croire, à cause de la graphie, que les rimes *b* des strophes CXLVII et CXLVIII, à savoir: *benigne: condigne: digne* et *maligne: assigne: signe*, fassent exception. A tous ces mots s'applique ce qui a été dit du mot *digne*, p. 171, note 2.

[4] Né en 1430, mort en 1502.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tres vers. Les strophes à vers mélangés sont au nombre de six et présentent les combinaisons suivantes: mélange de vers de 4 et de 8 syllabes (aux nos 2, 5 et 12), de vers de 3 et de 7 syllabes (aux nos 8 et 16) — combinaisons des plus communes au XIVe et au XVe siècle [1] —, et de vers de 4, 6 et 10 syllabes (au no 6), qu'on retrouve chez divers auteurs du XVe siècle [2].

Pour ce qui est de la longueur des strophes, les schémas préférés de l'auteur sont le neuvain (nos 7, 10, 11, 13, 14 et 16) et le douzain (nos 2, 3, 5, 6, 8 et 19). Trois fois nous rencontrons le huitain (nos 1, 17, 18), deux fois le sixain (nos 4, 15) et une fois le quatrain (no 12) et le septain (no 9). Il est évident que dans la détermination du nombre des vers pour chaque strophe le poète a été gêné par son plan préconçu de donner à chaque partie du poème la même longueur.

Il n'est en effet pas difficile de voir que telle a été son intention: presque toujours les différentes parties comprennent le nombre de 72 vers. Une fois, au no 9 qui est de 70 vers, il a employé des strophes de 7 vers, qui ne pourraient former un groupe de 72 vers. Une autre fois, au no 16 comprenant 81 vers, il a été amené par la richesse de la matière et parce qu'il n'a voulu renvoyer la fin de la grande prière de saint Eustache à la partie suivante, à ajouter un neuvain de trop. Au vers 1160 le cadre se brise: l'auteur abandonne la division en parties de 72 vers et termine son poème plus brillamment, comme nous l'avons vu, par une ballade, un ron-

---

[1] Chatelain, *o. c.*, p. 237.

[2] Chatelain, *o. c.*, p. 239.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

deau et un chant royal. — On ne connaît pas d'autres légendes versifiées avec un tel soin de la symétrie dans l'arrangement et la disposition des strophes.

Il ne faudrait pas croire du reste que cette répartition des strophes en groupes bien distincts les uns des autres se fasse d'une façon purement mécanique et indépendamment des articulations du récit. Ces parties présentent en général, même logiquement, un tout achevé: l'auteur y épuise chaque fois sa matière et aborde dans la partie suivante des faits nouveaux. C'est ainsi que le passage à un nouveau type strophique se trouve dans la plupart des cas assez bien motivé et que le changement du schéma offre au lecteur une diversion agréable. Seul le partage en deux du discours de Jésus lors de la seconde apparition, dont le commencement se trouve au n 3 et la continuation au n 4, nous fait l'effet d'être inutile ou insuffisamment motivé.

En ce qui concerne le nombre des rimes dans les strophes, on remarque que dans la plupart des cas (nos 1, 2, 3, 5, 6, 7, 9, 10, 11, 13, 14 et 17) ces strophes sont sur trois rimes, assez souvent sur deux rimes (nos 4, 8, 15 et 18), tandis qu'on ne rencontre qu'une strophe de quatre rimes et une de cinq (nos 16 et 19). Un groupe à part est formé par le no 12 avec sa chaîne de strophes où la rime du dernier vers détermine la rime des trois premiers vers de la strophe suivante et où par conséquent les rimes changent de strophe en strophe jusqu'à la fin de la série.

Parmi les types strophiques dont se sert l'auteur, il y en a six (nos 1, 3, 9, 15, 17 et 18) qui sont très fréquents et cinq qui se retrouvent, mais rarement, chez d'autres

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

(nos 4, 8, 10, 12[1] et 19). Quant aux huit autres, nous ne les avons pas rencontrés ailleurs. Cinq de ces types (nos 5, 6, 13, 14 et 16) semblent appartenir en propre à l'auteur. Dans les trois qui restent (nos 2, 7 et 11), la disposition des rimes se retrouve autre part, mais le mètre choisi paraît être original.

Il semble donc qu'on ne saurait refuser à l'auteur une certaine originalité relativement à la versification: s'il a souvent eu recours au bien commun de son époque, il a presque autant de fois, semble-t-il, été indépendant et inventeur de strophes. Une particularité digne de remarque est que l'auteur ne répète jamais une série de strophes une fois employée.

Pour résoudre la question de savoir à quelle époque on a commencé à composer des poèmes non-lyriques contenant des parties avec des strophes différentes, nous avons à nous en tenir à la liste de M. Naetebus. Il en cite[2] seize avant le XVe siècle, dont quatre sont des poèmes dramatiques, mais il ne se trouve parmi eux aucune légende hagiographique.[3] Le plus ancien des douze poèmes non-dramatiques date de 1226 et présente deux sortes de strophes. Six autres emploient également deux strophes différentes, deux en ont trois et un quatre, un cinq, et finalement un dernier varie sept fois le compas de la strophe. Quelques-uns de ces poèmes présentent une disposition symétrique. Des quatre composi-

---

[1] Cf. pourtant ce qui a été dit du n° 12 ci-dessus.

[2] *O. c.*, types LXXXV et LXXXVI.

[3] Il ne s'en trouve pas non plus d'une époque antérieure au XVe siècle dans la liste de Paul Meyer dans l'*Hist. litt. de la France*, XXXIII.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tions dramatiques, dont deux remontent au XII^e^ siècle, deux offrent deux variations, une présente trois formes strophiques, et une dernière en a quatre. Cet usage a donc une origine bien ancienne. Et on sait combien, au XV^e^ siècle, les œuvres littéraires composées de strophes de types variés deviennent fréquentes. Il suffit de penser à la structure strophique si caractéristique des mystères et des grandes représentations dramatiques de ce siècle. Il serait très naturel, vu les rapports intimes qui devaient exister entre les deux genres, que cet usage se fût introduit fréquemment aussi, à la même époque, dans les légendes versifiées. Sans entreprendre une étude générale de la question, nous nous sommes borné à dépouiller la liste souvent citée de Paul Meyer où il a énuméré des légendes hagiographiques versifiées, parmi lesquelles il en enregistre aussi quelques-unes du XV^e^ siècle. Le résultat de cet examen ne laisse pas d'être un peu maigre: de toutes ces légendes il n'y a que la dixième version de la Vie de sainte Catherine (p. 343), composée par Destrees en 1451, et contenue dans le manuscrit français 14.977 de la Bibliothèque nationale (fol. 41—80), qui présente des couplets à types variés. Le schéma y change de strophe en strophe, de sorte qu' l y a en tout plus de cent combinaisons rhytmiques. Vers la fin, les couplets deviennent très ingénieux, avec des acrostiches et d'autres tours de force. On trouve là des vers de 2, 3, 4, 5, 6, 8 et 10 syllabes; ceux de 5 et de 10 syllabes sont en majorité.

Pourtant le même manuscrit contient deux autres légendes versifiées par le même Destrees, présentant toutes les deux des types variés, mais qui, par une in-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

advertance fort excusable, ne figurent pas dans la liste de Paul Meyer. La première est une Vie de sainte Marguerite (fol. 1 v°—16 v°) qui, aux termes d'une introduction en prose, qui occupe le fol. 1 r°, a été composée *a l'instante priere, requeste et treshumble* (sic) *commandement de tresillustre princesse et dame madame Marguerite d'Austrice, seulle douayiere de Castille, royne de Cyppre . . . ducesse de Savoye.* Elle commence ainsi:

> Tout esperit par vray cours de nature,
> Selon qu'on troeuve en la saincte Escripture,
> Doibt ung seul Dieu louer plain de merite . . .

Cette version est à ajouter à la liste de Paul Meyer comme la 12e des Vies versifiées de cette sainte. Le poème montre, comme la Vie de sainte Catherine, un changement perpétuel du schéma rythmique.

Le second poème est une Vie de sainte Wenefrede (fol. 21 v°—36 v°). Début:

> Selon que Dieu me donne intelligence,
> Calculer voeul a toute dilligence,
> Sainte vierge et martire Wenefrede,
> De ta vye l'expresse refulgence . . .

Le procédé de l'auteur est ici le même que dans les deux poèmes précédents. — Il est à noter que la liste de Paul Meyer ne comprend pas de Vie de sainte Wenefrede. [1]

---

[1] Voir pour cette sainte *Acta Sanctorum*, Nov., t. I, 3 nov., p. 691 ss. — Nous nous proposons de publier et de commenter les trois poèmes de Destrees, qui est probablement le même que l'auteur du *Contreblason de faulses amours* (v. *Œuvres poétiques de Guillaume Alexis, prieur de Bucy*, par Arthur Piaget et Émile Picot, t. I, Paris, 1896, p. 261—65, et *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le Baron James de Rothschild*, IV, Paris, 1912, p. 133, n° 2812).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Comparé au procédé de Destrees, la manière de notre auteur se distingue par une simplicité bien plus grande, ce qui pourrait peut-être nous permettre de dater notre poème quelque peu avant 1451 et le faire remonter à la première moitié du XV^e^ siècle. Il n'y a rien dans la langue de l'auteur qui s'oppose à cette datation. La simplicité relative des rimes nous mène à la même conclusion. [1] Que le poème appartienne au plein XV^e^ siècle, cela semble certain, vu, entre autres, le fait que parmi les schémas qui y sont employés, il n'y a qu'un petit nombre (n^os^ 1, 9, 15 et, dans une certaine mesure, n^o^ 4) qui se retrouvent dans la poésie non-lyrique antérieure à ce siècle.[2]

Il est à regretter que l'habileté purement technique du versificateur dépasse de beaucoup le talent du poète. Parfois, spécialement là où a été employée une forme à petits vers, l'exposé se change même en un fatras presque inintelligible (voir p. ex. les strophes XLIV et LVIII). Une autre fois le besoin d'une rime peut amener une faute de logique: ainsi au vers 526 le futur *perdras* est introduit pour rimer à *engendras*, quoique le sens exige le parfait.

---

[1] Cf. A. Piaget, *o. c.*, p. 260.

[2] Nous nous en rapportons au livre précité de M. Naetebus.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

5. — TEXTE CRITIQUE

(Bibliothèque nationale, fr. 24.951)

I A l'honneur du Pere et du Filz [Fol. 2 r°]
Et du benoict sainct Esperrit,
Trois personnes en ung confiz,
Seul Dieu au quel riens ne perit,
Et de la Vierge qui florit
Lassuz en l'eternelle gloire
Et des bons sainctz que tant cherit,
Oi ez une admirable histoire.

II Je vous voeulz reciter la vie
Du tres glorïeux sainct Eustace
Et sa pacïence assouvye
Pour acquerir divine grace.
Il fut payen par quelque espace,
Natif de la cité de Romme,
De grands parens, de noble extrace,
Tres puissant et vertueux homme.

III Jadis fut Placidas nommé: [Fol. 2 v°]
Autant vault dire que plaisant,
Sage, discret, bien renommé,
Honneste, beau et bien disant,
En toutes vertus reluysant
Et le bien venu par tout lieu,
Comme vous verez en lisant,
Car depuis fut plaisant a Dieu.

IV L'empereur le fist connestable
Et chief de toute son armee,
Ou il vesquist ferme et estable
Et acquist grande renommee.
S'il y avoit jouste fermee,
Il estoit le premier en armes,
Dont sa personne fut amee
Entre tous les vaillans gensdarmes.

V C'estoit le meilleur bataillant
Qu'on trouvast en place de terre;
Il estoit fort, preux et vaillant,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Bon capitaine et chef de guerre. [Fol. 3 r°]
Il fut a maint payÿs conquerre
De gens a l'empire rebelles,
Ou il fist, comme l'en peult croire,
De grandes prouesses et belles.

VI Toutes fois il fut studïeux
De garder ordre de police,
Doulx et misericordïeux,
Aux povres humain et propice;
Et Dieu, qui est chef de justice.
Sa grace doulcement accorde
A tous ceulx qui en leur office
Font voulentiers misericorde.

VII Jamais bien faict ne fut perdu,
Car qui pour Dieu ung denier donne
A cent doubles luy est rendu,
Et de sa grace le guerdonne.
Qui a donner pour Dieu s'adonne
De luy obtient grace et pardon
Et en la fin luy abandonne [Fol. 3 v°]
Les trezors celicques par don.

VIII Exemple de ce benoict sainct,
Combien que alors il fut payen,
Tres obeÿ, amé et craint,
Ot tout le peuple terrïen,
Car Dieu voulut par bon moyen
Qu'il ne usast plus de loy gentille,
Mais que tantost fust christïen
Et creust en la saincte Evangile.

IX C'estoit la plus noble maison
Après l'empereur pacificque.
Il avoit des biens a foison
Et tenoit estat magnificque;
Sembloit ung pallaiz deïficque

VII — *Le vers* 52 *a d'abord été omis et se lit à la marge* — VIII-60 De tout — IX-72 romanie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Et ung hostel d'ung archiprince,
Ainsy comme il estoit publicque
Par toute romaine province.

X Ung jour advint [Fol. 4 r°]
Qu'il luy souvint
D'aller chasser.
Bien l'entreprint
Et ses gens print
Pour temps passer.
Lors sans cesser
Fist amasser
Les chiens, dont il avoit foison,
Et quand vint au bois tracasser,
Ses gens le voulurent laisser
Devant qu'il fust longue saison.

XI Sy bien chevit
Que ung grand cherf vid
En ce hault bois.
Donc le suyvist
Et poursuivist
En ses abois,
Que toutes fois,
Par fors destrois, [Fol. 4 v°]
Fist le cerf sur ung roch monter,
Entre les cors du quel je croidz
Qu'il vid comme Jhesus en croix
Voulant a luy parlamenter:

XII «O, Placidas,
Entens ton cas,
Laisse ta loy!
N'arreste pas
En mauvais pas,
Mais croidz en moy!
Retourne toy
En vraye foy,
Car, se tu es bien advisé,
De ton coeur me feras octroy.

XI-94 cornes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Je t'advertiz et pour ce croy,
Je voeulz que tu sois baptisé.

XIII Car tes ydoles,
Ou tu te affoles [Fol. 5 r°]
Et faiz hommages,
Ce sont frivolles
Folles parolles
Et faulx ymages.
En telz passages
Ne sont pas sages
Ceulx qui font dieux d'or ou de pierre,
Car ce ne sont que humains ouvrages,
Et provient de laches courages
De vouloir telles choses croire.

XIV Je suys le Christ
Dont sainct Escript
Faict mention,
Qui tant souffrit
Que a mort se offrit
Sans fiction,
Le vray cyon
De exemption,
Le filz de la vierge Marie, [Fol. 5 v°]
Car ma mort et ma passion
Sont pris de la redemption
Dont nature humaine est garye.

XV Quand je vouldray,
Je descendray
En jugement
Quand je viendray,
A tous rendray
Juste payement:
Qui vrayement
Et justement
Aura bien vescu selon Dieu,
Je luy donneray saulvement
Et aux obstinez damnement
A jamais en l'infernal lieu.»

XIII-109 Par.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XVI Mes amys, ayons congnoissance
De l'admirable esbahissance
Qu'eust le benoict sainct que je diz. [Fol. 6 r°]
En craincte et en obeïssance
Se humilia de sa puissance,
Quand il oÿst sonner telz dictz,
Disant: «O, Dieu de paradiz,
Mes sens sont par trop enrudiz:
Ceste vision me perterre.
Oiiant telz termes eruditz,
Devant toy, roy des benedictz,
Je me voeul prosterner a terre.»

XVII Or luy sembla, sans s'eslongner,
Qu'il vid le crucifix seigner
Par les cincq playes de son corps,
Et puis le vouloit enseigner
De son sainct paradis gaigner
Par ses doulx et begnins recordz;
Et après, ceste craincte hors,
Le benoict sainct promist alors
Que luy, sa femme et ses enfans, [Fol. 6 v°]
Qui estoient en pechez mors,
Seroient faicts, par bon remords,
Au sainct baptisme triumphans.

XVIII Puis Dieu luy dict, sans sejourner,
Que de brief voulsist retourner
Au hault du rocher pour apprendre
Comme il se debvoit gouverner.
Ainsy se voulut destourner
Et sa voye a sa maison prendre.
Lors a sa femme, sans attendre,
Pour a la bonne fin pretendre,
Compta sa revelation;
La quelle la sceust bien entendre,
Disant que a cela vouloit tendre,
Et l'avoit eu en vision.

XIX Adonc, comme bien advisez,
Furent ensemble baptizez,
Luy, sa femme et semblablement

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Leurs deux filz, louez et prisez [Fol. 7 r°]
D'avoir leurs faulx dieux desprisez
Pour recevoir tel sacrement.
Placidas fut premierement
Nommé Eustace proprement,
Et son espeuse, se lict on,
Theospite secondement,
Et leurs deux enfans mesmement
Theospit et Agapiton.

XX O, quelle noble compaignye,
En la loy crestïenne unye,
Florissante en foy catholicque,
De veoir tel chef et sa mesgnye
En la grace de Dieu munye
Cerchant le royaulme celicquel
Puis le bon sainct d'amour unicque
Retourna, sans vouloir inicque,
Dessus ce hault roch devant dict,
Ou il vid le cerf magnificque
Portant l'ymage deïficque, [Fol. 7 v°]
Qui telles parolles luy dict:

XXI «O, mon bon serviteur Eustace,
Tu es maintenant en ma grace,
Puis que tu es bon christïen;
Mais il me plaict qu'en brefve espace
Honneur mondain en toy se passe
Et perdes ton bien terrïen.
Je te feray, par ce moyen,
Ung nouveau Job, victorïen
Encontre toute adversité,
Car, tant sois tu practicïen,
Tu n'auras gerbe ne lÿen,
Mais de tous biens necessité.»

XXII Job en effaict
Fut sy parfaict
Et tant scïent,
Qu'oncques meffaict
N'eust en son faict, [Fol. 8 r°]
Mais pacïent.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XXIII Des mieus le esluz
Et luy vouluz
Donner trezors:
Au payÿs de Us
De riches plus
N'y eust alors.

XXIV Il eust d'enfans
Petitz et grandz
Jusques a dix,
Plusieurs servans,
Obeïssans
A tous ses dictz,

XXV Tant de chameaulx,
Boeufz et chevaulx
Qu'il en volut,
Brebiz, pourceaulx. [Fol. 8 v°]
Vaches et veaulx:
Ainsy me pleuct.

XXVI Finablement,
Soudainement
Tout fut perdu.
L'entendement
Tant seulement
Fut defendu.

XXVII Il fut quicté
Et dejecté
De tout amy,
Il f..t tenté
Et tourmenté
De l'ennemy.

XXVIII Et quand il eust
Autant qu'il peust
Gousté telz mectz, [Fol. 9 r°]
Relevé fut
Et en biens creust
Plus que jamais.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XXIX Je voeul aussy
Que soyes ainsy
Desherité,
Puis auras ty
Aprez soucy
Prosperité.

XXX Tu perdras lors
Biens et trezors,
Femme et enfans
En dur remors,
Les cuidans mors
Par plusieurs ans.

XXXI Martir seras
Et souffriras [Fol. 9 v°]
Pour mon sainct nom,
Puis fruïras
Et gloire auras
De hault renom.»

XXXII Telz motz ouyt
Dont s'esjouyt
L'homme de Dieu,
Puis sanz grand bruyt
S'esvanuÿt
Le cerf du lieu.

XXXIII Adonc s'en vint
Et chemin print
Vers son hostel.
Son peuple aprint
Qui bien comprint
D'avoir loz tel.

XXXIV Tantost après il aulmosna
Et ses biens aux povres donna [Fol. 10 r°]
De bon couraige,
Puis fortune sur luy tourna
Sy fort qu'en court plus ne regna

XXXII — *Les vers* 281 *et* 282 *ne font qu'une seule ligne au ms.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

En hault parage,
Car il eust le vent au visage
Par flateurs et gens mesdisans,
Ainsy que aux cours ce en est l'usage;
Mais le bon sainct, courtois et saige,
Pacïemment print ce passage
De ceulx qui luy furent nuysans.

XXXV Lors n'eust il maison ne chasteau,
Donjon ne fort, tant fut il beau
Ne bien construit,
Qu'il ne tombast en ung monceau
Par feu de fortune ou par eau:
Tout fut destruict.
Le benoict sainct, tant bien instruict,
Mercioit Dieu devotement,
— — — — — — — — — — — — — —
Puis partirent, sans faire bruit, [Fol. 10 v°]
Voyans que Fortune leur nuyt,
Et leurs enfans pareillement.

XXXVI Considerons la grand destresse,
La dure douleur et tristesse
Qu'ont peu avoir
Gens yssus de sy grand noblesse,
Jadiz eslevez en haultesse
Et tant d'avoir.
Helas! il est bon a savoir
Que Theospite, noble dame,
De plourer faisoit son debvoir
Pour ses enfans appercevoir
Telle povreté recevoir
Sans avoir commis aulcun blasme.

XXXVII Adonc de bon coeur et sans faincte
Leur chemin vers la Terre Saincte
Vond estimer:
Mais il eurent fortune mainte [Fol. 11 r°]
Dont fut leur voulenté enfrainte.
Pour l'exprimer:

XXXV — *En tournant la feuille le copiste a omis le vers* 309.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ilz furent en ung port de mer,
Cuidans commencer leur voyage,
Ou les mariniers pleins d'amer
Voulurent follement amer
Theospite et la diffamer
Par trop desordonné courage.

XXXVIII A force l'ont ravye et prise
Par miserable rage esprise,
Le mary hors,
Et les deux enfans sans reprise,
Eulx debattans telle entreprise
Par grandz effors.
Les mariniers furent plus fors
Et batirent luy et ses filz.
Qui bien en feroit les recordz?
Ilz eurent merveilleux descordz,
Mais les vilains eurent le corps [Fol. 11 v°]
Et les saincts furent desconfiz.

XXXIX Les mariniers, pleins de diffame,
Retindrent donc la saincte dame
A trop grand tort.
O, quelle douleur a son ame
Veoir son mary que tant elle ame
Hors de son bort!
O, quel merveilleux desconfort
Pour l'espoux et les deux enfans!
Qui se doulousoit le plus fort?
Chascun y mettoit son effort,
Chascun souhaittoit estre mort,
Tant furent du cas desplaisans,

XL Disant: «Helas, mon tresloyal espoux!
Ou estes vous,
Franc coeur plein de noblesse,
Mon vray amy, tant begnin et tant doulx?
Qu'es e de nous? [Fol. 12 r°]
Fault il que je vous lesse?
O, ma leesse
Mon confort, mon adresse!
Et pour quoy est ce

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Que je ne vous ensuys?
Pirement suys
Qu'entre les mains des Juifz.

XLI Lasse, pour quoy a voulu Dieu permettre
Que je doibve estre
Prinse a force en ce point,
Entre les mains de gens mauldictz me mettre?
Pour me y submettre
Vecy trop mal a point.
Le coeur m'espoingt
D'ainsy me veoir empoint,
Car je n'ay point,
Fors en Dieu, d'esperance:
Sa puïssance
Me doint bonne asseurance. [Fol. 12 v°]

XLII Mort dure, mort angoisseuse et amere,
Fiere chimere,
Venez moy a coup prendre!
Haa! mes enfans, vous perdez vostre mere!
Foleur temere
Faict ce cas entreprendre.
Noyer ou pendre
Vouldroye ou morte estendre
Plus tost que attendre
Faire a mon mary tort.
O, Dieu, confort,
Ou m'envoyez la mort!

XLIII Plourez, mes yeulx, ceste dure fortune
Trop importune!
Fendez, mon dolent coeur,
Car je ne sens plus esperance aulcune
Fors qu'en rancune
Morir et en douleur!
Changez, couleur, [Fol. 13 r°]
Mon visage en paleur
Pour le maleur

XLIII — *Les vers* 401 *et* 402 *ont été écrits sur la même ligne.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Qui nous advient ce jour,
Puis qu'en amour
Ne faisons plus sejour!»

XLIV Des grandz souspirs que la dame gectoit
Pitié estoit
Et dure departie.
D'aultre costé le mary lamentoit,
Qui regretoit
Sa tresdoulce partie.
Lors impartie
A chascune partie,
Et espartie
Fut doleur indicible,
Presque impossible
Aux humains admissible.

XLV Ainsy s'en vont mariniers navigant
Par la mer, quand [Fol. 13 v°]
La dame eurent ravye.
L'ung en y eust, le patron et plus grand,
Embrasé tant
Qu'il transissoit d'envye.
Mais assouvye
Sa fureur ne fut mye,
Car vraye amye
De Dieu fut Theospite,
Qui lors despite
Ceste fureur despite.

XLVI Donc, pour refrener ceste rage
Pour la dame de hault parage,
Dieu pouryoye a ses amys,
Fist en l'air lever tel oraige
Que celluy n'eust qui eust courage
Fors d'estre a la maneuvre mys.
Et de ce se sont entremys
Sans penser plus a leur follye:
Fortune durs coeurs amollye. [Fol. 14 r°]

XLIV-409 Les — *Les vers* 410 *et* 411 *n'occupent qu'une seule ligne* — XLVI-435 *Hiatus.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XLVII Comme l'istoire parlemente,
Sy vexez furent de tourmente
Qu'ilz estoient presque au mat coupper.
La mer fut sy tres vehemente
Que aulcun d'entre eulx ne se demente
Plus de saillir ne de trepper,
Et, pour doulcement eschapper,
Arriverent en quelque hable:
Le peril de mort est doubtable.

XLVIII Par ainsy eschappa la dame,
Sans estre vilennee de ame,
Et descendit hors bort a terre.
Elle n'eust d'eulx aulcun diffame,
Mais trouva une bonne femme
Que doulcement voulut requerre
Pour, comme elle, sa vie acquerre
Et estre povre lavendiere.
Après tenebres vient lumiere. [Fol. 14 v°]

XLIX Considerons l'humilité
Et l'honneur qu'elle a milité,
Dame de sy haulte maison,
En grand honneur ayant esté
Et puis en telle povreté,
Soustenant disette a foison.
Elle fut la longue saison
A grand peine gaignant sa vie.
A povreté n'a point d'envye.

L Et le glorïeux sainct Eustace
Tant de douleur en son coeur tasse
Aveuc ses enfans d'aultre part
Que celluy n'y a qui se lasse
De respandre larmes a masse
Pour sy tres douloureux depart.
Eulx trois cheminerent a part
La ou Dieu les voulut conduire.
Estrangier de legier s'adire. [Fol. 15 r°]

XLIX-461 milite *a été corrigé sur* merite.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LI Ilz trouverent une riviere
En leur chemin, large et planiere,
Ou n'y avoit planche ne pont,
Et ne sceurent en quel maniere
Passer. Donc en ceste matiere
De couroux se donnerent moult.
Les deux enfans, qui jeunes sont,
Bonnement n'eussent sceu passer.
A son besoing fault il penser.

LII Le bon sainct qui estoit puissant,
Charga a son col le plus grand
Et facilement le passa,
Puis, pour requerir l'aultre enfant.
Retourna pour en faire autant
Et oultre l'eau l'ung en laissa:
Mais en passant il s'apensa
De ses deux enfans regarder.
Ce qu'on ayme il le fault garder. [Fol. 15 v°]

LIII Lors luy advint ung grand dommage:
D'ung costé ung lyon saulvage
Qui l'ung enfant en emportoit,
D'aultre part ung loup plein de rage
Qui l'aultre enfant courtois et saige
Sur son col a force gectoit,
Et personne entour d'eulx n'estoit
Qui peust l'ung d'iceulx secourir.
Trop mal faict veoir son sang morir.

LIV O, douloureuse complaincte
Que sans faincte
Par contraincte
Fist alors le bon seigneur!
Et il avoit cause mainte
Qui emprainte
Et enfrainte
Avoit la paix de son coeur: [Fol. 16 r°]
Perdre sa femme tant saincte

LI-484 Le — LIV *à* LIX. *Cette partie est divisée par le copiste en strophes de quatre vers* — LIV-511 ensrainte.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Et la craincte
De la fraincte
De ses enfans de valeur.

LV En plourant disoit: «Helas!
Povre et las,
Sans soulas,
Tu as perdu tous tes biens,
La femme en ung aultre pas,
Qui n'est pas
Ung tel cas
Que l'en ne l'estime a riens,
Puys ceulx que tu engendras
Tu perdras
Et n'auras
Plus de reconfort des tiens. [Fol. 16 v°]

LVI O, mon Dieu, mon createur,
Redempteur,
Et facteur
De toute humaine nature!
Vers toy suys deprecateur,
Orateur,
Serviteur
Et ton humble creature.
Soyes mon consolateur,
Amateur,
Curateur,
Et me gard d'aultre adventure!»

LVII Il fut en l'eau longuement
Telement
Quelement
En grand douleur et martire, [Fol. 17 r°]
En souspirs pareillement,
Grandement
En dement
Pour la douleur qui l'atire.
Et puis en grand pensement,
Doulcement,
Seulement,
Vers la cité se retire,

LV-517 disant.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LVIII Couroussé de griefve sorte,
Sans consorte,
Et n'assorte
A quelc'un, ne se dispose.
Son couroux tout beau deporte
Et le porte,
Mais la porte
Estoit d'adventure close. [Fol. 17 v°]
Qui auroit sa dou'eur forte
Desconforte,
Et l'enhorte
En danger qui mal repose.

LIX Quelque fortune qu'il eust,
Il eslut
Et voulut
Tousjours prendre en pacïence,
Ne jamais ne s'en despleut,
Tant que il peult
Et qu'il sceut,
Mais eust bonne conscïence;
Pacïentement receupt,
Comme il deubt,
Et acrust
Tousjours en meurs et scïence. [Fol. 18 r°]

LX Au lyon et lou devant dictz,
Qui les enfans en emporterent,
Envoya Dieu de paradis
Plusieurs bergers qui leur osterent
Et en leurs maisons les menerent,
Ou ilz furent eslevez grandz
Et nourris comme leurs enfans.

LXI Ilz furent appellez Trouvez,
Pour tant que leurs noms ne savoient,
Et qu'ainsy que entendre debvez
Encoire peu d'aage ilz avoient,
Mais conjecturer ilz povoient
Qu'ilz estoient de bonne maison,
Dont il les aymerent foison.

LVIII — *Pour le sens des vers* 559—60, *cf. la version* X, *v.* 272—73; *le sens des vers* 561—64 *n'est pas clair* — 564 que.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LXII Le glorïeux sainct bon et sage,
Quand il eust perdu ses enfans,
Se vint tenir en ung bourgage, [Fol. 18 v°]
La ou il demoura quinze ans,
Et lors fut esleu des plus grandz,
Comme fort, puissant et habile,
Pour estre messier de leur ville.

LXIII Si bien garda il a son temps
Les vignes et blez, par semblable,
Que toutes gens furent contens,
Et estoit a chascun affable.
Tant qu'il y fut, ce n'est point fable,
N'y eust orage ne tourment,
Mais tout croissoit abondamment.

LXIV Voyons maintenant son humblesse,
Sa doulceur et sa pacïence,
Luy qui estoit chief de noblesse
Et connestable d'excellence.
Fortune par sa violence
Le mist en sy petit degré,
Et toutes foiz il print en gré. [Fol. 19 r°]

LXV L'empereur lors eust forte guerre
Et sa romaine seignourie,
Et vindrent assaillir sa terre
Les habitans de Barbarie:
Il y eust sy grand batterie
Que les Rommains eurent du pire,
Et eust moult afaire a l'empire.

LXVI Adonc en plourant regretoit
Son bon connestable, disant,
Aveuc grandz souspirs qu'il gettoit:
»Helas! Et ou es tu, Plaisant?
Es tu mort en terre gisant?
Se tu feusses aveucques moy,
Je n'eusse pas ung tel esmoy.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LXVII Helas! Pour quoy m'as tu laissé?
Tu estois en biens assouvy.
Helas! Tu m'as, le temps passé, [Fol. 19 v°]
Sy tres loyallement servi;
Oncques en toy faulte ne vy,
Mais tousjours bon secours donné.
Pour quoy m'as tu habandonné?»

LXVIII Deux chevaliers lors s'esleverent
Pour aller sercher sainct Eustace.
Moult cheminerent et allerent
Sans le trouver par longue espace;
Mais en fin vindrent en la place
Ou le trouverent mal a point,
Et ne le recongnurent point.

LXIX Il uy demanderent: «Bon homme,
As tu point eu de congnoissance
D'ung noble chevalier de Romme
Qui estoit riche a suffisance
Et s'en partit par desplaisance,
Sans avoir commis aulcun blasme,
Aveuc ses enfans et sa femme?» [Fol. 20 r°]

LXX Quand le bon sainct ouÿd nommer
Sa femme et ses enfans aussy.
Que tant avoit voulu amer
Il eust ung regret sy amer
Que a peu qu'il ne cheÿst transy
Et dict: «Seigneurs, touchant cecy
Je n'en sauroye que supposer;
Mais je vous pry, partons d'icy
Et allons cheulx moy reposer.»

LXXI Or pour tant qu'il faisoit grand chault.
Aveuc luy voulentiers allerent,
Disant: «Cest homme icy le vault:
A sa maison aller nous fault.»
Par quoy plus tost s'y disposerent;
Leens burent et reposerent,

LXVII-631 *Anacoluthe.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ainsy que font gens de paÿs,
Mais de luy point ne s'adviserent,
Dont depuis furent esbahis. [Fol. 20 v°]

LXXII Ce pendant le temps que je di:
Le sainct se mist en oroison.
Lors vint l'angle de paradis
Luy proferer plusieurs beaulx dictz
Seul a part luy en sa maison,
Disant qu'il estoit bien saison
Que a iceulx se fist acongnoistre
Et que Dieu vouloit et raison
Que aux armes se voulut remestre

LXXIII Et aussy que Dieu luy rendroit
Sa femme et ses enfans briefment,
Et que plus gueres n'attendroit
Que son premier estat tiendroit
De connestable noblement,
Aymant tousjours parfaictement
Dieu, nostre vray seigneur et roy,
Sans forvoyer aulcunement
Contre la christïenne loy. [Fol. 21 r°]

LXXIV Adonc prepara ung disner
Et ung grand convive notable
Que aux chevaliers voulut donner,
Comme il le sceust bien ordonner,
Et luy mesme servoit a table.
L'ung disoit: «C'est le connestable
Le quel nous festye en ce point.»
L'aultre disoit: «Ce n'est que fable,
Mon compaignon, ce n'est il point.»

LXXV Quand ilz le regardoyent en face
Tres souvent changoit de couleur,
Et furent ainsy longue espace,
Par quoy le benoict sainct Eustace
Avoit au coeur griefve douleur.
Puys leur dict: «Seigneurs de valeur,

LXXV-694 furet.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Je suys Placidas, proprement,
Qui par fortune et par malheur
Ay vescu ainsy povrement.» [Fol. 21 v°]

LXXVI Alors, en descouvrant sa teste,
Par une playe le congnurent,
Puys se mirent, sans plus d'enqueste,
Vers luy a genoulx a grand feste,
Car jamais sy joyeux ne furent.
Et du grand plaisir qu'il en eurent
Pompeusement l'ont revestu,
Luy faisant honneur tant qu'ilz peurent,
Comme a leur chief plein de vertu.

LXXVII Il fut monté et acoustré,
Comme appartenoit a tel homme,
Pour estre a l'empereur monstré
Mais au devant qu'il fut entré
Jusques près des faubourgs de Romme,
On nonça a l'empereur comme
Il estoit de venir en voye.
Qui d'or luy eust donné grand somme,
Il n'eust pas eu si grande joye. [Fol. 22 r°]

LXXVIII L'empereur vint hors la porte
A tout son sceptre royal
Et le tiaire qu'i porte
En estat imperial,
Disant: «Mon amy feal!
Helas! Qui t'a tant tenu?
Tousjours m'as esté loyal,
Amoureux et cordial:
Tu soyes le bien venu!

LXXIX Chevauche de costé moy,
Car souvent te regrettoye.
Par tous les dieux de ma loy!
Sur tous je te souhettoye,
Et en grand soussy je estoye
Que tu estois devenu.
Maintenant transsys de joye

LXXVIII-721 le *manque*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Que a ceste heure je te voye:
Tu soyes le bien venu! [Fol. 22 v°]

LXXX Helas! J'ay eu tant a faire
Depuis ton departement,
Qui dira qu'a mon affaire
Je n'ay eu grand perte, ment
Mais a ton advenement
J'ay tout plaisir obtenu,
Car je sçay certainement
Que tu me puys grandement:
Tu soyes le bien venu!

LXXXI Les barbares me font guerre
Et me viennent assaillir,
Piller mes gens et ma terre
Robber, courir et saillir.
J'ay faict gensdarmes cueillir
Et grand ost entretenu,
Mais je ne sauroye faillir
A toy sur tous recueillir:
Tu soyes le bien venu!» [Fol. 23 r°]

LXXXII »Prince, dict le benoict sainct,
De la fortune me poise.
Mais par le Dieu qui tout vainct
J'apaiseray ceste noise,
Et la gent barbarinoise
Je mettray au pain menu.»
Lors l'empereur s'en degoise,
Disant: «Pour Dieu, qu'on y voise!
Tu soyes le bien venu!»

LXXXIII »Baillez moy, dict il, dix mille
Bons combattans bien esluz,
Cueilliz en chascune ville,
Car oultre je n'en veulx plus,
Et me laissez au surplus,
Se le nombre est convenu.»
Dont les barons sont esmuz,
Criant: «Plus vaillant que nulz,
Tu soyes le bien venu!» [Fol. 23 v°]

LXXXIII-765 Bon.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LXXXIV Il y eust heure termee
A faire monstrer alors
Ung ost et place fermee
Pour veoir qui auroit bon corps,
Les banieres mises hors,
Et la, chascun convenu,
Luy proclamoient par renfors:
«Par toy serons les plus fors,
Tu soyes le bien venu!»

LXXXV Les tentes et pavillons
Furent tenduz a puissance,
Les trompettes et clairons
Firent ung bruit a plaisance;
Chascun gendarme sa lance
Chascun archier, l'arc tendu,
Et picques en ordonnance,
Criant: «Chief, plein de vaillance,
Tu soyes le bien venu!» [Fol 24 r°]

LXXXVI Or revenons aux deux enfans,
Honnestes, gentilz, triumphans,
Jeunes, et fors comme elephans,
Doulx et courtois,

LXXXVII Esleuz par la commune voix,
D'aller en guerre ceste fois,
Des citoiens et des bourgois
Ou habitoient.

LXXXVIII Et vecy ce qu'ilz recitoient:
Les deux enfans qu'ilz presentoient,
N'estoit rien, se perduz estoient,
A leur dommage.

LXXXIX Or advint en quelque passage
Que leur pere, tant bon et sage.
Les vid bien faictz, de beau corsage
Et gracïeux,

LXXXIV-774 **monstres** — LXXXV-786 *Il faut probablement entendre: »Chaque gendarme a sa lance tendue»; il est moins probable qu'il faille lire* s'alance (*pour* s'eslance): *en tout cas la construction reste embarrassée.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XC De doulx regard delicïeux,
De beau maintien et precïeux,
Non de couraige vicïeux [Fol. 24 v°]
Aulcunement.

XCI Lors les appella doulcement
Et leur demanda proprement
Dont estoit leur nasquissement
Et de quel gent.

XCII Adonc l'aisné fut diligent
De parler comme a son regent,
Sans estre de ce negligent,
Et dict ainsy:

XCIII «Sire, je ne suys pas d'icy,
Non est mon compaignon aussy,
Par quoy ne saurois sur cecy
Respondre au vray.

XCIV Nous fusmes trouvez, luy et moy,
Se nous dict on et je le croy,
Par des bergiers en grand effroy,
Car, en passant,

XCV Je fuz prins d'ung lyon puissant
Et luy d'ung grand loup ravissant.
Mais les gens de la ville yssant [Fol. 25 r°]
Nous rescouyrent,

XCVI Qui nous garderent et nourrirent,
Sy que telz que sommes nous firent,
Puis en ceste armee nous misrent
Comme est requis.

XCVII Nous avons bien serché et quiz
Et, pour en savoir, fort enquiz,
Sans avoir en ce riens conquis,
Fors qu'en ce jour

XCVIII Avons dormy et faict sejour
Cheux une femme icy entour
Qui nous a plaisir et amour
Grandement faict.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XCIX Et sy nous a dict en effect
Qu'elle avoit ung mary parfaict,
Noble de couraige et de faict,
Et deux enfans

C Qu'elle a perdu passé seize ans.
Et ne scest s'ilz sont bruns ou blans,
Car il n'estoient pas encor grandz [Fol. 25 v°]
Quand les perdist.

CI Toutes fois, a ce qu'elle dict,
A pou que n'adjouste credit
A sa parolle et a son dict;
Je vous promets,

CII Sire, pourtant je me submets
A vous et mon vouloir remets
Sans vous desobeïr jamais:
Je suys a vous.»

CIII Et lors se misrent a genoulx
Tous deux disans: «Faictes de nous
Vostre vouloir, seigneur tresdoulx,
Nous ne voulons que vivre en paix.»

CIV Tantost fust la presque pasmé
Le noble seigneur reclamé,
Et adjousta alors credit
Que Dieu avoit reconfermé
Tout ce que l'angle avoit predict.
Adoncques plus il n'attendict [Fol. 26 r°]
D'aller veoir ceste noble dame,
Que bien presupposoit sa femme
Par les mots qu'on luy avoit dict.

CV De sy loing qu'el les vid venir
De plourer ne se peut tenir
Et tomba a terre pasmee,
Quand il luy vint a souvenir
De son mary, chief de l'armee.

CIII-860 faicte — CIV-871 mots *manque* — CV-873 pl. se se — 879 ocil.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

«Haa! se dict il, ma tresamee,
Levez vous, baillez moy la main!»
Lors ne fut nul sy inhumain
Qu'il n'eust mainte larme semee.

CVI Longuement furent sans parler
A gecter grands souspirs par l'air
Et respandre force de larmes:
Vraye amour ne se peult celer.
Dieu scet les pitoyables termes
Du chief de l'ost, de deux gendarmes [Fol. 26 v°]
Et d'une povre lavendiere,
Qui bien contemple la matiere.
Leurs coeurs eurent divers alarmes.

CVII Et après une grand montjoye
D'amour, de plaisir et de joie,
Presque impossible a reciter,
Chascun de les veoir se resjoye
Et print plaisir a escoutter
Ce qu'ilz voulurent racompter
Depuis leur dure departie,
Dont avons dict quelque partie
Sans longuement y arrester.

CVIII Après chascun se va armer,
Monter et par ordre fermer
Encontre ceulx de Barbarie.
Chascun voeult son dieu reclamer,
Du ciel ou de mahommerie,
Chascun desploye son armoirie. [Fol. 27 r°]
Au devant marche l'advangarde,
La bataille et l'arrieregarde
Après: c'est toute seigneurie.

CIX Par le vouloir du roy de gloire
Les Rommains eurent la victoire
Au moyen du sainct glorïeux,
Car tousjours l'avoit en memoire,
Comme de son nom curïeux.
Ainsy fut il victorïeux;
Il subjuga et mist tout homme
Soubz l'obeïssance de Romme
Comme bon chief laborïeux.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CX Par tout garnisons ordonna,
Et puis a Romme retourna,
Ainsy qu'il estoit convenable;
Sa femme aveucques luy mena
Et ses deux enfans par semblable.
En triumphe et joye honnourable [Fol. 27 v°]
L'empereur fist Romme parer
Et tout noblement preparer
A sa bien venue louable.

CXI Il fut mys en ung char orné
Et de laurier verd couronné
En signe de grande victoire,
Et fut maint instrument sonné
Pour luy donner louenge et gloire.
Mais il avoit tousjours memoire
De Dieu et ne prisoit a riens
Les honneurs ne les mondains biens,
Mais a faire oeuvre meritoire.

CXII Et, pour sollemnizer la feste,
L'empereur fist sonner clerons
Et sacrifïer mainte beste,
Sonner harpes, psalterions,
Cythares, manicordions
Et maint aultre doulx instrument, [Fol. 28 r°]
Dont ilz usoient communement
En faisant adorations
A leurs ydolles follement.

CXIII Encoire, pour croistre la pompe
Et la gloire multiplïer,
Il fist crïer a son de trompe
Que chascun vint sacrifïer.
Puys il voulut le sainct prier
D'y venir pour leur rendre gloire
De ce qu'il avoit eu victoire
Sur barbares, sans delayer,
Par leur grace et bras adjutoire.

CXIV Et lors respondit hardiment
A l'empereur, touchant ses dieux,
Qu'ilz n'y avoient nullement

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Aydé, mais le vray roy des cieulx;
Et quant a cela, aymoit mieulx
Morir que de aourer une pierre, [Fol. 28 v°]
Mais qu'a celluy vouloit il croire
Qui a faict les jeunes et vieulx
Et creé le ciel et la terre.

CXV «Comment! dict l'empereur, beau sire,
Voeulz tu pas noz dieux adorer?
Oses tu bien telz choses dire!
Ne sont il pas a decorer
Et leur bonne grace implorer?
Placidas, je regny mon chief
Qu'il t'en adviendra du meschief
Se tu ne les viens honnourer,
Et en viendray de toy a chef.»

CXVI «Fay moy le pis que tu pourras,
Dict sainct Eustace a l'empereur,
Car ja ne me suborneras
Que je retourne a tel erreur.
Je ne crains toy ne ta fureur
Ne tous ceulx de la loy payenne, [Fol. 29 r°]
Car je tiens la foy christïenne
Et croids Jhesuchrist mon seigneur,
Quelque chose qu'il m'en adviengne.»

CXVII Quand l'empereur, remply de rage,
L'eust par long temps examiné,
Et qu'il entendit son couraige,
Il dict qu'il fut emprisonné.
Puis fut devant luy ramené,
Mais par menaces ne pr ere
Ne changa en quelque maniere,
Dont le peuple fut estonné
Quand il entendit la matiere.

CXVIII Il le fist tout nud despouller
Par quatre bourreaulx fiers et fors
Et iyer encontre ung pillier,
Puys le fist battre par renfors,
Sy que le sang de tout son corps

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Jusques a terre s'espartoit, [Fol. 29 v°]
Ce que pacïemment portoit,
Disant: «O, Dieu misericors,
Ton tressacré nom benict soit!»

CXIX Et en oiiant telles parolles
Les bourreaulx a terre tumberent,
Mauldisans les faulses ydoles,
Et tost après se releverent,
Puys verges et fouetz gecterent
En despit d'elles contre terre,
Disans qu'ilz vouloient au Dieu croire
Que les gentilz crucifïerent
Et qui racheta l'humain gerre.

CXX Adoncques l'empereur mauldict
A pou que de doeul ne fendict
D'ouyr telz choses recoler,
Et tant s'aluma de despit
Qu'il commanda que sans respit
On les allast tost decoller. [Fol. 30 r°]

CXXI Puys le bon sainct, sans plus attendre,
Fist il par dessoubz les bras pendre,
Animé du diable d'enfer,
A force de cordes l'estendre
Et son corps, tout nud, blanc et tendre,
Bruller de platines de fer.

CXXII Tant souffrit d'horrible tourment
Qu'il n'est possible aulcunement
Le bien rediger par escript,
Et tout prenoit pacïemment,
Remerciant devotement
Nostre doulx saulveur Jhesuchrist.

CXXIII Et lors les senateurs de Romme,
Qui le savoient sy vaillant homme,
Eurent pitié de sa douleur.

CXIX-1002 et les f. — CXX-1008 de *manque*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

En luy disant: «Mon amy, comme
Endures tu de mal tel somme? [Fol. 30 v°]
Las, obeÿs a l'empereur!»

CXXIV Adonc luy furent amenez
Ses enfans bien morigenez
Et sa loyalle preude femme
A qui l'empereur dict: «Venez,
Et se vous ne le retournez,
Morir vous feray en diffame.

CXXV Dictes luy qu'il aoure noz dieux,
Et il luy en sera de mieulx,
A luy et a vous, par ma foy,
Ou, par tous ceulx qui sont aux cieulx,
Je vous feray devant mes yeulx
Tous morir, sans plus de delay.»

CXXVI La bonne dame respondit
Et vertueusement luy dict,
En le regardant face a face:
»Faulx tirant, empereur mauldict, [Fol. 31 r°]
Voeulz tu que son Dieu benedict
Maintenant regnïer luy face?

CXXVII Celluy sans qui on ne peult riens,
Celluy dont nous viennent les biens,
Le vray Dieu qui morut pour nous,
Aveucque luy de sa loy tiens,
Et ses deux enfans, qui sont miens,
Car nous sommes christïens tous.»

CXXVIII Les enfans luy dirent aussy
Qu'ilz ne demandoient pas mercy
De ses menaces et tourmens,
Et que promiz eurent aussy
Servir Jesus sans quelque fy
Et faire ses commandemens.

CXXIX Lors l'empereur se va lever
Et cuida de rage crever,
Tirant sa barbe et ses cheveulx. [Fol. 31 v°]

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

En escumant ainsy qu'ung ver,
Criant: «Seigneurs, il fault trouver
Quelque grand martire pour eulx!»

CXXX Et. en poursuivant cest affaire
Il fist ung grand boeuf d'arain faire
Et au tour grand feu alumer,
Puys tous quatre, pour les deffaire,
Comme la legende refere,
Les fist lÿer et enfermer,

CXXXI Cuydant que la chaleur horrible
De l'arain leur fut impossible
D'endurer sans morir soudain.
Mais Dieu, le victeur invincible,
Leur fist ceste douleur paisible
Et fut leur secours et gardain.

CXXXII Lors commença a parler
Li bon sainct plain de scïence, [Fol. 32 r°]
Pour sa femme consoler
Et ses enfans recoler
Qu'ilz prinssent en pacïence,
Et, après
Qu'ilz auroient eu victoire,
En sa gloire
Dieu les mettroit de luy près.

CXXXIII «J'ay, dict il, ouÿ sa voix,
Et treuve bien a ceste heure
Ce qu'il me dict une fois,
Quand le cerf chassay au bois
Et fist sur ung roch demeure,
Croyez tous,
Et que le tresnoble sire
Voulut dire,
Maintenant le trouvons nous.»

CXXXIV Adonc mercïerent Dieu,
Et ne leur estoit pas paine: [Fol. 32 v°]
Ce ne leur sembloit que jeu
D'estre en sy merveilleux lieu.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Desprisans la vie humaine,
Tellement
Que l'empereur, plein d'oultrage,
Par sa rage,
Fist renforcer le tourment.

CXXXV Le bon sainct victorïeux
Commença lors sa prïere,
Disant: «Seigneur glorïeux,
De tes amys curïeux,
Tu es mon Dieu et mon pere
Et mon roy,
Je te supply, garde l'ame
De ma femme,
De mes enfans et de moy!

CXXXVI Et te pry secondement
Qu'a ceulx qui liront ma vie, [Fol. 33 r°]
Quy l'orront devotement
Ou garderont mesmement,
Donnes ta grace assouvye,
Et aussy
Ceulx qui me feront servage
De couraige,
Que tu leur faces mercy.

CXXXVII A tous bons loyaulx marchans
Quy vers moy firont prïere,
Par mer ou terre marchans,
Soit par bois ou par les champs,
Tu leur donnes joye entiere
De leurs cas;
Mesmes femmes d'enfans pleines,
En leurs peines,
Que perir ne puissent pas.

CXXXVIII Se quelqu'un en jugement
Est accusé d'aulcun crisme, [Fol. 33 v°]
Soit a tort ou justement,
Et me requiert humblement,

CXXXVI 1119 Donne

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Garde le qu'on ne l'opprime
Par excès,
Et aussy qu'on ne l'assaille
Tant qu'il faille
Qu'il soit destruict par procès.

CXXXIX Tous ceulx qui me serviront
Garde de fouldre et tempeste;
Ceulx qui biens adireront,
Qui en fortune seront
Ou qui seront mors de beste,
E auront
En moy leur vraye esperance,
Delivrance,
S'il e plaict, possederont.

CXL Je te supply de rechief,
Vray Dieu doulx et debonnaire, [Fol. 34 r°]
Garde tous ceulx de meschief,
De tout danger et de grief,
Qui me donront luminaire;
Mesmement
Pour ceulx de ma confrarie
Te supplie
Que leur donnes saulvement.»

C

CXLI Le souverain Dieu tout puissant
Qui est verité, vie et voye
Et du quel tout bien est yssant
Lors son angle vers eulx envoye,
Qui les incredules desvoye,
Tombans en arriere en la place,
Tant que celluy n'y a qui voye
Le tresglorïeux sainct Eustace.

CXLII L'angle fut sy resplendissant
Que dire je ne le sauroye, [Fol. 34 v°]
Aux bieneurez saincts anunçant
Que Dieu a leur vouloir pourvoye

CXLII-1173 Possideroit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Et que la souveraine joye
Possideront en brief espace,
De quoy grandement se resjoye
Le tresglorïeux sainct Eustace.

CXLIII »Le seigneur, sur tous flourissant,
Se dict l'angle, vers toy m'envoye,
Ton humble vouloir congnoissant,
Et ta petition octroye
A celle fin que chascun croye
Que tu as acquise sa grace.»
Et cela tint a chose vraye
Le tresglorïeux sainct Eustace.

CXLIV Prince, dire je ne pourroye
Les plaisirs et soulas a masse
Que receupt alors a montjoye
Le tresglorïeux sainct Eustace. [Fol. 35 r°]

Rondeau

CXLV Luy, sa femme et ses deux enfans
Rendirent l'esperit a Dieu
Comme vrays martirs triumphans,
Luy, sa femme et ses deux enfans,
En l'amour de Dieu eschauffans,
Martirez en sy cr el lieu,
Luy, sa femme et ses deux enfans
Rendirent l'esperit a Dieu.

Champs royal

CXLVI Tantost après, par la permission
Du Dieu vivant qui la terre enlumine,
A Romme advint grande pugnition,
Fouldre du ciel, guerre, mort et famine,
Orage et feu qui plusieurs lieux termine,
Et morut lors le filz de l'empereur:
La demonstra le grand Dieu sa fureur. [Fol. 35 v°]
Ce mesmes jour plusieurs maisons fondirent,
Les faulx payens moult de leurs biens perdirent,

CXLV-1190 martir.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Pour ce que trop estoient furïeux
Par leurs erreurs et la peine qu'il firent
Aux benoictz sainctz et martirs glorïeux.

CXLVII D'aultres en eust, pleins de devotion.
Qui les sainctz corps de voulenté benigne
Prindrent de nuict sans faire mention
Pour leur donner sepulture condigne.
Mais le grand Dieu, tres precïeux et digne,
Leur fut après de plus grand bien donneur,
Car il les fist eslever en honneur,
Et tel oudeur de leurs tombeaulx yssirent
Qu'a une voix tous les christïens dirent:
«O, bieneureux martirs victorïeux!»
Et humblement tantost graces rendirent
Aux benoictz saïnctz et martırs glorïeux.

CXLVIII Il souffrirent icelle passion
Soubz Adrian, de voulenté maligne, [Fol. 86 r°]
Le second jour sans dubitation
De novembre, comme l'Eglise assigne
Et mesmement la kalende le signe.
Par quoy on doibt reverer sans folleur
A ce dict jour les martirs de valeur,
En recolant les douleurs qu'ilz souffrirent
Et qu'a bon gré jusqu a la mort s'offrirent,
Comme en vertu du tout laborïeux,
Et le loyer que telz travaulx acquirent
Aux benoictz sainctz et martirs glorïeux.

CXLIX Ung roy françois par revelation
A Romme fut, ainsy que l'en opine,
Et la oyst faire relation
Des dictz corps sainctz, dont tost vers eulx chemine,
Priant a Dieu qui de tout determine,
Qu'il luy octroit le corps du dict vaincqueur
Pour l'emporter en France de bon coeur,
Et a ce mot tous les tombeaulx se ouvrirent.
Dont le dict corps de sainct Eustace misrent

CXLVII-1215 *Anacoluthe.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

En ung cercoeul moult riche et precïeux, [Fol. 36 v°]
Puys doulcement les chasses reclouyrent
Aux benoictz sainctz et martirs glorïeux.

CL Le corps en est sans quelque fiction
A Sainct Denis de France, ou il recline,
Et le menton par grand devotion
Fut apporté par une noble royne
A l'hospital sainct Jacques, ou s'encline
Le populaire louant nostre Seigneur.
Prions luy donc qu'il soit nostre enseigneur
Et que par luy et ceulx qui le suyvirent,
Sy vray qu'en fin face a face Dieu virent,
Que nous puissions parvenir aux sainctz cieulx
Et part aux biens que les angels promisrent
Aux b noictz sainctz et martirs glorïeux.

CLI Prince Jhesus, sy vray qu'ilz t: obeÿrent
Et pour tourmens jamais ne s'esbaïrent,
Mais ont esté de souffrir curïeux, [Fol 37 r°]
Garde tous ceulx qui aservir desirent
Aux benoictz sainctz et martirs glorïeux!
Amen.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

TABLE DES NOMS PROPRES

Abel X, 241, ***personnage biblique.***

Adrian XI, 1221, ***empereur romain.***

Agapiton X, 83, 636; XI, 192, ***fils de saint Eustache.***

Barbarie X, 399, 418, 513, 669; XI, 615, 901, ***pays voisin de l'empire de Rome.***

Barbarin(s) X, 311, 465 471, 473, 478, 488, 551, ***habitants de*** **Barbarie.**

Caïn X, 241, ***personnage biblique.***

Christ (le) XI, 121.

David X, 494, ***personnage biblique.***

Denis (moustier saint) X, 783, ***l'église de saint Denis.***

Eustace (saint, sainct) X, 21, 38, 41, 156, 341, 345, 349, 357, 391, 524, 617; XI, 10, 188, 205, 469, 634, 695, 972, 1167, 1175, 1183, 1187, 1240; Euustace (saint) X, *à la rubrique,* **3, 11, 14, 81, 85, 94, 123, 133, 140, 161, 169, 172, 176, 185, 204, 212, 219, 229, 233, 257, 268, 280, 293, 298, 315, 320, 328, 333, 374, 376, 377, 396, 401, 414, 417, 421, 440, 445, 449, 460, 468, 476, 482, 490, 502, 506, 509, 521, 528, 530, 545, 553, 561, 565, 588, 597, 601, 607, 638, 657, 659, 675, 688, 696, 709, 748, 766, 778, 782, 786, 791,** *et dans l'explicit;* **Euustace (la saint) X, 784,** ***la fête de saint Eustache.***

Fortune XI, 311, 609, ***personnification.***

France XI, 1238.

Goulias X, 494, ***Goliath, personnage biblique.***

Jacques (l'hospital sainct) XI, 1248; Jaque (l'ospital saint) X, 792; *voir ci-dessus, p.* [illegible].

Jherusalem X, 162.

Job X, 100, 101, 244, 246, 249, 793; XI, 212, 217, ***personnage biblique.***

Juifz XI, 372, ***Juifs.***

Machon X, 50, 531, ***dieu païen.***

Mallaquin X, 485, ***roi de Carthage; voir E. Langlois,*** **Table des noms propres compris dans les chansons de geste,** *p.* **421.**

Marie (sainte) X, 798; Marie (vierge) X, 141, 281, 548; XI, 129.

Paris X, 790, ***la ville de Paris.***

Pere (le) X, 713; XI, 1, ***Dieu le Père.***

Placidas X, 23, 31, 41, 58, 304, 305; XI, 17, 97 187, 698,

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

967; Placidaz X. 16; Ples-(s)ant X, 519, 582, 587; Pleant X 05; Plaisant X. 337, 369, 626; XI, 622, *nom païen de saint Eustache.*
Quartage X, 485, *Carthage.*
Ro mains X, 330, 376, , 472, 474, 491, 503, 505, 511, 555, 661, 673; Ro mains XI, 617, 909.
Ronme X, 21, 69, 114, 119, 127, 149, 156, 201, 308, 321, 328, 329, 337, 388, 391, 394, 418, 466, 507, 510, 514, 516, 520, 538, 541, 625, 768, 773, 778; Rome XI, 14, 642, 714, 915, 918, 923, 1025, 1198, 1233.
Sainct Denis de France XI, 1245; Saint Denis en France X, 19, 780, 787, *cathédrale de Saint-Denis. Cf.* Denis.
Terre Saincte XI, 326.
Tervagant X, 50, 531, 584, *dieu païen.*
Theopita X, 85; Theospite XI, 190, 320, 335, 430, *femme de saint Eustache.*
Theospit XI, 192; Teopy X. 83, , *fils de saint Eustache.*
Trajan X, 517, *empereur romain.*
Treant X, 515, 529, *empereur romain.*
Us (le pays d') XI, 226, *nom biblique, patrie de Job.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

GLOSSAIRE DE LA VERSION X

Acherin 486, *d'acier.*
acointier a, *v. réfl.*, 399, *(approcher à dessein d')attaquer, (d')en venir aux mains avec.*
adezer 608, 612, *toucher.*
adirer 42, 730, *égarer, perdre.*
adoulé 205, *affligé.*
adrecier 195, *se diriger.*
adversion 133, *adversité, tribulation.*
aferir, *v. impers.*, 237, *être nécessaire.*
afermer, *v. réfl.*, 277, *s'attacher fermement.*
aïe; faire a. a 672, *secourir, prêter secours à.*
ainsi que 693, *pendant que, au moment où.*
ajournement 139, *point du jour.*
amour; pour l'a. de cen que 112, *parce que; pour l'a.* 298, *grâce à.*
anemi 56, 712, 752, *diable.*
anuitier, *v. impers.*, 155, *se faire nuit.*
arain 655, 689, 694, 756, *airain.*
arès (sans) 539, *sans délai, aussitôt.*
aressonner 580, *adresser la parole à.*
arester 127, *tarder, durer.*
asez tost 751, *bientôt.*
asonner 242, *assommer, tuer.*
atarder 496, *être longtemps, tarder.*
atrempance 32, *modération.*
aubandon 536, *discrétion, disposition.*
auferrant 482, *cheval de bataille, coursier.*
avant 267, *plus loin;* 268, *auparavant, en attendant.*
avis; il est a. 60, 74, *il semble;* **il m'est a.** 781, *je sais certainement.*
aviser 324, *reconnaître.*
avreprisson 135, *mot incompréhensible, probablement altéré, dont le sens paraît être (tomber en) ruine.* K *lit* mesprison, *XI*, 304, *lit* monceau.

Bel 39, 392, 671, *grand, magnifique;* 211, *joyeux, qui plaît;* 243, *agréable; adv.*, 348, *bellement.*
besoin, beso(i)ng 117, *adversité, épreuve;* 504, 557, *besoin, situation grave.*
bien 292, 296, *récolte.*
bon 175, *bon plaisir, volonté.*
branc 486, *épée.*
brement 100, 244, *bientôt, sous peu.*
buisine 527, 542, *trompette, clairon.*

Cas 360, *situation, état.*
cauchier, *v. réfl.*, 87, *se chausser.*
cen; de c. 130, *en cela.*
certain (de) 441, 644, *certainement, avec certitude.*
char 695, *chair.*
cheïr 297, *arriver, avoir lieu;* 769 *tomber.*
chevalerie 417, *art de la guerre, stratégie.*
chevance (querre sa) 111, *gagner sa vie.*
choissir 170, *apercevoir, voir.*
clamer, *v. réfl.*, 187, 306, *se dire, se qualifier de.*
combien que 723, *quelque . . . que.*
confort 728, *secours, soutien.*
conmander, *v. réfl.*, **soi c. es mains Diex** 123—24, *se remettre entre les mains de Dieu.*
conment (si) 424, *au moment où, pendant que.*
conmun 385, *le peuple, la population.*
conmunement 452, 626, 774, *en commun, tous ensemble, d'un commun accord.*
conquerre 129, 505, 511, *acquérir.*
conquester 4, *acquérir, parvenir à;* 506, *conquérir.*
contraire 735, *tort, dommage.*
cors 36, 776, *homme, personne, personnage;* 732, *(corps de l')accouchée.*
courage 189, *intention;* 229, *cœur;* **par bon c.** 290, *résolument.*
couvent 245, *promesse.*
couvetier 167, *convoiter, désirer.*
coy; se tessoit c. 602, *il garda le silence.*
coyement 367, **coiement** 147, *doucement, secrètement, en cachette.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

crapout 568, *crapaud.*
creant; estre c. 95, 630, *croire.*
creanter 530, *assurer.*
creature nee 294, *personne.*
crèsté 227, *orgueilleux, farouche.*
cri 538, *proclamation, ordre;* dire a haut c. 314, *dire en criant à haute voix.*
crucifix 59. cruchefis 74, crusefis 93, *crucifié.*
cuer (de) 722, *du fond du cœur.*
cuidier 163, 259, 402, 466, 577, *penser, avoir l'intention de, vouloir;* 544, 651, *penser, croire;* 184, 654, 685, *faillir.*
cuir 695, *peau.*

Damaige 232, *malheur.*
dannement 643, *damnation.*
deduit 329, *plaisir, joie.*
deguerpir 38, *abandonner.*
delaier, delïer; sans point de d. 168, 397, *sans nul retard, délai.*
delessier 66, *renoncer à, négliger.*
delit 753, *plaisir, joie;* fere leur delis 462, *jouir, s'adonner au plaisir, goûter les plaisirs de la vie.*
demander 241, *réclamer.*
demener 238, *manifester.*
dementer, *v. réfl.*, 239, 257, *se désoler, se lamenter éperdument.*
demourance (sans nule) 616, *aussitôt.*
demouree (sanz longue) 508, *sous peu, dans peu de temps.*
departir, *v. n. et réfl.*, 186, 454, *se séparer, être séparé: v. réfl.*, 179, *partir, démarrer, appareiller;* s'en d. 724, *s'en tirer.*
deport 175, *plaisir*
depurer 596, *découler.*
de(z)re(g)nier, *fin;* quant vint au d. 407, 467, *à la fin.*
derompre 599, *déchirer, torturer.*
desiree (a plaine) 296, *tout à souhait, tout au gré de leurs désirs.*
despendz 354, *provisions, nourriture.*
despire 552, 666, *mépriser, dédaigner.*
destourbier 102, *adversité, peine. tribulation.*
destroit d'enfanter 731, *mal, travail d'enfant.*
deul 181, *lamentation, plainte.*
devaler; jus d. 744, *descendre.*
devers; de devers 340, *de, du côté de.*
deviser 537, *parler.*
devission 14, *vision, apparition.*
dezgarni 249, *dénué.*
dis (a touz) 764, *éternellement.*
disence 796, *dissension, désaccord.*
dit 5, *vie versifiée.*
dolent 270, 321, *affligé, malheureux, triste.*
doubler 232, *se redoubler.*
doubtable 27, *redoutable.*
doubter, *v. réfl.*, 126, *avoir peur.*
doulereus 165, *terrible.*
doutance; sanz d. 20, *certainement.*
doute 194, *crainte.*
douter 752, *craindre:* douté 22, *vénéré, respecté.*
drapel, *pl.* drapiaus, *lessive;* lavendière de drapiaus 202, *lavandière, blanchisseuse.*
droit 765, *exactement.*
droiturier 400, *juste.*

Effroy 794, *crainte, peur.*
e(i)nchois 281, 645, *plutôt, au contraire.*
eleezchier 440, *joie, liesse.*
embler 774, *enlever.*
emprendre 535, *entreprendre.*
enchiez 465 (*normand pour* ançois), *avant, d'abord.*
encliner, *v. réfl.*, 73, *se reposer, sommeiller.*
encombrement 140, *malheur, dommage.*
encombrier 165, *malheur.*
encontre 374, *rencontre.*
endroit (icy) 301, *ici-même.*
enfanchon 253, 258, *petit enfant.*
engouler 227, *prendre dans la gueule.*
enmer 24, *aimer.*
enmervelier, *v. réfl.*, 382, *s'émerveiller, s'étonner.*
enpirier, *v. n.*, 4, *devenir pire, diminuer, finir:* 695, *éprouver du dommage, s'anéantir, se consumer; v. a.*, 740, *nuire.*
ens 174, 692, *dedans.*
ensement 266, 416, *de même.*
enserchier 371, *interroger, examiner.*
entant conme 513, *pendant que.*
entencion 203, *pensée.*
entour 756, *autour de.*
entree 765, *commencement.*
entrer en 479, *attaquer, s'élancer sur.*
envers 746, *à la renverse.*
envis 412, *de mauvaise grâce, à contre-cœur.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

errant 484, 500, 576, 680, *aussitôt, immédiatement.*
esbahir, ezbahir, *v. réfl.*, 116, 488, *s'effrayer, se troubler;* esbahi 196, 474, 480, *effrayé;* 237, 252, *désolé, malheureux.*
eschaufé 43, *ardent, zélé.*
escullie 479, *élan, attaque, choque.*
esgarder 637, *regarder, voir.*
eslongner de, *v. réfl.*, 276, *abandonner, renier.*
esmaier, *v. réfl.*, 477, *avoir peur;* ezmaier 196, *effroi, épouvante.*
espasse 188, *le temps nécessaire, occasion.*
esrag(i)er 184, 685, *enrager, devenir fou, perdre la raison;* esragé 642, *enragé.*
essaucier 704, *glorifier.*
esselle 617, *aisselle.*
estat 385, *condition, position, rang social;* vivre en faus e. 48, *être païen.*
ester (lesier) 335, *laisser en repos, laisser tranquille.*
estour 500, *combat.*
estout 551, *orgueilleux, audacieux.*
strange 111, *étranger.*
estret 411, *issu, descendu, originaire.*
estriver 466, *se combattre.*
eure; en (es) l'e. 58, 591, 610, *à l'heure même, aussitôt;* en l'e. que 694, *aussitôt que;* une eure . . . puis 305, *tantôt . . . tantôt.*
ezcourgie 599, *escourgée, fouet fait à plusieurs courroies.*
ezcripsture (l'-) 35, *l'Écriture sainte.*

Fain 162, 755, *désir, envie.*
fait (si) 240, 729, *tel.*
fantosmerie 739, *force nuisible, malfaisante.*
felonnie 516, *perfidie, méchanceté.*
ferir 172, 481, 486, *frapper, donner un coup à;* 180 *pousser, avancer à la perche.*
ferveti 473, *habillé de fer, cuirassé.*
feuir 374, *s'enfuir.*
fi 784, *certain, sûr.*
fiance 18, 613, 786, *confiance.*
fier 193, *brave, fort.*
finement 632. *fin.*
finer 592, *finir. cesser;* 656, 688, 741, *mourir.*
oisson; grant f. 84, *beaucoup.*
foleur, fol(l)our 535, 638, 650, *folie, a insensée.*
forfaire 294, *faire du mal, du tort.*
fors en tant que 603, *excepté que, si ce n'est que.*
forsener 654, *perdre la raison;* forsené 650, *fou.*
fortune 128, *malheur.*
fruit 732, *enfant dans le sein de sa mère.*

Garisson 256, *biens, ressources.*
gent 471, *peuple, nation.*
getier 287, *garder.*
gezir 191, *avoir un commerce charnel;* 593 (*var.*), *se trouver, être.*
gieu bien partis 475, *condition égale.*
glouton 179, 189, 574, *coquin, fripon.*
gracïer 281, *remercier.*
gracïeux 76, *agréable.*
grant (en) 716, *désireux, soucieux.*
graventer 568, *écraser;* faire gr. 591, *faire périr, mettre fin à.*
gré(de) 315, *de bon gré, avec plaisir.*
grevance 785, *peine, chagrin.*
grief 507, 656, 691, *pénible, douloureux, terrible.*
guerni 514, *riche, puissant.*
guerpir 34, *abandonner.*

Hanter 329, 773, *demeurer, habiter;* estre hanté 250, *recevoir des visites.*
haubergier 408, *revêtir d'un haubert, armer.*
hautement 31, *énergiquement, résolument;* 47, 185, *à haute voix;* 631, *magnifiquement.*
heïr 132, *mépriser ou, peut-être, se fâcher contre.*
herbergier 152, 439, *loger, recueillir.*
honneur 522, *s. f.*
houel 242, (*petite*) *houe.*
huc(h)ier 731, *appeler à haute voix, invoquer;* 747, *crier.*
huy 352, *aujourd'hui.*
huymez 37, uymez 415, *maintenant.*

Icy 186, *ainsi.*
informacion 13, *instruction.*
iraistre; *part. p.* iracus 596; *irriter, mettre en colère, courroucer.*
issir 269, *sortir;* hors i. 178, *sortir, débarquer;* i. de son sens 572, *devenir fou.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ja 684, *maintenant.*
joiant 77, *joyeux, content.*
jour; a tous lez jours du monde 533, *pour toujours.*
jugement (mander en) 721, *citer à comparaître en justice.*
jus 605, *par terre;* la j. 435, *là-bas;* sa j. 462, 631, 652, 698, *ici-bas, dans ce monde;* venir j. 125, *descendre.*

Laier; *fut.* lairra 566; *manquer, négliger.*
las (*pl.*), 752, *lacs.*
lé 217, *large.*
ledement 770, *fâcheusement, cruellement.*
legier 285, *agile, adroit, prompt.*
leisir 6, *loisir, occasion.*
lengnier 316, *lent.*
let 675, *horrible.*
leu 254, 434, lou 230, *loup.*
lever 192, *surgir;* 778, *enlever: v. réfl.,* 776, *se révéler.*
lez 233, *côté;* 169, 690, *près de, à côté de.*
lié 575, *gai, joyeux, content.*
loer 643, *conseiller.*
loy 23, 34, 38, 276, 704, *religion;* 81, *coutume, usage.*
luminaire (faire) 734, *brûler des cierges.*

Magniere 204, *conduite, maintien.*
mahonmet 540, *idole.*
maintenant 574, *aussitôt, tout de suite.*
maintenir la guerre 342, *avoir le commandement dans la guerre.*
mais que 118, *pourvu que.*
mal 259, 726, *méchant, féroce;* estre m. de 552, *être en mauvais termes avec, ne pas être l'ami de;* me vient m. 150, *il m'arrive des malheurs;* m. ait 566, *maudit soit.*
malmetre 761, *maltraiter, altérer.*
manoir 156, *logis, demeure.*
manoir; manoit 200, 423, maint 435; *demeurer, habiter.*
mari 560, *affligé, fâché.*
marinier 171, *marin.*
mat 307, 706, *affligé, triste.*
matere 267, *récit.*
maugreer 279, *blasphémer.*
mautalent 131, *irritation, colère, dépit.*
mechief, *malheur, dommage;* mal m. vous avendra du cors 174, *probablement: vous serez roué de coups.*
meen 10, *moyen, intermédiaire.*
me(s)gnie 40, *gens, suite;* 740, *famille, gens de la maison.*
membru 285, *bien membré.*
mener 638, *pousser, animer.*
menier a 527, *manier, traiter.*
mercïer 142, mercÿer 346, *remercier, rendre grâces à.*
merite, *s. f.*, 795.
mescer 383, mesier 286, 291, *messier, garde champêtre.*
mescheïr 770, mezcheïr 467, *v. impers., il arrive du mal.*
mestier 528, *manifestation, hommage.*
me(s)tre 7, *mettre par écrit, raconter;* 158, *traduire; v. réfl.,* 500, *se jeter, s'élancer.*
mi, my; en mi 226, *au milieu de;* par my 228, *à travers de;* par mi 538, *à, par;* par my 585, *en deux.*
misere 268, *malheur, tribulation.*
morance (male) 30, *esprit revêche, rebelle.*
morir 669, *tuer, faire mourir.*
mort (metre a) 494, *tuer;* 704, *laisser mourir.*
moulier 211, *femme, épouse.*
moustier 783, *église.*
mout trez 239, *très.*
muable 28, *faux, perfide.*
müer 325, *changer.*
murmuracion 136, *murmure.*

Nepourquant 326, *néanmoins;* 489 *pourtant.*
noier 194, *se noyer, périr, couler à fond.*
nuit (a) 438, *cette nuit, la nuit passée.*
nully ne 347, *personne ne.*

Onde (jeter grant) 218, *faire vivement tournoyer l'eau, remuer des tournants d'eau.*
orains 435, *tout à l'heure, il y a peu de temps.*
ost 414, *armée.*
ostel 70, 76, 444, *logis, demeure.*
otroier 412, *consentir à;* 495, 749, 795, 799, *accorder, donner.*
outrage 289, *tort.*
outrageux 712, *outrecuidant.*

Par (de) 124, 612, *par.*
parcevoir 42, percevoir 177, 212, 324,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

378, 760, *apercevoir; v. réfl.*, 347, *s'apercevoir.*
parfont 217, *profond.*
part (d'autre) 230, *de l'autre côté.*
patourel, patouriaus 263, *pâtre.*
pautonnier 166, *coquin, scélérat.*
pensé 245, *pensée.*
penser 367, 564, *pensée.*
pessance 615, *peine, chagrin.*
pestilence 279, 794, *tourment. épreuve.*
petit 572, 752, *peu:* un `p. 258, 652, *un peu.*
pié (*avec négation*) 431, *personne.*
piteus 36, *compatissant, charitable.*
plaie, playe 370, 378, *blessure, cicatrice.*
plaissir (venir a—a) 8, *plaire à.*
planche 216, *passerelle.*
planté 489, *multitude;* a p. 356, *en grande quantité, abondamment.*
plate 618, *plaque.*
plessant 17, 583, plezant 243, *plaisant, agréable, qui plaît; cf. le nom propre* Plaisant, Ples(s)ant, Plezant.
plus . . . et plus 277, *plus . . . plus;* encore p. 109, *de plus, en outre.*
poi; a p. que . . . ne 236, *peu s'en fallait que . . . ne, presque.*
poindre 491, *attaque, bataille.*
point 38, 198, *manière;* par ce p. 132, *pour cela, à cause de cela.*
porter; soi p. as armez 470, *prendre les armes, s'armer.*
pouer 567, *pouvoir, force.*
pour 187, *à cause de;* 777, *en considération de.*
pourpensement 1, *pensée, effort.*
povre (trez) 107, *indigent, dén e tout.*
praerie 419, *prairie.*
prendre, *v. n. ou réfl. avec* a, 92, 167, 239, 334, 387, 655, 709, 747, *se prendre à, commencer à.*
presier 293, *louer, honorer.*
prez (a) 98, *auprès de.*
primez (a) 459, *dès maintenant.*
prissier 80, 490, *priser, apprécier: v. réfl.*, 748, *s'estimer heureux.*
prononcier 181, *exprimer, dire.*
puis que 325, 395, *depuis que;* 496, *après que.*
puissant 264, *vigoureux, grand, adulte.*
pulent 642, *puant, sale.*

Quant 12, 532, *puisque.*
quas 308, *cause.*
que 547, *autre que.*
quere 315, 317, 320, 323, 372, *chercher;* 225, *chercher, prendre;* 398, *désirer, vouloir; voir* chevance.

Radement 218, *rapidement;* 486, *vigoureusement.*
ramentevoir 759, *se souvenir de, garder le souvenir de.*
recorder 2 (*var.*), 204, 427 (*var.*), *raconter;* 121 *dire, proférer.*
referir 484, *frapper de nouveau, encore*
regarder 226, *voir, s'apercevoir de:* 678, *voir, comprendre, reconnaître.*
regner 624, *vivre avec honneur.*
regreter 304, *regretter l'absence, la perte de.*
relenquir 648, *quitter, renier, abjurer.*
remenbrance (fere — de) 788, *se souvenir de.*
remetre, *v. réfl.*, 224, *rentrer.*
reprouver 149, *reprocher.*
reque(r)re 299, 670, *prier, invoquer, implorer;* 558, 720, 737, 749, *prier, demander.*
rescorre; rescouirent 262, rescous 434; *délivrer, sauver.*
resne 592, *règne, royaume.*
res(s)on; est r. 37, *il est juste, convenable, à propos;* sans r. 242, 543, *follement, d'une manière insensée.*
reveler, *v. n. ou réfl.*, 302, 311, *se rebeller, se révolter.*
riens 558, *chose;* r. nee 547, 730, *personne.*
roit 44, *escarpé.*
route 497, *troupe, foule.*
rus (a grant) 595, *à flots.*

Sachant; non s. 662, *insensé, fou.*
sal(l)ir 188, *sauter, se jeter;* 600, *jaillir.*
satenas, *pl.*, 495, *diables, démons.*
sauva(i)ge 110, 195, *étranger, éloigné:* 230, 402, 429, *féroce.*
secourre 117, 557, *secourir.*
segnier, *v. réfl.*, 123, *se signer, faire le signe de la croix.*
segnieurie; avoir s. contre 478, *l'emporter sur, triompher de;* seigneurie 515, *pouvoir, domination.*
sentele 212, *petit sentier.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sepurre (le digne — du cors Dieu) 164, *le Saint-Sépulcre.*
seullement (tant) 347, *seulement, uniquement.*
sïence 795, *certitude.*
sonme 511, *tas, quantité;* 683, *récompense.*
soudee 507, *récompense.*
soulas 705, *soulagement, consolation;* soulaz 764, *joie;* 152, *tranquillité, vie tranquille;* soulas de fame 197, *plaisir d'amour, commerce charnel.*
soutil: faire que soutis 130, *agir sagement;* mal soutiex 665, *sot, fou.*
souvin 487, *couché sur le dos, renversé.*
sufissant 384. *convenable.*
surresy 570, *latinisme* (surrexit), *ressuscita.*

Ta(l)lent 289, 374, 644, *désir, envie;* 715, *désir, volonté.*
tant; t. que 89, *quand;* pour t. 276, *pour cela.*
targier, *v. réfl.*, 388, *tarder, être lent.*
tempeste 541, *vacarme, bruit de fête.*
tenir, *v réfl.*, 706, *se sentir;* t. a, *avec régime de personne, v. impers.*, 197, *avoir envie.*
tens (le — fu bien noir) 155, *il faisait nuit.*
teste (par sa) 544, *à sa tête, à son gré.*
tirant 597, 605, *bourreau;* 633, *scélérat.*
toldre; *part. p.* tollu(s) 254, 434; tolir; tolirent 429; *enlever.*
tor(n)ment 297, *tourmente, orage;* 691, *instrument, machine de torture.*
tourner, *v. réfl. avec* en, 122, *s'éloigner, s'en aller;* t. sus 128, *tomber sur.*
tout; a t. 232, *avec;* de t. 249, *totalement.*
tranmetre 409, *envoyer.*
trebucier 746, *tomber.*
tref 422, *tente, pavillon.*
trestant ... conme 246-7, *autant ... que.*
trop 410, 614, *bien.*

Uymez, *voir* huymez.

Vain; tenir en v. 754, *tenir pour incertain, pour de vaines paroles.*
valet 408, 412, *jeune homme.*
vallant 263, *généreux, brave.*
vallissant 512, *ce qui vaut, ce qui a la valeur de.*
valoir 458, 660, 668, 711, *se trouver, se porter;* 556, *dominer, régner.*
vegille (la — dez mors) 781, *la veille de la fête des morts.*
vendre 523, *faire payer cher.*
verser 505, *tomber. être renversé.*
vertu 661, 777, *miracle;* par v. 223, *vigoureusement.*
vessel 180, 193, *vaisseau, navire.*
vif 658, *ardent, rouge (en parlant du charbon).*
villain 723, *ignominieux, déshonorant.*
voie 96, *manière, moyen.*
voir 153, 159, 209, *etc., vrai;* 142, 238, 243, *etc., vraiment, en vérité.*
vray; pour v. 627, *sincèrement.*

GLOSSAIRE DE LA VERSION XI

Abandonner par don 55—56, *faire don de, accorder.*
abois, *pl.*, 90, *situation de la bête, au moment où elle est entourée de la meute.*
acongnoistre (se faire) 671, *se faire connaître.*
acoustrer 710, *habiller.*
acquerre 457, *gagner;* a. a 1230, *faire obtenir à, valoir à.*
adirer 1144, *perdre;* 477, *v. réfl., s'égarer.*
adjouster, *voir* credit.
adjutoire 952, *secourable.*
adoration; faire adorations a 942, *adorer.*
adresse 368, *appui, soutien.*
advenement 741, *arrivée.*
adventure 540, *événement imprévu, événement fâcheux, malheur;* d'a. 560, *malheureusement, ou par aventure, par hasard.*
adviser de, *v. réfl.*, 663, *porter ses regards sur, faire attention à.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

a(f)faire 618, *difficulté, embarras:* 739, *guerre;* 1067, *affaire, entreprise, plan.*
affoler en, *v. réfl.*, 110. *adorer follement.*
ainsy (par) 451, *de cette manière.*
alarme, *s. m.*, 889.
amateur 538, *ami.*
ame 452, *âme qui vive, personne.*
amer 333, *malice, perfidie.*
amour; faire a. a 841—42, *témoigner, faire preuve d'amitié, d'affection à.*
amoureux 726, *plein d'amour, aimable.*
angoisseuse 385, *pleine d'angoisse.*
apenser de, *v. réfl.*, 493, *penser à, s'aviser de.*
aprendre 286, *enseigner.*
arain 1068, 1074, *airain.*
archiprince 70, *prince très noble.*
armoirie 904, *bannière, pennon.*
arriver 449, *aborder, prendre terre.*
aservir 1259, *servir, invoquer.*
assorter 555, *lier son sort, se joindre.*
assouvir 427, *rassasier, assouvir;* assouvy 11, 1119, *achevé, parfait, porté à son comble;* estre a. en biens 627, *avoir des biens en abondance.*
atirer 548, *tourmenter.*
aulmosner 289, *donner des aumônes.*
aussy; non . . . a. 820, *non . . . plus.*
avoir 318, *richesse.*

Baill(i)er 764, 878, *donner.*
barbarinois 759, *barbare.*
bataillant 33, *combattant, guerrier.*
bataille 906, *corps principal de l'armée, gros de l'armée.*
batterie 616, *bataille, combat.*
benedict 1047, *béni;* 155, *béni, bienheureux.*
benoict 2, 57, 147, *etc., béni, ou bienheureux.*
bien faict 49, *bonne oeuvre.*
bieneuré 1170, *bienheureux.*
blasme 324, 645, *action blâmable.*
bonhement 485, *heureusement.*
bort; hors de son b. 354, *pardessus bord, mis à terre;* descendre hors b. a terre 453, *débarquer, descendre à terre.*
bourgage 593, *bourg, bourgade.*
bourgois 797, *citoyen d'un bourg.*
brief (de) 170, *dans peu de temps, bientôt.*
briefment 675, *sous peu.*

Cas 98, 360, 523, *situation;* 390, *coup, entreprise;* 1129, *affaire.*
celicque 56, 198, *céleste.*
cesser; sans c. 79, *sans tarder, sans délai.*
chascun 766, 786, 787, *chaque; cf.* partie.
chef; en venir a ch. de 970, *venir à bout de.*
cheu(l)x 655, 840, *chez.*
chevir 85, *arriver.*
chief; regnïer son ch. que 967, *mettre sa tête à couper que.*
chimere 386, *chimère, monstre.*
combien que 58, *quoique.*
condigne 1211, *digne, proportionné à ce qui a été mérité.*
confiz 3, (*étroite*) *union.*
conquerre 37, *conquérir;* 837 *trouver, apprendre, déméler.*
consorte 554, *épouse.*
convenir 778, *s'assembler, se réunir.*
convive 684, *festin, banquet, fête.*
cor 94, *corne.*
corps; avoir le c. 347, *avoir le dessus, l'emporter* (?).
corsage 805, *corps.*
coup; a c. 387, *tout d'un coup, tout de suite.*
coura(i)ge 119, 291, 1122, *cœur;* 336, *désir, convoitise;* 437, *désir, envie;* 809, 845, *caractère;* 982, *dispositions d'âme, opinion, pensée.*
courir 749, *parcourir* (*en pillant, en maraudant*).
courroussé 553, *affligé.*
couroux 557, *chagrin;* se donner moult de c. 483, *être en grand souci, être alarmé.*
craint 59, *vénéré, respecté.*
credit; adjouster cr. a 852. *ajouter foi à;* a. cr. que 865, *croire, être sûr que.*
crucifix 158, *crucifié.*
cueillir 750, 766, *convoquer.*
cuid(i)er, cuyd(i)er 269, 1073, *penser, croire;* 332 *penser, avoir l'intention de, vouloir;* 1062, *faillir.*
curateur 539, *protecteur.*
curïeux de 912, 1109, *soucieux de;* 1258, *désireux de.*
cyon 127, *rejeton, jet d'arbre.*
cythare 939, *cithare.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Damnement 143, *damnation.*
debattre 341, *combattre, s'opposer à.*
debonnaire 1152, *bon.*
debvoir; de plourer faisoit son d. 321, *(elle) pleurait tout son soûl.*
defendre 246, *conserver, épargner.*
deffaire 1070, *défaire, faire mourir.*
degois(i)er, *v. réfl.*, 761, *se réjouir, ressentir une grande joie.*
degré 610, *état, position sociale.*
deïficque 69, *d'un dieu;* 203, *divin, de Dieu.*
dejecter 248, *repousser, abandonner.*
delayer; sans d. 951, *sans délai, vite, promptement.*
delivrance 1149, *secours.*
dement 547, *désolation, souci, agitation.*
dementer de, *v. réfl.*, 446, *avoir envie de.*
demeure (faire) 1092, *s'arrêter.*
depart 474, *séparation.*
departement 738, *départ.*
departie 411, 896, *séparation.*
deporter 557, *supporter.*
deprecateur 533, *suppliant, solliciteur.*
desconfire 348, *mettre en fuite, forcer à s'enfuir.*
desconforter 562, *se décourager.*
descord 346, *querelle, lutte, mêlée.*
desherité; estre d. 261, *être privé de son héritage, de ses biens.*
despit 1003, *mépris;* 432, *méprisable, misérable.*
despiter 431, *mépriser, dédaigner.*
desplaisant 360, *mécontent, malheureux, affligé.*
despris(i)er 185, 1101, *mépriser.*
dessus 201, *sur.*
destroit 92, *embarras, difficulté. peine.*
destruire 1141, *jeter dans le malheur, ruiner, perdre.*
desvoyer 1164, *écarter, disperser, faire reculer.*
devant; d. que 84, **au d. que** 713, *avant que.*
dict; ce d. 1226, **devant d.** 201, 577, *susdit, mentionné plus haut.*
diffame 349, *infamie;* 454 *opprobre, outrage;* 1036 *déshonneur.*
diffamer 335, *déshonorer, violer.*
disant (bien) 20, *sensé.*
disposer, *v. réfl.*, 556, *s'associer.*
doeul 1008, *colère.*
doubles; a cent d. 51, *le centuple. cent fois plus.*
doubtable 450, *redoutable, terrible.*
doulouser, *v. réfl.*, 357, *lamenter, se plaindre.*
dubitation; sans d. 1222, *sans (aucun) doute, à n'en pas douter.*

Empoint, *part. p.*, 380, *frappé (par les coups du sort).*
empraindre 510, *agiter. troubler.*
encliner, *v. réfl.*, 1248, *s'incliner.*
encontre 213, 901, *contre;* 991, *à.*
enfraindre 511, *violer, agiter, troubler:* **leur voulenté fut enfrainte** 329, *leurs desseins furent traversés.*
enhorter 563, *séduire.*
enluminer 1197, *éclairer, répandre la lumière de la grâce sur.*
enquerre; *part. p.* **enquiz** 836, *enquérir, demander.*
enqueste 703, *enquête, question(s).*
enrudi 152, *rude, grossier.*
enseigneur 1250, *celui qui enseigne, maître, conducteur.*
ensuivre 370, *suivre.*
entour de 502, *autour de;* **icy e.** 840, *près d'ici.*
entreprendre, *faire des préparatifs, prendre des mesures;* **bien l'entreprint** 76, *il y fit des préparatifs minutieux.*
erudit 154, *érudit, fort savant, difficile à comprendre.*
esbahissance 146, *frayeur, épouvante.*
esbaïr, *v. réfl.*, 1257, *s'effrayer;* **esbahi**, *part. p.*, 664, *désolé, ou stupéfait.*
eschapper; doulcement e. 448, *l'échapper belle.*
eschauffant 1192, *ardent, zélé.*
escumer 1064, *écumer, avoir l'écume à la bouche.*
esjouir, *v. réfl.*, 278, *se réjouir.*
eslever, *v. réfl.*, 633, *se lever;* **e. grand** 582, *élever jusqu'à l'âge de la majorité.*
eslire 566, *choisir, prendre la résolution de, être décidé de.*
eslongner, *v. réfl.;* **sans s'esl.** 157, *sans retard, à l'heure même.*
espace 13, *(espace de) temps;* **en brefve e.** 208, **en brief e.** 1173, *sous peu, dans peu de temps;* **longue e.** 694, *longtemps;* **par l. e.** 636, *pendant longtemps.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

espartir 417, *manifester; v. réfl.*, 994, *couler, découler.*
espoindre; le coeur m'espoingt 379, *' en ai le cœur navré.*
espris 338, *qui s'est allumé, enflammé, qui est surgi, né.*
estable 27, *ferme, constant.*
estat 677, *charge, poste;* 722, *état, pompe, splendeur;* tenir e. magnifique 68, *avoir un grand état de maison, vivre avec magnificence.*
estendre; mort e. 392, *être (étendu) mort, tomber mort.*
estimer son chemin vers 327, *prendre le chemin de, se diriger vers.*
estre a 444, *faillir.*
esvanuïr, *v. réfl.*, 281, *disparaître.*
evangile 64, *s. f.*
excellence; d'e. 608, *excellent.*
excès (par) 1138, *à l'excès, trop.*
exemption 128, *rédemption.*
exprimer 330, *expliquer (plus en détail).*
extrace 15, *extraction, origine, naissance.*

Facteur 531, *créateur.*
faillir; je ne sauroye f. a toy sur 752-3, *je ne saurais me tromper sur toi pour.*
faincte, *hésitation;* sans f. 325, 506, *sans hésitation, aussitôt.*
fermer 29, *décider, fixer;* 775, *préciser, désigner;* soi fermer par ordre 900, *se ranger, se mettre en rangs.*
feste 704, *joie.*
fiction; sans (quelque) f. 126, 1244, *réellement.*
fier 386, 990, *cruel, terrible.*
fin; a celle f. que 1180, *afin que, pour que.*
finablement 241, *finalement, enfin.*
foison 590, *beaucoup.*
foleur 389, 1225, *folie, action folle.*
fors que 401, 838, *excepté que.*
fort 612, *grave, rude.*
fortune 292, 328, 397, 441, 565, 699, 756, 1145, *malheur, adversité:* feu de f. 305, *incendie (fortuit).*
forvoyer 681, *pécher.*
fraincte 515, *destruction, perte, mort.*
fruïr 274, *jouir.*
fureur 428, *désir, convoitise.*
fy 1059, *trahison.*

Gardain 1078, *gardien.*
garir 132, *sauver.*
gent 38, 759, *peuple, nation;* ainsy que font gens de païs 662, *cheville, probablement: selon la coutume des gens du pays où ils étaient.*
gen(s)darme 32, 750, 786, 886, *guerrier.*
gentil 792, *noble, vaillant.*
gerre; l'humain g. 1006, *le genre humain.*
grief 553, 696, *pénible, douloureux, terrible.*
guerdonner 52, *récompenser.*
guerre 1199, *dissension, émeute. tumulte.*

Hable 449, *havre, port.*
haultesse 317, *grandeur, magnificence.*
heure 773, *temps, date, jour.*
hors; ceste craincte h. 163, *quand il fu délivré de cette crainte.*
humain 420, *homme.*
humblesse 605, *humilité, modestie.*

Impartie 415, *séparation.*
infernal; l'i. lieu 144, *l'enfer.*
inicque; sans vouloir i. 200, *sans mauvais vouloir, volontiers.*

Justice; chef de j. 45, *le souverain juge.*

Kalende 1224, *calendrier.*

Laborïeux 916, *énergique;* 1229, *assidu.*
leens 661, *là-dedans.*
leesse 367, *joie, plaisir.*
legier (de) 477, *facilement.*
lever 436, *surgir.*
loz 288, *enseignement.*
loy 62, 99, 194, 682, 730, 976, 1052, *foi, religion.*
luminaire (donner) 1155, *faire brûler des cierges.*
lyen 215, *lien pour lier les gerbes.*

Mahommerie 903, *foi païenne, paganisme, idolâtrie.*
manicordion 939, *instrument de musique.*
march(i)er 1126, *voyager, aller.*
marinier 333, 343, 349, 421, *marin.*
martirer 1193, *martyriser, tourmenter.*
matiere 888, 988, *chose, ce qui est*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

arrivé, fait; en ceste m. 482, *en raison de cela, à cause de cela.*
mectz 255, *mets.*
meffaict 220, *méfait, tort.*
mention; sans f. m. 1210, *secrètement, en cachette.*
mesgnye 196, *famille.*
mesmes 1130, *de méme.*
messier 597, *messier, garde champétre.*
mettre hors 777, *planter, enfoncer, ou déployer.*
militer 461, *gagner, conquérir, remporter.*
miserable 338, *vil, vilain, bas.*
misericort 996, *miséricordieux.*
monceau; tomber en ung m. 304, *tomber en ruines, s'écrouler.*
monstrer 774, *inspecter, faire la revue de.*
monter 710, *armer, équiper;* 900, *v. réfl., s'armer, s'équiper.*
montjoye 890, *comble, excès;* a m. 1186, *en grande quantité, en abondance, à l'excès.*
mors, *part. p.*, 1146, *mordu.*
moult 618, *grand.*
munir 197, *garantir, protéger.*

Nasquissement 813, *naissance, origine, extraction.*
nature; n. humaine 132, h. n. 532, *les hommes, l'humanité.*
necessité 216, *indigence, manque.*
noblesse; de n. 607, *noble.*
noise 758, *tapage, tumulte, troubles.*
nonc(i)er 715, *annoncer.*
noyer 391, *se noyer.*
nuire; estre nuysans a 300, *faire tort à.*
nulz 771, *personne.*

Obeïssance 915, *domination.*
obstiné 143, *obstiné, opiniâtre, persévérant (dans le péché).*
octroy 106, *don.*
opiner 1233, *croire, estimer.*
orateur 534, *celui qui prie, suppliant.*
ordonnance; en o. 788, *rangé en compagnies, formé, disposé en rangs.*
ordonner 917, *placer, mettre.*
ost 751, 775, 886, *armée.*
oultrage 1103, *violence, fureur.*

Pain; mettre au p. menu 760, *mettre dans l'embarras.*
paisible; faire p. 1077, *calmer, radoucir, rendre supportable.*
parage 294, *dignité.*
parlamenter, parlementer 96, *parler, s'entretenir;* 442, *raconter.*
part; a p. luy 669, *à côté de lui, ou en tête à tête avec lui.*
partie 414, *moitié, femme;* chascune p. 416, *les époux;* quelque p. 897, *quelques mots.*
pas 101, *chemin;* 521, *situation, ou lieu.*
passage 115, *circonstance;* 299, *infidélité, trahison, intrigues;* 803, *endroit.*
pensement; en grand p. 549, *plongé dans un profond accablement.*
perterrer 153, *épouvanter, frapper d'effroi.*
peser; me poise de la fortune 756, *je suis abattu, désolé à cause de mes malheurs.*
petit 610, *modeste, bas.*
petition 1179, *prière.*
peu, pou; a p. que ... ne 651, 852, 1008, *peu s'en faut que ... ne, presque.*
peuple 60, *population;* 286, *gens de la maison.*
picque 788, *piquier.*
pire; avoir du p. 617, *avoir le dessous, étre vaincu, battu.*
pirement 371, *pis.*
place 775, *terrain, endroit.*
plaisance; a pl. 785, *qui cause du plaisir, agréable, gai.*
plaisant 18, 24, *plaisant, agréable, qui plaît.*
plaisir; faire pl. a 841—42, *servir.*
planche 480, *passerelle.*
planier 479, *grand.*
platine 1018, *plaque.*
playe 702, *blessure, cicatrice.*
pleine 1130, *grosse, enceinte.*
point 375, 689, *moment;* mal a p. 378, 638, *en misérable état.*
police, *gouvernement, administration;* ordre de p. 42, *l'ordre social établi.*
populaire 1249, *peuple.*
porter 558, 995, *supporter.*
pour; p. appercevoir 322, *en apercevant;* p. m'y submettre 377, *en m'y soumettant, en le subissant.*
pourvoyer a 435 1171, *veiller à.*
practicien 214, *éprouvé.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

precïeux 808, 1212, *aimable, bon.*
prendre 299, 1022, *recevoir, souffrir.*
pretendre 176, *aspirer.*
preude 1033, *brave, vertueuse.*
pris 131, *prix.*
pris(i)er 932, *apprécier, estimer.*
proclamer 779, *crier.*
proferer 668, *proférer, dire tout haut.*
propice 44, *bien disposé, bienveillant.*
proprement 188, 698, *réellement;* 812, *en personne.*
province 72, *pays, empire.*
psalterion 938, *instrument de musique à cordes que l'on faisait vibrer en les touchant avec le plectre.*
publique 71, *généralement connu.*
puissance; a p. 783, *en abondance;* s'humilia de sa p. 149, *il quitta sa contenance fière, il ne pensa plus à son haut rang.*
puissant 487, 596, 827, *vigoureux.*
puyer 744, *appuyer.*

Quelement, *voir* telement.
querre; quiz, part. p., 835, *chercher.*
qui 717, *si quelqu'un.*

Rancune 401, *chagrin.*
reciter 799, *dire;* 9, 892, *décrire, raconter.*
reclamé 864, *renommé.*
recliner 1245, *reposer.*
reclore; reclouyrent *(parfait faible analogique)* 1242, *refermer.*
recoler 1009, *dire;* 1082, *exhorter;* 1227, *repasser dans son esprit.*
reconfermer 866, *confirmer, faire s'accomplir, se réaliser.*
record 162, 345, *récit.*
recueillir 753, *soutenir bravement l'attaque de.*
rediger; r. par escript 1021, *formuler par écrit, mettre par écrit.*
referer 1071, *raconter.*
regent 816, *chef, maître, seigneur.*
remestre; soi r. aux armes 673, *reprendre les armes;* je remets mon vouloir a vous 856, *je m'en remets à votre volonté.*
remor(d)s 268, *souffrance, tourment;* par bon r. 167, *par un repentir sincère.*
renfors (par) 779, 992, *par plusieurs reprises et chaque fois de plus fort en plus fort.*
reposer; qui mal repose 564, *le diable* (?).
reprise, *reproche;* sans r. 340, *innocent.*
requerir 490, *aller chercher.*
requerre 456, *prier, demander;* 834, *prescrire, ordonner;* 1136, *invoquer, implorer.*
rescorre; *parf.* rescouyrent 830, *sauver, délivrer.*
resjoyer, *v. réfl.*, 1174, *se réjouir.*
retourner 1035, *faire retourner, faire changer d'avis, de conduite.*
robber 749, *piller, ravager.*

Saillir 447, *sauter, danser;* 749, *assaillir.*
saison; longue s. 466, *longtemps;* devant qu'il fust l. s. 84, *sous peu, bientôt;* il estoit bien s. 670, *il était grand temps, le moment était venu.*
saulvage 497, *farouche.*
saulvement 142, 1159, *salut.*
scïence 576, 1080, *sagesse.*
scïent 219, *sage.*
seigneurie, seignourie, 613, *empire;* 907 *assemblée distinguée.*
sejour; faire s. 408, *être, vivre en tranquillité, tranquillement.*
sejourner 169, *tarder.*
semblable (par) 599, 921, *semblablement.*
semer 880, *verser (en parlant des larmes).*
servage (faire) 1121, *servir.*
seulement 551, *seul;* tant s. 245, *seulement.*
sign(i)er 1224, *désigner, indiquer.*
somme, *quantité;* tel s. 1029, *tant.*
sonner 150, *proférer, prononcer, ou résonner.*
sorte, *façon, manière:* de grielve s. 553, *grièvement, rudement, douloureusement.*
souhetter 731, *désirer de revoir.*
soulas 519, 1185, *joie, plaisir.*
soustenir 465, *supporter, souffrir.*
souvenir; il luy vint a s. de son mary 875-76, *elle se ressouvint de son mari;* il lui souvint de 74, *il s'avisa de.*
studïeux, *empressé, intéressé;* estre st. de 41, *tenir à.*
submettre, *v. réfl.*, 855, *s'en remettre.*
sur tous 731, 1176, *plus que tous, entre tous.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Tant 724, *aussi longtemps;* t. que 1166, *tellement que, de sorte que:* pour t. que 585, 656, *parce que.*
telement quelement 542-3, *tant bien que mal; bon gré, mal gré.*
temere 389, *téméraire, excessif.*
tenir 977, t. de 1052, *professer.*
termer 773, *fixer.*
terminer 1200, *exterminer, détruire.*
terre (en place de) 34, *sur toute la terre.*
terrïen 60, *de la terre,* 210, *terrestre.*
tiaire 721, *tiare, bonnet.*
tourment 603, *tourmente, orage.*
tout; a t. 720, *avec;* du t. 1229, *en tout, entièrement, tout à fait.*
tracasser 82, *traquer.*
tran(s)sir 426, 734, *n'en pouvoir plus;* transy 651, *mort.*
travail 1230, *peine, souffrance, tourment.*
trepper 447, *sauter, danser.*
triumphant 792, *probablement: brillant de jeunesse et de force.*

User de 62, *pratiquer.*

Valeur (de) 516, 697, 1226, *valeureux, brave, franc.*
venir, *v. réfl. avec* en, 283, *s'en aller, s'éloigner.*
ver 1064, *dragon.*
vertu (plein de) 709, *puissant, vaillant.*
vertueusement 1044, *courageusement.*
victeur 1076, *vainqueur.*
victorïen 212, *victorieux.*
vilenner 452, *injurier, outrager.*
ville 597, 829, *village, bourg;* 766, *lieu, localité.*
visage (avoir le vent au) 295, *avoir le vent contraire.*
voir 605, *considérer.*
voix (a une) 1216, *tout d'une voix, d'une voix unanime.*
vouloir 61, *vouloir obtenir;* 82, 172, 334, 456, 673, 895, 948, *auxiliaire renforçant le verbe.*
voye; estre en v. de 716, *être en train de.*

Ymage 114, *s. m.*
yssir 829, 1215, *sortir:* 316, *provenir;* estre yssant 1162, *provenir.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

TABLE DES MATIÈRES.

Page

CHAPITRE Ier. — BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE
1. — Textes grecs 53
2. — Textes latins..... 58
3. — Textes français en vers..... 66
4. — Textes français en prose..... 68
5. — Vies perdues de saint Eustache 84
6. — Allusions à la légende de saint Eustache dans la littérature française du moyen âge 86
7. — La légende dans la littérature médiévale en dehors de la France (additions à l'Appendice I de Monteverdi)..... 90
8. — La légende dans la littérature moderne (additions à l'Appendice II de Monteverdi)..... 92

CHAPITRE II. — LES PLUS ANCIENS TÉMOIGNAGES DE L'EXISTENCE DE LA LÉGENDE DE SAINT EUSTACHE 97

CHAPITRE III. — CULTE DE SAINT EUSTACHE EN FRANCE. — ICONOGRAPHIE DU SAINT.. 105

CHAPITRE IV. — LA VERSION X DE LA LÉGENDE EN VERS FRANÇAIS
1. — Manuscrits et incunable..... 110
2. — Langue de l'auteur..... 113
3. — Langue du copiste du manuscrit base..... 118
4. — Note sur le texte modernisé de l'incunable.... 122
5. — Filiation des versions II, X et XI..... 124
6. — Établissement du texte..... 133
7. — Texte critique 136

CHAPITRE V. — LA VERSION XI DE LA LÉGENDE EN VERS FRANÇAIS
1. — Manuscrit..... 169
2. — Langue de l'auteur..... 170
3. — Langue du copiste 177
4. — Versification 179
5. — Texte critique 192

TABLE DES NOMS PROPRES 227
GLOSSAIRE DE LA VERSION X 229
GLOSSAIRE DE LA VERSION XI 234

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

LE PROBLÈME LATIN VULGAIRE

DE

ABIETEM, ARIETEM, PARIETEM

PAR

O. J. TALLGREN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Monsieur G. Millardet, dans son grand livre *Linguistique et dialectologie romanes* [1], p. 325, a raison de dire, avant d'aborder la question de *pariĕtem* > *paréte*, *filiŏlum* > *figliuòlo*, etc., que les déplacements d'accent de ce genre (accompagnés ou non de changements de durée ou de timbre) soulèvent des problèmes délicats.

2. Déjà Commodien, vers 268 de notre ère, parmi les hexamètres d'une versification rythmée défaillante dont il se sert partout, en écrit un (*Instr.* II 26 6) qui a été dûment cité [2] pour faire remonter au IIIe siècle au plus

---

[1] Georges Millardet, *Linguistique et dialectologie romanes. Problèmes et méthodes.* (Publ. spéciales de la Soc. des langues romanes, t. XXVIII). Montpellier, Société; Paris, Champion; 1923. — Une analyse de ce travail paraîtra prochainement dans nos *Neuphilologische Mitteilungen.*

[2] E. Bourciez, *Elém. de linguist. rom.* (1910), p. 48 d; éd. 2e (1923), p. 38 c. A ajouter chez M. Meyer-Lübke, dans le *Grundriss*, I, 2e éd. (1904—06), p. 468 § 17, et dans *Einführung*, 2e éd. (1909), § 91, 3e éd. (1920), § 111. — La tonique («brève») ouverte a-t-elle déjà, chez Commodien, une durée accrue annonçant le type «roman»? C'est ce que me font croire (cf. *Grundr.* 467, au mil.) les fins d'hexamètre telles que *ibi defecit* Instr. I 6 16, *sibi fecerunt* I 15 6, *bòna crudelis* I 22 4, *lòco benigno* I 24 20 21, *dòlo uiuendi* I 26 19 et même *dextera tènet* I 26 33. — Il faut regretter que l'excellent *Index* de l'éditeur de Commodien, M. Dombart (1887), ne contienne aucun renvoi aux fins de vers de ce type.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tard le déplacement d'accent dans *filiolu* et semblables, en langue vulgaire:

Reddite vos Christo similes, filiòli, magistro.

Aussi le fait du déplacement d'accent est-il parfaitement établi pour *filiolu*, protoroman *fiľòlu*, dont l'explication phonologique d'ailleurs ne donne plus lieu, aujourd'hui, à controverse pour ce qui concerne la question essentielle.

3. Il en est autrement de *parĭĕtem*, dont toutes les survivances romanes postulent *paréte*, avec *e* fermé, mot que CIL VI 3714 = 31007 (= Diehl, *Vulgärlat. Inschr.* 1182) nous atteste sous la forme de PARETES, mais dont la genèse paraît constituer un petit problème d'histoire phonologique.

Entre ces deux extrêmes, se placent des intermédiaires.

4. Comme l'ont fait généralement ses nombreux devanciers, pour reconstruire l'évolution qui mène de *parĭĕtem*, *abĭĕtem*, *arĭĕtem* à ital. *paréte* etc., avec *e* accentué et fermé, M. Millardet (p. 326) fait intervenir le stade *paryete*, *abyete*, *aryete*,[1] avec l'*i* consonifié qu'il atteste par Virgile, Aen. II 492. Sans s'opposer à opérer avec ces formes dactyliques, M. Millardet distingue (p. 327) trois étapes d'évolution: 1° la consonification en question

[1] Transcrire *aryete* — ⏑ ⏑ par *ar-yĕ-tĕ* plutôt que par «*āryĕtĕ*», puisqu'il s'agit, tout au plus, d'une augmentation de durée de la consonne *r* ou, comme on a l'habitude de le dire, d'un prolongement (par 'position') de la syllabe initiale et non d'un *a* qui serait long (par 'nature'). Donc, corriger en *ăryĕtĕ* (dactyle) le »*aryĕtĕ*» de notre auteur — notation condamnable qui, malheureusement, est assez fréquente dans la littérature. Cf. à celle-là la notation, irréprochable, de Sommer, *Handbuch d. lat. Laut- u. Formenlehre*, 2e et 3e éd. (1914), p. ex., à la p. 284, 3: *ăr-ĭete*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de l'*i* atone en hiatus, sans altération sensible du timbre de l'*ĕ* suivant, mais avec déplacement de l'accent d'intensité de l'ancien *i* sur cet *ĕ*; 2° fermeture par assimilation de *ĕ*, vers le IIIe siècle; 3° élimination du *y*, sous l'influence de la syllabation. Donc: *părĭĕtĕ, păryĕtĕ, paryẹ́te, parẹ́te.* «La fermeture de la voyelle qui a pris l'accent s'explique par une assimilation progressive exercée par le *y* . . . Et cette consonification [$i > y$] est le résultat des lois générales de la syllabation s'exerçant sur le traitement des voyelles en hiatus» (p. 328).

Ces vues ne paraissent pas acceptables.

5. Il sera logique tout d'abord d'examiner la validité des critères sur lesquels on se fonde pour admettre l'hypothèse d'une intervention du type *aryete*, avec *i* consonifié. Ce type *aryete* — ⏑ ⏑, au rythme dactylique, est attesté en métrique. L'est-il par ailleurs? Jusqu'à quel point peut-on voir dans ce fait de métrique un fait d'histoire phonologique? Doit-il etre considéré comme reflétant une des prononciations vulgaires successives qui formèrent la chaîne entre le latin classique *parietem* et l'ital. *paréte*, chose admise absolument par les phonologues, M. Millardet y compris?

6. Une chose qu'on doit admettre en effet, c'est que la synizèse ou «synérèse» (*aryete* pour *ariete*), qu'on sait commise par Virgile, est assez fréquente en dehors même du vers cité, et qu'elle l'est également chez certains de ses imitateurs.

Mais elle est imposible à attester en métrique ïambique et trochaïque. En outre, chez les poètes dactyliques dont il s'agit, elle est loin de devenir plus fréquente au fur et

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à mesure qu'on descend vers les bas siècles.[1] Et, chose encore plus digne d'attention, il faut considérer aujourd'hui comme assez bien démontré que les synizèses virgiliennes, *precantia* ⏑|—≍, *omnia*, —≍, *Laviniaque* —|—⏑⏑, de plus, à ce qu'il semble, la synizèse ovidienne *Antium* —≍, loin de refléter une innovation réaliste tendant à reproduire une prononciation (rustique) qui aurait prévalu dès l'époque d'Auguste, sont des réminiscences traditionnelles reproduisant un genre de synizèses qu'avait pratiquées l'ancêtre des poètes dactyliques, Ennius, lequel en avait admis par esprit d'imitation homérique.

---

[1] Voici, pour *abies* et *aries*, le relevé des passages intéressants d'après le *Thesaurus LL*; *abiete costas* —⏑⏑|—— Verg. Aen. II 16; mesures analogues: ibid. V 663, VIII 599, XI 667, Sil. Italicus III 442, VI 352; *abietibus iuvenes* —⏑⏑|—⏑⏑|– Verg. Aen. IX 674; mesure analogue: Val. Flaccus VII 405. Exemples analogues pour *aries*: Verg. Aen. II 492, VII 175, XII 706, Sil. V 554, XII 40, XII 535, XVI 696, Avien. Orb. terr. 228, Prisc. Perieg. 92; *arietat* —⏑⏑ Verg. Aen. XI 890, cf. Val. Fl. VI 368, Sil. IV 149, Prud. Hamart. 489.

Les mètres autres que dactyliques ne nous intéressent pas (Plaut. Truc. 256, etc.), car même le passage que voici d'Avien, *Ora maritima* (que je cite d'après l'éd. de A. Schulten, Barcelona, Bosch, Berlin, Weidmann, 1922, dans *Fontes Hispaniae Antiquae, ausp. ac sumptibus Universitatis Barcinonensis edd. A. Schulten et P. Bosch*, fasc. I, p. 56), vers 104:

> Non hi carinas quippe pinu texere
> et ăcere norunt, non abiete, ut usus est,
> 105. curvant faselos,

ne nous fournit aucun critère pour savoir s'il s'agit d'un *abiete ut usus est* |⏑ᵕ⏑|⏑˗|⏑˗, mesure normale, ou bien, comme paraît le soupçonner sans fondement M. Wölfflin (dans le *Thes.*),

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

7. Pour la tradition des synizèses en poésie dactylique latine, je renvoie en dernière instance à Norden, *Aeneis Buch VI*, 2. Aufl. (1916), p. 130—131.[1] Partant de la fin de vers *protinus omnia*, Aen. VI 33 (mss. FMP, contre R, qui donne *omne*), M. Norden soutient ou plutôt démontre l'authenticité de *omnia* — ⏑, ici et Georg. IV 221, de *verba precantia* — ⏑ ⏑ | — ⏑ Aen. VII 237, de *Laviniaque* — | — ⏑ ⏑ Aen. I 2. «Die lat. Dichter haben diese Art der Synizese nach der Lehre griechischer Metriker zugelassen: Hephaistion, Enchir. [milieu du 2d siècle], 2, belegt den τρόπος

---

de | ⏑ ⏓ | ⏑ ⏓ | ⏑ ⏓. Certes, pour l'époque d'Avien (fin du 4e s.), à nos yeux, un *ab(i)ēte* assuré eût été précieux.

En outre, Virgile et ces imitateurs ont plusieurs exemples de *pariete* — ⏑ ⏑, *parietibus* — ⏑ ⏑ | —; et Virgile va jusqu'à nous offrir *fluviorum* — — | – Georg. I 482, *stelio et l-* — —| Georg. VI 432, *omnia* — ⏑ Aen. VI 33 et peut-être Georg. IV 221, *precantia* ⏑ | — ⏑ Aen. VII 237; de plus, malgré Luc. Mueller, *De re metrica* (1894), p. 300, *Laviniaque* – – | — ⏑ ⏑ Aen. I 2. — Pour le reste de l'histoire de la synizèse, je cite Luc. Mueller: «Longe rarius Vergilio adhibuit contractionem Horatius, qui ponit coactis syllabis in hexametris illa *vindēmĭātor* (Sat. I 7 30), *Nasīdĭēni* (Sat. II 8 1), *Servīlĭō* (Sat. II 8 21), *vĭētis* (Epod. 12 7), praeterea in hendecasyllabo alcaico *consĭlium* (Carm. III 4 41) et *princĭpium* (Carm. III 6 6).» Les poètes (dactyliques) postérieurs à Virgile ont admis le même genre de synizèses, mais avec une fréquence encore moindre. Ovide n'en a qu'un exemple (*et tellus Circaea et spissi litoris Antium*, Metam. XV 718). «Omnino abstinuere licentia tali, minores poetas ut omittam, Tibullus, Manilius, Grattius, Homerus Latinus, Persius, ut videtur, Martialis, Seneca, Calpurnius, auctor ad Pisonem, scriptor Aetnae, Nemesianus, Claudianus, Rutilius,... Terentianus.... At e ceteris semel admisit synizesim... Iuvenalis (VI 82),... bis Propertius,... denique 14:es Silius, simia Maronis...».

[1] *P. Vergilius Maro, Aeneis Buch VI, erklärt* von Eduard Norden. 2. Aufl. Leipzig-Berlin, Teubner, 1916.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

τῆς συνεκφωνήσεως von zwei kurzen Vokalen zu einem kurzen (*Πηλιάδα* — ⏑ ⏑, *ἢ διανεκῶς* — ⏑ ⏑ —, *ἀλλὰ τεόν* — ⏑ ⏑) für verschiedene Gattungen der Poesie, darunter ausdrücklich auch für die epische. In lateinischer Poesie ist dieser τρόπος schon für Ennius belegt (*avium* — — | Ann. 94, *insidiantes* — | — — | — 436), dann wiederholt für Lucilius und Lucrez (. . . Mirgel, *De synaloephis et caesuris in versu hex. lat.*, Diss. Göttingen 1910, 49, 1 . . .). Vergil war sich der Freiheit als einer archaischen . . . bewusst . . . [arguments]. Im Gegensatz zu dem archaisirenden Vergil steht Ovid . . .». La fin de vers isolée *Antium* — ⏑, Ov. Metam. XV 718, est expliquée, elle, d'une façon très plausible, comme due au fait spécial que la métrique Ovidienne était incapable de donner accès à un mot de ce type.[1] — Plus sommaire, mais identique en principe, voici le raisonnement de M. Sommer, *Handbuch d. lat. Laut- u. Formenlehre*, 2e et 3e éd., Heidelberg, Winter (1914), p. 132: (à propos le *medius*, *facies*, *tenuis*, *vidua* . . .) la synizèse

[1] M. Norden dit, *ibid.*: «Als ich in der 1. Auflage [1903] schrieb, dass dieses zweisilbige *Antium* gewissermassen ein Vorläufer der Assibilation zu *Anzo* sei, und dafür *Bantia-Bansa* verglich, wusste ich noch nicht, dass grade für Antium die form *Ansium* einmal überliefert zu sein scheint (CIL III 2887, Praetorianeninschrift aus Dalmatia, spätestens Mitte saec. II p. Chr.) . . .» [renvoi à H. Jacobsohn, *Hermes* XLIII (1908) 472 ss., XLVIII (1913) 311 s.]. — A cette idée finale de reconnaître dans la fin d'hexamètre d'Ovide *Antium* le stade initial de l'évolution menant à *Anzo* on peut objecter, d'abord, que *Antium*, sur le littoral du Latium, représente un dialecte italique tout autre que *Bansa* (extrême sud de l'habitat des Osques) et que, surtout, il peut suffire et qu'il paraît être plus prudent d'en appeler, pour Ovide et son époque, soit au seul argument de l'inadmissibilité d'un *Antium* non-dissyllabisé dans la versification de ce poète, soit en même temps à l'argument général de la tradition métrique archaïsante qui avait tant plu à Virgile. Cette tradition aurait bien pu sourire une fois — et pourquoi pas? — encore à notre poète, qui était plus jeune de Virgile de 27 ans.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

en i̯ u̯ (et en e̯ dans *eorum* etc.) n'est constatable chez les anciens scéniques qu'accidentellement, «höchstens in gewissen Wortkategorien (*eorum* . . .)»; si elle devient fréquente et bien assurée dans la poésie dactylique depuis Ennius, fréquence due probablement à la mode hellénisante, cette synizèse dactylique apparaît avec prédilection «bei Formen, die anders schlecht oder gar nicht in den Vers passen» [renvois]. C'est le cas de nos mots. — L'emploi éventuel de synizèses non obligatoires telles que *induit abiegnae* — ⏑ ⏑ | — — | — (Propert. III 19 12, de même IV 1 42) en regard de *pulsas abiegno* (ibid. III 1 25), ce dernier ex. mesuré sans synizèse: — | — ⏑ ⏑ | — —. ne suffit aucunement pour ébranler notre assertion.

8. Cette tradition assez intéressante à part, il faut compter (§ 7, fin) avec les exigences impérieuses d'une mesure donnée. Les mots précis *a b i e t e*, *a r i e t e*, *a r¦i e t a t*, *p a r i e t e*, *-i e t i̯ b u s*, puis *vindēmĭātor*, *Nasīdĭēni*, *Servīlĭō*, auxquels ce qui fut dit tout à l'heure (§ 6, fin) est sans doute également applicable, ont en outre ceci de remarquable qu'ils se refusent, en raison même de leur architecture métrique, à rentrer tels quels dans un vers dactylique. Ennius, au cours de ses poèmes perdus pour la plupart, puis Virgile, au cours de ses poèmes bien conservés, eurent-ils besoin un jour du mot *ariete*? force leur fut alors de préparer d'abord ce mot, d'y appliquer un des moyens thérapeutiques traditionnels, que la langue parlée connût ou non la forme modifiée résultant de cette intervention. A quels moyens thérapeutiques ont-ils eu recours? ¦Le commencement procéleusmatique de *ariete* *crebro* ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ — —, inutilisable en métrique dactylique, y deviendra passable grâce à une synizèse: — ⏑ ⏑ | — —. Mais il est logique de ne pas alléguer cette mesure *aryete* comme un fait de langue qui serait attesté par cela même pour la prononciation de tous les jours.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

9. Il faut rejeter par conséquent comme erroné le raisonnement de Brugmann, *Grundriss d. vergl. Gramm. d. indogerman. Sprachen*, I. Band, 2. Bearbeitung (Strasbourg 1897), p. 232: «... wir finden seit den ältesten Dichtern Messungen wie *avi̯um*, *faci̯as*, *omni̯a*, *precanti̯a*, *insidi̯antes*, *ori̯undi*, welche sicher nicht blosse licentia poetica waren. Wenn auch hier die Schwachtonigkeit von Einfluss gewesen ist, so kommt doch daneben auch die Verschiedenheit des Sprechtempos in Betracht: *avium* z. B. war die Lento-, *avi̯um* die Allegroform». — On sera opposé également à accepter sans réserves un passage de Luc. Mueller, *De re metrica*, p. 282, où la synizèse en question est qualifiée d' *aliena a Graecis ac propria Latinorum*, et où la versification de Commodien est citée d'une façon qui prête à la confusion.

Certes, pour en revenir à la mesure de *parietem*, on peut accepter qu'on trouve $- \breve{} \simeq$ assez peu «homérique», moins homérique du moins que n'eût été un $- \breve{} \breve{} | -$ avec un allongement d'*a*. Allongement inattesté, mais qui eût été comparable à celui d'*α* dans l'homérique *ἀπονέεσθαι* $- \breve{} \breve{} | - \cdot -$, Iliade, B 113:

Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι.

Cf. toutefois, pour *pariete* $- \breve{} \breve{}$, le *Πηλιάδα* $- \breve{} \breve{}$ cité plus haut. — Pour le traitement homérique des tribraques $\breve{} \breve{} \breve{}$, voir, p. ex., L. Havet, *Cours élémentaire de métrique grecque et latine*, 4e éd. (1896), § 31—40; exx.: *θυγατέρες*, $- \breve{} \breve{} | -$, *Πριαμίδης* $- \breve{} \breve{} | -$, *κυάνεος* $- \breve{} \breve{} | -$, *ἀνέρα* $- \breve{} \breve{}$, et sembl.

10. Inacceptable par conséquent, en vertu du simple fait de métrique, l'ancienne hypothèse de la consonification vulgaire de l'*i* de *parietem* deviendrait acceptable, si autre chose de moins caduc pouvait être alléguée en sa faveur.

11. Il n'y a, je crois, qu'une chose qu'on puisse considérer comme réellement favorable à cette hypothèse: c'est l'analogie partielle d'autres séries, telles que *muliere* > *myṛère*, série non hypothétique et accusant l'action d'un *i* consonifié. M. Millardet, pour passer en revue la question suscitée par ces deux séries, a mis en relief

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'aspect physiologique qu'elle offre et en a en tout cas approfondi considérablement l'étude.

12. Voici une esquisse de classification destinée à réunir sous les yeux du lecteur les faits qui doivent être étudiés en même temps que *abiete, ariete, pariete,* avec des notations phonologiques qui, indispensables, pourront être données dans une transcription assez grossière.

13. *i* tonique + voyelle (brève).

Nous ferons abstraction ici des cas de Meyer-Lübke, *Einführung,* éd. 2e (1909), § 108—9 et 3e (1920), § 127—8. — Cf. ēĕ > ē: *deerunt* > *derunt*.

14. Après labiale, sans traces subsistantes de palatalisation, devant *ĕ* traité comme long: bĭ́ĕ > (bĭĕ? > b'ęe?) > bęe > bē, bę: *a b i e t e* > *a b é t e*. — 15. Après *r*, sans traces subsistantes de palatalisation, devant ĕ traité comme long: rĭ́ĕ > (rĭĕ? > r'ęe?) > ręe > rē, rę: *a r i e t e* > *a r é t e*, *p a r i e t e* > *p a r é t e*. Cet *ę* est attesté dans les gloses: *aretillum* CGL II 24 33, III 266 14, etc.; cf. VI (Registre), s. v.; et l'épigraphique *paretes* a été cité ci-avant (§ 3). — 16. Après *l*, qui se palatalise définitivement devant *ĕ* traité comme bref: lĭ́ĕ > lĭĕ > lię > lyę > lę: *m u l i e r e* > *mu'è r e*. [1] Voici une graphie qui peut être digne d'attention malgré la fréquence, dès le latin de Pompéi, de simples «graphies inverses» telles que *laesaerit* (CIL IV 538 add. p. 461): *muliaeri*, CIL XII 682 a add. p. 817 (= Diehl, *Vulgärlat. Inschriften*, no 1361), du 3e siècle, Arles. Témoin excellent du déplacement de l'accent,

[1] Par une caprice de l'histoire des sons, la tonique de cette forme protoromane passera ensuite par un stade roman sensiblement identique, quant au diphtongue, à l'avant-dernier des stades latins vulgaires énumérés ci-dessus: c'est l'*ie* de l'anc. esp. *mugier*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'hexamètre de Dracontius cité, p. ex., chez Meyer-Lübke, *Einführung*, § 91=111, du 5e siècle.

17. Après labiale, sans ou avec palatalisation subsistante, devant *ŏ* traité comme bref: d'une part, v́i̯ŏ > > vi̯ŏ > vi̯ǫ > (vyǫ? > v′ǫ?) > vǫ: **aviolu* > esp. *abuelo*, port. *avó*. D'autre part, on a la même série jusqu'à vi̯ǫ, qui évolue vers vyǫ et au-delà: **aviolu* > prov. *aujòl, ajòl*, fr. *aïeul*; *taion*. — 18. Après *r*, avec régression facultative de la palatalisation, devant *ŏ* traité comme bref: d'une part, cons. (ŕi̯ŏ > ri̯ŏ >) ri̯ǫ > (ryǫ > r′ǫ) > rǫ: *capreolu* > prov. *cabrol*, fr. *chevruel*. D'autre part, la même série s'arrête au stade ri̯ǫ ou à ryǫ: roum. *căpriór*, it. *capriuolo*, cat. *cabriol*, etc.; et voc. ŕi̯ŏ > ryǫ: *areola* > it. *aiuola*, *Airolo*; *pariolu* (REW 6245 a) > it. *paiuola*; **pariolu* (REW 6245) > it. *paiuolo*, prov. *pairol*, cat. *perol*; **variolu* > it. *vaiuolo*, prov. *vairola*, esp. (**veruela*) *viruela*, etc.; *cēreola* > esp. *ciruela*; etc. — 19. Après *l*, *n*, ou occlusive palatale ou même dentale,il y a également abondance d'exemples bien étudiés, tous montrant la palatalité ou la palatalisation extrême qui est inévitable dans ces conditions: *filĭŏlu* > *figliuòlo*, *hijuelo*, etc.; *arañuela*; *lençuelo*; *Pozzuoli*; *braçuelo*; etc.

Cf. ŭ̄ŏ > o̯o̯ > o̯: *duos* > esp. *dos*.

20. Pour les cas de *ĭ* atone + voyelle tonique, qui nous intéressent moins directement, on se bornera ici à quelques considérations; i̯ĕ́ est, bien entendu, destiné à avoir des points de contact avec le i̯ĕ des §§ 14 ss.

Cf. Meyer-Lübke, *Einführung*, éd. 1909, § 110; éd. 1920, § 129 (où l'auteur a supprimé un passage, celui qui concernait *ajeno-alienus*) [1]; cf., d'autre part, ĕĕ́ > ē, e̯: *prehendere* > *prēndere*, sic. *prinniri*, ēĕ́ > de même, e̯: *deexcito* > it. *désto*.

[1] A la seconde ligne, l'expression «so wird der erste an den zweiten angeglichen», laquelle se retrouve encore dans l'éd. de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

21. Après labiale, devant ē: it. *pavese*, quand même ce serait une formation trop tardive pour être envisagée comme latine, obéit en tout cas à une loi analogue. A noter peut-être, à ce propos, le *vĭētus* dissyllabique d'Horace, Epod. XII 7:

> Qui sudor vietis et quam malus undique membris.

Ce cas devra être jugé d'après le no 6 ci-dessus, mais pourrait servir aussi pour relever la valeur de la remarque de M. Meyer-Lübke, REW 9325. Quelques-uns des exemples épigraphiques de iē > e remontent à une époque qui n'est pas trop éloignée du siècle d'Horace; et comme, d'autre part, on constate un trait de réalisme net chez Horace poète dactylique, dans certaines Satires du moins, cette indépendance relative qu'il observe par rapport à une mode hellénisante pourrait nous autoriser en effet à entrevoir dans le dissyllabisme de *viētus* ce que nous n'avons guère voulu admettre pour les synizèses correspondantes de Virgile: un premier indice facultatif de l'évolution romane commençante. On peut ajouter que Commodien, vers le milieu du 3e siècle, a une fin de vers intéressante: *nulla capebat*, Carm. Apol. 120 (où Huemer conjecturait: *capjebat*).[1]

22. Après le labio-vélaire *qu*: *quietus, quiescit* et sem-

1920, gagnerait à être modifiée. On ne saurait la prendre littéralement étant donné le cas de *mulière* et surtout de *filiŏlu*. Attendu le déplacement d'accent que le lecteur connaît déjà pour ces mots par le § 91=111, il s'attendrait à les voir prendre en considération dans ce passage précis.

[1] Parmi les matériaux épigraphiques de Schuchardt, *Vokalismus*, II 448, il en est qui pourraient nous intéresser («nach P, b») à la condition d'être soumis à une critique philologique, qui ne peut être entreprise ici.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

blables, avec non-articulation de *i* (ou plutôt: contraction de *i* et *ē* en *ē*). Cas solidement attesté du commun accord des inscriptions romaines et des langues romanes. Quelle est l'époque à partir de laquelle nous rencontrons ces *quetus*, ces *quescit* précurseurs des formes romanes *cheto*, *quedo*, etc.? On a attribué au 2e ou au 3e siècle l'inscription tombale d'Urbanilla, CIL VIII 152 add. p. 925 (= Buecheler, *Carmina epigr.* [*Anthol. lat.*, II 1], 516; Diehl, *Vulgärlat. Inschriften*, no 630), où se lit l'hexamètre rythmique (resté inconnu à Schuchardt, si je ne me trompe):

Lúce priváta mísera q u é s c i t in mármore clúsa.

23. Après dentale, devant *ē*: exemples épigraphiques bien connus: *Ostens*[*is*], CIL XIV 429, *Ostesi* ibid. 584, (= Diehl, *Vulgärl. Inschr.*, 689, 694), 'd'*Ostia*' (en regard de *Ostiens-*, passim), voire même après *t* intervocalique: *occisus iuxta D i v i t i a a Franco*, *vicarius D i v i t e n s i u m* CIL VI 3637 add. p. 3407, *Divitesi*(*u*)*m* ibid. XIII 8274 (= Diehl, *l. c.*, 759, 1324), 'de *Divitia* = Deutz'; *de*(*bus*) CIL VI 17508 (= Diehl 527). — Sans survivances romanes, paraît-il; et cf. -tiò-, avec un yod modifiant le *t*: *Pozzuoli*, *lençuelo* et sembl.

24. Après *l*, devant *ē*: exemples épigraphiques: *sine aere aleno* CIL VI 10464 (= Diehl 188); puis à l'atone: *abalenare* CIL VI 35243, 36364, 14930 a (= Diehl 1362), et «souvent ailleurs». Sans survivances, puisqu'on a en roman *ajeno*, *alheo*, *alhear*, avec yod comme *mugier*.

25. La distance articulatoire qui sépare *i*, voyelle haute et d'avant, de *o*, voyelle d'arrière, ou de *a*, voyelle encore plus basse que *o*, n'a pu être raccourcie ou négligée par la langue avec autant de facilité que la distance bien moindre qui sépare *i* de *e* («amuïssement de *i* par assimilation et contraction»). Aussi le yod a-t-il subsisté devant *o*, devant *ā*, partout avec plus de

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

régularité que devant *ĕ*. A noter toutefois *Neapoli* > *Napoli*, régression en regard de *commeatu* > *congé*, ou de *dormiamus* > esp. *durmamos* et non «*dormamos*», **materiamen* > a. fr. *maiḍrien*, prov. *mairam*.

Cf. *ŭó* > oo > ọ: *duŏdecim* > a.fr., a.esp., port. *doze*, *quattuŏrdecim* > *quatorze*. A noter à la place de *quomodo*, un *qŭŏmodo* hispanique, avec un *uo* subsistant jusque bien avant dans le moyen âge, sous les graphies *quomo*, *cuomo*, *quemo*, *cuemo*, v. R. Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid*, I 148, § 9, III 583.

26. Les multiples aspects que présente en roman la combinaison *uá* (*minuare* > esp. *menguar*; *jenvier*, *gennaio*; en regard de *man*[*u*]*aria* > *manière*, port. *maneiro*; *enero*, *janeiro*; et sembl.) ne nous occuperont pas ici (v. Meyer-Lübke, *Gramm. des langues romanes*, I § 503; A. Wallensköld, *Neuph. Mitteil.*, XII—1910, 17).

27. Les cas d' *ie*, *ia* etc. protoniques, tels que *pietatem*, sortent du cadre de ce travail. La palatalisation romane que montrent notamment fr. *pitié* et *quitier* obéit à une cause étrangère à la phonologie normale «populaire». Voir Meyer-Lübke, REW 6958; et attribuer le maintien de l'*i* de *pietatem* à l'*i* long de *pius* en langue parlée.

28. La différence du traitement de (A) *abiete*, *-riete*, (§ 14, 15) d'une part, et de (B) *muliere*, *-iolu* (§ 16, 19) de l'autre, se traduit par une propension différente à la palatalisation. Dans B elle a pu affecter, non seulement la voyelle *i* (en la haussant vers la position de yod), mais aussi la consonne précédente, plus facilement et plus tôt que dans A. Il paraît même légitime de penser que A y a échappé. En effet, que *pariete* n'ait jamais abouti dans la langue parlée à *paryete*, fr. **pairiėt*, c'est ce qui paraît attribuable — et je me range là à l'opinion de M. Staaff, *Rev. dial. rom.*, II (1910) 426 — à l'autre tendance différente on plutôt opposée qui a dû agir sur l'*i* de *abiete*, *ariete*, *pariete*: la tendance à baisser cet *i* tonique vers l'*ẹ* fermé,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qui est la voyelle de *fede, fidem. Parĭete* a pu être prononcé, vers le 2e ou le 3e siècle de notre ère, *parẹ́ete,* forme destinée à aboutir fatalement à *parēte parẹ́te;* on bien, si l'on préfère le dire sous cette forme: *parẹ́te* est un *parẹete* contracté. Car il faut bien admettre que l'abîme théorique séparant ces deux stades n'est pas très sensible dans la pratique: le suédois *tjenar* (all. *dient,* 'il sert'), emprunté en finnois vulgaire (*tienaa*)[1], se prononce bien dans ma langue maternelle, d'après ce que je crois avoir constaté, indistinctement *tĭẹ́nā* ou *tiẹ̄nā,* avec dans ce dernier cas un *i̯* également bas qui ne se distingue en rien d'essentiel d'un *i* [pro]tonique franchement vocalique, et sans qu'il paraisse possible d'établir par les seuls moyens acoustiques une limite nette qui sépare ces deux types d'articulation. Ces types ne sont, somme toute, faciles à distinguer qu'en transcription phonétique et dans une prononciation théorique extrême forçant la réalité des choses[2]. Selon moi, quelque chose d'analogue à pu se passer en latin vulgaire pour *rie, bie* et suffirait pour rendre compte de l'évolution constatée. Or s'il en est ainsi, on est loin de pouvoir opérer ici avec le *paryete* — ◡ ◡ des poètes dactyliques.

29. Il n'a pu en être ainsi de B *muliere,* puisque le roman nous donne ici, dans la grande majorité des cas, une voyelle tonique qui est ouverte précédée d'un *l* qui

---

[1] Rien de plus fréquent en finnois que le diphtongue *ie* en question, en syllabe tonique. Il y a des dialectes (vers le sud du plateau central) qui le connaissent aussi à l'atone, disant p. ex., au lieu du finnois livresque *menee*: *menie.* C'est à dessein que je choisis ici pour exemple un emprunt germanique.

[2] Cf. Jespersen, *Lehrbuch d. Phonetik* (1904), § 214. — Chez M. Jespersen, comme chez tant d'autres, l'exposé relatif à *parietem* (§ 198) est sensiblement inexact.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

est mouillé. A-t-on jamais prononcé *mulére*, forme qui serait parallèle à *paréte*? Le roman ne nous donne aucun point de repère pour en décider; d'ailleurs, la constitution phonétique des syllabes qui nous intéressent ici, comme le dit fort bien M. Millardet à la p. 327, n'est pas du tout identique à A. Si le rôle de la langue, nul pour articuler un *b*, peut être représenté par 043 pour la séquence *bie* prononcée avec diphtongue (*abiete*), la discontinuïté de 04 suffit pour expliquer la faiblesse ou l'absence des phénomènes de palatalisation, dans cette séquence. Pour *rie* encore, où la langue accomplit un travail musculaire approximatif égal à 643, l'*r* ne serait sujet à palatalisation qu'au prix d'un surplus d'énergie nécessaire pour produire un rétrécissement latéral considérable de la masse musculaire de la langue[1], stade rarement atteint en roman. Que la palatalisation intervienne par contre avec la plus grande facilité en *lie* (±543), cela tient à ce que l'articulation de *l*, d'apicale (ou coronale) qu'elle est essentiellement, n'a qu'à devenir ici apicale + dorsale, articulation combinée comportant un simple allongement léger du contact lingual vers la zone prépalatale. Ce mouvement si aisé a contrecarré ou plutôt devancé les effets de la loi générale tendant à baisser les *ĭ* (4) vers la région de *ę*; il a ainsi, dans *lie*, maintenu et même haussé (consonifié) de bonne heure l'articulation de la voyelle *i*. Une transformation en ce sens a amené fatalement ce qui s'appelle

[1] Pour ces détails concernant l'*r*, il convient de tenir présent à l'esprit ce qui se passe en slave, où l'*r* est roulé comme il doit l'avoir été en latin (Seelmann, *Ausspr.*, 307), et où la palatalisation joue un rôle si important. Nous renvoyons à O. Broch, *Slavische Phonetik* (Heidelberg, Winter, 1911), §§ 18, 28, et surtout 34, fin, ainsi qu'à J. J. Mikkola, *Urslav. Gramm.*, I (ibid. 1913), §§ 23, 35,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

un déplacement d'accent. — Telle a été l'évolution conduisant de *filiŏlu* à *fiľòlu*, avec cette différence que *-lio-* aura été encore plus sujet naturellement à la palatalisation dissimilatrice que *-lie-*.

30. Au point de vue roman, il n'est évidemment d'aucun intérêt de se demander si *abietem* etc. étaient accentués, du temps de Plaute, du temps de Virgile, sur la syllabe initiale ou bien, comme nous l'avons admis ici, sur l'*i*. Que la bonne façon de voir soit celle que représente M. Sommer, *Handbuch* cité, 83—86 (vraisemblance de *ăbĭĕtĕ* pour l'époque de Plaute; preuves en faveur alléguées depuis Bentley, *Schedisma de metris Terentianis*, an 1726), ou qu'il faille se ranger à l'opinion de M. Ramain (*Mélanges Havet*, p. 431 et suiv.), c'est ce qui ne change rien à l'affaire, un *ăbĕĕte* devant tout aussi bien aboutir à l'*abẹ̆te* qui nous intéresse, à une époque où l'on appuyait fatalement depuis longtemps sur les avant-dernières longues ou devenant longues.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ZUR VERTRETUNG DER GUTTURALE UND *TJ* IN DEN LATEINISCHEN LEHNWÖRTERN DES GERMANISCHEN UND SLAVISCHEN

VON

J. J. MIKKOLA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Wir fangen mit den Wörtern im Germanischen an und nehmen die Ergebnisse der bisherigen Forschung zum Ausgangspunkt. Am anschaulichsten stellt sie Friedrich Kluge dar im Grundriss der germanischen Philologie III, 2 (Urgermanisch) S. 26 f. Er sagt: »Im allgemeinen decken sich die lat. und die germ. Laute. Vor allem entsprechen den lat. Tenues durchaus germ. Tenues, die aber im Hochdeutschen durch die zweite Lautverschiebung hindurchgegangen sind.» »Die lat. Gutturale erscheinen im Germanischen als Gutturale ohne Spuren von Palatalisierung.» »Für *tj* erweisen angls. *pytt strýta* an. *belte* ndd. *merte* die reine *t*-Aussprache ohne Assibilierung für lat. *puteus struthio balteus martius*. Eine jüngere Stufe repräsentiert schon das spätere Gotisch (6. Jahrh.) mit dem assibilierten *kawtsjō* in der Neapler Urkunde = lat. *cautio*.» Meyer-Lübke, Einführung in d. Studium d. roman. Sprachwiss.[3] S. 161 bemerkt aber: »Formen wie ahd. *kellari*, ags. *keolor* 'Keller' aus lat. *cellarium*; kymr. *ceiros* 'Kirsche' aus *ceraseus* beweisen nur, dass die Germanen und Kelten, die die Wörter aus Römer, mund übernommen haben, keinen Laut hatten, der dem lateinischen *ce* näher gestanden hätte als ihr *ke*, nicht aber, dass ihr *ke* sich genau mit dem lateinischen *ce* gedeckt habe».

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Bevor ich weiter gehe, will ich an einigen Beispielen zeigen, wie vorsichtig man sein muss, wenn man aus der Lautsubstitution in dem Lehnwort den ursprünglichen Lautwert des Originalwortes erschliessen will. Aus meiner eigenen Muttersprache kann ich z. B. folgendes anführen. Im Finnischen wird fremdsprachiges *č* gewöhnlich durch *s* ersetzt, aber es heisst *kersantti* (mit *k* ohne jegliche Palatalisierung) 'Sergeant', das ein wenigstens ein paar hundert Jahre altes Lehnwort ist und zum Original nicht das hochschwedische *sergeant* (ausgesprochen *sersánt*), sondern das in den schwedischen Dialekten Finnlands vorkommende *šärsánt* oder *šäršánt* hat. Ebenso entstammt finn. *kääsi*, *kiesi* dem schwed. *schäs* (*šēs*) 'leichter Wagen' aus franz. *chaise*. Während hier ein fremdsprachiges *š* durch *k* wiedergegeben wird, und zwar, wie es scheint, wenn die nächstfolgende Silbe mit einem *s*-Laut anfängt, wird ein *č*-Laut durch *k* (ebenfalls unpalatalisiert) substituiert, wenn etwas weiter ein *t*-Laut folgt. Dies ist wenigstens der Fall in einem vulgären Wort *pikentti* 'Bedienter', das sich freilich nicht in den Wörterbüchern findet, wohl aber kein ganz neues Lehnwort aus schwed. *betjent* (*bečént*) ist. Weiter entspricht in den lappischen Lehnwörtern finnischer Dialekte dem lappischen *č* ein finn. *k* neben *s*, s. F. Äimä, Lappalaisia lainasanoja suomen murteissa (Lappische Lehnwörter in finn. Dialekten) S. 57 (Journal Soc. Finno-ougr. XXV). An. *kærr* 'lieb' könnte freilich aus einem pikardisch-normandischen Dialekt mit *k* anstatt des sonstigen franz. *ch* stammen — dann wäre es direkt von den Wikingern mitgebracht worden —, aber man kann ebenso gut an die gewöhnliche altfranzösische Form *chier*, also mit anlauten-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dem *č* denken. Dann wäre *č* hier durch *k*, das damals vielleicht schon schwach palatalisiert war, ersetzt worden. Sonst war man bei der Wiedergabe des altfranzösischen *ch* in grosser Verlegenheit, wie die verschiedenartige Schreibung des altnordischen Wortes *sappel* 'Kranz' zeigt, das auch als *siapel* und *þiapel* erscheint.

Wenn man solche Fälle berücksichtigt, wird man sich nicht scheuen, auch ahd. *kerza*, nhd. *Kerze* aus fr. *cierge* abzuleiten. Hier käme wohl der alte picardo-normandische Dialekt zunächst in Betracht. Sein *č* oder vielleicht damals noch *ć* konnte nur durch *k* ersetzt werden, *ǧ* (*dž*) ergab ahd. *z*. Tatsächlich wird auch in Godefroys altfranzösischem Wörterbuch die Form *cherge* aus dem Nordfranzösischen angeführt. Mnd. *kerse* mit holl. *kaars* ist aus dem Hochdeutschen entlehnt, aber die andere mnd. Form *kerte*, woraus an. *kerti* und dän. *kjerte* stammen, sind halbbewusste Transponierungen in die Lautgestalt der eigenen Sprache, ganz wie z. B. dän. *maskine* mit *sk* aus d. *Maschine*. Die Ableitung aus lat. *charta* ist abzuweisen, da dieses Wort in der Bedeutung 'Docht', wie es bei *papyrus* der Fall ist, nirgends vorkommt. Ausserdem müsste eine zu *charta* gebildete germ. Urform **kartjō* angenommen werden, was die Sache noch bedenklicher macht. Im Griechischen gibt es freilich *χαρτίον* (zu *χάρτης*), aber auch dieses bedeutet nur 'Papier'. Es gibt aber ausserdem noch einen ähnlichen Fall zwischen ahd. *zins* und asächs. *tins*. Im althochdeutschen Worte entspricht *z* entweder einem spätlateinischen als *č* oder *ts* ausgesprochenen *c* oder einem nordfranzösischen *ce*.

Auch ahd. *simiz* (in *simizstein*), mhd. *simez*, nhd. *Sims* hat man versucht, aus dem Lateinischen abzuleiten.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Entweder soll *sīmātus* oder eine auf deutschem Boden entstandene Weiterbildung **simita-* zu lat. *sīma* hierbei in Frage kommen. Das erstere ist aber ein problematisches Wort, es kommt nur auf éiner Stelle vor, und die Lesung ist ausserdem höchst unsicher, und falls die Lesung richtig ist, wird es, wie der Zusammenhang zeigt, 'plattnäsig' bedeuten. Wie diese Bedeutung zu unserem Worte passt, kann ich nicht einsehen. Ein zu lat. *sīma* ad hoc gebildetes germ. **simita-* muss auch als gewagt bezeichnet werden. Warum sollte das lange *ī* des lat. Wortes gekürzt worden sein? Alles dies ist nur gemacht worden, um zu dem deutschen Wort ein lateinisches Quellenwort zu finden. Viggo Brøndal, Substrater og Laan S. 165 war auf dem rechten Weg, als er wieder, wie schon Schade in seinem althochdeutschen Wörterbuch, mhd. *simez* mit afr. *cimaise* zusammenstellte, nur hat er unnötigerweise ein umbrisches Zwischenglied angesetzt, um von gr. *κυμάτιον* und lat. *cymatium* zu einer angenommenen ahd. Form **simaz* zu gelangen, denn das ahd. Wort kann nach seiner Meinung weder von der französischen noch von der lateinischen Form ausgehen. Nun steht aber im Ahd. nicht *simaz*, sondern *simiz* und im Mhd. *simez*, und dies kann nicht vom afr. *cimaise*, neben dem auch *cimese* schon aus dem 12. Jh. belegt ist (s. Hatzfeld—Darmesteter—Thomas, Dictionnaire général s. v. *cimaise*), getrennt werden. Die Entlehnung tritt noch klarer zutage, wenn wir annehmen, dass hier Metathese des Anlauts und des Auslautskonsonanten vorliegt, also *simez* aus **zimes;* die Umstellung wurde schon dadurch hervorgerufen, dass Worte auf *-es* in der Sprache nicht vorkamen. Auch in dem Falle, dass von afr. *cimaise*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

und nicht von *cimese* auszugehen ist, wird der Vokal der Endsilbe des deutschen Wortes erklärlich, denn afr. *ai*, dessen rechten Lautwert wir nicht kennen, konnte in der zweiten Silbe des entlehnten Wortes nur durch einen palatalen Vokal ersetzt werden.

Die angeführten Beispiele dürften m. E. dafür sprechen, dass man aus der Vertretung des lat. *ce*, *ci* in den älteren Lehnwörtern der germanischen Sprachen nicht ohne weiteres solche Schlussfolgerungen ziehen darf, dass hier *k* ein lateinisches nichtpalatalisiertes *c* wiederspiegelt. Ja, wir dürfen nicht einmal behaupten, dass hier auch nur ein palatalisiertes lateinisches *k̑* vorliegt. Aber, sagt man, got. *kaisar*, ahd. *keisar* weisen doch auf eine sehr altertümliche Aussprache des Lateins. Dazu kommt noch, dass auch das Armenische, das sonst gr. *αι* durch *e* ersetzt; in diesem einzigen Wort *ai* aufweist: *kaisr* = gr. *καῖσαρ*, aus dem 5. Jh. »neben gelehrtem *kesar* 5. Jh.», Hübschmann, Armen. Grammatik S. 329. Die Form mit *ai*, die auch im Arabischen (*qaiṣar*) vorkommt, beweist aber hier nicht so viel für die Erhaltung des *cae-* als *kæ-* im Latein im allgemeinen, denn es handelt sich hier um einen Familiennamen, und gerade in ihnen erhalten sich, wie jedermann weiss, Archaismen ungemein lange. Die Familie *Caesar* stammte aus der Umgebung von Rom, und von dem Stadtrömischen ist es bekannt, dass die diphthongische Aussprache von *ae* sich hier noch in der Kaiserzeit erhielt. Deshalb wurde auch in Byzanz noch *καῖσαρ* mit *ai* ausgesprochen, obgleich sonst gr. *αι* schon längst zu *ei* und geschlossenem *e* geworden war. Bekanntlich war der gewöhnliche offizielle Titel des Kaisers in Byzanz *βασιλεύς*, die volkstümliche Benennung war

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

καῖσαρ, nur in den Gesetzen kam *αὐτοκράτωρ καῖσαρ* vor.

Nun kommen wir zu den anderen alten lateinischen Lehnwörtern, wie got. *kintus*, *akeit*, ahd. *këllāri*, *kista* u. s. w., welche vermeintlich lat. nichtpalatalisiertes *k* wiedergeben. Was das Angelsächsische betrifft, so scheint es unzweifelhaft zu sein, dass hier *ce*, *ci* schon am Anfang der schriftlichen Überlieferung stark palatalisiertes, wenn schon noch nicht assibiliertes *k* darstellen. In den übrigen germanischen Sprachen und im Keltischen kann die Schreibung *k* nur so viel beweisen, dass, wie Meyer-Lübke bemerkt, die Germanen und Kelten keinen Laut hatten, der dem lateinischen *ce* näher gestanden hätte als ihr *ke*. Man verweist auch auf die griechische Transskription der lateinischen Wörter in byzantinischer Zeit, wie *κήνσωρ* u. a., aber ist es sicher, dass gr. *κ* vor palatalen Vokalen auch im 1.—2.Jh. n. C. noch nicht palatalisiert war? Im Gegenteil spricht die ausgeprägte Palatalisierung des ngr. *κε*, *κι*, *κυ*, *και*, ja sogar die Verschiebung zu *č* in einigen Dialekten eher dafür, dass die Palatalisierung auch im Griechischen schon früh angefangen hat. Höchst wahrscheinlich war lat. *ce*, *ci* schon am Anfang unserer Ära auf derselben Stufe wie in den lateinischen Entlehnungen und auch in den einheimischen Wörtern des Albanesischen, wo lat. *c*, *g* vor palatalem Vokal *ḱ*, *ǵ* entspricht.

Wörter wie ahd. *krūzi*, asächs. *tins* gehören zu einer unzweifelhaft jüngeren Schicht der lat. Lehnwörter als etwa got. *akeit* u. a. oder einige lat. Entlehnungen im Althochdeutschen, Altsächsischen und Angelsächsischen, aber sie unterscheiden sich von den letzteren nicht so

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

viel durch ihr Alter wie durch die Art und Weise, in der sie verbreitet wurden. Nehmen wir zuerst asächs. *tins*. Es ist, wie wir schon angedeutet haben, keine unmittelbare Entlehnung aus dem Lateinischen, sondern aus ahd. *zins* und weiter eine halbbewusste Transponierung in altsächsische Lautgestalt. Ahd. *zins* aus lat. *census* weist auf eine durch literarische Tradition erhaltene Form mit *n* vor *s* aus dem Kurialstil hin. Die Entlehnung kann deshalb auch ziemlich spät sein; *z* kann entweder die durch Kirche und Klöster überlieferte Aussprache des mittelalterlichen Lateins wiedergeben oder auch die altnordfranzösische Aussprache wiederspiegeln. Ahd. *krūzi* dagegen ist eine rein volkstümliche Form, wie schon der Ausgang zeigt. Da die lat. Nominativform nicht in Betracht kommt, muss das Wort aus einem romanischen Dialekt stammen, wo *ŭ* nicht in *o* übergegangen ist. In solchem Fall kommen nur die nahe dem Gebiete des bairischen Stammes gesprochenen romanischen Dialekte in Frage. So kann z. B. engadin. *kruš* angeführt werden. Wenn das Quellenwort auch nicht langes *ū* hatte, so erklärt sich *ū* des ahd. Wortes genugsam dadurch, dass es sich qualitativ mit dem *u* des Originalwortes deckte.

Für *g* gibt es wenige Beispiele, eigentlich nur éins: ags. *gimm* aus lat. *gemma*. Hier bezeichnet ags. *g* palatalisiertes *ǵ*: im Angelsächsischen ist ja auch anlautendes *j* in *g* übergegangen. Auch im Lateinischen ist *g* vor palatalen Vokalen mit *j* in den ersten Jahrhunderten der christlichen Ära zusammengefallen, um dann mit diesem spätestens um 500 weiter in *ǧ* (*dž*) verschoben zu werden. Die Entwicklung von *ce, ci* zu *ke, ki* bzw. *če, či* muss gleichzeitig mit der Entwicklung von *ge, gi* zu *ǵe, ǵi* und dann

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

weiter zu *ǧe, ǧi* geschehen sein. Es besteht auch ein gewisser chronologischer Zusammenhang zwischen der Entwicklung von gr. *ϰ, γ* vor ursprünglichen und später entstandenen palatalen Vokalen und den entsprechenden Erscheinungen im Lateinischen, nur hat das Griechische dank dem ununterbrochenen Entwicklungsgang der Literatursprache die weitere Verschiebung verhindern können, nur einige Dialekte haben es ebenso weit wie das Romanische gebracht. Ausserdem hatte das Griechische ein räumlich viel zusammenhängenderes Gebiet.

Im Zusammenhang mit dem Vorausgehenden muss auch die Vertretung *ci* + Vokal und *ti* + Vokal — von *di* + Vokal gibt es kein Beispiel — behandelt werden. Sie fallen oft in der in orthographischer Hinsicht weniger streng gehaltenen Schreibung zusammen, es muss aber in der Aussprache ein gewisser Unterschied gewesen sein, der sich auch in den lat. Lehnwörtern des Albanesischen abspiegelt. Während lat. *faciem* alb. *faḱe* ergibt, entsprechen lat. *puteus* alb. *pus* und dem Suffix *-itia* und *-entia* alb. *-esɛ*. Ganz wie auch im Slavischen *kj* verschieden von *tj* behandelt wird. Ich meine also: *kj*, wie auch *c* vor palatalem Vokal, hat *č*, *tj* (lat. *ti*, *te* + Vokal) aber *tś'* ergeben, eine Ansicht, die, wie ich erst jetzt bemerke, Vilh. Thomsen schon längst (Mém. de la Soc. ling. III 106 ff.) vorgebracht hat. Im Angelsächsischen ist aus lat. *uncia yntse* geworden, während lat. *puteus, strūthio, balteus* dagegen *pytt, strýta*, an. *belte* entsprechen. Nach Kluge wäre *yntse* jung, aber die letzteren alte Entlehnungen. Das braucht aber nicht unbedingt der Fall zu sein: die Palatalisierung konnte bei *č* nach *n* leichter ersetzt werden als bei dem aus lat. *ti* + Vokal entstandenen Phonem. Mit andern

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Worten: ein agls. *pytt* kann ein **puʹtśjum* oder **puʹtśum* aus *puteum*, wie auch ags. *belt*, an. *belti* ein **baltśum*, vertreten, denn *tś* hat diesen Völkern, welche keine palatalisierten Dentale hatten, wie *tti* geklungen. Das mit *belt*, *belti* gleichzeitige ahd. *balz* konnte *tś* auch so ziemlich durch sein *z* ersetzen. Unsere Ansicht wird vom Gotischen ausdrücklich unterstützt. Hier wird lat. *ci* + Vokal durch *kj* und *ti* + Vokal durch *tsj* wiedergegeben: *aúrkjus*, *unkja* aus *urceus*, *uncia*, aber *kawtsjō* aus *cautio*.[1] Nun wird man gleich einwenden: got. *plapja* sei durch Dittologie aus **platja*, lat. *platea* entstanden. Dies klingt aber wenig plausibel, ich glaube vielmehr, wir können mit Rücksicht auf *kautsjo* auch ein *platsja* ansetzen. Die jetzige Schreibung *plapja* im Codex argenteus, wo das Zeichen für *p* in beiden Fällen gleich ist, wie Professor O. v. Friesen mir gütig mitgeteilt hat, konnte nämlich so aufkommen, dass der Abschreiber die zusammengeschriebenen *t* (ϯ) und *s* (ѕ) als *p* (п) auffasste. Dies war um so natürlicher, wenn die Abschrift auch die Zeilenteilung der Vorlage beobachtete, da im Codex argenteus *plap-* die Zeile endet und *ja* am Anfang der nächsten Zeile steht. Eine Ligatur von ϯ und ѕ war deshalb aus Mangel an Raum nötig. Die Lesung *platsja* wird weiter gestützt durch die alt-

[1] Hierbei vergesse ich nicht, dass *kawtsjō* in der um 550 geschriebenen Neapeler Urkunde vorkommt und Wulfila im 4. Jh. schrieb. Der Unterschied liegt nicht in der Zeit, sondern in der Art der Texte. Die Neapeler Urkunde gehört dem Gebiet des praktischen Lebens an, steht deshalb der alltäglichen Sprache näher und gibt auch besser die tatsächliche Aussprache wieder, Wulfila dagegen arbeitet im Bann der literarichen (lateinischen und griechischen) Tradition.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

kirchenslavische Form *ploča*, die nur dem Gotischen entlehnt sein kann: eine unmittelbar auf **platja* (*platea*) zurückgehende Entlehnung hätte **plošta* ergeben. . Fürs Latein selbst eine Aussprache *platja* noch für die Zeit Wulfilas anzusetzen, geht nicht an, denn der Übergang von *ti* vor Vokal in *tś* schon vor Wulfilas Zeit kann doch nicht mehr in Abrede gestellt werden, ebenso wie auch *k* in *ci* + Vokal gleichzeitig damit das Stadium des *t* erreicht hatte oder sogar deutlich assibiliert war. Das zeigt die Schreibung *καλτιων*: lat. *calceus* aus der Zeit Diocletians (Ch. Döttling, Die Flexionsformen lat. Nom. in d. gr. Papyri u. Inschr. 37) und *Μαρσιανός* für *Μαρκιανός* von 225 n. C. (Eckinger, Die Orthographie lat. Wörter in gr. Inschr. 103), wozu auch die Transskription *καλσιοι*: lat. *calcei* in C. Gl. L. III 326, 54 gut stimmt. Got. *laiktjô* als Bezeichnung einer *lectio* am Rande des Textes ist nur das lateinische Wort mit gotischen Lettern und gibt als solches nicht die Aussprache selbst wieder. Übrigens ist bei Wulfila auch mit Archaismen zu rechnen.

Im Zusammenhang mit den älteren lat. Lehnwörtern des Germanischen nehmen wir auch die aus dem Lateinischen stammenden Entlehnungen des Slavischen vor. Es sind in recht vielen Fällen dieselben Wörter, nur sind sie im Slavischen zum Teil unmittelbar aus dem Lateinischen herübergenommen; als Vermittler hat das Germanische und zwar das Gotische gedient. Dass es das Gotische war, das hierbei in Frage kommt, zeigen nicht nur einige Formen, die gerade aufs Gotische hinweisen, sondern historische Tatsachen. Durch ihre geographische Lage und das rasche Aufblühen ihrer christlichen Kultur waren die Goten dazu berufen. Für Altkirchenslav. *crъky*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

muss, wenn man die verschiedenen Schreibungen und auch die alten Formen des entsprechenden Wortes in den westslavischen Sprachen (Čechisch und Polnisch) in Betracht zieht, eine ursprüngliche Form *сьрькy* angesetzt werden. Die Quelle ist got. **kirikō* — so und nicht etwa **kyrikō* können wir getrost schreiben, denn der betreffende Laut, in welchem altgr. *υ* und *οι* zusammengefallen sind und welchen man in der Transskription mit *w* bezeichnet, war jedenfalls ein palataler Vokal, den die Goten in ihrer Sprache nur mit *i* wiedergeben konnten. Durch den schönen Artikel Kretschmers in Kuhns Zeitschrift 39, S. 539 ff. ist es nunmehr klar, dass got. *kirikō* als Mutterwort für *Kirche* in allen germanischen Sprachen auf die vulgärgriechische Form *κυριϰόν* anstatt der schon seit Origenes in der Literatur belegten *κυριαϰόν* 'Haus des Herrn, Kirche' zurückgeht. Dass das Wort in den uns überlieferten gotischen Denkmälern fehlt, beruht darauf, dass in der got. Bibelübersetzung *gudhūs* den jüdischen Tempel, gr. *ἱερόν*, aber nicht das Versammlungshaus der christlichen Gemeinde bezeichnet. Das Gotische hat auch *aikklēsjō*, aber dies bedeutet die christliche Gemeinde — so auch im Gotischen Kalender, wo in den Worten *aikklesjons fullaizos* von der vollzähligen Gemeinde die Rede ist. Es ist schwer zu sagen, ob *gudhūs*, wie Kretschmer meint, »durch das Vorbild von *κυριαϰόν* mitveranlasst» sei. Im Altnordischen bezeichnet *godahús* den heidnischen Tempel; es könnte ja sein, dass auch got. *gudhūs* auf einer heidnischen Benennung beruht, nur mit einer Modifikation. Im Altnordischen ist das erste Glied Gen. pl., im Gotischen musste es in der Bibelübersetzung den pluralischen Anstrich verlieren. Ihm entspricht genau

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

slav. *božьnica* (zu *bogъ* 'Gott'), das im Altčechischen (*božnicě*) einen heidnischen Tempel, im Polnischen (*bóžnica*) auch die mohammedanische Moschee und im Altrussischen den christlichen Tempel bezeichnet. In der letztgenannten Sprache war es sehr verbreitet, so dass es von dort auch ins Litauische (*bažnýčia*) und Lettische (*baznīca*) drang. Man hat got. **kirikō* auch zunächst aus gr. *κυριακή* oder aus einer volkstümlichen Form *κυρική* ableiten wollen. Dies hat aber nur die Bedeutung 'Sonntag', und deshalb hat sich Feist in seinem Et. Wb. falsch auf ngr. Dialekte: (Rhodos) *κεϱεκή* für *κυρική* berufen. Der gr. Ausgang *-ον* konnte im Got. nur zu *-ōn*, also im Nom. zu *ō* führen, denn gr. kurzes *o* musste, da dem Gotischen in dieser Stellung kein *ŏ* zur Verfügung stand, durch *-ōn* ersetzt werden; reine Transskriptionen wie *praitoriaun* für *πϱαιτώϱιον* können natürlich nicht in Rechnung gezogen werden.[1]

Wir haben uns bei diesem auf ein griechisches Origi-

---

[1] Es gibt freilich éinen Beleg für *κυριακή* in der Bedeutung 'Kirche'; er findet sich bei Kedrenos, der seine im 11. Jh. geschriebene Weltchronik vornehmlich aus Georgios Synkellos, Theophanes und Skylitzes kompiliert hat. Aber der Beleg hat keine Beweiskraft. *κυριακόν* ist ein Wort des 3. und 4. Jahrhunderts und gerät später in Vergessenheit. Die Stelle lautet: *τότε καθιστᾷ Κωνσταντῖνος τοὺς ἰδίους παῖδας Καίσαρας, καὶ κυριακὰς πϱὸς ἐπιστϱοφὴν τῶν ἐθνῶν κατὰ τόπους εἰς τιμὴν τοῦ θεοῦ ποιεῖ.* Das auslautende *ς* in *κυριακάς* ist hier unter Einfluss der vorhergehenden Nomina, welche alle auf *-ας* ausgehen, und des nachfolgenden *πϱος* zu der richtigen Form *κυριακὰ* hinzugefügt worden. *κυριακόν* war zu Kedrenos' Zeit schon mehrere Jahrhunderte ausser Gebrauch gewesen.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nal zurückgehenden germanischen und dem daraus entlehnten slavischen Wort so lange aufgehalten, weil dieses denselben Übergang vom anlautenden *k* in *c* aufweist, wie auch *cęta* gegenüber got. *kintus*. Dies ist eine in gotische Lautgestalt umgesetzte Entlehnung aus lat. *centus*, das aus *centussis* gekürzt ist (s. Thesaurus). Ursprünglich war es die grösste Kupfermünze, sank aber bei der allgemeinen Verschlechterung des Geldes auf einen minimalen Wert. Im 4. Jh. ist es vielleicht im Verhältnis zur Silbermiliarense nicht viel besser als *centenionalis*, ein ganz kleines Kupfermünzchen, das um 356 n. C. $^1/_{100}$ von einer Silbermiliarense war. Slav. *cęta* weicht freilich in der Endung davon ab, aber die Zusammengehörigkeit beider Worte liegt auf der Hand: beide hängen zusammen mit einer Ableitung aus lat. *centum*. Hatte man vielleicht im täglichen Leben von dem langen *centenionalis* oder sogar von *centus* eine Pluralform *centa*?

C. Jireček wollte auch altbulg. *cěsarъ* und *cъsarъ* aus dem Lateinischen und nicht aus dem Griechischen ableiten. In der Anzeige von Romansky, Lehnwörter lat. Ursprungs im Bulgarischen im Archiv f. slav. Phil. XXXI, 450 sagt er: »*Car* Kaiser, altbulg. *cěsarъ* leitet der Verf. direkt aus dem Balkanromanischen ab, worin er mit mir übereinstimmt». Weiter hebt er die merkwürdige Tatsache hervor, »dass *Βασιλεύς* von den Slaven nie übernommen wurde. *Βασιλεύς* heisst nämlich der römische Kaiser schon bei den griechischen Schriftstellern des 3.—5. Jahrh., aber amtlich hat diesen Titel erst Heraklios im J. 629 eingeführt. Die Kaiser waren seit der Reform des Diocletian *augusti*, und Mitkaiser *caesares*.» Aber dennoch bezeichnet, wie Jireček daselbst bemerkt, *caesar*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

und *καῖσαρ* in der Literatur noch lange den Kaiser selbst. Dazu kommt das Zeugnis des Arabers Ibn Khordadbeh in seinem »Buch der Reiche und der Wege» aus dem 9. Jh.: Der Herrscher der Romäer, den das Volk *qaiṣar* nennt, heisst eigentlich *Bâsil*. Wie ich schon oben angedeutet, erhielt sich die archaistische Aussprache des Namens *Caesar* mit diphthongischem *ae*, bzw. *ai* auf griechischem Boden lange, ja so lange, dass der arabische Autor sie noch im 9. Jh. konstatieren konnte. Aber daneben bestand dieselbe Aussprache des Wortes *καῖσαρ* mit geschlossenem *ē*, die auch in den einheimischen Wörtern mit *αι* die übliche war. Sie kommt auch in der altslavischen Bibelübersetzung deutlich zum Vorschein. In der Antwort der obersten Priester an Pilatus Joh. XIX, 15 *οὐκ ἔχομεν βασιλέα εἰ μὴ καίσαρα* gibt die altkirchenslavische Übersetzung *βασιλεύς* mit *cěsarъ* und *καῖσαρ* mit *ḱesarъ* wieder, das die gelehrte griechische Aussprache dieses Wortes vertritt. Jedoch ist *ḱesarъ* nicht als ein schon im damaligen Bulgarischen eingebürgertes Lehnwort, sondern als ein Fremdwort zu betrachten. Ebenso existieren von unserem Wort zwei Formen nebeneinander auch im Armenischen. Hübschmann, Arm. Grammatik S. 329 sagt: »Gr. *αι*, das im 2.—4. Jh. p. Chr. zu *ē* geworden war und im Arm. sonst stets als *e* erscheint, liegt nur in *kaisr* = *καῖσαρ* 5. Jh. (neben gelehrtem *kesar* 5. Jh.) noch als *ai* vor.» Vgl. auch S. 354, wo noch *kaiserakan* 'kaiserlich', und *Yulios Kaisr* 'Julius Caesar' und ausser der gelehrten Nebenform auch der Ortsname *Kesaria* 'Caesarea' angeführt werden.

Nun könnte man meinen, dass dieselbe griechische Aussprache mit geschlossenem *e* sich auch in der Form

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

сьsarъ, später *carъ* abspiegele. In den im Auftrage der altbulgarischen Fürsten und Magnaten in griechischer Sprache abgefassten Inschriften wird nämlich gr. *αι* manchmal durch *ι*, *υ* und *ε* ausgedrückt, z. B. *γριχους*, *γρικυ*, *γρυχυ* anstatt *γραιχούς*, *γραιχοί*, was die altbulg. Form *grьkъ* 'Grieche' gut erklärt, wie schon C. Jireček Arch. f. sl. Ph. XXXI, 451 bemerkt; dazu kann noch an. *grikkr* (durch Metathese *girkr*) hinzugefügt werden. So wie die Slaven das griechische geschlossene *e* in diesen zwei Wörtern durch *ь* ersetzten, so hatten sie auch für langes gotisches *ē* keinen äqvivalenten langen Vokal, sondern substituierten es durch *ь*: *mьčь* neben *mečь* 'Schwert' aus got. *mēkeis*, *ocьtъ* 'Essig' aus got. *akēt* (auch *akeit* geschrieben). Es giebt aber ausser *сьsarъ* auch die Form *cěsarъ* und sie ist die ältere. Diesen Unterschied glaubte Jireček durch »den Wechsel der Betonung» erklären zu können, indem er bemerkt, dass in den Zusätzen zu Skylitzes in einer Handschrift *τζέσαρ*, aber in einer anderen *τζασάρ* steht. Es handelt sich nämlich um eine Chronik vom Ende des 11. Jh., und es ist auch unzweifelhaft, dass der Verfasser die Sprache der macedonischen Slaven verstanden hat, wie die vorhergehenden Worte *βεζειτε*, *βεζειτε* (*běžíte*, *běžíte* 'fliehet, fliehet') zeigen. Von den zwei Varianten ist *τζασάρ* unzweifelhaft die volkstümliche bulgarische Form; *τζέσαρ* dagegen ist eine absichtliche Korrektur des Abschreibers um den Unterschied zwischen dem byzantinischen Kaiser, der hier gemeint ist, und dem bulgarischen Zaren hervorzuheben. Da die Handschrift aus Macedonien stammt, ist es anzunehmen, dass der Abschreiber das Slavische gekannt hat. *τζασάρ* ist endbetont, weil es sich an die anderen Wörter

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

auf *-árъ* angelehnt hat, und die Anfangssilbe *τζα-* gibt slav. *cě-* wieder, weil ostbulg. *ě* vor nicht palataler Silbe wie *ęa* lautet. Vgl. auch die griechische Transskription *Ἀσάνής* des bulg. Namens *Asěn*. Zu der griech. Transskription von *cěsarъ* durch *τζασάρ* passt vortrefflich das aus dem Altbulg. entlehnte ungar. *csász*ár. Auch altčech. *ciesař* (und *tiesař* in mährischen Quellen durch Dissimilation) geht auf *cěsarъ* zurück. Es bleibt nur zu untersuchen, ob *cěsarъ* und *cъsarъ* aus dem Griechischen entlehnt sind und auf die gelehrte Aussprache von *καῖσαρ* mit geschlossenem *é* oder auf dieselbe »volkstümliche» Form mit *aį*, die auch im Gotischen, Armenischen, Arabischen und Aramäischen erscheint, zurückgeht. Beide Formen, sowohl *cěsarъ* als *cъsarъ*, haben denselben Ursprung, denn, wie wir schon bemerkt haben, *cěsarъ* ist die ältere in der Literatur vorkommende Form, *cъsarъ* die jüngere. Diese ist also aus jener entstanden. Kürzungen in Wörtern, welche als Titel gebraucht werden, und dies war mit unserem Wort in Bulgarien schon am Anfang des 10. Jh. der Fall, sind eine bekannte Erscheinung. Besonders ist das Streben nach Haplologie, wie in *cěsárъ* zu *carъ*, schwed. *kung* aus *konung*, engl. *king* aus *cyning*, ganz natürlich. Was aber die Frage betrifft, ob *cěsarъ*, *cъsarъ* aus dem Griecnischen entlehnt ist, muss die Antwort verneinend sein.

Aus welcher Sprache ist denn das slavische Wort entlehnt? Für *kesar* steht der griechische Ursprung fest, aber für die volkstümliche Form könnte das Griechische frühestens erst im 6. Jh., wo das Latein an der unteren Donau dem Griechischen Platz machen musste, in Frage kommen. Dann ist aber die Entlehnung von *сьгьky* und *осьtъ*, welche wegen der Behandlung ihres Anlautskonso-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nanten gleichzeitig mit *cěsarъ* aufgenommen sein müssen, nicht mehr möglich. So müssen wir auch für das in Rede stehende Wort gotische Vermittlung annehmen. Wie ist hier aber *ě*, denn wir setzen die Entwicklung *cěsarъ* > *cьsarъ* voraus, aus *ai̯* und *c* aus *k* zu erklären. Slav. *c* war bis in die historische Zeit hinein, wie deutlich im Altčechischen und noch jetzt im Ukrainischen, palatalisiertes *ć*. In urslavischer Zeit war der entsprechende Laut noch keine Affrikata, er war ein stark palatalisiertes *k̑* und blieb als solches lange, etwa bis ins 5. Jh. erhalten. Nur *č* ist uralt. Hätte *c* oder *č* schon in der Zeit der Übernahme der behandelten Lehnwörter bestanden, so ist nicht einzusehen, warum wir dann nicht z. B. **očьtъ* und **čьrьky* anstatt *ocьtъ* und *cьrьky* bekommen hätten, weil doch *c* in den altererbten Wörtern nie vor *ь* steht, wohl aber *č*. Auch die Diphthonge bestanden damals noch. Nun ist es ein durchgehender Zug der slavischen Phonetik, der besonders im Russischen sehr deutlich hervortritt, dass die Artikulation des Vokals im vorhergehenden Konsonanten schon vorweggenommen wird; der palatale Vokal wirkt palatalisierend und der labiale Vokal wirkt labiovelarisierend. Im ältesten Stadium des Urslavischen, wo die idg. Diphthonge noch nicht monopthongisiert waren, wurde das am meisten palatale bzw. labiale Element des Diphthonges, also der zweite Komponent im vorhergehenden Konsonanten antizipiert. So konnte im 4. oder 5. Jh. aus *kai̯sar* über **k̑ai̯sar*, **k̑äi̯sar* die Form mit *ć̑ě-*, später *cě-* entstehen.

Was von den späteren auf das Lateinische verweisenden, meistens dem kirchlichen Leben angehörenden Lehnwörtern im Slavischen unmittelbar aus dem Spätlatein

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

übernommen ist und was durch althochdeutsche (altbairische) Vermittlung zu den Slaven gekommen, ist nicht leicht zu entscheiden. Sicher ist germanischer Ursprung nachweisbar in *Rimъ* 'Rom', ahd. *Rūm*. Das germanische, wie auch das romanische Zungen-*r* unterscheidet sich vom slavischen stark gerollten *r*, s. Broch, Slav. Phonetik § 32, weshalb jenes den Slaven als mouilliertes *r* klang. Aus *ū* würden wir slav. *y* erwarten, aber nach palatalisiertem Konsonanten geht *y* in *i* über, so dass *Rimъ* aus ahd. *Rūm* sehr gut erklärt wird. Got. *Rūma* hätte eine slav. Form auf *-a* gegeben. Denselben Ausgang im Slavischen würde man auch bei unmittelbarer Übernahme aus dem Romanischen erwarten. Wenn man noch *papežь* 'Papst' und vielleicht sogar *križь* 'Kreuz' aus ahd. *bâbes* (mit stimmlosem *b*) und *krūzi* erklären könnte, indem man auf die Vertretung des deutschen *s* bald durch *š* bald durch *ž* in Wörtern wie p. *szukać* 'suchen': mnd. *suken*, altbulg. *župelъ* 'Schwefel': germ. *svafl-*, vgl. schwed. *svavel*, poln. *żart* 'Scherz' aus *Scherz* verwiese, so kann man es nicht bei *kaležь* 'Kelch'. Hier kommt nur romanischer Ursprung in Frage, und aus dem Romanischen muss auch *križь* und *papežь* zu den Slaven gekommen sein. Ahd. *krūzi* weist auf ein romanisches Gebiet, wo lat. *ŭ* nicht als *o* erscheint, sondern seine *u*-Färbung erhalten hat. Dabei denkt man natürlich an das geographisch am nächsten liegende Romanisch, genauer ausgedrückt an das Rhätoromanische und Friaulische. Hier haben wir auch z. B. in der von Th. Gartner in seiner bekannten Monographie beschriebenen Gredner Mundart *króuš* 'Kreuz' mit *ou*, das nicht auf *ŏ* zurückgeht (vgl. daselbst auch *kruǩ̨da* 'Kreuzbein'),

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

und *kęlęš* 'Kelch', mit *ę* aus *a* wegen des nachfolgenden *l*. Aus romanischen Dialekten von diesem Typus, natürlich in ihrem älteren Stadium, sind *križъ* (aus etwa *kruš*, dessen *r* den Slaven mouilliert klang) und *kaležъ* zunächst zu den Slovenen gelangt, und zwar um die Mitte des 8. Jh. — gleich nach 750 werden die ersten Priester und Christen unter den Slovenen erwähnt. Da das ethnographische Gebiet der Slovenen damals noch unmittelbar an dasjenige der Pannonischen Slaven und der Slovaken grenzte, verbreiteten sich diese Ausdrücke weiter zu den anderen Slaven. Wie man die Endung in ahd. *bâbes* und slav. *papežъ* 'Papst' auch sprachhistorisch erklärt, beide weisen jedenfalls auf eine gemeinsame romanische Quelle hin. Kurz gesagt, diese Lehnwörter sind zu den Baiern und Slovenen auf derselben grossen Verkehrsstrasse über die Alpen gewandert.

Nachdem das Obige schon gesetzt war, bemerke ich, dass Melich in Magyar Etym. Szótár für ung. *császár* gegen seine frühere Meinung (Nyelvtud. Közlem. 39, S. 39 und Magyar Nyelv 6, S. 416) von einer ostbulg. Form *casarь* gänzlich absieht.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ZUR FRAGE NACH DER URSACHE DER ENTLEHNUNG VON WÖRTERN

VON

EMIL ÖHMANN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Die Lehnwörter zerfallen in Bezug auf die Ursache der Entlehnung in zwei Gruppen, die nicht ganz ohne Berechtigung Bedürfnislehnwörter und Luxuslehnwörter benannt worden sind. Unter Bedürfnislehnwörtern versteht man solche Lehnwörter, die mitsamt einem neuen Begriff aus einer fremden Sprache übernommen worden sind, unter Luxuslehnwörtern dagegen solche, die in die Sprache Eingang gefunden haben, obgleich der von ihnen vertretene Begriff bereits bekannt und ein Ausdruck dafür bereits vorhanden war. Auch hat man für die Gruppe der Luxuslehnwörter die Benennung Affektlehnwörter gebraucht, die aber weniger glücklich ist wegen der Dehnbarkeit des Begriffes Affekt und weil es schliesslich in manchem Falle sehr heikel ist, mit Sicherheit zu behaupten oder zu verneinen, dass der Affekt im Spiele ist; ausserdem gibt es auch Bedürfnislehnwörter, bei denen der Affekt nicht auszuschliessen ist. Erstens ist also diese Bezeichnung allzu vag und zweitens würden sich die Gruppen Luxuslehnwörter und Affektlehnwörter nicht immer decken.

Wenn wir aber die Luxuslehnwörter im Gegensatz zu den Bedürfnislehnwörtern charakterisieren möchten, indem wir auch bei jenen nach einer allgemeineren positiven Ursache der Entlehnung suchen wollten, so liesse sich allerdings auch in diesem Falle eine solche nennen. Wenn bei den Bedürfnislehnwörtern die Entlehnung des

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Begriffes die Veranlassung zur Entlehnung des Wortes war, so ist die Ursache der Entlehnung bei den Luxuslehnwörtern der Spieltrieb. Dabei ist der Begriff »Spiel» im weitesten Sinne aufzufassen: jede Tätigkeit, die rein um der Lust an der Tätigkeit selbst willen stattfindet, ist als ein Spiel zu bezeichnen.

Im folgenden möchte ich eine besondere Art von Luxuslehnwörtern berühren, die stiefmütterlich behandelt worden ist. Auch diese Gruppe ist auf den Spieltrieb zurückzuführen, und zwar auf die Absicht, komische Effekte zu erzielen, Scherze zu machen, auf den Humor und auf die Ironie.

Als Ursache der Entlehnung von Luxuslehnwörtern wird sehr häufig und nachdrücklich die Sucht des Entlehnenden betont, seine Überlegenheit über andere Volksgenossen durch die Kenntnis der fremden Sprache zu zeigen. Neben dieser Ursache, d. h. neben der Prunksucht, spielt der Drang nach komischen Wirkungen eine nicht zu unterschätzende Bedeutung. Auch andere Ursachen kommen in Betracht — so z. B. das Streben nach Abwechslung —, aber diesmal lasse ich sie unberücksichtigt.

Die nächsten Ursachen, weswegen fremde Wörter sich oft zur Erreichung komischer Wirkungen eignen, sind teilweise darin zu suchen, dass fremde Elemente in der neuen Umgebung eine Kontrastwirkung bezwecken, die oft, nicht immer, einen komischen Eindruck macht, teils aber haftet allem Fremden, insofern es als etwas Inferiores betrachtet wird, leicht ein komisches Gepräge an. Und der Scherz, der Humor, die Ironie, die bei dem Bedeutungswandel eine so grosse Rolle spielen, sind auch

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

als treibende Ursache bei der Entlehnung nicht zu unterschätzen.

Bei den Entlehnungen, die in längst vergangenen Zeiten stattgefunden haben, ist es allerdings oft schwierig, wenn nicht direkt unmöglich, den Humor, den Scherz als Ursache der Entlehnung nachzuweisen. Für vergangene Perioden lässt sich nur das Bedürfnis als Ursache verhältnismässig leicht feststellen; bei den Luxuslehnwörtern lässt sich nur im Zusammenhang mit mehr oder weniger tiefgreifenden Kulturströmungen eventuell das Verlangen nach »feinen» Ausdrücken als Ursache der Entlehnung nachweisen. Die »Scherzlehnwörter» stehen nicht im Zusammenhang mit einer besonderen Kulturströmung, oder brauchen jedenfalls ihrem Charakter nach dies nicht zu tun. Bei ihnen ist also die Ursache jedesmal in casu festzustellen. Und was diese Feststellung ganz besonders erschwert bzw. unmöglich macht, ist eine eventuell eingetretene Bedeutungsentwicklung, die die Spuren des ursprünglich komischen Gepräges eines Fremdwortes hat vollständig verwischen können. — Andrerseits darf man auch nicht ausser Acht lassen, dass sehr oft ein Fremdwort, dessen Entlehnung durchaus nicht durch die Absicht, eine komische Wirkung hervorzurufen, sich erklärt, später ein komisches Gepräge bekommt, und zwar sehr oft — nicht immer — wegen seiner als fremd empfundenen Lautgestalt.

Dieselbe Schwierigkeit macht sich allerdings auch bei den Entlehnungen ganz junger Sprachperioden geltend, obgleich aus natürlichen Gründen hier die Möglichkeit eines vollständigen Schwundes der ursprünglichen Bedeutung geringer ist. Unmöglich ist aber diese Ent-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

wicklung auch in kürzester Zeit durchaus nicht. Man denke z. B. daran, dass manches Fremdwort, das das entlehnende Individuum als solches empfindet, bereits auf denjenigen, der das von jenem neuentlehnte Wort aufgreift, den Eindruck eines einheimischen Wortes macht. Eine Folge davon ist, dass schon in seinem Munde das Wort seine komische Bedeutungsnüanze verlieren kann.

Das entlehnende Individuum selbst ist sich jedenfalls in der Regel bewusst, wann es ein Fremdwort gebraucht, und eben bei diesem entlehnenden Individuum ist auch der Scherz, der Humor oder die Ironie als Ursache der Entlehnung in erster Linie vorauszusetzen. Bei dem nächsten Gebraucher des Wortes ist das Bewusstsein der Ursache der Entlehnung eine Frage, die für unseren Zweck nicht entscheidend ist. Ohne Bedeutung ist aber auch diese Frage keineswegs, denn die Tatsache, dass ein Individuum ein fremdes Wort in seiner individuellen Sprache gebraucht, genügt noch lange nicht, die Einbürgerung des Wortes zu gewährleisten: es muss auch von den anderen aufgenommen werden. Und zu dieser Einbürgerung wird in vielen Fällen der komische Klang des Wortes auch in den Ohren der Sprachgenossen des Entlehnenden beigetragen haben.

Diese Absicht komische Effekte durch Entlehnung fremder Wörter zu erreichen, die bei dem gewöhnlichen anonymen Entlehnenden sicherlich in manchen Fällen eine nicht zu unterschätzende Rolle spielt, diese Absicht lässt sich schön an dem Sprachgebrauch mancher grossen Humoristen beobachten. Als Beispiele nenne ich den Franzosen Rabelais und den grossen finnischen Humoristen Aleksis Kivi, zwei Sprachgewaltige, die beide

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

fremde Wörter gern in ihre Sprache aufnahmen, um komische Wirkungen zu erreichen.

Dann wären verschiedene Fachsprachen zu erwähnen, die fremde Elemente bewusst für komische Zwecke heranziehen. So z. B. die deutsche Studentensprache, die bekanntlich nicht nur fremde Wörter in dieser Weise gebraucht, sondern sogar fremde Wortbildungselemente, um mit ihnen komisch wirkende Hybridformen zu bilden (*schauderös*, *Kneipant*); in diesen beruht die komische Wirkung auf der unerwarteten und überraschenden Discrepanz zwischen dem heimischen und dem fremden Teil des Wortes. — Auch der Pariser »argot», in dem die komisch angehauchten Elemente eine sehr bedeutende Rolle spielen, hat eine Menge Fremdwörter aufzuweisen, deren Entlehnung auf dieselbe Ursache zurückzuführen ist.

Einen deutlichen Wink gibt in manchem Falle bereits die Bedeutung des Wortes in der fremden Quellensprache, wo sie eine komische Bedeutungsschattierung haben kann, aber durchaus nicht zu haben braucht. Oder mit anderen Worten, diese fremden Wörter, die zur Erreichung komischer Wirkungen in der entlehnenden Sprache gebraucht werden, bekommen oft ihre komische Bedeutung erst nach der Entlehnung in der entlehnenden Sprache; oft aber werden Luxuslehnwörter aufgenommen, die schon in der fremden Sprache eine komische Bedeutungsschattierung aufweisen, ganz einfach, weil die Sprache zur Erreichung komischer Effekte sich gern fremden Sprachgutes bedient.

Ein entwickeltes Stilgefühl und eine gewisse Bildung begünstigen naturgemäss die Aufnahme fremden Sprachgutes zu komischen Zwecken, und in diesem Umstande

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ist teilweise die Erklärung der Häufigkeit fremdsprachiger komischer Elemente z. B. in der Studentensprache zu suchen. Aber schon auf recht niedrigen Stufen sind die notwendigen Voraussetzungen vorhanden und in der Regel wird, wie bereits gesagt, das entlehnende Individuum wissen, wann es ein fremdes Wort gebraucht. Und schon dadurch ist ihm die Möglichkeit gegeben, fremde Wörter zur Erreichung komischer Effekte in seine Sprache aufzunehmen.

Was die Gebrauchssphäre der Entlehnungen dieser Art betrifft, ist ein grosser Teil nie bis in die Schriftsprache gedrungen, sondern ist auf der Grenze zwischen Scherz und Dialekt stehen geblieben.

In der Hoffnung, später auf diese Frage in einem anderen Zusammenhang eingehender zurückkehren zu können, möchte ich mich diesmal damit begnügen, einige Fremd- und Lehnwörter verschiedener Sprachen als Beispiele für Scherz, Humor und Ironie als Ursache der Entlehnung zu erwähnen.

Im Deutschen wären als charakteristische Lehn- bzw. Fremdwörter dieser Art z. B. eine Menge jüdischer Ausdrücke zu nennen, die in verschiedene Mundarten oder in die nachlässigere Umgangssprache Eingang gefunden haben, so: *meschugge* 'verrückt', *pleite* 'bankerott', *schofel* 'schlecht', *Schmu* 'Gewinn'; das ursprüngliche komische Gepräge ist dem aus derselben Quelle durch rotwelsche Vermittlung in die Schriftsprache gedrungenen *Gauner* abhanden gekommen. Auch französisches Lehngut kommt in dieser Funktion vor, wie z. B. im Pfälzischen *Mullafär* < frz. [homme de] *mille affaires*, in Köln *Aschewang* 'aufdringlicher Ratgeber' < frz. *adjoint*.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Im Französischen ist besonders der Pariser argot reich an solchen Entlehnungen: *tringuelle* < dtsch. *Trinkgeld*, *bettander* < dtsch. *betteln*, *trinkman* < dtsch. *trinken* + *Mann*. Auch das schriftsprachliche *trinquer* < dtsch. *trinken* (vgl. ital. *trincare* 'saufen') und *bouquin* < mndl. *boekskijn* scheinen zu dieser Gruppe von Lehnwörtern zu gehören; bei *bouquin* ist das scherzhafte Gepräge in Belegen aus dem 16. Jh. deutlich wahrnehmbar.

Aus dem Russischen könnte man in diesem Zusammenhang z. B. гоноръ < *honor* 'übertriebenes Ehrgefühl' nennen. Komplizierter ist russ. шоромыжка 'Herumtreiber, Gauner' < frz. *cher ami*, in dem die Discrepanz zwischen der ursprünglichen frz. Bedeutung und der neuen russ. wesentlich zu der komischen Wirkung beigetragen hat.

Ein ähnlicher Fall bietet sich im finn. *pesorkata* 'stehlen' < dtsch. *besorgen* dar, in welchem die Discrepanz zwischen der Bedeutung 'beschaffen' und der in der deutschen Soldatensprache gelegentlich gebrauchten Bedeutung 'stehlen' den entlehnenden finn. Militärs bewusst war. Ferner werden in humoristischen Wendungen im Finnischen gebraucht: *rikeerata* 'herrschen' < schwed. *regera*, *tyyrätä* [*turpaansa*] '[sein Maul] steuern' u. a. Endlich sei noch bemerkt, dass die Sprache der Strassenbuben in Helsingfors, wo neben dem Finnischen auch viel schwedisch gesprochen wird, eine Unmenge schwedischer Scherzlehnwörter enthält, wie z. B. *röökata* 'rauchen', *röökі* 'Zigarette' < schwed. *rök*(*a*), *kööpata* 'kaufen' < schwed *köpa*, *tschöörata* 'lenken, fahren' < schwed. *köra*. Auch russ. Lehngut wie *sapka*, *šapka* 'Hut' < russ. шапка kommt, obgleich in geringerem Masse, vor.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

LE BESTIAIRE D'AMOUR EN VERS

PAR

RICHARD DE FOURNIVAL

PUBLIÉ

PAR

ARTHUR LÅNGFORS

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

I. — LE MANUSCRIT

Le manuscrit français 25.545 (anc. fonds Notre-Dame 274 *bis*) a été décrit dans le *Catalogue général des manuscrits français de la Bibliothèque Nationale* (1902). J'ai mis à jour les indications bibliographiques qui y sont données en publiant un fragment *De quatre rois*,[1] que M. Ch.-V. Langlois a reconnu être de Gefroi de Paris.[2] D'un indice chronologique que contient ce texte on peut inférer que le manuscrit est postérieur à 1317. Tout en bas de la première colonne du verso du fol. 89 se lit la rubrique du texte publié ci-dessous: *Ci après commence li Bestiaires d'amors en françois. Maistres Richars de Furnival.* Le texte lui-même commence à la colonne suivante et va jusqu'à la col. *b* du fol. 92, dont il n'occupe que les trois premières lignes. Le reste de la colonne est rempli par une prière en prose latine (*Domine Jhesu Christe, redemptor mundi, deffende me* . . .) qui y a été transcrite au XV^e^ siècle. Le verso du fol. 92 est en blanc, de même que les fol. 93 et 94. Au fol. 95 commence la *Vie de sainte Thaïs*: c'est, comme ou sait, un extrait du *Poème moral* publié par Cloetta.[3]

[1] *Romania*, XLIV, 87.

[2] *Histoire littéraire de la France*, XXXV (1921), p. 344.

[3] Voir mes *Incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e^ siècle*, p. 317.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

II. — LA LANGUE DE L'AUTEUR

L'étude des rimes indique tout d'abord qu'il n'y a aucune recherche de la rime riche. Sur les 180 couples de vers dont se compose le fragment, 116 sont masculins et 64 féminins, ce qui constitue un pourcentage relativement faible pour ceux-ci.

Les nasales *an* et *en* ne riment jamais ensemble. La graphie *noiant* : *convient* 150 représente une rime régulière *noient* : *convient*. *Bien* : *engien* 296 atteste pour l'auteur la forme analogique, et non la forme étymologique *engin* qui pourtant se trouve à l'intérieur du v. 60. *Ahert* : *conquiert* 60 représente une rime *ę* : *ie*, favorisée par les deux consonnes qui suivent, plutôt qu'une diphtongaison picardo-wallonne *ahiert*. — La désinence *-iee* se réduit à *-ie* : *enragie* : *mie* 212, *proïe* : *compeingnie* 318, *bergerie* : *froissie* 348.

L'*ĭ* latin suivi d'une nasale est traité comme en picard en général : *mains* : *atains* 90, *premerains* 254.

La rime *encore* : *hore* 132 indique que l'auteur admettait la forme non diphtonguée.

L o c u s donne *leu*, qui rime avec *leu* de l u p u s 226 (mais le copiste écrit pour ce dernier mot aussi *louf* 224, rubr., *lous* 231, 309). La forme de p a u c u m qu'employait l'auteur était probablement celle qui apparaît à la rime, à savoir *peu* : *esceu* 4; mais pour en être sûr il faudrait savoir quelles sont les formes que peut revêtir le mot *esceu* qui est accouplé à la rime avec *peu*.

L'*s* et le *z* sont confondus à la rime: *dous* : *tous* 166.

Esperance : *franche* 188, *sache* : *face* 242 représentent

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

les rimes mixtes bien connues, très répandues même en dehors du picard.[1]

Le cas sujet *sire* sert de cas régime à la rime 123 (*par saint Sire*). La rime *içou* : *jou* 96 assure à l'auteur ces deux formes pronominales picardes. Le vers 96 indique en outre que l'auteur connaissait déjà la 1ère personne analogique en *e* (*envoie jou*). Mais la forme ancienne se rencontre p. ex. au v. 98 (*envoi*).

Dans les formes verbales, la voyelle en hiatus compte toujours pour la mesure du vers. Mais certains autres mots présentent à ce propos une irrégularité — peut-être due, en partie au moins, au copiste -- qui mérite d'être signalée.

Si, comme il est probable, *pestre* 88 est le mot moderne «piètre» (p e d e s t r e m), la contraction moderne de l'ancien *peestre* s'est déjà produite. Plus étonnante est la forme *efforciement* 174, en quatre syllabes, au lieu de cinq. *Encien* compte pour deux syllabes au v. 10, mais pour trois aux v. 36, de même *ancïennement* 69. Aux v. 130, 145, 151 on lit *arrier bans*, les vers sont corrects sauf le dernier, qui offre un hiatus que l'on pourrait écarter en introduisant la forme *arriere ban*, qui se trouve aux v. 304 et 161 (*mes arrieres bans*). — Il y a un hiatus au v. 173 (*chante il*), de même au v. 328 (*renglou-tie | el*).

Il faut sans doute reconnaitre, comme je viens de le dire, dans quelques-uns de ces derniers phénomènes, l'intervention d'un copiste. Mais, d'une manière générale,

[1] Voir en dernier lieu Gertrud Wacker, *Über das Verhältnis von Dialekt und Schriftsprache im Altfranzösischen* (Halle, 1916), p. 54 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

on peut dire que notre fragment n'offre rien qui, au point de vue linguistique, n'ait pu appartenir au picard littéraire du milieu du XIII^e siècle.

III. — LA LANGUE DU COPISTE

La langue du copiste a une légère teinture d'un dialecte de l'Est qu'il serait difficile de préciser. Je crois la reconnaître dans la confusion de *en* et de *an* (*encien* 10, *angin* 60, *an gré* 153), de *s* et de *c* (*se* 19 = *ce*, *c'il* 70 = *s'il*); dans *louf* 224 rubr., *lous* 231, 309 (à côté de *leu* 256, attesté par la rime 225); *pou* 273 (à côté de *peu*, attesté par la rime 4); *eiul* 52 (à moins que le filament indiquant l'*i* n'ait été placé de travers et qu'il ne faille interpréter simplement *euil*); *meniere* 213 (à côté de *maniere* 306); *pointure* 64, 77 (à côté de *painture* 50, 52, 56, 124, *paint* 66); peut-être *praingn'on* 5, *compeingnie* 318. Je lis plutôt *on* que *ou* (*en* + *le*) dans *on dais* 67.

Le *c* est traité à la française sauf dans *recaner* 210.

Liu 345 appartient sûrement à l'auteur, bien qu'il emploie à la rime la forme littéraire *leu* 226. De même. *apenre* 12 = *aprendre* est nettement picard.

Me range 106 doit sans doute être interprété «me rende». C'est un subjonctif du même type que *arge*. *perge*, etc.

Une manière curieuse d'indiquer l'hiatus est le redoublement de l'*e* dans *peeusse* 92. [1]

[1] On peut noter, dans le travail du copiste, un fait intéressant l'histoire de la ponctuation. C'est le fréquent emploi du point au milieu des vers. Comme l'auteur affectionne l'enjambement, il semble bien que cet enjambement soit indiqué par les points en question. Lorsque, p. ex., le copiste écrit:

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

IV. — L'AUTEUR ET LE POÈME

L'attribution contenue dans le titre, cité précédemment, que le copiste a mis en tête du poème, et qui est des plus explicites, est confirmée par le premier vers; il est donc à peine permis de douter que le poète ne soit ce même maître Richard de Fournival qui avait précédemment écrit un Bestiaire en prose. [1]

Toutefois Paul Meyer qui, en appendice à son article

---

254 Et puis que je sui premerains
Veüs. et selonc la nature

il indique par le point que *veüs* se rapporte à ce qui précède et non à ce qui suit. Enfin, dans *m'eüst* 322 je vois sous le troisième jambage de l'*m* une sorte de cédille comme je n'en ai pas rencontré ailleurs. Cette cédille indiquerait-il qu'il faut lire *m* et non, p. ex., *ni*?

[1] Richard de Fournival, mort en 1260, tirait son nom de la commune de Fournival, dans le canton de Saint-Just (Oise). La seule étude d'ensemble qui existe sur lui est celle de Paulin Paris au tome XXIII de l'*Histoire littéraire de la France*, qui date de 1856. Il serait utile de reprendre cette étude, d'autant que l'on a, depuis cette date, mis au jour de nouveaux documents sur ce personnage important dans l'histoire de la civilisation française au XIIIe siècle. Il faudrait aussi examiner si toutes les mentions d'un Richard de Fournival se rapportent réellement à un seul et même personnage. Ernest Langlois (*Quelques œuvres de Richard de Fournival*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXV, 1904, p. 101—31) a décrit un manuscrit de la Bibliothèque de Dijon contenant plusieurs œuvres attribuées à cet auteur, mais dont au moins la dernière n'est pas de lui. A. Birkenmajer a récemment montré comment le catalogue célèbre, *Bibliomania*, dressé par Richard de Fournival, était celui de la propre bibliothèque de l'auteur (cf. *Romania*, XLVI, 461).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sur les Bestiaires,[1] a publié les 25 premiers et les 30 derniers vers de notre fragment, déclare: «Cette rédaction en prose,[2] qui paraît être l'original, a été très souvent copiée . . . Mais on ne voit pas pourquoi Richard de Fournival, ayant d'abord rédigé son ouvrage en prose, l'aurait plus tard repris en vers, et sous une forme un peu plus longue.» On pourrait peut-être se contenter de la réponse que donne le poète lui-même à cette question.

Les Bestiaires sont ordinairement des traités dont la prétention est de faire connaître les «propriétés» de certains animaux et d'y voir des symboles de certaines vérités théologiques. Détournant ce symbolisme vers des fins très profanes, Richard de Fournival décrit la nature des animaux pour y prendre prétexte de peindre l'état où il a été réduit par l'amour. Voici l'analyse du fragment publié ci-après.

C'est pour satisfaire à tous les goûts que maitre Richard a mis le Bestiaire en rimes. Ainsi on pourra choisir ce qui vous plaira mieux, de la prose on des vers: c'est tout comme on offre de la viande soit rôtie soit bouillie. L'un et l'autre sera écouté, car tout le monde est curieux d'apprendre ce que les anciens ont écrit. On peut acquérir des connaissances par l'enseignement de la nature et par les cinq sens. Mais personne ne peut savoir toutes les choses connaissables, un chacun sait

[1] *Histoire littéraire de la France*, XXXIV, 632-3. P. Zarifopol, qui, en 1904, a donné une édition des chansons de notre auteur (*Kritischer Text der Lieder Richard's de Fournival*, diss. de Halle), a annoncé qu'il publierait aussi le Bestiaire en vers; mais il n'a pas donné suite à cette intention.

[2] Elle a été publiée par C. Hippeau (Paris, 1860).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mieux une chose qu'une autre. Il est utile de s'appliquer à savoir des choses que d'autres ignorent. A vrai dire, on ne peut dire que tel individu sache telle chose par lui tout seul: mais la science est bien commun, d'autant qu'il y a des connaissances qui se transmettent en héritage de génération en génération; il y a même des choses qu'aucun homme du temps présent ne serait capable de savoir si les anciens ne les avaient pas découvertes. Et voilà pourquoi Dieu, qui pour l'amour de l'homme le pourvoit de tout ce dont il a besoin, lui a donné une «vertu» qui s'appelle mémoire. Elle a deux portes, la vue et l'ouie, et à chaque porte conduit un chemin, la parole et la peinture. La parole est pour l'oreille ce que la peinture est pour l'œil. Il est facile de comprendre comment on peut atteindre la mémoire, soit par la peinture, soit par la parole: la mémoire, qui est la gardienne des trésors acquis par l'intelligence de l'homme, fait qu'une chose ancienne semble présente. C'est exactement l'effet que produisent la peinture et la parole. Quand on voit une histoire ancienne, celle de Troie on une autre, peinte au mur, c'est tout comme si les événements se déroulaient devant vos yeux. Il en est de même lorsqu'on entend lire un roman: en entendant les aventures on croirait les voir.

Belle douce amie, qui ne pouvez jamais être effacée de ma mémoire, je voudrais, moi aussi, rester toujours dans votre mémoire, si cela pouvait se faire. C'est à cet effet que je vous envoie ici la parole et la peinture ensemble,[1] afin que cet écrit me rappelle à votre souvenir quand je ne suis pas présent. Je vous démontrerai brièvement

[1] Il n'y a aucune miniature dans notre manuscrit.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

comment cela se fait que cet écrit se compose en mème temps de parole et de peinture. D'abord, il est naturel qu'il y ait parole, car toute écriture a pour but de reproduire ce qui a été dit. L'écriture, quand on la lit, revient à l'état de parole. Il n'est par moins naturel qu'il y ait peinture, car non seulement toute écriture est une sorte de peinture,[1] mais le présent écrit est, en particulier, de telle nature qu'il a besoin d'être illustré. Car il traite de la nature des oiseaux et de divers autres animaux: peints, ils sont bien plus facilement reconnaissables que si on se contentait de les décrire.

Cet écrit, doux cœur franc, est comme l'arrière-ban de tous ceux que je vous ai déjà envoyés. Car un roi qui s'en va guerroyer en dehors de son pays amène avec lui une bonne partie de ses hommes, mais en laisse la meilleure partie pour garder sa terre. Mais s'il s'aperçoit que les forces qu'il a amenées ne lui suffisent pas, il appelle à la rescousse ceux qu'il a laissés dans son pays et en fait son arrière-ban. Il convient que je fasse de même. Car je vous ai déjà envoyé maints beaux mots, mais ils ne m'ont guère profité. Pour cela il faut que je vous envoie cet écrit comme mon arrière-ban afin que je sache s'il vous agrée et si jamais vous pourriez m'aimer. C'est mon dernier secours, et il faut que j'y parle avec plus de force qu'auparavant. Je fais comme le coq. Le coq chante en effet le plus souvent au point du jour et à la tombée de la nuit. Mais il chante le plus fort vers minuit. Le soir et le matin, qui sont mêlés de jour et de nuit, signifient l'amour qui n'est ni tout d'espoir ni de désespoir. Mais la minuit, c'est l'amour sans espoir. La voix du

[1] Je ne suis pas sûr d'avoir bien interprété les v. 120-1.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

désespéré est plus forte que celle d'aucun autre. On peut le voir par une bête qui a la voix horrible et dure. Je veux parler de l'âne sauvage. Il ne veut braire que quand il souffre les affres de la faim; mais alors il s'efforce tant que l'effort le fait éclater. De même, je dois, non pas chanter, mais prier merci avec force. Car j'ai perdu le pouvoir de chanter, je vous dirai pourquoi.

Le loup est de telle nature que, si l'homme le voit avant qu'il l'ait vu, le loup en perd toute sa force; mais si, au contraire, le loup voit l'homme le premier, celui-ci en perd la voix et ne peut prononcer un mot. L'amour entre homme et femme est de même nature. Car si l'homme s'aperçoit, avant d'avoir parlé d'amour à une femme, que celle-ci a un penchant pour lui, elle perd de ce fait la faculté de l'éconduire. Mais, douce amie, je n'ai jamais pu m'empêcher de vous dire mon amour. Voilà pourquoi vous m'avez échappé. Et puisque je suis le premier vu, selon la nature du loup, et que j'en dois perdre la voix, c'est une des raisons pour lesquelles cet écrit n'est pas fait en chantant, mais en contant.

Une autre raison, on peut la trouver dans la manière d'agir du grillon. Il aime tant son propre chant qu'il en oublie le manger et meurt tout en chantant. A moi aussi, le chant a peu valu: lorsque je chantai le mieux, alors j'en eus le pire. On raconte aussi du cygne qu'il accorde sa voix à la harpe dont on joue devant lui, surtout lorsqu'il doit mourir. Et quand on entend un cygne bien chanter on dit qu'il doit mourir dans l'année, et on ne s'y trompe pas. De même on dit d'un enfant d'une bonne intelligence qu'il ne vivra pas longtemps. Effrayé par ce que j'ai entendu dire de la mort du cygne et aussi

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de celle du grillon, je cessai de chanter pour faire cet arrière-ban. Car j'ai dû perdre la voix depuis que le loup me vit le premier, c'est-à-dire depuis que je vous ai avoué mon amour, ce qui m'a valu la perte de votre compagnie. J'aurais mieux aimé faire comme le chien, qui retourne à ce qu'il a vomi[1] pour le manger, c'est-à-dire, j'aurais voulu refouler dans ma bouche l'aveu qui s'en était échappé.

Ne vous étonnez pas, douce dame, si j'ai comparé la femme au loup. Celui-ci a encore d'autres qualités de commun avec la femme. Il a le cou si raide qu'il ne peut le tourner sans tourner le corps entier. Puis, il ne prend jamais sa proie près de sa louvière, mais s'en éloigne pour chercher sa pâture. Troisièmement, s'il entre doucement dans une bergerie et qu'une branche craque sous ses pas, il s'en venge en se mordant la patte. Ses traits de caractère de retrouvent dans l'amour de la femme, car elle ne pourrait se donner que tout entière . . .

[*Paris, Bibl. nat. fr. 25.545, fol. 89 v°*]

Ci après commence li Bestiaires d'amors en françois

MAISTRES RICHARS DE FURNIVAL.

MAISTRES RICHARS ha, por miex plaire, [*fol. 89 v° b*]
Mis en rime le Bestiaire,
Por ce que on en |ait un peu,
Puis en rost et puis en esceu;
Si praingn'on le quel c'on vaurra
Et qui a oïr miex plaira.
Bien sera chascuns escoutez,

[1] C'est ici une réminiscence biblique. Cf. mon édition du *Roman de Fauvel* de Gervais du Bus, p. 126.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Car je vos di, c'est veritez,
Toutes gens a savoir desirrent
Les fais que li encien escrirent.
Par nature et par les .v. sens
Peut on apenre mout de sens.
Et por ce que nus hon qui soit
Par lui savoir tout ne porroit,
Ja soit que puist estre seüe
Chascune chose et conneüe,
Si convient que aucune rien
Sache chascuns ou mal ou bien,
Et se que li uns ne set mie,
Qu'au savoir l'autre s'estudie;
Si que tout est aperceü
En itel meniere et seü,
Si qu'il n'est seü de nului,
Ce sachiez bien, tout a par lui,
Ains est seü de tous ensamble.
Mais il est einsi, ce me samble,
Que toutes gens ne vivent pas
Ensamble ne a un compas,
Ains sont li un mort et finé
Ains que li autre soient né,
Et cil qui ont esté jadis
Tel chose ont seü, ce m'est vis,
Que nus hon qui soit orendroit
De son sens ne le troveroit
Ne ne seroit seü por riens,
Se n'estoit par les encïens.

15 *Corrigé après coup en interligne ainsi:* Ja soit ce que, *etc.*
— 17 con *est écrit en abrégé*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Et por ce Dex, qui tant aimme homme [*fol. 90*]
Que il le veut a la parsomme
Porveoir si que il li prest
Trestout ce que mestiers li est,
Dex donne a homme une vertu
De force d'ame, et revestu
L'en a, ce devons nos tuit croire:
La vertus a a voir memoire.
.II. portes ceste vertus a:
Veoir, oïr, et chascune a
Un chemin, a briement parler,
Par ou on i puet bien aler,
Si les set chascuns par nature:
Ce sont et parole et painture.
La parole sert a l'oreille,
La painture a l'eiul s'apareille,
Et comment on peut par raison
A memoire et a sa maison
Repairier, si tost con vens vole,
Et par painture et par parole,
C'est bien apparent, s'en i garde:
Car memoire, qui est la garde
Des tresors que sens d'omme ahert
Et par bonté d'angin conquiert,
Fait chose qui est trespassee
Si con presentement trovee,
Et a ce meïsme vient on
Par pointure, bien le set on,

44 a voir *doit être corrigé en* **a non** *(ou peut-être* **a vois***; voir au Glossaire)*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Et par parole. Quant on voit
Paint une hystoire en la paroit
Ou de Troies ou d'autre on dais,
On voit des prodommes les fais
Qui furent ancïennement
Aussi con c'il fussent present.
De la parole aussis puis dire
Que, quant on oit un rommans lire,
Les aventures on entent [*fol. 90 b*]
Si con les veïst on present.
Et des puis que ou present fait
Tout aussi dou trespassé fait
Et par parole et par pointure,
Dont apert il bien par droiture
C'on peut a memoire venir
Par ces .II. choses sans mentir.
Et je, bele tres douce amie,
De la coi memoire en ma vie
Ne poez partir a nul jour
Si que la trace de l'amour
Que j'ai eü a vous n'i paire,
Adès, sans mençonge retraire
Que je garis, n'en porroie estre
Que la forsenerie pestre
N'i parust de la plaie au mains,
Si suis de vostre amor atains,
Combien longuement contenir
Me peeusse d'a vous venir,

65 *Il faut probablement corriger* Que par parole — 67 *Corr.* Painte *(?)* — 68 pro *est écrit en abrégé*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Vaurroie adès remanoir, voire,
Sachiez, en la vostre memoire,
C'estre pouoit. Et pour içou,
Ce sachiez, vous envoie jou
Ces .II. choses trestout en une:
Car je vous envoi sans rancune
En cest escrist, sens mespresure,
Et la parole et la pointure,
Pour ce que, quant je ne serai
Presens, et estre n'i porrai,
Que par la pointure present
Et par la parole ensement
En vo memoire cis escris
Me range que ci est escris.
Et je vos monstrerai briement
Pointure et parole comment
Cis escris ha: bien est parant [*fol. 90 v°*]
Qu'il ait parole tout avant,
Car toute escriture c'est faite
Por ce que parole retraite
Soit par lui et en avant mise
Et pour ice que on le lise.
Quant on met au lire sa cure,
Adonc revient el a nature
De parole tout entresait.
Et d'autre part, que il i ait
Painture, ce est bien apert,
Car escriture ja n'en iert
S'on nel paint, et meïsmement

96 envoie je jou — 106 que *est pour* qui — 107 monstrerai *est écrit avec un titulus* — 112 parole est retraite

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Cis escris qui est en present
D'itel sentence est, par saint Sire,
Que il la painture desire,
Qu'il est de natures d'oisiax
Et de pluseurs bestes ysniax:
Paintes sont mout miex connuisables
Que dites, et mout miex veables.
Cis escris, biax tres dous cuers frans,
Est aussi con li arrier bans
De tous ceus qui a vous encore
Ai envoié jusques a hore.
Car tout ensement com uns rois
Va guerroier aucune fois
Hors de son païs, il se painne
Tant que de ses hommes en mainne
De tous les millors en s'aïe,
Si en laisse millour partie
Por garder sa terre; mès, quant
Il voit que il souffire a tant
Ne se peut com il a mené,
Lors si remande en son regné
Tous ceus que il y a laissiez,
Et si en fait, bien le sachiez,
Son arrier ban; tout aussi faire [*fol. 90 v°b*]
Me convient, douce debonnaire.
Car se je vous ai envoié
Maint bel mot et dit et noncié,
Et ne m'ont porfitié noiant,

127 *et* 128 mout *est écrit en abrégé* — 134 g'rroier — 146, 150 *et* 164 convient *est écrit en abrégé* — 149 Et il ne m'ont p. n.; porfitie *est ecrit en abrégé*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

En cestui escrit me convient
Mon arrier ban faire et dire
Au miex que je savrai descrire,
Savoir s'an gré le prenderiez,
Car vos ja mais jor m'ammissiez,
Si sunt ces choses ou por voir
Se doit deliter ou veoir
Li oex, et l'oreille a l'oïr,
Et la memoire au retenir.
Et pour ce que cis escris ci
Que je vous envoi est aussi
Mes arrieres bans a toujors,
Est il mes deesrains secors
Que je il puisse mais mander.
Por ce s'i me convient parler,
Biaus dous cuers savourous et dous,
Plus forment que as autres tous,
De la nature dou coc
Aussi com on conte a droiture
Et dou coc et de sa nature.
Car sachent bien toutes et tuit
Que de tant que li cos par nuit
Chante plus près de l'avespree
Et ensement de l'ajournee,
De tant chante il plus sovent,
Et aussi plus efforciement
Chante près de la mie nuit;
Tout aussi la nature duit
Et si engroisse plus sa vois,
Et tant sai ge bien et connois:

163 il *est pour* i — 172 la journee

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'avespree et li ajournee,
Qui a nature entremellee
De jour et de nuit tout ensamble, [*fol. 91*]
Si senefie, se me samble,
L'amour de coi on esperance
N'a del tout ne desesperance;
La mie nuiz est comparee
A la dou tout desesperee.
Et puis que je n'ai esperance
Des ore mais, amie franche,
De vostre bonne volenté
Avoir nul jour de mon aé
N'a nul feur avoir ne la puis,
Si est aussis com mie nuis
A mon oués, sachiez a fiance.
Mais quant j'oi aucune esperance
D'avoir vostre amor desirree,
Si fu aussi con l'avespree,
Si chantai adonc plus sovent;
Mais or le m'esteut plus forment
Faire: de ce est la raisons
Que dou desesperé li sons
Et la vois est plus fort assez
Que d'un autre, ja n'en doutez.
Ce peut on veoir et retraire
Par la beste qui plus de braire
S'esforce tant con li mons dure,
Sy a orrible vois et dure
Et laide, de ce suiz bien sages:
Ice est li asnes sauvages,

---

179 *et* 196 la vespree

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

La nature de l'asne sauvage

Car sa nature est sans douter
Qu'il ne veut onques recaner
Tant qu'il ait fain tres enragie
Et que il ne peut aussis mie
En nule meniere trouver
De coi il se puist saouler,
Mais adonc si grant peinne met
Qu'il s'en deront touz et remet.
Pour ce m'esteut, quant je ensi [*fol. 91 b*]
Ne puis en vous trover merci,
Mettre grignour peinne que mais,
Ne mie a forment chanter, mais
A prïer assez plus forment
Et dire plus ataingnemment,
Car je le chanter avoir doi
Perdu, si vous dirai pour coi.

C'est la nature dou louf.

Tele est la nature dou leu
Que, quant uns hon en aucun leu,
Soit en chemin ou soit en voie,
Le voit avant qu'il ne le voie,
Li leus em pert sa force toute
Et tout son hardement, sens doute;
Et se li lous voit l'omme avant,
Li hom pert sa vois maintenant,
Si que il ne peut mot sonner.
Iceste nature trover
Peut on mout bien en amor d'omme
Et de fame, ce est la somme,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Que se entr'aus deus amors soit
Et li hons premerains parçoit
Par la fame tout entresait
Que ele a lui nule amor ait
Et que li hons tant de sens sache
Que il recognoistre li face,
Ele a puis perdu, bien l'os dire.
Tout le hardement d'escondire.
Mès pour ice que je tenir
Ne me poi onques ne souffrir,
Ma douce amie franche et sage,
De vous dire tout mon courage
Ançois que le vostre seüsse
Ne que de riens vous conneüsse,
M'avez vous eschivé einsi.
Ice vous ai ge dire oï
Trois fois ou quatre a tout le mains. [*fol. 91 v°*]
Et puis que je sui premerains
Veüs et, selonc la nature
Dou leu et, sachiés par droiture,
La vois et le son perdre en doi,
C'est une des raisons por coi
Cis escris ici en chantant
N'est mie fais, mais en contant.

C'est la nature dou crisnon.

De ce meïsme autre raison
De la nature dou crisnon
Pouez prendre, ce m'est avis.
Je m'en suis mout bien garde pris,

240 n'ait, *avec* n *exponctué* — 264 mout *est écrit en abrégé*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Car sa nature sens douter
Que li cheitis le sien chanter
Aimme: ce voiez vous bien tant
Que il se muert tout en chantant
Et qu'il en pert tout son mengier
Et qu'il s'en laisse a pourchacier,
Tant est sos et de sens despris.
Pour ce me suis je garde pris
Que pou m'a valut a chanter
Et m'i peüsse tant fïer
Que je en perdisse nes moi
Si que ja li chanters, par foi,
Ne m'i valust, bien l'esprovai
A l'eure que je miex chantai
Et que je miex en chantant dis:
Adonc primes m'en fu il pis,
Dou cisne qui dance a la harpe
Si c'on va dou cysne disant,
Car il est uns païs ou tant
Volentiers chantent et si bien
Li cisne plus que nule rien;
Et quant on leur harpe devant
A la harpe vont acordant,
De ce soiez trestout seür, [*fol. 91 v°b*]
Si con li flaieuz au tabur;
Et nommeement, sens mentir,
En leu ou il doivent morir,
Si c'on dit quant on devant eux
Harpe, ou en voit .I. aus eux

265 *Il faut probablement corriger:* Car sa nature est — 292 on en

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Bien chantant, on dit: «cil morra
En cest an», que ja n'i faurra.
Aussi d'un enfant dit on bien,
Quant on le voit de bon engien,
Qu'il ne vivra pas longement.
Aussi vous di ge vraiement
Que, por la grant paour que j'oi
De la mort au cisne quant poi
Miex chanter, et plus par raison
Aussi de la mort au crisnon,
Me veil je de chanter retraire
A cest mien arriere ban faire,
Et si vous envoiai mon dit
En maniere de contre escrit;
Car tresdonc bien deüsse avoir
La vois perdue tout pour voir
Que li lous premerains me vit,
C'est a dire, se Dex m'aïst,
Que reconneü vous avoie,
Mon cuer donné et vous ammoie
Devant a ce que je seüsse
A quel chief venir je peüsse.
Las! si me suis repentis puis
Tantes fois mès que je ne puis,
Que je vous avoie proïe
Pour perdre nostre compeingnie,
Que je plus pris que nul avoir,
Que, se je vous peüsse avoir
Fait ensement comme li chiens,
Si ne m'eüst grevé de riens.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Dou chien qui vomist et reprent. [*fol. 92*].

Li chiens est d'itele maniere
Qu'a son vomissement arriere
Repaire quant il a vomi,
Si le menjue; et je aussi
.c. fois eüsse ma proiere
Rengloutie et prise arriere
Et en ma bouche renfoulee
Puis que me fu des dens volee.

Ne vous mervilliés, douce dame,
Se j'ai comparee la fame
Ne au leu ne a sa maniere.
Encor a il, amie chiere,
D'autres natures, sans doutance,
Dont il i a grignor samblance.
Il a par nature si roit
Le col qu'il ne le flechiroit
S'il ne tornoit aveuc son cors,
C'il devoit estre ocis ou mors
Ou tornez a desconfiture.
Et s'a encor autre nature,
Que sa proie en nule maniere
Ne penra près de sa louviere,
Se loins non, quel liu que ce soit.
La tierce si est s'il entroit
Par dedens une bergerie,
Qu'il eüst rompue et froissie,
Au plus coiement qu'il peüst,

328 pris -- 337 *Pour marquer les trois points, le copiste a mis un colophon en tête des v.* 337, 342 *et* 346

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

S'il avenoit qu'il esteüst
Aucun rainsel desouz ses piez
Brisier, il s'en venge, sachiez,
A son pié meïsme erramment,
Sel mort mout engoisseusement.
Ses natures que j'ai nommees
En amor de fame trovees
Sunt, car ne se porroit donner,
S'ensamble non, n'abandonner, [*fol. 92 b*]
Ne en nul liu mettre sa cure,
Selonc sa premiere nature . . .

GLOSSAIRE

a par lui 24, *par lui-même, par son propre mérite.*

acorder 286, *accorder la voix au son de l'instrument.*

aherdre 59, *s'approprier.*

ancïennement 69, *autrefois.*

angin 60, **engien** 296 (i n g e n i u m), *intelligence.*

apenre 12, *apprendre.*

apert 119, *évident.*

arrier bans 130, **arrier ban** 145, 151, **arriere ban** 304, **arrieres bans** 161, *arrière-ban.*

ataingnemment 222, *d'une manière appropriée.*

aussis (*avec* s *adverbial*), *aussi* 71, *ainsi* 212, **aussis com** 192, *ainsi comme.*

Bestiaire 2, **li Bestiaires d'amors** (*rubr.*).

car 154, *que.*

cheitis 266, *malheureux.*

chief (a - venir) 314, *venir à bout.*

cisne 280 (*rubr.*), 284, 300, **cysne** 281, *cygne.*

compas (a un) 28, *sur le même modèle.*

connuisables 127, *reconnaissable.*

contre escrit 306, *répétition d'un écrit.*

crisnon 260 (*rubr.*), 262, 302, *grillon.*

dais 67, *plafond.*

devant a ce que 313, *avant que.*

354 **mout** *est écrit en abrégé*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

despris (de sens) 271, *dénué, dépourvu.*
duire 176, *conduire.*

efforciement 174, *avec force.*
eiul 52, *pl.* eux 292, *œil.*
en 57, *l'on.*
encien 10, encïens 36, *ancien.*
engien. *Voir* angin.
engoisseusement 354, *durement.*
engroissier sa vois 177, *faire la grosse voix.*
esceu 4, *bouilli. Cf. Godefroy,* s. v. ESSIAUX 2.
eschiver 251, *fuir.*
escondire 244, *éconduire.*
esteüst, *imp. du subj. de* estovoir 350, *falloir.*
estudïer (soi) 20, *s'appliquer.*

feur (a nul) 191, *à aucune condition.*
flaieuz 288, *flûte.*
forment 198, *fortement.*
forsenerie 88, *gangrène.*

ja soit que 15, *quand bien même.*

louf 224 (*rubr.*) leu 225, 256, 333, leus 229, lous 231, 309, *loup.*
louviere 344, *tanière du loup.*

mespresure 99, *faute.*

nes 275, *même.*
nommeement 289, *particulièrement.*
noncier 148, *faire parvenir.*

oués (a mon) 193, *pour moi.*

parsomme (a la) 38, *jusqu'au bout.*
pestre 88, *méchant.*
penra 344, *fut. de* prendre.
poi 246, 300, *passé de* pouoir.
pourchacier 270, *chercher sa pâture.*
present, *adv.*, 74, *en présence;* ou present 75, *dans le temps présent.*
puis . . . puis 4, *tantôt . . . tantôt;* des puis que 75, *puisque* (?).

rainsel 351, *petite branche.*
range 106, *subj. de* rendre.
recaner 210, *braire.*
remetre, *v. n. ou réfl.*, 216, *se détruire.*
renfouler 329, *refouler.*
rengloutir 328, *avaler.*
retraire 86, 203, retraite 112, *raconter;* soi r. 303, *cesser.*
RICHARS (maistres) 1, Richars de Furnival (*rubr.*), *auteur du* Bestiaire d'amors.
rommans 72, *récit en langue vulgaire.*
rost 4, *rôti.*

sentence 123, *nature, caractère.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tabur 288, *tambour.*

tresdonc . . . que 307, *depuis . . . que.*

trespassé 76, trespassee 61, *passé.*

Troies (hystoire de) 67, (*peinture représentant*) *l'histoire de Troie.*

veable 128, *visible, apparent.*

vertu 41, 44, 45, *pouvoir.*

voir 44, *peut-être faute de copiste pour* vois, *au sens du latin* v o x, *mot, nom.*

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ZUR ERKLÄRUNG DER GERMANISCHEN LAUTVERSCHIEBUNG

VON

T. E. KARSTEN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mehrere, wenn nicht alle, der zahlreichen Völker und Völkerstämme, die in der Morgendämmerung der geschichtlichen Zeit uns im indogermanischen Europa begegnen, sind mehr oder weniger wahrscheinlich aus einer Mischung von Indogermanen und anderssprachigen Autochthonen hervorgegangen. Bei diesem ethnischen Verschmelzungsprozess haben die indogermanischen Volkselemente sprachlich den Sieg davon getragen: die Ureinwohner wurden indogermanisiert, doch so, dass ein Teil der unterscheidenden Merkmale ihrer älteren Sprache auf die neue indogermanische übertragen wurde. Der nähere Zusammenhang der indogermanischen Sprachverwandtschaft wurde jetzt durch mehr oder weniger tiefgehende Störungen der ursprünglichen Laut- und Formen- und Akzentsysteme aufgehoben. Bei demjenigen Indogermanenzweige, der schliesslich »germanisch» wird, geschieht die sprachliche Umbildung unter einer Mehrzahl verschiedener Prozesse. Es sind dies bekanntlich: 1. die sog. Lautverschiebung, 2. die Verlegung des beweglichen und musikalischen indogermanischen Wortakzents als Starkton auf die erste Silbe, meist die Stammsilbe und als Folge davon die Schwächung oder das Schwinden der Endsilben, sowie 3. der Verfall der indogermanischen Flexionskategorien.

Die in der allgemeinen Struktur der Sprache durchgreifendste dieser Umwälzungen ist wohl die Laut-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

verschiebung. Aus den gewiss sonderbaren Übereinstimmungen, die bei diesen Verschiebungen überall zu Tage treten, folgerte schon K. Müllenhoff in seiner Deutschen Altertumskunde, Bd. 3, S. 196 f., dass man in den betreffenden Lautprozessen den Beginn des Sonderlebens einer germanischen Sprachgruppe, das älteste Merkmal ihrer Abtrennung zu suchen habe, aber zugleich auch, dass wir uns die Germanen »damals nicht als ein sonderlich grosses, ausgedehntes Volk, jedenfalls nur als ein Volk mit unbedeutenden dialektischen Differenzen denken können». Die ältesten, schon vor der endgültig durchgeführten Lautverschiebung übernommenen germanischen Lehnwörter der Finnen[1] haben die alte Lehre im Grunde erschüttert. Der geographische Spielraum der Lautverschiebung hat sich hiermit vielmehr als ein sehr weiter erwiesen, ein Ergebnis, das u. a. für die Frage nach der Erklärung des ganzen Lautprozesses von Bedeutung zu sein scheint. Die Verschiebungsakte sind zwar allen Germanenstämmen zuletzt gemeinsam, sie haben aber dennoch erst auf einzelsprachlichem Boden stattgefunden. Sie treten uns dadurch räumlich etwas näher. Erleichtert aber dies auch ihr Verständnis?

In der vielbesprochenen Frage nach den Ursachen der germanischen Lautverschiebung sind vorläufig nur die Fälle des sog. grammatischen Wechsels befriedigend erklärt worden. Auch wenn die frühere Formulierung des von Karl Verner gefundenen Gesetzes im Einzelnen

[1] Vgl. meine *Germanisch-finnischen Lehnwortstudien* (Helsingfors 1915), K. B. Wiklund in den *Indog. Forschungen* 38, 48 ff. (1917) sowie meine *Fragen aus dem Gebiete der germ.-finn. Berührungen* und *Zum Anfangsterminus der germ.-finn. Berührungen, Ergänzungen* (Helsingfors 1922).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nicht ganz richtig war, behält die Entdeckung an sich immerhin ihre fundamentale Bedeutung. Die übrigen Verschiebungen sind aber Gegenstand einer bunten Reihe abweichender Erklärungsversuche gewesen. Mit der älteren, urgermanischen Lautverschiebung, deren Wirkungen auch die entlegensten Germanenstämme erreicht haben, ist bekanntlich die jüngere, hochdeutsche nahe verwandt, aber keineswegs identisch. Jacob Grimm glaubte an einen inneren Zusammenhang zwischen diesen beiden Lautprozessen: die zweite Verschiebung war eine Fortsetzung der ersten. Die Mehrzahl der Germanisten von heute haben eine andere Ansicht, die auf den bekannten grundlegenden Untersuchungen W. Braunes und H. Pauls baut[1]: die beiden Verschiebungen gehen in ihren Wirkungen zu sehr auseinander, um einen gemeinsamen Grund zu haben. Der Grimmsche Standpunkt hat aber heutzutage wieder mehrere Vertreter gefunden, vor allem R. C. Boer,[2] der sich besonders auf eine im neueren Dänisch (1300—1350) hervortretende Entwicklung intervokalischer Tenues zu Medien beruft. In allen diesen Lautprozessen — dem germanischen, dem hochdeutschen und dem dänischen — erblickt er die Wirkungen einer einheitlichen treibenden Kraft, eine den germanischen Sprachen innewohnende, nach langen Zwischenräumen auftretende artikulatorische Tendenz der gesteigerten Exspiration. Die germanische Tenuisverschiebung hätte ihre Grundursache in der starken exspiratorischen Anfangsbetonung gehabt sowie in der stark aspirierten

[1] *Paul-Braunes Beiträge* Bd. 1, 1 ff., Bd. 6, 538 ff.

[2] *Over den Samenhang der Klankverschiuvingen in de Germaansche Dialecten* in Neophilologus 1, 103 ff. und *Oergermaansch Handboek*, Tweede Druk (Haarlem 1924), S. 136 f.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Aussprache, die für die Tenues wohl der ganzen germanischen Welt früher bezeichnend war. Die Medienverschiebung wiederum, die das Aufgeben des Stimmtones der Media bedeutete, war die Folge einer von demselben germanischen Starkton hervorgerufenen Schwächung des freien indogermanischen musikalischen Akzents. Bei den lautlichen Vorgängen des Vernerschen Gesetzes war dieser bewegliche musikalische Akzent wohl schon etwas geschwächt, aber noch nicht gänzlich ausser Funktion geraten.[1]

Dieser Erklärungsversuch berücksichtigt also nur den eigenen Charakter der germanischen Sprache. Gegenüber dieser und anderen Hypothesen ähnlicher Art, die ich hier übergehe, steht die eingangsweise schon angedeutete, die mit Sprachmischung rechnet. Dieser Weg zur Lösung des Lautverschiebungsrätsels wurde schon vor Jahren betreten, zuerst schon von K. Penka, Origines ariacae (1883). Der Gedanke ist von anderen Forschern näher ausgeführt worden: von K. Nörrenberg in Globus 77 (1900), S. Feist, Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen (1913) und Indogermanen und Germanen (3. Aufl. 1924), F. Kauffmann, Deutsche Altertumskunde I (1913), K. Wessely in Anthropos (1917—18), A. Meillet, Caractères generaux des langues germaniques[2] (1922). Die germanischen Sprachen vertreten tatsächlich keine ungestörte Entwicklung der indogermanischen Grundsprache, sondern haben bei der hier stattgefundenen Sprachmischung vielmehr ihren indogermanischen Charakter in wesentlichen Beziehungen verloren. Über Rasse und Sprachklasse der vermuteten

[1] C. R. Boer, *Oergermaansch Handboek*[2] S. 124, 137.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ureinwohner weiss aber die Sprachforschung vorläufig nichts, und R. C. Boer findet die bisher dargestellten Hypothesen in der Frage nicht ohne Grund romantisch. Ganz aussichtslos ist es, das schwierige Problem archäologisch beantworten zu wollen. ¡Wenn die prägermanische (vorneolithische) Kulturstufe des skandinavischen Nordens von einigen heutigen Altertumsforschern »vorfinnisch-ugrisch» oder »vorlappisch» genannt wird, fehlt ihnen ein wirklicher Grund hierfür. Sprachliche Argumente könnten hier beweiskräftig sein, aber solche sind nicht vorgebracht worden.

In meinen Germanisch-finnischen Lehnwortstudien (1915) stellte ich mich bestimmt ablehnend den früheren Versuchen gegenüber, die Erscheinungen der ersten Lautverschiebung auf eine ethnische Mischung von Kelten und Germanen zurückzuführen. Diese Annahme scheitert an den ausserordentlich weiten Volksgebieten der ältesten Prägermanensiedelung, vor allem im Osten, wo sie schon in neolithischer Zeit nachzuweisen ist. Auch die bekannte Feistsche Hypothese von einer verhältnismässig späten, erst in der ersten Hälfte des letzten vorchristlichen Jahrtausends stattgefundenen Indogermanisierung Nordeuropas ist kaum ernst zu nehmen. In diesem Falle müssten die skandinavischen Ortsnamen augenfälligere Reste der prägermanischen Ursprache bewahren. Möglich ist aber, dass die indogermanischen Vorfahren der Germanen sich schon in neolithischer Zeit mit irgend einem nicht-indogermanischen Skandinavenvolk ethnisch gemischt hatten. Nach längerem Zusammenleben wurden die Ureinwohner von den Indogermanen schliesslich absorbiert, aber erst nachdem sie der

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Sprachentwicklung ihrer indogermanischen Herrscher eine neue Richtung gegeben.

Unter den Lautprozessen der urgermanischen Lautverschiebung lässt sich besonders einer: die Verschiebung der Medien zu Tenues (*b*, *d*, *g* > *p*, *t*, *k*) schwerlich allein auf interngermanischem Grunde erklären, weil das Urgermanische selbst in gewissen Stellungen (im Anlaut, nach Nasalen u. s. w.) Mediae aus indogermanischen Mediae aspiratae (*bh*, *dh*, *gh*) entwickelt. Die Neigung zu tönenden Lauten tritt im allgemeinen stark hervor auf nordgermanischem Boden, wo z. B. das jüngere Dänisch (1300—1350) die intervokalischen Tenues zu Medien übergehen lässt (dän. *löbe* 'laufen' neben schwed. *löpa*, dän. *aede* neben schwed. *äta*, dän. *stryge* neben schwed. *stryka*). Von allen Vorgängen der Lautverschiebung, die auf fremdem Einfluss beruhen könnten, scheint mir die Medienverschiebung zunächst in Betracht gezogen werden zu müssen.

Die in den Ostseeländern bei der Einwanderung der Germanen sesshafte Urbevölkerung entbehrte vielleicht tönende Verschlusslaute, wie die umwohnenden Finnen streng genommen noch heutzutage und z. B. die alten Etrusker und Räter in Südeuropa. Als die germanischen Langobarden, Bayern und Alemannen einige Jahrhunderte n. Chr. in rätoromanisches Siedlungsgebiet eindrangen, wurde ihre germanische Mundart allmählich auf das Urvolk übertragen, das jedoch die ihm fehlenden germanischen *b*-, *d*-, *g*-Laute gegen eigene *p*-, *t*-, *k*-Laute vertauschte. Die der Urbevölkerung eigene Aussprache der germanischen Laute wurde unter den eingezogenen Germanenstämmen allmählich verbreitet, und damit war

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

— vermutet Fr. Kauffmann in der Zeitschrift f. d. Philologie Bd 46 (1915) — die oberdeutsche Medienverschiebung durchgeführt (um 500 n. Chr.). Die Möglichkeit, ja die Wahrscheinlichkeit dieser Annahme lässt sich (trotz O. Behaghel in seiner Arbeit Die deutsche Sprache (1917), S. 13) nicht bestreiten, und die urgermanische Medienverschiebung kann dazu ein älteres Gegenstück bilden. Nörrenberg, Feist und Wessely haben dies grundsätzlich schon hervorgehoben. Sie berufen sich besonders auf das Finnische als eine derjenigen Sprachen, die bei der Aufnahme fremden Sprachgutes die ihnen selbst fehlenden fremden Medien durch eigene tonlose Laute ersetzen. Feist betont, dass z. B. die urgermanischen Wörter *gernas* (nhd. *gern*) und *diuris* (schwed. *dyr*) bei den Finnen *kernas* bzw. *tiuris* lauten. Das ist richtig, beweist aber noch nicht, dass diese und andere finnische Wortanleihen auch die geringste Rückwirkung auf die germanischen Substrate ausgeübt hätten, noch weniger, dass diese Rückwirkung so umfassend und intensiv war, dass sie die vorgermanische Medienklasse restlos in germanische Tenues umgewandelt hätte. Hier fehlen noch sehr wichtige Glieder in der Beweiskette.

Ich werde aber hier unten eine Anzahl unbestreitbarer Beispiele dafür anführen, dass eine germanische Mundart auf Grund finnischer Einwirkung ihren allgemeinen Charakter wesentlich verändert hat. Die Beispiele sind aus dem Bereiche einer nordgermanischen Dialektgruppe geholt: aus der heutigen schwedischen Volkssprache östlich der Ostsee. Hier befinden wir uns immerhin an einem Aussenrande der altgermanischen Siedelung, auf einem ihrer Teilgebiete, wo Germanen bis

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

zum Anfang der Geschichte, zum Teil bis zum heutigen Tag, also während der Zeit von etwa zwei Jahrtausenden neben einer finnischsprachigen Bevölkerung gelebt haben. Der durchgreifende kulturelle und sprachliche Einfluss, den die Finnen von germanischer Seite aus erfahren haben, ist eine bekannte Tatsache. Aber das kulturell dominierende germanische Volkselement wurde auch seinerseits von den Finnen beeinflusst. Diese Einwirkung erweist sich weniger durch eigentliche Lehnwörter. Von zwei neben einander wohnenden Völkern pflegt der Regel nach nur das kulturell unterlegene von dem anderen Wörter aufzunehmen. Neuschwedische Lehnwörter aus dem Finnischen, einige sogar mit skandinavischer Verbreitung, kommen jedoch vor. Z. B.: *håp* (Boot), *kappe* (ugf. Metze), (näver)*kont*, *-kunt* (Tornister von Birkenrinde), *mjärde* (Reuse), *pajta* (Hemd), *palva* (Fleisch räuchern), *parm* (Heumass), *pate* (Fischdamm), *pojke* (Knabe), *pörte* (Rauchstube), *rappa-kalja* (Dünnbier), *ria* ? (Darre), isl. *sóta* (fi. *sota* 'Streit'), u. s. w. Aus dem Gesichtspunkt der Lautlehre sind die Einflüsse jedenfalls denkwürdiger. Die in urnordischer (vor c. 700 n. Chr.) und älterer altschwedischer Zeit von den Finnen aufgenommenen germanischen Lehnwörter, die irgend einen der Laute *p*, *t*, *k* in der Stellung nach kurzem oder langem Vokal oder nach Diphthong oder nach *l*, *r*, *n* enthalten, erscheinen mit G e m i n i e r u n g dieser Laute: vgl. fi. *kauppa* 'Kauf' ~ germ. **kaupa*, fi. *lattia* 'Fussboden' ~ germ. **flatia*, fi. *miekka* 'Schwert' ~ got. *mēki*. Die finnischen Geminaten *-pp-*, *-tt-*, *-kk-* erklären sich daraus, dass die *p-*, *t-*, *k*-Laute der germanischen Substrate die charakteristisch altgermanische stark aspirierte

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Aussprache hatten. Finnische Lehnwörter mit inlautenden Tenues aus jüngerer altschwedischer und mittelschwedischer Zeit treten dagegen gleich regelmässig mit kurzem *p*, *t*, *k* auf: vgl. fi. *kupari* 'Kupfer', *vati* 'Fass', *haka* 'Haken'. In diesen jüngeren Anleihen hat die schwedische Volkssprache in Folge einer langwierigen Einwirkung von finnischer Seite her die altherkömmliche stark aspirierte Aussprache der fraglichen Tenues schon aufgegeben: die finnische und die schwedische Aussprache der Laute war etwa dieselbe. Die unaspirierten *p*-, *t*-, *k*-Laute sind tatsächlich heute und seit mehreren Jahrhunderten eins der wichtigsten Merkmale der schwedischen Volkssprache in Finnland und Estland.

Ein zweiter phonetischer Einfluss von finnischer Seite her tritt auf dem genannten Dialektgebiete in dem Aufgeben der musikalischen Zweisilbenakzentuation auf. Akz. 2 fehlt im Estlandschwedischen gänzlich sowie im grössten Teil des schwedischen Finnland. Ein starker Anfangston ist hier fast überall die einzige hörbare Betonung. Auch junge Lehnwörter mit ursprünglicher Endbetonung verlegen den Hauptton auf die Anfangssilbe: *maskín* > *másjin* (Estl., Ormsö), *armé* > *árrmiddju* (Österbotten, Vörå), *kusín* > *kúsin* (Österb., Terijärvi).

Ein ganz besonderes Interesse für das Problem der Genesis der urgermanischen Medienverschiebung haben die nicht wenigen Fälle, wo ein schwedisches Wort oder ein schwedischer Ortsname östlich der Ostsee (in Finnl. od. Estl.) eine Tenuis an die Stelle einer echtschwedischen Media oder tönenden Spirans eingesetzt hat. Aus Finnland ist das österbottnische *vata* 'Zugnetz' (Wasa-Gegend) zu erwähnen: es gibt ein gleichbedeutendes finn. *vata*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

wieder, das seinerseits auf das schwedische Dialektwort *vada* (Nyland) zurückgeht. Es gehört hierher weiter der alte mittelösterbottnische Fluss- und Kirchspielname *Vetil*, falls dieser, wie ich glaube, mit einem älteren schwed. *Vädil* 'Furt in einem Flusse' identisch ist. Das finnische Wort *luoto* 'Klippe, kleine Insel' ist ein urnordisches **flōđō*, wozu schwed. *flōd*, awnord. *flúđ* f. 'unterseeischer Felsen'. Das finnische *luoto* wurde später zurückentlehnt. Ein schwedisches *-lot* (= fi. -luoto) ist heutzutage und seit mehreren Jahrhunderten ein geläufiger Schärenname in den österbottnischen und westfinnländischen Küstengegenden (*Berg-*, *Bod-*, *Harv-lot* u. s. w., also zuweilen mit schwedischen Vordergliedern). Ein urnordisch-finnisches Wort erscheint hier also in schwedischer Aussprache, u. a. aber mit *t* für zu erwartendes echtschwedisches *d*.

Auf estländischem Boden zeigt in analoger Weise eine Mehrzahl schwedischer Hofnamen Tenuis für ältere Media und zwar offenbar auf Grund estnischer Einwirkung. Während einer im Sommer 1924 nach den alten Schwedensiedelungen Estlands gemachten Studienreise notierte ich folgende Fälle dieses Lautwechsels:

Im Kirchspiel Nuck (Nuckö), wo Schweden und Esten seit Jahrhunderten zusammenleben, finden sich im Dorf Paschlep die Höfe *Priggja* (= Brygga), *Kargusj* (= Galgards, Gammal-), *Tikusj* (= Dykers), im Dorf Harga (estn. Harja) *Tävets* (= Davids), vgl. finn. *Taavetti* 'David', im Dorf Sutlep *Pleesi* (= Bless in Klottorp). In Runö ist der Hofname *Prus* wohl mit *Brus* in Nuck (Sutlep) identisch, und der offizielle Schriftname *Haggars* wird *hakasj* ausgesprochen. Zu der letztberührten Aus-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sprache finden sich zwei Analoga im Norden des Sprachgebietes. Der offizielle Kirchspielname *Nuckö* (deutsch *Nuck*) dürfte ein altschwedisches *Nugga* wiedergeben: das hochdeutsche *Nuck* verhält sich dazu wie nhd. *Rücken* zu schwed. *rygg*. Die offizielle nhd. Namensform *Rick-holtz* einer zu Nuckö gehörigen Filialgemeinde geht ebenfalls auf schwed. *Rigg-hult* zurück (schwed. dial. *rigg* = *rygg* 'Rücken', hier 'Wald-'). Die lokale schwedische Aussprache dieser Namen ist *Noka* bzw. *Rikul*, also mit *k* für *gg* wie in Runö *Hakasj* für *Haggars*. Diese Aussprache fällt auf und ist kaum rein schwedisch. Auch die Runö-Aussprache *pīka* 'Mädchen' (= altschwed. *pīka*, *pīgha*, neuhochschwed. *piga*, aber finn. *piika*) dürfte estnisch beeinflusst sein.

Eine heutige germanische Ostseemundart hat also ihr Akzentuationssystem fast durchweg geändert, ihre aspirierten Tenues in unaspirierte verwandelt sowie in einer beträchtlichen Anzahl von Fällen ihre Mediae gegen Tenues vertauscht, und zwar dies alles wegen der Einwirkung einer nicht verwandten Nachbarsprache: des Finnischen bzw. des Estnischen. Kann nun aber auch die urgermanische Medienverschiebung aus diesem äussersten östlichen Vorposten des ältesten Germanentums hervorgegangen sein? Sicher nicht! Wenn man die sehr naheliegende Analogie der herangezogenen finnländisch- und estländisch-schwedischen Beispiele für die Erklärung der urgermanischen Medienverschiebung ausnutzen will, wird man annehmen müssen, dass die von Süden eingewanderten Indogermanen bereits in den zentralen Teilen der urgermanischen Heimat von einem Urvolk beeinflusst wurden, dessen Sprache den allgemei-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nen Typus der ostseefinnischen Mundarten besass. Aus dem Gesichtspunkt der materiellen Kultur wird diese Möglichkeit tatsächlich von einer nordischen Archäologenschule vorausgesetzt. Die Träger der ältesten kulturellen Gegensätze Nordeuropas teilten sich ihrer Auffassung nach in zwei auch sprachlich verschiedene Volksrassen. Sprachlich betrachtet lässt sich das Bestehen dieser Rassengegensätze im ältesten Norden nicht direkt erweisen, aber andererseits auch nicht bestimmt verneinen. Es sind jedoch gewisse dunkle Andeutungen über sie da. Erstens die bekannte Annahme einer wenn auch sehr entlegenen Urverwandtschaft der indogermanischen und finnisch-ugrischen Sprachstämme. Ist diese von mehreren hervorragenden Sprachforschern, auch von Finnougristen vertretene oder doch wenigstens nicht bestrittene Ansicht richtig,[1] darf man wohl annehmen, dass eine Verzweigung des zu dieser Sprachklasse gehörigen Volkes in einer grauen Vorzeit mit derjenigen Indogermanengruppe Beziehungen gehabt hat, durch welche das germanische Nordeuropa sein indogermanisches Gepräge bekam. Die ältesten skandinavischen Ortsnamen bestätigen die Annahme freilich nicht, stehen ihr andererseits aber nicht im Wege. Elof Hellquist äussert sich in Sverges sjönamn folgendermassen in dieser Frage. Vom sprachlichen Gesichtspunkt aus gäbe es keinen triftigen Grund, unter den Ortsnamen Schwedens auch nur einen einzigen kenntlich zu machen, der auf eine nicht-germanische

[1] Vgl. vor allem K. B. Wiklund in *Le Monde oriental*, Bd. 1 (1906), H. Paasonen in den *Finnisch-ugrischen Forschungen*, Bd. 7 (1907), O. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*[3], II, 523—25.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Sprache zwingend hinwiese. Darin läge aber noch kein vollgültiger Beweis dafür, dass die ältesten Bewohner Schwedens einer und derselben Rasse angehörten. Man weiss erstens gar nicht, in wieweit die Nomaden des skandinavischen Steinalters die Gewässer, an denen sie sich zeitweise aufhielten, namhaft machten. Und geschah dies auch, so ist es ja möglich, dass die neuen Herren des Landes diese Namen gegen neue ihres eigenen Fabrikates vertauscht haben. Und dazu hätte man auch damit zu rechnen, dass Gewässer und Ortschaften im Verlauf der Zeiten ihre Namen gewechselt haben.

Es finden sich aber einige germanische Ortsnamen in Skandinavien, in denen man mittelbare Erinnerungen an dieses Urvolk erblickt hat. In den Vordergliedern einiger südskandinavischen Ortsnamen, wie *Finnveden* in Småland (schon bei Jordanes, c. 550 n. Chr.), *Finhult* in Skåne, *Finnholt* in Norwegen (Romerike) u. a., hat man eine alte indogermanische Benennung desjenigen niedrigen Fischer- und Jägervolkes sehen wollen, das in der Steinzeit, stellenweise bis nach Uppland im Norden, an der Seite der eingewanderten indogermanischen Ackerbauer gelebt zu haben scheint. Adolf Noreen hat zwar schon im Jahre 1903 (Spridda studier II) vermutet, dass der *Finnen*-Name sich anfänglich nur auf eine in kultureller Hinsicht niedrige Volksschicht innerhalb der germanischen Bevölkerung Skandinaviens bezogen hat, aber dies ist sehr unwahrscheinlich, weil das Wort in historischer Zeit überall nur eine von den eigentlichen Skandinaviern geographisch und ethnisch gesonderte Volksindividualität bezeichnet. Als die problematischen Ureinwohner von den eingewanderten

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Indogermanen absorbiert worden waren, übertrug sich der Finnen-Name zunächst auf die Lappen, die den Namen tatsächlich getragen haben und zum Teil noch tragen: die nordskandinavischen »Skridfinnar» bei Prokopios und Jordanes (Schönfeld S. 279) waren Lappen, und die Norweger nennen ihre Lappen noch heutzutage »Finner». Wenn die Skandinavier seit alters die Bewohner Finnlands mit dem gemeinsamen Namen »Finnar» bezeichnen, wollen sie sie dadurch als ein besonderes nicht-skandinavisches Volk kenntlich machen.[1] Auf eine nicht-indogermanische Steinzeitbevölkerung weist, nach dem norwegischen Sprachforscher Magnus Olsen[2], möglicherweise auch eine norwegische, weit nach Norden hinaufgehende Ortsnamengruppe hin, die das Wort *vist* 'Wohnung' enthält. Diese Namen fallen geographisch mit den Wohnplätzen der älteren norwegischen Steinzeit zusammen, die man irgend einem nicht-germanischen Volk hat zuschreiben wollen.

Der finnische Einfluss ist jedoch kaum genug, um die Verschiebung der germanischen Mediae allein zu erklären: die herangezogenen Beispiele sind dafür allzu vereinzelt. Nur auf Grund dieser leicht zu zählenden finnisch gefärbten Wörter und Namen in Finnland bzw. Estland ist es schwer anzunehmen, dass eine vorfinnisch-ugrische Einwirkung in den zentralen Teilen der ältesten Prägermanenheimat so mächtig war, dass sie die ganze vorgermanische Medienreihe affiziert hätte. Ein vorfinnisches oder sonstiges Urvolk eines ähnlichen Sprach-

[1] T. E. Karsten, *Om östersjöländernas äldsta folk- och ortnamn* (Arkiv för Svenska Österbotten I, 1921, S. 124 f.).

[2] *Stedsnavn og arkæologi* (Oldtiden 1914: Rygh-Festskriftet).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

typus existierte wohl einst in der Mitte der künftigen Germanen, aber sein Einfluss auf die Sprache der letzteren hat sich vielleicht nur darauf beschränkt, dass er die urgermanische Anfangsbetonung hervorrief, denn eine solche Betonung, und zwar dazu eine sehr ausgeprägte, ist noch heute sehr charakteristisch für alle ostseefinnischen Sprachen. Diese Annahme stützt sich vor allem auf den soeben erwähnten finnischen und estnischen Einfluss auf die Betonung der finnländisch- bezw. estländisch-schwedischen Volkssprache, die hierdurch fast durchgehends ihre ursprüngliche musikalische Akzentuation verloren hat. Dass der auf die Stammsilbe verlegte germanische Starkton ganz von selbst entstanden sei, also ohne jeden äusseren Anstoss auf Grund einer an sich dunklen inneren Triebkraft, ist höchst unwahrscheinlich, und eine Erklärung vom Germanischen aus hat er noch nicht gefunden. Eine äussere Bedingung dieser Erklärung wäre wohl, dass die verschiedenen Germanenstämme zur Zeit der beginnenden Verschiebungsvorgänge auf irgend einem einheitlichen Landgebiete, also ohne grössere Verkehrshindernisse, zusammengelebt hätten, dies ist schon von K. Müllenhoff und später von R. C. Boer betont worden. Aber diese Annahme ist, wie im Anfang dieser Auseinandersetzung hervorgehoben wurde, durchaus falsch. Andererseits hat die Entstehung des germanischen Starktons auf Grund eines fremden Einflusses ein schlagendes Analogon wenigstens im Lateinischen: der freie musikalische indogermanische Akzent wurde ursprünglich auch hier durch Starkton auf der Stammsilbe ersetzt, und zwar zunächst wohl auf

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Grund einer etruskischen Einwirkung.[1] Sonst betont auch das Keltische, die dem Germanischen nächst stehende indogermanische Sprache, die Anfangssilbe des Wortes. Ist dies eine Wirkung der britannischen Ursprache?[2]

Mein auf Grund ausschliesslich sprachlicher Argumente ausgesprochene Gedanke von einem vorfinnisch-ugrischen oder damit sprachlich irgendwie verwandten Ureinwohnervolk im Norden wird vom kulturellen Gesichtspunkt aus durch die archäologische Forschung der letzten Jahre unterstützt. Ein hervorragender finnländischer Archäologe, Dr. J. Ailio, betrachtet die sog. kammkeramische Ureinwohnerkultur in Finnland als finnisch-ugrisch, eine Ansicht, die von den übrigen Archäologen unseres Landes geteilt wird. Der Deutsche G. Kossinna und der Schwede O. Almgren vermuten ebenfalls, dass die ältesten skandinavischen Kulturen mit späteren Entwicklungsformen finnisch-ugrisch seien. Wenn die germanische Lautverschiebung überhaupt durch einen fremden Einfluss hervorgerufen ist, wäre diese über das älteste nordische Germanengebiet verbreitete vorindogermanische Kultur- und Sprachform eines finnischen Typus die rechte Bedingung dafür, denn die überall vollständig einheitlichen Endergebnisse der germanischen Lautverschiebung setzen einen zentralen Ausgangspunkt voraus.

Die germanische Tenuisverschiebung ist in der Haupt-

---

[1] F. Skutsch, *Der lateinische Akzent*, Glotta, Bd. 4, S. 187 ff., S. Feist, *Indogermanen u. Germanen*[3] S. 50.

[2] Von der Beeinflussung der keltischen Sprachentwicklung durch das britannische Urvolk s. H. Zimmer bei K. Meyer in der Zeitschr. für celtische Philologie Bd. 9 (nach Feist, Indogermanen u. Germ.[3] S. 50). Vgl. A. Meillet, Caractères generaux S. 40.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sache wohl ein Werk des so entstandenen germanischen Starktons und ist diesfalls nur mittelbar durch eine Ureinwohnersprache verursacht. Die postulierte nicht-indogermanische Ursprache war aber möglicherweise nicht nur durch Anfangsbetonung, sondern auch durch ihren Mangel an tönenden Verschlusslauten charakterisiert, wenigstens in starktonigen Silben, und solchenfalls war sie bei der urgermanischen Medienverschiebung vielleicht auch unmittelbar beteiligt. Der oben erörterte Nuckö-Hofname *Kárgusj* (= Galgårds) hatte, wohl zu merken, *k* für *g* nur in der starktonigen ersten Silbe, nicht in der schwächer betonten zweiten, in guter Übereinstimmung z. B. mit dem estnischen Wort *kõrgè* = fi. *kórkèa* 'hoch'.

Der von verschiedenen deutschen Forschern vorausgesetzte fremde Einfluss bei der germanischen Lautverschiebung ist sonach jedenfalls stark übertrieben. Zu den allzu schwach oder gar nicht begründeten Vermutungen gehört auch der von K. Wessely angenommene Kausalnexus zwischen dem »Vernerschen Gesetz» und dem finnischugrisch-samojedischen »Stufenwechsel», der an die germanische Lauterscheinung jedenfalls erinnert. Hier ist keine Rede von »Entlehnung» nach der einen oder anderen Seite. Höchstens von verblichenen Reminiszenzen an eine einst gemeinsame, sehr entlegene Urzeit. Aber wie dem auch sei, sind die positiven Beweise einer durch Sprachmischung hervorgerufenen Sprachwandelung und zwar besonders diejenigen, die hier oben aus den Gegenden östlich der Ostsee mitgeteilt werden, schon so zahlreich, dass man den fremdsprachigen Einfluss auch in bezug auf die urgermanischen Vorgänge einer ernsten Überlegung zu unterziehen hat.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ZU DEN GERMANISCH-FINNISCHEN BEZIEHUNGEN

VON

HUGO SUOLAHTI

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Finn. *paittilas* 'Hebelunterlage'

In FUF XII, 279 ff. hat Setälä das finnische Wort *purilas* 'Bahre' behandelt, welches auch in der Form *parilas* 'Feuerrost oder Feuerbahre, Mistbahre' erscheint. Die beiden Worte werden a. a. O. aus dem Germanischen erklärt. Die zu Grunde liegenden germanischen Formen **burilaz*, **barilaz* werden als verschiedene Ablautstufen des Stammes **ber-* (im Verbum *beran*) 'tragen' gedeutet.

Eine ähnliche Bildung möchte ich in *paittilas* erblicken, das ich im Kirchspiel Tyrväntö gehört habe und das dort eine hölzerne Stange bezeichnet, die als Unterlage beim Brechen und Heben von Steinen verwendet wird. In demselben Sinne erscheint der Ausdruck auch im benachbarten Kirchspiel Sääksmäki. In dem Wortvorrat des Kirchspiels Mouhijärvi (handschriftliche Sammlung in der Bibliothek der Finnischen Literaturgesellschaft) findet sich *paittilas* in der Bedeutung 'eine Unterlage, welche unter die Hebelunterlagen geschoben wird, wo diese zu niedrig sind, dann auch die Hebelunterlage selbst'. Dr. Tunkelo kennt den Ausdruck aus Längelmäki. Also offenbar ein tawastländisches Wort, dessen genaue geographische Verbreitung ich auf Grund mangelnder Sammlungen nicht feststellen kann. Lönnrots Wb. gibt *paittilas* mit der Erklärung »Unterlage unter einer Hebelstange.»

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Das finnische Wort lässt sich lautlich mit dem germanischen Stamme **baitila-* verbinden, welcher im mnd. *beitel*, *bêtel* 'Meissel; Keil', mhd. *beizel* 'Griffel, Stichel; Keil' (vgl. auch mhd. *bîz* 'Keil', *bizze* 'Keil'), mndl. *bêtel*, *beitel*, nndl. *beitel* 'Meissel' vorliegt. Die skandinavischen Formen (norw. *beitel* und schwed. dial. *betel* 'Meissel') entstammen wohl dem Niederdeutschen. Daher stammt jedenfalls auch estn. *päitel* 'Meissel'. Die Bedeutung des finnischen Wortes deckt sich nicht vollständig mit der der germanischen Worte, lässt sich aber aus einer Grundbedeutung 'Keil' verstehen. Auf diese Grundbedeutung weisen ja auch die germanischen Worte hin; sie gehen mit *beissen* und lat. *findere* auf einen Stamm **bhid-* 'spalten' zurück.

Finn. *tulppa* 'Pfropfen'.

Renvall, Lexicon Linguae Finnicae II, 249 verzeichnet *tulppa* mit folgendem Kommentar: »Ul. (Uleåborg) cuneus ferreus, quo quid intruditur e. c. muscus in rimas parietis, G. Treibkeil (tulkka), it. Wib. (Wiborg) obturamentum, G. Pfropfen.» Dazu »*tulppaan*, *pata*, ope talis cunei intrudo, G. einkeilen, it. obturo, G. zupfropfen». Lönnrots Wb. II, 740 gibt ebenfalls für *tulppa* die Bedeutungen »Keil, Treibkeil, Pfropfen, Kork» an; dazu *tulpata*, *tulppaan* und Ableitungen dieses Verbums sowie *tulppo* 'Spund' (a. a. O.). Das Wort ist wohl identisch mit mnd. *stulpe* (daraus hd. *Stulpe*) 'Stülpe, Hülle, besonders Topfdeckel', mndl. *stolpe* 'Deckel', nndl. *stolp*, *stulp* 'Glasdeckel'. Kilians Etymologicon teutonicae linguae (1574) verzeichnet *stolpe* als veraltet in der Be-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

deutung 'Balken', welche auch in mnd. *stolpe* 'Balken, Pfosten, Pfeiler', anord. *stolpi* 'dass.', dän. *stolpe* 'dass.', schwed. *stolpe* 'dass.' erscheint; mittelengl. *stulpe* ebenfalls in dieser Bedeutung.

Es steht nichts im Wege, in dem finnischen Worte eine alte Entlehnung aus dem Germanischen zu sehen. Lautlich stimmt *tulppa* vollkommen zu einem schwachen germanischen Maskulinum **stulp-an-*, vgl. *kakra*, *kaura* < anord. *hafri*, *herttua* < anord. *hertogi* u. a. Eine spätere Entlehnung ist dagegen finn. *tolppa* 'Pfeiler'. Im Estnischen kommt sowohl *tolp* wie *tulp* vor, die erstgenannte dialektische Form in der Bedeutung 'eingeschlagener Pflock oder Keil', die Dialektform *tulp* in der Bedeutung 'Säule, Pfeiler, Pfosten, Mast, Columne'.

Wenn die obige Zusammenstellung richtig ist, so gibt sie auch einen Fingerzeig für die richtige Auffassung des Bedeutungsverhältnisses der germanischen Worte. Die ursprüngliche Bedeutung ist offenbar 'Säule, Pfeiler, Balken'. Daraus lässt sich dann die Bedeutung 'kleiner Balken, Pflock' ableiten, die im Mittelniederdeutschen und Mittelenglischen vorkommt und auch im Finnischen (Pflock, Keil, Pfropfen) vorhanden ist. Aus der Bedeutung 'Pfropfen' kann dann ohne weiteres 'Deckel', ferner 'Hülle' gefolgert werden.

Die Etymologie der germanischen Worte ist bekanntlich umstritten. Während einige an Entlehnung der nordischen Worte aus dem Slavischen glauben, wo akslav. *stlŭpŭ*, russ. *stolp* 'Säule, Turm' bedeutet und auch im litauischen *stulpas* 'Säule, Götterbild' eine Entsprechung findet, führen andere die germanischen Worte zu einem Stamme **stelb-* 'steif sein' und nehmen Urver-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

wandtschaft mit dem slavisch-litauischen Worte an. Für die letztere Annahme würde die oben vorgetragene Herleitung des finnischen Wortes aus einer germanischen Form sprechen, denn diese führt in sehr frühe Zeiten zurück. Wenn das germanische Wort schon früh die Bedeutung 'Pfropfen, Deckel' gehabt hat, begreift sich die Bedeutung von asächs. *stelpôn* 'stagnare', mndl. *stelpen* 'zudecken, stopfen, hemmen, stillen'.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Liste des travaux sur les langues et littératures romanes et germaniques, non scandinaves, publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande au cours des années 1916—1924

par

Iris Roos

Aaltio, Eetu, v. *Arminen, K. V.*

Aarne, Antti, Der reiche Mann und sein Schwiegersohn. (FF Communic. 23). Hamina 1916. 8:o.

—»— Vergleichende Rätselforschungen. I—III. (FF Communic. 26—28). Helsinki & Hamina 1918—20. 8:o.

—»— Muuan saduntutkimuksen merkkiteos (Mém. de la Soc. Finno-ougr. LII. 1924).

Ahlman, Erik, Semantische Parallelen. (Comment. in honor. Fr. Gustafsson. 1920; Ann. Acad. scient. fenn. B: XI. 1919—1921).

Ahma, Ilmari, v. *Hirn, Y.*

Aho, Juhani, Ensimäinen suomalainen Shakespeare-ensi-ilta Suomessa. (Otava 1916; A Book of Homage to Shakespeare 1916).

Alanne, Severi, Finnish-English dictionary. Superior, Wis. 1919. 8:o.
(Titre aussi en finnois).

[*Alava, Mikko*], Amerikkalaisen kirjeenvaihtokoulun 1—8 kurssi. Vaasa 1919—20. 8:o.

—»— Englanninkielen oppikurssin selostus. Vaasa 1920. 8:o.

[—»—] Suomen kieliopiston 1—12 englanninkielen opetuskirje. Vaasa 1920. 8:o.

—»— Id. liber. 13. Vaasa 1923. 8:o.

—»— Englanninkielen kirjeellisen opetuskurssin selostuskirja. Vaasa 1922. 8:o.

Almark, Hannes, Några ord om de moderna språkens ställning i våra lyceer. (Tidskr. utg. av Ped. fören. i Finl. 1919).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Almark, Hannes, English in our Secondary Schools. (Neuphil. Mitteil. 1922).

Andersin, Hanna, A short English grammar. Ed. by *Anna Bohnhof* and *Hanna Granström*. 2d ed. Helsingfors 1919. 8:o.
(Titre aussi en finnois).

—»— Id. liber. Ed. by *Anna Bohnhof* and *Hanna Granström*. 2d ed. Helsingfors 1920. 8:o.
(Titre aussi en suédois).

—»— An English Primer. 3d ed. Helsingfors 1919. 8:o. — 4th ed. 1922.
(Titre aussi en finnois).

—»— Id. liber. 3d ed. Helsingfors 1920. 8:o. — 4th ed. 1922.
(Titre aussi en suédois).

—»— v. *Brekke, K.*

Anderson, Walter, Kaiser und Abt. (FF Communic. 42). Helsinki 1923. 8:o.

Anttila, Aarne, Runoudesta yleensä ja ranskalaisesta erittäin I—II. (Valvoja 1923).

—»— Une réminiscence bordelaise dans la langue finnoise? (Neuphil. Mitteil. 1924).

Anttila, Werner, Kymmenen minuuttia saksaa. Käännösharjoituksia. (Maailma 1919—1920).

Appelberg, Bertel, Två tragedier av John Masefield. (N. Argus 1916).

Arminen, K. V., English-Finnish pocket dictionary. Hancock, Mich., 1914. 16:o.
(Titre aussi en finnois).

—»— & *Aaltio, Eetu*, Finnish-English dictionary. Hancock, Mich. 1916. 16:o.
(Titre aussi en finnois).

[*Aschan, O. S.*], Pieni saksalainen. Kirj. *O. Tuhkanen*. (Pieni kielitaituri III). 2. pain. Helsinki 1918. 8:o.

Beaurain, E., Ur Paul Verlaines lif. (Finsk Tidskr. 1917).

Becker, Ph. Aug., Clément Marot und Lukian. (Neuphil. Mitteil. 1922).

—»— La vie littéraire à la cour de Louis XII. (Neuphil. Mitteil. 1922).

Behaghel, O., Zu den Imperativnamen. (Neuphil. Mitteil. 1924).

Bendz, Ernst, Alfred de Vigny och hans »Servitude et Grandeur militaires». (Finsk Tidskr. 1916).

—»— George Bernard Shaw: Oscar Wilde in memoriam. (Neuphil. Mitteil. 1921).

Berglund, Uno, Om utvecklingen av teorin för den såkallade reformmetoden vid den nyspråkliga undervisningen. Åbo 1916. 8:o. (Thèse).

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Bing, Just, Goethe og Spinoza. (Festskr. tillägn. W. Söderhjelm 1919).
Björkman, Erik, Beowulfforskning och mytologi. (Finsk Tidskr. 1918).
Blomqvist, Anna, Marie von Ebner-Eschenbach. In memoriam 1916. (Nutid 1917).
Bohnhof, Anna, English Commercial Correspondence. Advanced Course. Glossary. Helsingfors 1916. 8:o.
(Titre aussi en suédois).
—»— & *Cotter, Arthur*, English Commercial Correspondence. Advanced Course. (The »Högre Sv. Handelsläroverket» Series V). Helsingfors 1916. 8:o.
(Titre aussi en suédois).
—»— v. *Andersin, H.*
—»— v. *Cotter, A.*
—»— v. The Modern English Reader.
Bolin, Wilhelm, Voltaire. (Ad Interim 1917).
—»— Räuberromantik. (Neue Romanzeitung. Graz. 1919).
—»— Anzengruber zum Gedächtniss. (Heimgarten 1920).
Bolte, Johannes, Name und Merkmale des Märchens. (FF Communic. 36). Helsinki 1920. 8:o.
—»— Zeugnisse zur Geschichte der Märchen. (FF Communic. 39). Greifswald 1921. 8:o.
Brate, Erik, Sinfjotle. (Stud. i nord. fil. XIV. 1923).
Brekke, K., Englanninkielen oppikirja vasta-alkaville. Suom. *Hanna Andersin*. 6. pain. Helsinki 1920. 8:o.
Brinis, Hilja, Italialais-suomalainen turisti-parlööri. Helsinki 1922. 8:o.
Brüch, Josef, Etymologisches: 1. Zu den »Neuphilologischen Mitteilungen» XXII, 46 ff.; 2. Frz. *biais;* 3. Frz. *blond*. (Neuphil. Mitteil. 1921).
—»— Wortmiszellen: *balai, biais, blond*. (Neuphil. Mitteil. 1922).
Bruse, C. H., Suomalais-germaanisten kosketusten alalta. (Virittäjä 1917).
Bull, Francis, Schillers betydning for Bjørnsons historiske skuespildigtning. (Festskr. tillägn. W. Söderhjelm 1919).
Castrén, Gunnar, En amerikansk författare: Edgar Lee Masters. (N. Argus 1916).
—»— Studier och kritiker. Helsingfors 1918. 8:o.
—»— Bernard Shaw och jungfrun av Orleans. (N. Argus 1924).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Cather, K. D., Marseljeesi ja sen laulaja. (Nuori Voima 1920).
Cedercreutz, Emil, Konstnärsporträtt. XVI. Ossit. (Finsk Tidskr. 1917).
—»— Typer. I. Helsingfors 1917. 8:o.
—»— Bland det unga Italiens drömmare. I. Giovanni Papini. II. Aldo Palazzeschi. (Finsk Tidskr. 1921—1922).
Christiansen, Reidar Th., The Tale of the Two Travellers or The Blinded Man. (FF Communic. 24). Hamina 1916. 8:o.
Collinder, Björn, Några problematiska germanska lånord i finskan. (Festskr. tillägn. Hugo Pipping. 1924).
Cotter, Arthur, English Commercial Correspondence. Advanced Course. Glossary. Helsingfors 1916. 8:o.
(Titre aussi en finnois).
—»— & *Bohnhof, Anna*, English Commercial Correspondence. Advanced Course. (The »Suom. liikemiesten kauppaopisto» Series XX). Helsingfors 1916. 8:o.
(Titre aussi en finnois).
—»— —»— Id. lib. Elementary Course. 2d ed. (The »Suom. liikemiesten kauppaopisto» Series XVII). Helsingfors 1924. 8:o.
(Titre aussi en finnois).
—»— v. *Bohnhof, A.*
Daudet, A., v. Ranskalaisia koulutekstejä I.
Di[ktoniu]s, E[lmer], Opiumisyöjän 100 vuotta. [Thomas De Quincey]. (Ultra 1922).
—»— Den skrattande tysken. (N. Argus 1924).
—»— En modern amerikan. [Carl Sandburg]. (N. Argus 1924).
Eberhard, A., Syntax der deutschen Sprache für russische Schulen. Nach der Deutschen Satzlehre von K. Goeschel. Wiborg 1921. 8:o.
Eckermann, Johann Peter, Gespräche mit Goethe. Ausgewählt und systematisch geordnet sowie mit Einleitung und Anmerkungen hrsg. von *Johannes Öhquist*. 2. völlig unveränd. anastat. Nachdruck. Berlin 1920. 8:o.
Eckhoff, Lorentz, v. *Hirn, Y.*
Edwards, Aug., »Four in one.» Language teacher. Ashtabula, Ohio, s. a. 8:o.
(Titre aussi en suédois et en finnois).
Ehrismann, Gustav, »Idealtypen» unter den höfischen Epikern der mhd. Blütezeit. (Neuphil. Mitteil. 1924).
Ekelund, Erik, Den tyska expressionistiska diktningen. (N. Argus 1921).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ekelund, Erik, Expressionistiska författare. (N. Argus 1922).
Eklund, Artur, Cervantes. (Finsk Tidskr. 1916).
—»— Två diktare om alkoholen. [Chesterton et Jack London]. (Arena 1917).
Enckell, Armida, & Saarinen, Hilja, Englantia aloitteleville. Helsinki 1919. 8:o. — 2., korj. pain. 1923.
Enckell, Olof, Blaise Pascal. Ett 300-årsminne. (Finsk Tidskr. 1923).
—»— Ernest Psichari. (N. Argus 1924).
Englanninkielen kirjaimet ja eräitä tavallisimpia kirjainyhtymiä. Kuinka ne luetaan. Uusikaupunki 1920. 8:o.
Englantilais-suomalainen sanakirja, v. Suomalais-englantilainen sanakirja.
English and Finnish Dialogues and Vocabulary. Ashtabula, Ohio, s. a. 8:o.
Erich, Mikko V., William Shakespeare. (Otava 1916).
—»— William Shakespeare ja hänen runoutensa. Helsinki 1916. 8:o.
—»— Dante Alighieri. (Valvoja 1921).
Eronen, Lyyli, Jack London. (Työväen sivistysliiton kirjasia 1). Helsinki 1920. 8:o.
Estlander, B., Heinrich v. Kleist. (Finsk Tidskr. 1921).
Estlander, C. G., Den franska poesin i våra dagar [I—II]. (C. G. Estlander, Skrifter II: 2—3. Helsingfors 1919—1921).
—»— Naturalismen enligt Zola. (C. G. Estlander, Skrifter II: 2. Helsingfors 1919).
Estlander, Hedvig, Pierre Loti. (Finsk Tidskr. 1923).
Ferretti, Andrea, Dante maalarina. (Aika 1921).
Fieandt, Einar, Jean Jaques Rousseau uudessa valaistuksessa. (Tidskr. utg. av Ped. fören. i Finl. 1922).
Finne, Hilkka, Shakespeare ja maalaustaide. (Otava 1918).
Finnish and Swedish Vocabulary, v. *Salenius, A.*
Flinck, Edwin, Einige Bemerkungen zu den absoluten Konstruktionen in den neueren Sprachen. (Neuphil. Mitteil. 1924).
Fogde, Ulla, v. *Meyer, C. F.*
Forsman, Rafael, Molière. (Aika 1922).
—»— Joseph Conrad. (Valvoja-Aika 1924).
—»— Piirteitä W. B. Yeatsin runoudesta. (Valvoja-Aika 1924).
Forss, Bruno, v. *Öhquist, J.*
Fredriksson, Gustaf, v. Ny svensk-engelsk tolk.
Freudenthal, Edla, Grundlegendes Lehrbuch der deutschen Sprache. I. Wortregister. Helsingfors 1918. 8:o.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Freudenthal, Edla, Id. liber. I. 2. Aufl. Helsingfors 1919. 8:o.
Friberg, Maikki, Bertha v. Suttner. (Maikki Friberg, Tieni varrella tapaamia. I. Helsinki 1920).
Gabriels, Axel, Pierre Mille. (Arena 1916).
Godenhjelm, B. F., Deutsch-finnisches Wörterbuch. 2., umgearb. Aufl. T. 2. O—Z. (Suom. Kirj. seur. toim. 132). Helsinki 1916. 8:o.
(Titre aussi en finnois).
Goetze, Alfred, Ein Nachklang des Grals. (Neuphil. Mitteil. 1924).
Graf, Adolf, Die Grundlagen des Reineke Fuchs. (FF Communic. 38). Loviisa 1920. 8:o.
Granström, Hanna, v. *Andersin, H.*
Gripenberg, Bertel, Jack London. (Finsk Tidskr. 1917).
Grästen, Ernst, Ett Runebergmotiv i fransk omdiktning. (Finsk Tidskr. 1916).
Guesnon, A., & Långfors, A., Notes et corrections aux chansons de Raoul de Soissons. (Romania XLIV. 1915—1917).
Gürtler, Hans, Die Abstraktbildungen des Althochdeutschen. (Neuphil. Mitteil. 1923).
Haapanen-Tallgren, Tyyni, Eräs keskiajan naiskirjailija. [Christine de Pisan]. (Suomen Nainen 1919).
—»— Danten kuolinpäivänä. (Naisten Lehti 1921).
—»— Kuka oli Danten Beatrice? (Aika 1921).
—»— Madame de Rambouillet ja hänen kirjallinen salonkinsa. (Suomen Nainen 1921).
—»— Genoveva. (Kotiliesi 1923).
—»— v. *Lindelöf, U.*
—»— v. *Tallgren, T.*
Haarla, Lauri, Franz Werfelin lyriikka. (Ultra 1922).
Hagberg, Karl August, Dolores. En af Swinburnes märkligaste dikter. (Finsk Tidskr. 1917).
Hagfors, Edwin, Stellung, Ziel und Aufgaben des deutschen Unterrichts unserer Lycéen in der Zukunft. (Neuphil. Mitteil. 1917).
—»— Dictionnaire de poche français-finnois. Helsinki 1918. 8:o.
(Titre aussi en finnois).
—»— Otteita ranskalaisten klassikkojen teoksista. Kouluja varten jul. ja selityksillä varust. I. XVII ja XVIII vuosisata. Helsinki 1918. 8:o.
—»— Utdrag- ur franska klassikers verk. Med litteraturhistoriska notiser och språkliga förklaringar till skolornas

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

bruk. I. XVII och XVIII seklet. Helsingfors 1918. 8:o.
Hagfors, Edwin, v. Saksalaisia koulutekstejä VIII.
Hauvonen, N., Deutsch-finnisches Taschenwörterbuch. 3. Aufl. Turku 1916. 16:o.
(Titre aussi en finnois).
Hedvall, Ruth, En gammal vis- och psalmrytm. (Sv. Litt. skpt i Finl. Förh. o. Upps. 31. 1918).
—»— En krigsskald. [Heinrich Lersch]. (N. Argus 1919).
—»— Tre krigsskalder. Theodor Körner. Walter Flex. Heinrich Lersch. (Finsk Tidskr. 1920).
—»— Friedrich Hölderlin. Helsingfors 1921. 8:o.
Hilka, Alfons, & Söderhjelm, Werner, Petri Alfonsi Disciplina Clericalis. III. (Acta Soc. scient. fenn. XLIX. 1922).
Hirn, Karin, Elise Lensing. En diktares väninna. (Finsk Tidskr. 1921).
Hirn, Yrjö, Emile Verhaeren †. (N. Argus 1916).
—»— Shakespeare i Finland. (Finsk Tidskr. 1916).
—»— Shakespeare in Finland. (A Book of Homage to Shakespeare 1916).
—»— Anatole Le Braz och Bretagne. (Anatole Le Braz, Legender om döden. Utg. af Karin Hirn. Helsingfors 1917).
—»— Diderot. (Biografier 3). Helsingfors 1917. 8:o.
—»— Id. liber. Suom. *J. V. Lehtonen*. (Merkkimiehiä 6). Porvoo 1917. 8:o.
—»— Id. liber. Overs. av *Lorentz Eckhoff*. Kristiania 1923. 8:o.
—»— En revolutionsfras och dess historia. (Finsk Tidskr. 1917).
—»— Episoder. Några kapitel om lif och litteratur under sjuttonhundratalet. Helsingfors 1918. 8:o.
—»— Episodeja. Muutamia lukuja seitsemäntoistasataluvun elämästä ja kirjallisuudesta. Suom. *L. Onerva*. Helsinki 1921. 8:o.
—»— Swift. (Biografier 5). Helsingfors 1918. 8:o.
—»— Jonathan Swift. Suom. *Tyyne Tallgren*. (Merkkimiehiä 15—16). Porvoo 1918. 8:o.
—»— Förord. [Georges Duhamel]. (Georges Duhamel, Civilisation. Övers. av Ulla Fogde. Helsingfors 1919).
—»— Alkulause. [Georges Duhamel]. (Georges Duhamel. Marttyyrien elämää. Suom. Linda Pylkkänen. Helsinki 1920).
—»— Företal. [Thomas Hardy]. (Thomas Hardy, En grupp förnäma damer. Övers. af Karin Hirn. 2. uppl. Helsingfors 1920).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Hirn, Yrjö, Esipuhe [Thomas Hardy]. (Thomas Hardy, Ylhäisiä naisia. Suom. J. Hollo. Porvoo 1922).
—»— A B C. (Lucifer 1921).
—»— The hornbook. (The Educational Times 1923).
—»— Drummelpetter. (Vårbrodd 1921).
—»— Reflexioner vid Dantejubileet. (Finsk Tidskr. 1921).
—»— Dr Johnson och James Boswell. Helsingfors 1922. 8:o.
—»— Tri Johnson ja James Boswell. Suom. *Raoul af Hällström*. Helsinki 1923. 8:o.
—»— Voltaires hjärta. (Samtiden 1922).
—»— Voltairen sydän. (Valvoja 1921).
—»— Eremiter och pilgrimer. Helsingfors 1924. 8:o.
—»— Erakoita ja vaeltajia. Suom. *Ilmari Ahma*. Helsinki 1924. 8:o.
Hollo, Juho, William Shakespeare. (Valvoja 1916).
Homén, Olof, Studier i fransk klassicism. II. Helsingfors 1916. 8:o.
—»— Från Helsingfors teatrar. II—III. (Ess. och Krit. VI—VII). Helsingfors 1918—1919. 8:o.
—»— Molière. Några anteckningar om den moralfilosofiska synpunkten. (Finsk Tidskr. 1922).
Honka, Aarne, v. Saksalaisia koulutekstejä VI.
Hoops, Johannes, Angelsächsisch *blæd*. (Neuphil. Mitteil. 1924).
Hortling, Ivar, Zur altsächsischen Nominalbildung: l-Formantien. (Mém. de la Soc. néo-phil. VI. 1917).
Hällström, Raoul af, Runoilijan rakkausromaani. (Grillparzerin elämästä). (Otava 1920).
—»— Lordi Byron. (Nuori Voima 1921).
—»— v. *Hirn, Y.*
Hämäläinen, Armas, Vieraan pääkielen tarve oppikouluissamme. (Kasv. ja koulu 1917—1918).
—»— Suomalais-saksalainen tulkkisanakirja. Helsinki 1919. 8:o.
Idman, Niilo, Charles Robert Maturin. Helsingfors 1923. 8:o. Thèse.
Jalkanen, Huugo, Esseitä ja kirjailijoita. Helsinki 1919. 8:o.
—»— Charles Baudelaire. (Valvoja 1921).
Jeanroy, Alfred, & Långfors, A., Chansons inédites tirées du manuscrit français 1591 de la Bibliothèque Nationale. (Romania XLIV 1915—1917).
—»— —»— Chansons inédites tirées du manuscrit 846 de la Bibliothèque Nationale. (Arch. roman. II—III. 1918—1919).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Jeanroy, Alfred, & Långfors, A. Chansons inédites, tirées du manuscrit français 24406 de la Bibliothèque Nationale. (Romania XLV. 1918—1919).

—»— —»— Chansons satiriques & bachiques du XIII:e siècle. (Les class. franç. du m. âge. 23). Paris 1921. 8:o.

Jespersen, Otto, Engelsk grammatik för nybörjare. Övers. och bearb. enl. 7. uppl. av »Engelsk Begyndergrammatik» av *Carin Rosenius & Ingeborg Pontán.* Helsingfors 1921. 8:o.

—»— Englannin kielioppi aloitteleville. »Engelsk Begyndergrammatik»'in 7:nnestä pain. mukailleet *Carin Rosenius, Ingeborg Pontán.* Suom. *Lyyli Vihervaara.* Helsinki 1921. 8:o. — 2. pain. 1924.

J[outsen], O. A., Vapauden ja ihmisyyden runoilija. [Victor Hugo]. (Nuori Voima 1923).

Kaila, Erkki, Muutamia piirteitä Pascalin elämästä ja aatteista. (Vartija 1916).

Karilas, Yrjö, Blaise Pascal. (Yrjö Karilas, Suurmiesten seurassa. Porvoo 1916).

—»— Thomas Carlyle. (Yrjö Karilas, Suurmiesten seurassa. Porvoo 1916).

—»— Kuolemaansa eläytynyt. [Molière]. (Nuori Voima 1922; Yrjö Karilas, Vaikeuksien voittajia. Porvoo 1922).

—»— Hänkin on kerran ollut poika. Piirteitä Charles Dickensin elämästä. (Nuori Voima 1923).

Karlén, Sven W., Eräs renesanssiajan sanomalehtimies. [Pietro Aretino]. Suom. tekijän käsikirjoituksesta. (Jousimies 1924).

Karsten, T. E., Fragen aus dem Gebiete der germanisch-finnischen Berührungen. (Övers. av Finska Vet. Soc. Förh. LXIV: B. 1922).

—»— Något om den nutida ortnamnsforskningen. Dess mål, medel och resultat. (Första period. forskarmötets föredr. 1922).

—»— Om östersjöländernas äldsta folk- och ortnamn. (Arkiv f. Sv. Österb. I. 1922).

—»— Zum Anfangsterminus der germanisch-finnischen Berührungen. (Soc. scient. fenn. Comm. human. litt. I. 1922).

—»— Kulturnamnen och våra äldsta förbindelser med det germanska Västeuropa. (T. E. Karsten, Svensk bygd i Österbotten nu och fordom II, kap. IV. Helsingfors 1923).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Karsten, T. E., En väst- och nordgermansk diftongering från medeltidens slutskede. (Festskr. tillägn. Hugo Pipping 1924).
—»— Ur ortnamnens historia. (Ymer 1924).
Keller, Gottfried, v. Saksalaisia koulutekstejä. II.
Kerkkola, I. E., Vieraan kielen käännöstehtävä ylioppilaskokeissa. Sortav. Lyseo. Progr. 1915—1916).
—»— Apukeinoja saksan kieliopin ja kirjoituksen oppimiseen. Helsinki 1916. 8:o.
—»— & *Paasio, A.*, Aakkosellinen sanasto lukukirjaan Deutsche Stilproben. Helsinki 1916. 8:o.
Kihlman, Erik, Gerhart Hauptmann. (N. Argus 1923).
—»— Inledning. [Lazarillo de Tormes & Pablos de Segovia]. (Lazarillo de Tormes och Pablos de Segovia. Två skälmromaner. Övers. av Erik Kihlman. Helsingfors 1923).
Kilpi, Eero, »Hamletin» vaikutus »Daniel Hjortin» rakenteeseen. (Aika 1919).
Kivilinna, Olli, Saksankielen sanavaraston oppimisesta. (Mikkelin Lyseo. Progr. 1916—1917). Mikkeli 1917. 8:o.
—»— Saksankielen apusanakirja. I. Jyväskylä 1919. 8:o.
Kjellman, Hilding, Calēre au sens de 'il faut' en provençal. (Neuphil. Mitteil. 1920).
Kluge, F., Got. *gabei* = lat. *côpia*. (Neuphil. Mitteil. 1921).
—»— Nachlese zum Etymologischen Wörterbuch. (Neuphil. Mitteil. 1923).
—»— Lexikalische Nachlese. (Neuphil. Mitteil. 1924).
Koskenniemi, V. A., Kirjoja ja kirjailijoita. [I]—III. Porvoo 1916—1922. 8:o.
—»— Shakespearen ja Cervantesin päivänä. (Aika 1916).
—»— Alfred de Musset. (Merkkimiehiä 14). Porvoo 1918. 8:o.
—»— Guy de Maupassant. (Aika 1918).
—»— Eräs kohtalotunteen lyyrikko. Alfred de Vigny. (Aika 1919).
—»— Alkulause. [Dante]. (Dante, Vita Nuova. Suom. Tyyni Haapanen-Tallgren. Porvoo 1920).
—»— Johdatus Goethe-luentoihin. (Aika 1922).
—»— Nietzsche lyyrikkona. (Valvoja 1923).
Koskimies, A. V., Hamletia suomeksi ennen Cajanderia ja Cajanderin Hamletista. I—II. (Aika 1916).
Krappe, Alexander Haggerty, The Origin of the Geste Rainouart. (Neuphil. Mitteil. 1923).
—»— The Cantar de los Infantes de Lara and the Chanson de Roland. (Neuphil. Mitteil. 1924).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Krohn, Helmi, Miguel de Cervantes y Saavedra. (Otava 1916).
—»— Bettina von Arnim. (Helmi Krohn, Naisia. Turku 1918).
—»— Rahel Varnhagen. (Helmi Krohn, Naisia. Turku 1918).
Krohn, Ilmari, Mestarilaulajat. (Kalevalaseuran vuosik. 2. 1922).
Krook, Anna, Engelsk läsebok för abiturienter. Helsingfors 1916. 8:o.
—»— Englanninkielen lukukirja. Oppikoulujen ylimmälle luokalle. Helsinki 1916. 8:o.
—»— Literary studies. A collection of biographies. Helsingfors 1917. 8:o.
—»— Adam Lindsay Gordon och Tre af hans dikter i öfversättning. (Finsk Tidskr. 1918).
—»— Ordlista till The Happy Prince and Other Tales av *Oscar Wilde*. Helsingfors 1922. 8:o.
Lahdensuo, Jalmari, Jokamies. (Otava 1916).
Landtman, Gunnar, The Pidgin-English of British New Guinea. (Neuphil. Mitteil. 1918).
Langenfelt, Gösta, Danzig och Dansk. Ett geografiskt och filologiskt misstag. (Finsk Tidskr. 1920).
Langenskjöld, Agnes, Hederskonflikten i Vignys krigsnoveller. (Festskr. tillägn. W. Söderhjelm 1919; Ess. o. Krit. XII. 1923).
—»— Lenautoner i Viktor Rydbergs diktning. (Nord. Tidskr. 1919; Ess. o. Krit. XII. 1923).
—»— Blaise Pascal. Helsingfors 1922. 8:o.
—»— Ur en själs historia. [Ernest Psichari]. (Ess. o. Krit. XII. 1923).
—»— Ernest Psicharis budskap. (N. Argus 1924).
Lehtonen, J. V., Kuinka Victor Hugo sepitti 'Vuosisatain tarinaansa'. (Valvoja 1917).
—»— Victor Hugo. (Merkkimiehiä 8—9). Porvoo 1917. 8:o.
—»— Théophile Gautier och antiken. (Festskr. tillägn. W. Söderhjelm 1919).
—»— Johdanto. [La Rochefoucauld]. (La Rochefoucauld, Mietelmiä, suom. J. V. Lehtonen. Hämeenlinna 1924).
—»— Un passage de Shakespeare dans les »Récits de l'Enseigne Stål» de Runeberg? (Neuphil. Mitteil. 1924).
—»— v. *Hirn, Y.*
Lindelöf, Uno, Grundzüge der Geschichte der englischen Sprache. Unveränd. anastat. Nachdruck. Leipzig. 1920.
—»— Milton. (Biografier 9). Helsingfors 1920. 8:o.
—»— Id. liber. Suom. *Tyyni Haapanen-Tallgren*. (Merkkimiehiä 11—12). Porvoo 1918. 8:o.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Lindelöf, Uno, Engelskan som världsspråk. (Finsk Tidskr. 1921).
—»— A new collation of the Gloss of the Durham Ritual. (The Mod. Lang. Rev. XVIII. 1923).
—»— Engelska språkets ortografi i historisk belysning. (Finska Vet. Soc. Minnest. o. Föredr. II. 1923; Soc. scient. fenn. Årsbok II. 1923—1924).
—»— & *Öhquist, Joh.*, Kortfattad tysk grammatik. 3. genomsedda uppl. Helsingfors 1916. 8:o. — 4. genomsedda uppl. 1920.
—»— —»— Lyhennetty saksan kielioppi. Suom. sov. *Axel Rosendahl*. 5. pain. Helsinki 1917. 8:o. — 6. pain. 1921. — 7. tark. pain. 1924.
—»— —»— Saksan kielioppi. Suom. ja muodostellut *Axel Rosendahl*. 6. pain. Helsinki 1919. 8:o.
Lindström, Fredr. J., Miguel de Cervantes. (Valvoja 1916).
—»— Deutsch-finnischer Sprachführer. Kuopio 1918. 8:o. (Titre aussi en finnois).
Lozinski, G., »Madame Bovary» et »O Primo Basilio» de Eça de Queiroz. (Neuphil. Mitteil. 1923).
Långfors, Arthur, Le Roman de Fauvel, par Gervais du Bus, publié d'après tous les manuscrits connus. (Soc. d. anc. text. franç. 1914—1919).
—»— Le Dit des quatre Rois. Notes sur le ms. fr. 25545 de la Bibliothèque Nationale. (Romania XLIV. 1915—1917).
—»— Le Fabliau du Moine; le Dit de la Tremontaine. Deux poèmes inédits, tirés du mannuscrit 2800 de la Bibliothèque du baron James de Rothschild. (Romania XLIV. 1915—1917.)
—»— Le Tournoiement d'Enfer, poème allégorique et satirique, tiré du manuscrit français 1807 de la Bibliothèque Nationale. (Romania XLIV. 1915—1917).
—»— Notes et corrections au roman de Renart le Contrefait. (Romania XLIV. 1915—1917).
—»— Notice du manuscrit français 12483 de la Bibliothèque Nationale. (Not. et Extr. des Mss. de la Bibl. Nat. XXXIX:2. 1916).
—»— Les chansons attribuées aux seigneurs de Craon. Ed. critique. (Mém. de la Soc. néo-phil. VI. 1917).
—»— Les Incipit des poèmes français antérieurs au XVI:e siècle. Répertoire bibliographique établi à l'aide de notes de M. Paul Meyer. I. Paris 1917. 8:o.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ldngfors, Arthur, Paul Meyer in memoriam. (Neuphil. Mittéil. 1917).
—»— Dou vrai chiment d'Amours, une nouvelle source de Venus la deesse d'Amor. (Romania XLV. 1918—1919).
—»— Jacques Bruyant et son poème La Voie de Povreté et de Richesse. (Romania XLV. 1918—1919).
—»— Le dit de dame Jouenne, version inédite du fabliau du Pré tondu. (Romania XLV. 1918—1919).
—»— Simon, auteur de la Chronique de Floreffe. (Romania XLV. 1918—1919).
—»— Une énigme dans le Liber Fortunae. (Romania XLV. 1918—1919).
—»— La société française vers 1330, vue par un Frère Prêcheur du Soissonais. (Öfvers. af Finska Vet. Soc. Förh. LX: B. 1919).
—»— Johan Storm [in memoriam]. (Romania XLVI. 1920).
—»— L'article *estipot* de Godefroy. (Romania XLVI. 1920).
—»— Un jeu de société du moyen âge, Ragemon le Bon, inspirateur d'un sermon en vers. (Ann. Acad. scient. fenn. B:XV. 1920).
—»— Huon le Roi, Le Vair Palefroi, avec deux versions de La Male Honte par Huon de Cambrai et par Guillaume, fabliaux du XIII:e siècle. 2e éd. revue. (Les class. franç. du m. âge. 8). Paris 1921. 8:o.
—»— Le Miroir de Vie et de Mort, par Robert de l'Omme (1266), modèle d'une moralité wallonne du XV:e siècle. [I]—II. (Romania XLVII, L. 1921, 1924).
—»— Le Mariage des Sept Arts par Jehan de Teinturier d'Arras, suivie d'une version anonyme, poèmes français du XIII:e siècle. (Les class. franç. du m. âge. 31). Paris 1923. 8:o.
—»— Couplets sur le mariage. (Romania L. 1924).
—»— v. *Guesnon, A.*
—»— v. *Jeanroy, A.*
Mackensen, Lutz, Der singende Knochen. (FF Communic. 49). Helsinki 1923. 8:o.
Malmberg, Aino, John D. Barry. (Otava 1916).
—»— Muistelmia Rudyard Kiplingistä. (Maailma 1921).
M[anter]e, O[skari], William Shakespeare 1616—1916. (Nuori Voima 1916).
Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors. VI. Helsingfors 1917. 8:o.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Meyer, Conr. Ferd., Das Amulet, hrsg, von *Ulla Fogde*. Helsingfors 1923. 8:o.
—»— v. Saksalaisia koulutekstejä VIII.
Meyer, Maurits De, Les contes populaires de la Flandre. (FF Communic. 37). Hamina 1921. 8:o.
Mitteilungen, Neuphilologische, 1917—1924. Helsingfors. 8:o.
Mulertt, Werner, Über die Frage nach der Herkunft der Trobadorkunst. (Neuphil. Mitteil. 1921).
Müller, Ewald, Språkkunskap och muntlig färdighet. (Kotka Sv. Samskola. Progr. 1915—1916).
—»— Nya krav på undervisningen i främmande språk. (Tidskr. utg. av Ped. fören. i Finl. 1921).
—»— Deutsches Übungsbuch für die Mittel- und Oberstufe. Ausg. für schwedische Schulen. Helsingfors 1921. 8:o.
—»— Id. liber. Ausg. für finnische Schulen. Helsingfors 1922. 8:o. — 2. Aufl. 1924.
—»— v. *Uschakoff, I.*
Nandelstadh, B. v., v. The Modern English Reader.
Neiglick, Hjalmar, Voltaire och nittonde seklet. (Ess. o. Krit. III. 1916).
Neljän kielen puheluopas. Venäjän, suomen, ruotsin ja saksan. 8., parannettu pain. Helsinki 1917. 8:o. — 9. pain. 1918. (Titre aussi en suédois).
Nervander, Ellen, Mademoiselle Julie de Lespinasse. (Finsk Tidskr. 1920).
Nordman, C. A., En manlig diktare. [Rupert Brooke]. (N. Argus 1916).
N[ordmann], P[etrus], Faust och Mefisto i finsk folkupplaga. (Arena 1918).
Nuorteva, Santeri, English-Finnish dictionary. Rev. ed. Fitchburg, Mass., 1915. 16:o.
(Titre aussi en finnois).
Nurmi, Bruno, Richard Wagner ja kolme naista hänen elämänsä varrelta. (Jousimies 1922).
—»— Richard Wagner. (Merkkimiehiä 32—33). Porvoo 1923. 8:o.
Ny svensk-engelsk tolk. 3. förbättr. uppl. Rev. av *Gustaf Fredriksson*. (Lindstedts praktiska tolkböcker 6). Borgå 1924. 8:o.
Ny svensk-tysk tolk. 2. uppl. (Lindstedts praktiska tolkböcker 8). Helsingfors 1918. 8:o.
Nyrop, Kr., Lydefterlignende Ord. (Sv. Litt. skpt i Finl. Förh. o. Upps. 36. 1922).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Nyström, Solmu, Deutsches Lehrbuch für den Anfangsunterricht. Finnisch. Neue Ausg. Borgå 1916. 8:o. — 5. Aufl. 1918. — 6. Aufl. 1919. — 7. Aufl. 1920. — 8. Aufl. 1921. — 9. Aufl. 1923.
—»— Id. liber. Schwedisch. Neue Ausg. Borgå. 1916. 8:o. — 4. Aufl. 1918. — 5. Aufl. 1920. — 6. Aufl. 1922.
—»— Hilfsbuch zum Deutschen Lehrbuch für den Anfangsunterricht. Finnisch. 3. Aufl. Borgå 1916. 8:o. — 4. Aufl. 1920. — 5. Aufl. 1921. — 6. Aufl. 1923. — 7. Aufl. 1923. — 8. Aufl. 1924.
—»— Id. liber. Schwedisch. 2. Aufl. Borgå 1919. 8:o. — 3. Aufl. 1921. — 4. Aufl. 1924.
—»— Lärobok i franska. I. Läsestycken. Borgå 1918. 8:o. — 2. uppl. 1921.
—»— Ranskankielen alkeiskirja. I. Lukemisto. Porvoo 1918. 8:o. — 2. pain. 1921.
—»— Deutsches Lesebuch. 2. Aufl. Borgå 1920. 8:o.
—»— Vieraissa kielissä suoritettava kypsyyskoe. (Tidskr. utg. av Ped. fören. i Finl. 1920).
—»— Saksankielen ylioppilaskoe keväällä 1922. (Tidskr. utg. av Ped. fören. i Finl. 1923).
—»— v. S a k s a l a i s i a koulutekstejä I—II.
Ochs, Ernst, r ô r e a g a f a c l i t a. (Neuphil. Mitteil. 1921).
—»— Das Fegfeuer im Germanischen. (Neuphil. Mitteil. 1924).
Ojansuu, Heikki, Zu den finnisch-germanischen Berührungen. (Neuphil. Mitteil. 1917).
—»— Altes und Neues zu den germanisch-finnischen Berührungen. I—II. (Neuphil. Mitteil. 1918, 1920).
—»— Finn. *nivus* (*nius*) ein germanisches Lehnwort? (Neuphil. Mitteil. 1919).
O[lsson], H[agar], Walt Whitman föregångaren. (Ultra 1922).
—»— Från Villon till Den Okände. (N. Argus 1924).
Onerva, L., Emile Verhaeren. (Valvoja 1917).
—»— Madame de Staël. (Merkkimiehiä 22). Porvoo 1920. 8:o.
—»— Piirteitä Anatole Francen elämästä ja elämäntyöstä. (Jousimies 1924).
—»— v. *Hirn, Y.*
Paasio, A., Saksankielen kirjoitustehtäviä. Helsinki 1924. 8:o.
—»— v. *Kerkkola, I. E.*
Palmén, A. J., & Kajava, Yrjö, Saksalais- ja latinalais-suomalainen lääketieteellinen sanasto. Porvoo 1921. 8:o.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

P[alol]a, E[ino], Henri Murger I—II. (Ultra 1922).
—»— Marcel Proust. (Ultra 1922).
—»— Johdanto. [Henri Murger]. (Henri Murger, Boheemielämää. Hämeenlinna 1924).
Peeters, Edward, Eräs flaamilainen kirjailijatar. [Johanna Desideria Courtmans]. Otava (1916).
Perret, Jean Louis, Giovanni Papini. (N. Argus 1924).
Petersen, Holger, Trois versions inédites de la »Vie de Saint Eustache» en vers français, I. (Romania XLVIII. 1923).
Philippson, Ernst, Der Märchentypus von König Drosselbart. (FF Communic. 50). Greifswald 1923. 8:o.
Pipping, Hugo, Über den sogenannten »Rückumlaut» im Altdeutschen. (Neuphil. Mitteil. 1920).
—»— Malepert och Vatnuori. (Namn och Bygd XII. 1924).
Poirot, J., Une édition des Fables de La Fontaine. (Neuphil. Mitteil. 1918).
Pollak, Hans W., Phonetisch-metrischer Kommentar zu einer Sprachaufnahme des Phonogramm-Archivs der Akademie der Wissenschaften in Wien. (Festskr. tillägn. Hugo Pipping. 1924).
Pontán, Ingeborg, v. *Jespersen, O.*
Rankka, A. Wilh., & Streng, Walter O., Deutsch-finnisches Wörterbuch. Porvoo 1918. 8:o.
(Titre aussi en finnois).
—»— v. Saksalaisia koulutekstejä III.
Ranskalaisia koulutekstejä.
I. *Daudet, Alphonse*, Tartarin de Tarascon. Oppikouluja varten sana- ja asiaselityksillä sekä johdannolla varust. *Walter O. Streng.* Porvoo 1918. 8:o.
Relander, V. K., v. *Öhquist, J.*
Revert, É., Molièren 300-vuotismuiston johdosta. (Valvoja 1922).
Rohlfs, Gerhard, Franz. *ainsi*, lomb. *insi* 'so'. (Neuphil. Mitteil. 1921).
Ronimus, G. G., Kudrun, saksalaisten Odysseia. (Jyväsk. Lyseo. Progr. 1915—1916).
Rosendahl, Axel, Deutsch-finnisches Wörterbuch. Helsingfors 1916. 8:o. — 2. Aufl. 1924.
(Titre aussi en finnois).
—»— Deutschland und die Deutschen. Ein Lesebuch zur Einführung in die Kenntnis Deutschlands und seines geistigen Lebens. I—II. 2. Aufl. Helsingfors 1918. 8:o.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Rosendahl, Axel, Id. liber. II. 3. Aufl. Helsingfors 1920. 8:o. — 4. Aufl. 1924.

—»— Muutamia mietteitä vieraankielen kaksinaisen kirjoituskokeen johdosta ylioppilastutkinnosamme. (Kasv. ja koulu 1922).

—»— Deutsches Lesebuch für Handelsschulen. 2. Aufl. Helsingfors 1923. 8:o.

—»— Leitfaden in der deutschen Handelskorrespondenz für Handelsschulen und zum Selbstunterrichte. 2. Aufl. Helsingfors 1923. 8:o.

—»— Aakkosellinen sanaluettelo lukukirjaan Deutschland und die Deutschen. 2. pain. Helsinki 1924. 8:o.
(Titre aussi en suédois).

—»— v. *Lindelöf, U.*

Rosenius, Carin, v. *Jespersen, O.*

Rosenqvist, Arvid, Limites administratives et division dialectale de la France. Avec deux cartes. (Neuphil. Mitteil. 1919).

Ruin, Hans, Modern Goethe-kult. (N. Argus 1923).

Saarinen, Hilja, v. *Enckell, A.*

Saksalaisia koulutekstejä. Useiden koulumiesten avustamana julk. *H. Suolahti.*

I. *Wildenbruch, Ernst v.,* Das edle Blut. Archambauld. Julk. *Solmu Nyström.* 3. pain. Porvoo 1919. 8:o. — 4. pain. 1923.

II. *Keller, Gottfried,* Das Fähnlein der sieben Aufrechten. Julk. *Solmu Nyström.* 2. pain. Porvoo 1919. 8:o.

III. *Storm, Theodor,* Pole Poppenspäler. Johdannolla ja sanaselityksillä varust. *A. Wilh. Rankka.* 2. pain. Porvoo 1917. 8:o. — 3. pain. 1922.

V. *Schiller, Friedrich von,* Geschichte des Dreissigjährigen Kriegs. Julk. *H. Suolahti.* Porvoo 1916. 8:o. — 2. pain. 1922.

VI. *Schiller, Friedrich v.,* Wilhelm Tell. Johdannolla ja sanaselityksillä varust. *Aarne Honka.* Porvoo 1918. 8:o.

VII. *Zahn, Ernst,* Helden des Alltags. Eine Auswahl. Mit Wörterverzeichnis und Einleitung hrsg. von *Walter O. Streng.* Porvoo 1920. 8:o.

VIII. *Meyer, Conrad Ferdinand,* Gustav Adolfs Page. Julk. *Edwin Hagfors.* Porvoo 1923. 8:o.

[*Salenius, Armas*], Finnish and Swedish Vocabulary to M. D. Berlitz, First Book. Oulunkylä 1922. 8:o.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Sanakirja. [Allem. et finn.]. s. l. & a. 8:o.
Schiller, Friedrich v., v. Saksalaisia koulutekstejä V—VI.
Schmidt, Gustav, Deutsche Texte wissenschaftlichen Inhalts. Helsingfors 1919. 8:o. — 2. Aufl. 1924.
Schoenberg, E., Goethes och Schopenhauers färglära. (N. Argus 1923).
Schuchardt, H., Chauvinistisch? (Neuphil. Mitteil. 1919).
Schybergson, M. G., Carl Gustaf Estlander. En levnadsteckning. (Skr. utg. av Sv. Litt. skpt. i Finl. CXXXI). Helsingfors 1916. 8:o.
Scripture, E. W., Emphasis in an English exclamatory sentence. (Festskr. tillägn. Hugo Pipping 1924).
Sederholm, J. J., Robert W. Service, den kanadiska vildmarkens skald. (N. Argus 1916).
Seip, Didrik Arup, Om vilkårene for nedertyskens innflytelse på nordisk. (Festskr. tillägn. Hugo Pipping. 1924).
Selmer, Ernst W., Linguistik und Phonetik. (Festskr. tillägn. Hugo Pipping. 1924).
Setälä, Helmi, v. *Krohn, H.*
Sievers, E., Himmel und Hölle. (Neuphil. Mitteil. 1924).
Simesen, Ingeborg, Goethen äiti. (Otava 1920).
Sjöberg, Vilhelm, Fernando de Herrera. Liv och diktning. (Fernando de Herrera, Sonetter i urval, försvenskade av Vilhelm Sjöberg. Helsingfors 1921).
Sjölund, Edith, Hamlet-gestalten (Finsk Tidskr. 1917).
Sjöros, Bruno, Beiträge zur Kenntnis des Suffixes *-ung, -ing* in den germanischen Sprachen. (Neuphil. Mitteil. 1917).
—»— Assimilation und Quantität in den germanischen Sprachen. (Neuphil. Mitteil. 1920).
Spitzer, Leo, Zu Tallgren, Les poésies de Rinaldo d'Aquino. (Neuphil. Mitteil. 1918).
—»— Zu Studî su la lirica siciliana del Duecento IV. (Neuphil. Mitteil. 1919).
—»— Kat. *aixecar* 'heben'. (Neuphil. Mitteil. 1920).
—»— Kat. (tortosa) *bèmio* m. 'imbécil', 'idiota'. (Neuphil. Mitteil. 1920).
—»— Kat. *nissaga* 'Rasse', 'Geschlecht'. (Neuphil. Mitteil. 1920).
—»— Mall. *ell*. (Neuphil. Mitteil. 1920).
—»— Nochmals frz. *bémi*, tortosa. *bémio* 'töricht'. (Neuphil. Mitteil. 1920).
—»— Romanisches bei Oswald von Wolkenstein. (Neuphil. Mitteil. 1920).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Spitzer, Leo, Zu »Romanisches bei Oswald von Wolkenstein». (Neuphil. Mitteil. 1920).
—»— Hispanistische Wortmiszellen [I]—II. (Neuphil. Mitteil. (Neuphil. 1921).
—»— Katalanisch . . . *y tot.* (Neuphil. Mitteil. 1921).
—»— Wortmiszellen: *enclenque, escuelh, recancanilla.* (Neuphil. Mitteil. 1922).
—»— Etymologische Miszellen (sp. *garduña;* ptg. *caçapo,* sp. *gazapo;* sp. *befa, bifa,* fr. *biffe*). (Neuphil. Mitteil. 1923).
—»— Nochmals frz. *biffe;* schweizerfrz. *jaffer.* (Neuphil. Mitteil. 1924).
Spyri, Johanna, Vom fröhlichen Heribli. Für den Schulgebrauch hrsg. und mit einem deutsch-finnischen Wörterverzeichnis versehen von *Nanna Tötterman.* Helsingfors 1919. 8:o.
Storm, Theodor, v. S a k s a l a i s i a koulutekstejä III.
Streng, Walter O., Himmel und Wetter in Volksglaube und Sprache in Frankreich. II. (Ann. Acad. scient. fenn. B: XIV. 1916).
—»— Zur Namengebung des Schweines in einigen französischen Mundarten. (Mém. de la Soc. néo-phil. VI. 1917).
—»— Adolf Wilhelm Rankka †. (Tidskr. utg. av Ped. fören. i Finl. 1920).
—»— Sanatutkimus ja kulttuuritutkimus. (Turun Suom. Yliop. Vuosik. 1921).
—»— Einige Bemerkungen zu der neuesten semasiologischen Forschung. (Neuphil. Mitteil. 1924).
—»— v. *Rankka, A. W.*
—»— v. R a n s k a l a i s i a koulutekstejä I.
—»— v. S a k s a l a i s i a koulutekstejä VII.
Sundén, K. F., Two Middle English etymologies. (Festskr. tillägn. Hugo Pipping. 1924).
Suolahti, Hugo, Randbemerkungen zu mittelhochdeutschen Texten. (Mém. de la Soc. néo-phil. VI. 1917).
—»— Etymologien (Nhd. *Windhund;* engl. *kipper*). (Neuphil. Mitteil. 1918).
—»— Erään vieraankielen kypsyyskoetta koskevan lausunnon johdosta. (Kasv. ja koulu 1921).
—»— Saksankielen ylioppilastutkintokoe. (Kasv. ja koulu 1921).
—»— v. S a k s a l a i s i a koulutekstejä.
S u o m a l a i s-englantilainen sanakirja osoituksilla miten Suomen kielellä englantilaiset sanat ovat lausuttavat.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ashtabula, Ohio, s. a. 8:o. — Englantilais-suomalainen sanakirja. Ashtabula, Ohio, s. a. 8:o.

Sutinen, Yrjö, v. *Öhquist, J.*

Sydow, C. W. von, Beowulf och Bjarke. (Studier i nord. fil. XIV. 1923).

Söderhjelm, Alma, En gammal roman, dess författare och hjältinna. [Les amours du Chevalier de Faublas]. (N. Argus 1916).

Söderhjelm, Werner, Dante. Muutamia ääriviivoja. (Merkkimiehiä 1). Porvoo 1916. 8:o.

—»— Utklipp om böcker. I. (Ess. o. Krit. II). Helsingfors 1916. 8:o.

—»— Notice et extraits du ms. fr. 51 de la Bibliothèque Royale de Stockholm. (Mém. de la Soc. néo-phil. VI. 1917).

—»— En modern italiensk kulturgestalt. [Arrigo Boito]. (N. Argus 1918).

—»— Lettres inédites d'Ugo Foscolo. (Neuphil. Mitteil. 1918).

—»— Dante et l'Islam. (Neuphil. Mitteil. 1921).

—»— Dantes minne 1321—1921. (Ord o. Bild XXX. 1921).

—»— Pierre de Provence. Romanens uppkomst och karaktär. (Edda XVIII. 1923).

—»— Den franska novellens anor. (Werner Söderhjelm, Skrifter VII). Helsingfors 1924. 8:o.

—»— Francesco Maria Molza. (Werner Söderhjelm, Skrifter VIII). Helsingfors 1924. 8:o.

—»— Jean Poirot och Finland. (N. Argus 1924).

—»— & *Tötterman, N.*, Fransk språklära. 4. uppl. Helsingfors 1921. 8:o.

—»— —»— Ranskan kielioppi. 4. pain. Helsinki 1921. 8:o.

—»— v. *Hilka, A.*

Tallgren, Anna-Maria, Pikapiirtoja nykyajan kirjailijoista. Porvoo 1917. 8:o.

—»— Paul Verlaine. (Merkkimiehiä 30—31). Porvoo 1922.

—»— Quadrature de l'Amour. (Jousimies 1922).

Tallgren, O. J., Les poésies de Rinaldo d'Aquino, rimeur de l'École sicilienne du XIII:e siècle. Éd. critique. (Mém. de la Soc. néo-phil. VI. 1917).

—»— L'expression figurée adverbiale de l'idée de promptitude. Essai pour contribuer à un chapitre de la future Sémantique polyglotte. Avec un appendice sur catal. *aviat*, ital. *diviato*, etc. (Neuphil. Mitteil. 1917).

—»— Publicaciones españolas faltas de esmero. (Neuphil. Mitteil 1919).

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Tallgren, O. J., Réplique à M. Spitzer, à propos de Neuphil. Mitteil. XIX (1918), p. 6—9 et XX (1919), p. 1—3. (Neuphil. Mitteil. 1919).
—»— Cat. *ell* dans le *Spill* de Jacme Roig. (Neuphil. Mitteil. 1920).
—»— De sermone vulgari quisquiliae. I. *fui* = 'ivi, me contuli'. (Comment. in honor. Fr. Gustafsson. 1920; Ann. Acad. scient. fenn. B: XI. 1919—1921).
—»— Muinaisuuden *diskos*, tämänpäiväiset »tiskit», ja muuta siltä väliltä. (Juhlajulk. O. E. Tudeerille 1920).
—»— Dante, Odysseus ja valtameri. (Nuori Voima 1921).
—»— *fortuna* 'tempête'. (Neuphil. Mitteil. 1921).
—»— La cartographie linguistique et le diocèse de Bazas. (Neuphil. Mitteil. 1923).
—»— Manuscrit gascon trouvé en Finlande. (Neuphil. Mitteil. 1923).
—»— Savoir, comprendre, traduire. (Neuphil. Mitteil. 1924).
—»— & *Öhmann, Emil*, Studî su la lirica siciliana del Duecento, IV. (Neuphil. Mitteil. 1917.)
—»— v. *Tallgren, T.*
Tallgren, Tyyni & Oiva, Parisin-kävijä. Petit parleur finnois-français. Helsinki 1924. 8:o.
—»— v. *Haapanen-Tallgren, T.*
—»— v. *Hirn, Y.*
Tarkiainen, V., Miguel de Cervantes Saavedra. Elämä ja teokset. Porvoo 1918. 8:o.
—»— Huomioita Cervanteen romaanista »Persiles ja Sigismunda». (Valvoja 1921).
—»— Quelques observations sur le roman »Persiles y Sigismunda» de Miguel de Cervantes. (Neuphil. Mitteil. 1921).
—»— Lönnrot ja Herder. (Kalevalaseuran vuosik. IV. 1924).
The Modern English Reader. A collection of tales and poems by English and American authors for the use of schools and for private study. 4th ed. [Ed. *Anna Bohnhof, Bertha von Nandelstadh*]. Helsingfors 1921. 8:o.
Toivonen, Y. H., Miszellen aus dem Gebiet der germanisch-finnischen Lehnwortstudien. (Neuphil. Mitteil. 1920).
Touristen-Parleur, Deutsch-Finnisch-Schwedisch. Neue Aufl. Helsingfors 1918. 8:o. — 3. Aufl. 1918.
Tuhkanen, O., v. *Aschan, O. S.*
Tunkelo, E. A., Suomalais-germaanisten kosketusten alalta. (Journ. de la Soc. Finno-ougr. XXX. 1913—1918).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Tötterman, Nanna, v. *Spyri, J.*
—»— v. *Söderhjelm, W.*
Uschakoff, I., Aufgaben und Wörterverzeichnis zum Deutschen Elementarbuch. 2. Aufl. Helsingfors 1916. 8:o. — 3. Aufl. 1919.
—»— Deutsches Elementarbuch. Unter Mitwirkung von *Ewald Müller*. 2. Aufl. Helsingfors 1916. 8:o. — 3. Aufl. 1919.
—»— Grammatik och lexikon. (Sv. Normallyc., H:fors. Progr. 1924).
Uusi suomalais-saksalainen tulkki. 3., lisätty pain. (Lindstedt'in käytännöllisiä tulkkikirjoja 7). Helsinki 1918. 8:o.
Uusin suomalais-englantilainen tulkki ja Amerikan opas. 5. tark. pain. (Lindstedt'in käytännöllisiä tulkkikirjoja 5). Porvoo 1924. 8:o.
Walberg, E., Sur l'authenticité de deux passages de la Vie de saint Thomas le Martyr par Guernes de Pont—Sainte—Maxence. (Neuphil. Mitteil. 1919).
—»— Raimon-Jordan, Ch. II, 43. (Neuphil. Mitteil. 1924).
Walldén, Hilja, Leitfaden für den ersten Unterricht im Deutschen. Nach S. Alge, S. Hamburger und W. Rippmann für finnische Schulen hrsg. Porvoo 1918. 8:o.
Wallenius, Toivo, English-Finnish dictionary. Helsingfors 1916. 8:o. — 2d rev. ed. 1924. (Titre aussi en finnois).
—»— John Miltonin »Kadotettu paratiisi». (Valvoja 1916).
—»— Finnish-English Dialogue Dictionary. Helsinki 1920. 8:o. (Titre aussi en finnois).
Wallensköld, Axel, En blick på de romanska språkens utvecklingshistoria. (Finsk Tidskr. 1916).
—»— Le ms. Londres, Bibliothèque de Lambeth Palace, Misc. Rolls 1435. (Mém. de la Soc. néo-phil. VI. 1917).
—»— Un fragment de chansonnier, actuellement introuvable, du XIII:e siècle. (Neuphil. Mitteil. 1917).
—»— Les Chansons de Conon de Béthune. (Les class. franç. du m. âge. 24). Paris 1921. 8:o.
—»— Strassburger-ederna, den älsta bevarade texten på franska språket. (Övers. av Finska Vet. Soc. Förh. LXIII: B. 1921).
—»— En fornfransk lyriker, Thibaut av Champagne. (Finsk Tidskr. 1922).
Warén, Paavo, Deutsche Handelskorrespondenz. 2. Aufl. (Suom. liikemiesten kauppaopiston julk. XIV). Kuopio 1918. 8:o. (Titre aussi en finnois).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Vennervirta, L., Dante Gabriel Rossetti. (Aika 1919).
Vihervaara, Lyyli, v. *Jespersen, O.*
Wilde, Oscar, v. *Krook, A.*
Wildenbruch, E. v., v. Saksalaisia koulutekstejä I.
Willebrand, R. F. v., Emile Verhaeren †. (Finsk Tidskr. 1916).
—»— Samuel Johnson och hans biograf. (Finsk Tidskr. 1923).
Vising, Johan, Perfektum und Imperfektum in den romanischen Sprachen. (Neuphil. Mitteil. 1923).
—»— Französisch *viste, vite*. (Neuphil. Mitteil. 1924).
Zahn, Ernst, v. Saksalaisia koulutekstejä VII.
Öhmann, Emil, Die französischen nomina propria in den deutschen denkmälern des 12. und 13. jh. (Neuphil. Mitteil. 1918).
—»— Studien über die französischen worte im deutschen im 12. und 13. jh. Helsinki 1918. (Thèse).
—»— Miszelle: Lat. $\bar{a}$ = got $\bar{o}$; lat. $\breve{o}$ = got. $\breve{a}$. (Neuphil. Mitteil. 1919).
—»— Nochmals über die canzone »Donna eo languisco» Giacomo da Lentino's. Anlässlich der Langley'schen Edition (1915) u. a. (Neuphil. Mitteil. 1919).
—»— Über die verbreitung der adjektivabstrakta auf *-ida* > *-(e)de* im deutschen. (Neuphil. Mitteil. 1920).
—»— Zur geschichte der adjektivabstrakta auf *-ida, -î* und *-heit* im deutschen. (Ann. Acad. scient. fenn. B: XV. 1921).
—»— Hermann Paul in memoriam. (Neuphil. Mitteil. 1922).
—»— Nibelungenlaulu ja saksalainen kaunokirjallisuus. (Kalevalaseuran vuosik. 2. 1922).
—»— Das Suffix *-tät* im Deutschen. (Neuphil. Mitteil. 1923).
—»— Zur Krone Heinrichs von dem Türlîn. (Beitr. z. Gesch. d. deutsch. Sprache u. Litt. 48. 1923).
—»— Der *s*-Plural im Deutschen. (Ann. Acad. scient. fenn. B:XVIII. 1924).
—»— Die französischen Wörter im Altnordischen. (Neuphil. Mitteil. 1924).
—»— Quisquiliae germano-fennicae. (Ungar. Jahrb. 1924).
—»— Zu den finnisch-germanischen Lehnbeziehungen. I. (Neuphil. Mitteil. 1924).
—»— v. *Tallgren, O. J.*
Öhquist, Johannes, Aakkosellinen sanaluettelo lukukirjaan Deutsche Prosa und Dichtung. 5., lisätty pain. Toim. *Yrjö Sutinen*. Helsinki 1916. 8:o.
—»— Saksankielen harjoituskirja. 5. pain. Suom. sov. *V. R[elander]*. Helsinki 1916. 8:o.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Öhquist, Johannes, Alfabetisk ordlista till Deutsche Prosa und Dichtung. 4. tillök. uppl. Ombes. av *Bruno Forss*. Helsingfors 1922. 8:o.
—»— Gerhart Hauptmann als Bukoliker. (Die Neue Zeit. Chicago 1922).
—»— Ernst Lissauer. (Das neue Deutschland. 1923).
—»— Ernst Lissauer. (Finsk Tidskr. 1924).
—»— v. *Eckermann, J. P.*
—»— v. *Lindelöf, U.*

En outre, des articles, essais et études publiés dans la presse quotidienne et dans les encyclopédies: des comptes-rendus et analyses de livres; des traductions: etc.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Table des matières

Page

Dédicace à M. Axel Wallensköld (avec portrait) 3

Werner Söderhjelm, Pierre de Provence et la belle Maguelone 5

Holger Petersen, Deux versions de la Vie de Saint Eustache en vers français du moyen âge. Édition critique 51

O. J. Tallgren, Le problème latin vulgaire de *abietem, arietem, parietem* 241

J. J. Mikkola, Zur Vertretung der Gutturale und *tj* in den lateinischen Lehnwörtern des Germanischen und Slavischen 259

Emil Öhmann, Zur Frage nach der Ursache der Entlehnung von Wörtern 281

Artur Långfors, Le Bestiaire d'amour en vers par Richard de Fournival, publié..... 291

T. E. Karsten, Zur Erklärung der germanischen Lautverschiebung 319

Hugo Suolahti, Zu den germanisch-finnischen Beziehungen.. 339

Iris Roos, Liste des travaux sur les langues et littératures romanes et germaniques, non scandinaves, publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande au cours des années 1916—1924 345

Table des matières 369

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Tome V (1909, 559 p., FM. 48:—): Dédicace à M. Werner Söderhjelm (avec portrait); Emil Zilliacus, Giovanni Pascoli et l'antiquité, étude de littérature comparée; U. Lindelöf, Die altenglischen Glossen im Bosworth-Psalter (Brit. Mus. Ms. Addit. 37517); Oiva Joh. Tallgren, Sur la rime italienne et les Siciliens du XIIIe siècle: Observations sur les voyelles fermées et ouvertes; A. Wallensköld, La construction du complément des comparatifs et des expressions comparatives dans les langues romanes; Artur Långfors, Notice sur deux livres d'Heures enluminés du XVe siècle, appartenant à Mme la Baronne Edvard Hisinger; Hugo Suolahti, Eine mittelhochdeutsche Paraphrase der Sequenz Ave præclara maris stella; M. Wasenius, Liste des travaux sur les langues et littératures romanes et germaniques publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande au cours des années 1906—1908.

Tome VI (1917, 355 p., FM. 28:—): A. Wallensköld, Le ms. Londres, Bibliothèque de Lambeth Palace, Misc. Rolls 1435; Arthur Långfors, Les chansons attribuées aux seigneurs de Craon, édition critique; Walter O. Streng, Zur Namengebung des Schweines in einigen französischen Mundarten; Hugo Suolahti, Randbemerkungen zu mittelhochdeuschen Texten; Ivar Hortling, Zur altsächsischen Nominalbildung: *l*-Formantien; O. J. Tallgren, Les poésies de Rinaldo d'Aquino, rimeur de l'École sicilienne du XIIIe siècle. Edition critique; Werner Söderhjelm, Notice et extraits du ms. fr. 51 de la Bibliothèque Royale de Stockholm; M. Wasenius, Liste des travaux sur les langues et littératures romanes et germaniques publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande au cours des années 1909—1915.

Tome VII (1924, FM. 70:—): Dédicace à M. A. Wallensköld (avec portrait); Werner Söderhjelm, Pierre de Provence et la belle Maguelone; Holger Petersen, Deux versions de la Vie de saint Eustache en vers français du moyen âge. Édition critique; O. J. Tallgren, Le problème latin vulgaire de *abietem*, *arietem*, *parietem*; J. J. Mikkola, Zur Vertretung der Gutturale und *tj* in den lateinischen Lehnwörtern des Germanischen und Slavischen; Emil Öhmann, Zur Frage nach der Ursache der Entlehnung von Wörtern; Arthur Långfors, Le Bestiaire d'amour en vers par Richard de Fournival, publié; T. E. Karsten, Zur Erklärung der germanischen Lautverschiebung; Hugo Suolahti, Zu den germanisch-finnischen Beziehungen; Iris Roos, Liste des travaux sur les langues et littératures romanes et germaniques publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande au cours des années 1916—1924.

Les membres de la Société néo-philologique de Helsingfors pourront se procurer *à moitié prix* les *Mémoires* de la Société. S'adresser par écrit à M. A. Wallensköld, Parkg. 1, Helsingfors.

Ont paru en outre: *Neuphilologische Mitteilungen, herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors*, tomes I—XXV (depuis 1899).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Prix: FM. 70: —

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN